



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 08172084 3



* 201

Here.

MERCURE

DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES;

M A I, 1774.

Mobilitate viget. VIRGILE



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire,
Christine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à la perfection; on recevra avec reconnaissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv. que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.

*On trouve aussi chez le même Libraire
les Journaux suivans.*

JOURNAL DES SÇAVANS , in-4° ou in-12, 14 vol. par an à Paris.	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
JOURNAL ECCLESIASTIQUE par M. l'Abbé Dinopart; de 14 vol. par an, à Paris,	9 liv. 16 s.
En Province port franc par la poste,	14 liv.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE ; port franc par la poste; à PARIS, chez Lacombe, libraire,	18 liv.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES , 8 vol. in 12. par an, à Paris,	13 l. 4 s.
En Province,	17 l. 14 s.
JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE , 24 vol. 33 liv. 12 s.	
JOURNAL historique & politique de Genève , 36 cahiers par an,	18 liv.
LA NATURE CONSIDÉRÉE sous ses différens aspects, 52 feuilles par an à Paris & en Province,	12 liv.
LE SPECTATEUR FRANÇOIS , 15 cahiers par an, à Paris,	9 liv.
En Province,	12 liv.
LA BOTANIQUE , ou planches gravées en couleurs par M. Regnault, par an,	72 liv.
JOURNAL DES DAMES , 12 cahiers par an, franc de port, à Paris,	12 liv.
En Province,	15 liv.
L'ESPAGNE LITTÉRAIRE , 24 cahiers par an, franc de port, à Paris,	18 liv.
En Province,	24 liv.

Nouveautés chez le même Libraire.

DICT. de Diplomatie, avec fig. in-8°.

2 vol br, 12 l.

Théâtre de M. de St Foix, nouvelle édition

du Louvre, 3 vol. in 12. br. 6 l.

Dict. héraldique avec fig. in-8°. br. 3 l. 15 f.

Théâtre de M. de Sivry, 1 vol. in-8°. broch. 2 liv.

Bibliothèque grammat. 1 vol in-8°. br. 2 l. 10 f.

Lettres nouvelles de Mde de Sévigné, in-12. br. 2 l.

Les Mémes in-12. petit format, 1 l. 16 f.

Poème sur l'Inoculation, in-8°. br. 3 l.

IIIe liv des Odes d'Horace, in-12. 2 liv.

Vie du Dante, &c. in 8°. br. 1 l. 10 f.

Mémoire sur la Musique des Anciens, nouv.

édition in-4°.

Lettre sur la division du Zodiaque, in-12. 12 f.

Eloge de Racine avec des notes, par M. de

la Harpe, in-8°.

Fables orientales, par M. Bret, vol. in-

8°.

La Henriade de M. de Voltaire, en vers la-

tins & françois, 1772, in-8°. br. 2 l. 10 f.

Traité du Rakitis, ou l'art de redresser les

enfans contrefaits, in-8°. br. avec fig. 4 l.

Le Phasma ou l'Apparition, histoire grec-

que, in-8°. br. 1 l. 10 f.

Les Muses Grecques, in-8°. br. 1 l. 16 f.

Les Pythiques de Pindare, in-8°. br. 5 liv.

Monumens érigés en France à la gloire de

Louis XV, &c. in-fol. avec planches,

rel. en carton, 24 l.

Mémoires sur les objets les plus importants de

l'Architecture, in-4°. avec figures, rel. en

carton, 12 l.

Les Caractères modernes, 2 vol. br. 3 l.



M E R C U R E *D E F R A N C E .*

M A I , 1774

P I È C E S F U G I T I V E S
E N V E R S E T E N P R O S E .

B I E N F A I S A N C E .

M. DUQUESNOT, Chanoine régulier de la Congrégation de notre Sauveur, ci-devant professeur au collège royal de saint Louis de Metz, Prieur du Chénois & Curé de Vouxey en Lorraine près Neufchâteau, accorde, dans l'étendue de sa paroisse, des encouragemens à l'industrie & aux mœurs champêtres : ils consistent en des prix composés d'une médaille

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

d'argent , d'un bouquet de fleurs d'Italie & d'un ruban. D'un côté des médailles est représentée une charrue que guide un laboureur ; au-dessus à droite est le soleil ; à gauche , les réseaux de la pluie ; entre deux un peu plus haut , une main rayonnante distribuant l'abondance : on lit autour cette inscription : *De benedictionibus metet* ; sur le revers , prix d'agriculture à Vouxey , le 26 Septembre 1773.*

Quatre villages & plusieurs annexes dépendent de sa cure : les habitans de ces lieux , & un grand nombre des villages voisins ont assisté à la distribution des prix de 1773 , qui s'est faite en présence des Seigneurs & Gens de Justice ; elle a été accompagnée d'une bonne symphonie & d'un bal champêtre , terminé par un repas auquel ont eu part plus de quatre cents personnes. Les filles ont chanté une chanson composée sur ce sujet.

On a distribué trois prix à celles qui ont fait croître le plus beau lin , planté

* Les Journaux & papiers publics ont déjà rendu compte de la bienfaisance de ce pasteur respectable.

dont la culture étoit jusqu'alors inconnue dans ce canton; un pour le chanvre, cinq pour les vignes; & , ce qui est très-remarquable, six pour la bonne conduite; tous ont été accordés à la pluralité des voix des filles. Huit autres prix ont été décernés aux garçons laboureurs qui se sont distingués dans les labours & les soins de la culture des grains, à la pluralité des voix des garçons.

N'omettons pas la circonstance la plus touchante : le nommé Jean Touvenin a reçu un prix distingué pour avoir montré un respectueux attachement à son père, aveugle. M. Daquesnoi a sans doute senti combien il importoit d'encourager & d'enflammer la piété filiale dans les campagnes; nous y voyons malheureusement, par un effet de la misère qui endurecit le cœur en concentrant toutes ses facultés sur les besoins impérieux du corps, que les pères & les mères hors d'état de gagner eux-mêmes leur vie, sont abandonnés ou négligés par leurs enfans nécessairement occupés de leur subsistance & de celle des leurs, & y suffisant à peine.

*Tableau de la distribution des Prix ,
pour l'année 1774.*

Le premier , pour le laboureur qui aura ensemencé le plus de terrain ; le second , pour celui qui aura le mieux cultivé la terre ; le troisième , pour celui qui aura tiré dans l'année , deux récoltes du même sol ; le quatrième , pour celui qui aura cultivé des grains sur des friches & endroits abandonnés ; le cinquième , pour celui qui aura tiré une plus belle récolte d'un canton désigné , dont la culture est sans doute difficile. Ces prix , accordés pour les mêmes objets dans les quatre villages , seront adjugés par les Maires & Gens de Justice , à la pluralité des voix.

Autres prix d'agriculture , consistans en un bouquet de fleurs d'Italie & un beau ruban. Le premier , pour ceux qui auront les vignes les mieux façonnées ; le second , pour les manouvriers qui auront défriché le plus de terrain ; le troisième , pour le plus beau chanvre ; le quatrième , pour le plus beau lin ; le cinquième , pour le laboureur dont les chevaux seront le mieux entretenus ; le sixième , pour le manouvrier dont le bétail se trouvera

être dans le meilleur état ; & d'autres enfin pour ceux qui auront le mieux amassé & entretenu les fumiers , ou cultivé quelques plantes nouvelles & utiles. On distribuera aux filles les mêmes prix que l'année précédente , & pour les mêmes objets ; mais ils seront adjugés par les femmes des Maires & Gens de Justice.

Les petits garçons & valets de laboureurs , qui auront le mieux gardé les chevaux , auront un écu & un bouquet.

Outre ces prix , M. Duquesnoi abandonne ses dixmes à ceux qui auront le mieux cultivé la vigne ou défriché des landes & terrains vagues. Ce tableau a été lu en présence des quatre Communautés , & ensuite déposé dans le greffe de chacune.

*M. le Baron de Tschoudi , citoyen de Metz & de Glaris , a adressé l'Ode suivante au digne bienfaiteur de l'humanité , en lui envoyant une lettre pleine de sentiment & une couronne de Chêne verd. **

* Le compte que nous rapportons , la Lettre de M. Tschoudi & son ode sont rassemblés dans un recueil qui se trouve à Metz , chez Antoine , imprimeur ordinaire du Roi.

A v

O D E A M. D U Q U E S N O I.

RAVISSEMENT sacré ! divine symphonie !
Aux célestes concerts quelle voix réunie
Chante l'homme de bien par d'augustes accords ?
Tressaillez sous mes doigts , ô cordes de ma lyre !
A cet hymne immortel , cédant à mon délire ,
J'unirai mes transports.

Contre les flots subits d'un torrent de lumière
Une force inconnue affermit ma paupière :
A mes yeux embrasés l'Eternel est présent ;
Les Anges éblouis des rayons qu'il disperse ,
Abaissent un regard , gage d'un doux commerce ,
Sur l'homme bienfaisant.

Séraphin des mortels ! du Très-Haut douce
image !

Ta voix expiatoire au Ciel s'ouvre un passage ;
Il répond dans ton cœur par de secrets échos ;
Ton souffle véhément repousse le tonnerre ,
Que l'on verroit , sans toi , lancé contre la terre ;
La plonger au chaos.

Jadis , pour t'exalter , auguste Bienfaisance !
D'un langage servile on brava l'indigence ;
On inventa des sons de pompe revêtus :
Alors tu t'élanças , poétique harmonie t

Et l'on vit s'allumer le flambeau du Génie
Au Soleil des vertus.

Aux récits des bienfaits de l'utile sagesse
Du visage embelli se prête la souplesse ;
Une ardeur extatique y peint son noble essor ;
Un feu divin se mêle au cristal de nos larmes ;
L'aurore du souris se lève sur ces charmes ,
Et les augmente encor.

Mais qui peindra du cœur l'ivresse heureuse &
sainte ,
Ces rebelles torrens dont la vague est contrainte ,
Ce despotique effort d'un volcan révolté ?...
L'esprit impétueux s'échappe sans méthode...
Duquesnoi ! je devois te rendre dans une Ode
Ce que tu m'as prêté.

Quel aigle me transporte aux rives de l'Alphée ?
La Grèce arrive en foule ; on élève un trophée ;
Sa vue excitera le prompt émulateur :
Mais le clairon thébain doit sonner la victoire ;
Dans l'abyme des temps retentira la gloire ;
Quel aiguillon vainqueur !

Le signal est donné , l'ordre des chars s'élance ,
L'air siffle. . . . les coursiers dévorent la distance ;
Des muscles sur leurs flancs palpitent les réseaux ;
Dans la fumée au loin rebondit leur crinière ,
Et de la roue ardente à travers la poussière
Rayonnent les anneaux.

A vj

12 MERCURE DE FRANCE.

Un cri part ; le vainqueur touche au bout de
l'espace ;

Triomphez avec lui , beaux vallons de la Thrace,
Ecoles des coursiers qui fixent les hasards !
Pindare ! dans l'arène , entre d'un pas rapide ,
Fais jaillir des éclairs d'une carrière aride,
Par les plus fiers écarts.

Je n'ai point à dompter un champ dur & re-
belle ;

Aux touffes des moissons l'abondance m'appelle ;
J'écrase mille fleurs sous mes doigts opulens. . .
Ta gloire , Duquesnoi ! de ses rayons me cache :
Heureux choix du sujet ! il suffit qu'il attache ;
On pardonne aux talens.

Qu'un autre orne son front de feuillages anti-
ques ;

Je chanterai ta lice & tes lauriers rustiques ;
C'est l'école à la fois & des bras & des cœurs :
Là , par le filtre heureux que ta sagesse y verse ,
Parmi l'émail des prés , à l'ombre de la herse ,
Croît la palme des mœurs.

Quel est cet orme fier régnañt sur les prairies ?
De son rameau penché deux couronnes fleuries
Descendent en flottant au gré d'un doux zéphir :
Sur le tronc glorieux s'appuie un Pasteur sage ;
En cercle autour de lui se range le village ,
A la voix du plaisir.

De la foule aussitôt un groupe se détache ;
Des bras de son vieux père un jeune homme s'ar-
rache ;

Il s'approche , en tremblant , du Juge bienfaiteur.
D'épis & de raisins ceux-là lui font hommage ,
Et celui-ci rougit de n'avoir en partage
Que la bonté du cœur.

J'excitai parmi vous la champêtre industrie,
Mais je dois compte encore au Ciel, à la patrie ,
Dit le Pasteur aimé, des moeurs de mes troupeaux :
Jeune homme doux & bon ! dans le sein de ton
père

Tu versas du bonheur le nectar salutaire,
Le baume du repos.

Il dit , & détachant la plus fraîche couronne,
Il en pare son front où la vertu rayonne
Et mêle ses doux feux aux nuances des fleurs :
Bientôt des cœurs émus mille cris s'élancèrent ,
Le souris circula , dans tous les yeux brillèrent
Et la joie & les pleurs.

Mais de tous les vieillards , quelle fut l'alé-
gresse !

On vous vit un moment , roses de la jeunesse !
Errer sous les frimats de leurs cheveux blanchis ;
On vit le doux espoir éclairer leur visage ,
Et des chaînes de glace , entraves de leur âge ,
Leurs genoux affranchis.

14 MERCURE DE FRANCE.

Rois ! quittez de vos Cours les drames & les crimes ;

Reposez vos regards sur ces scènes sublimes ;

D'un autre Prométhée * échauffez les projets ;

D'un levain plus actif il a pétri les ames ;

Des brûlantes vertus il a soufflé les flammes . . .

Aux cœurs de vos sujets.

Sur lui de vos trésors épanchez la rosée ,

Et bientôt germeront sur la plaine arrosée

Les doux fruits de l'aisance , au sein de mille fleurs.

Tel sous un ciel avare , un généreux feuillage , **

Des suc qu'il emprunta , sur une aride plage

Disperle les vapeurs.

Telle aussi sous les loix d'un habile économé
De la pente des monts , au gré de l'agronomé ,

Une source descend par d'utiles canaux ,

Et, divisée encor , va dans l'herbe mourante

Étendre sur les fleurs la nappe transparente

De ses fertiles eaux.

Mais si l'onde , tombant d'une cime rapide ,
Dans son effor fougueux se déborde sans guide ,

* Prométhée étoit un homme. bienfaissant & éclairé , un des premiers législateurs du monde , qui forma le cœur des hommes. *Cette note & les suivantes sont de l'auteur de l'Ode.*

** Arbre de l'isle de Fer qui arrose la terre par l'eau qui dégoutte de ses feuilles.

Quels germes destructeurs roulent ses flots en-
rans !

Elle court de l'arène imbiber l'avarice ,
Ou se hâte d'enfler de la vague complice
La rage des torrens.

C'est en vain qu'aux sillons , sous un soc plus
superbe ,

D'une source nouvelle on vit jaillir la gerbe :
Déjà cette urne d'or tarit dans les guérets ;
Aux gouffres de Plutus ce Pactole s'écoule ,
Entraînant de ses flots , avec les pleurs qu'il roule ,
La coupe de Cérès. *

Aussi le vil orgueil de nos durs Politiques
Omet avec dédain , dans ses calculs iniques ,
La soif de l'indigence & les besoins des cœurs ;
Et d'un esprit fiscal , dans ses rêves coupables ,
Jamais n'envisagea l'esclarm des misérables ,
Que comme producteurs.

D'aïssance & de vertus la force concentrée
Toutefois d'un Etat assure la durée ;

* Cérès est prise ici pour les cultivateurs. Ce n'est qu'un trope ; au reste Cérès étoit une Reine de Sicile qui enseigna l'agriculture ; ainsi, qu'on ne s'y méprenne pas, ces mots sont pris ici dans le sens historique & non dans le sens de la mythologie, dont nous n'avons pas voulu bigarrer ce sujet.

16 MERCURE DE FRANCE.

Aux vents des passions ce navire est flottant :
Le vice & la misère épaississent l'orage ,
Dont la muette horreur annonce le naufrage
Où le destin l'attend :

O vertus des foyers ! ô flamme auguste & tendre !
Tu vas , liant les cœurs , jusqu'au trône s'étendre ;
L'amour de la patrie est ton plus grand éclat :
Rois pères ! écoutez , c'est en aimant un père ,
Qu'on apprend à chérir d'un amour tributaire
Les Pères de l'Etat.

Avant de s'épancher dans les urnes publiques ,
Les mœurs ont fait fleurir , près des toits domesti-
ques ,
Sur le sage olivier , les roses du bonheur :
Duquesnoi ! dans tes champs il s'élève en futaie ;
Du vice , par tes soins , il étouffe l'ivraie
De sa noble vigueur.

Tonnez , Ministres saints ! tonnez contre le
vice ;
De l'enfer à ses yeux creusez le précipice :
Il chancelle , il pâlit... va-t-il se réformer ?
Aux banquets des vertus un Pasteur le convie ;
Lui verse le nectar dans leur coupe entichée ,
Et les lui fait aimer.

Qu'on montre des gibets au crime téméraire ;
Lui , qui l'a vu sortir des flancs de la misère ,

Aux fêtes des moissons l'a réconcilié :
Il fait des citoyens , épargne des victimes ;
Il fait ce que la loi , par le plus grand des crimes ,
A toujours oublié.

Oui, courbant un rameau de l'arbre de Dodone,
Et devant tous les yeux agitant ma couronne ,
Enflammant l'air froissé de mon vol fier & prompt,
J'aborderai son cirque & la foule béante ,
J'irai , l'éclair dans l'œil & d'une main brûlante ,
La fixer sur son front.

A travers l'or des blés je le vois qui s'avance :
Triomphez devant lui , faisceaux de l'abondance !
Fleurs ! caressez ses pieds qui pressent vos tapis :
Orgueilleuse moisson ! élève encor ton faite ,
Et , doucement cintrée au-dessus de sa tête ,
Balance tes épis.

Sous les pas du héros les herbes se flétrissent ;
A son aspect sanglant de longs échos mugissent ;
Le jour couvre son front des voiles de la nuit ;
Les astres , de frayeur , s'arrêtent dans leur course ,
Le fleuve épouvanté remonte vers sa source ;
Le Tartare jouit.

A tes yeux , Duquesnoi ! se pare la Nature ;
La source harmonieuse adoucit son murmure ;
Des lambris des côteaux t'accueillent mille accens ;
L'insecte , sous tes pieds , bourdonne tes louanges ;

18 MERCURE DE FRANCE.

Des parfums élevés vers les trônes des Anges
Tu partages l'encens.

O nuit, qui verras fuir l'étoile de son ame !
Les sillons redoublés d'une sanglante flamme,
Dans tes flancs entrouverts porteront la terreur ;
Et les mânes errans & les oiseaux funèbres ,
De ce deuil solennel , criant dans les ténèbres ,
Proclameront l'horreur.

Sous de pâles flambeaux , l'épouse couronnée
Unira des cyprès aux tresses d'hyménée ;
Le vieillard gémira , courbé sur son bâton ;
Les enfans , effrayés par de sombres auspices ,
Baigneront de leurs pleurs le sein de leurs nourri-
ces ,
En bégayant ton nom.

L'orme que tu paras des prix de la victoire ;
En étendant son ombre , étendra ta mémoire ;
Les bergères en cercle iront danser autour :
Les filles de Sion , devant l'Arche orgueilleuse ,
Méloient ainsi , jadis , à leur danse pieuse
Les grâces de l'Amour.

Phantôme fugitif du songe de la vie !
Tu poursuis une fleur que t'arrache l'envie ;
Qu'aux serpens du remords disputa le désir ;
La douleur suit tes pas , & l'effroi te précède ;
L'avenir te menace & le néant succède ,
A ton dernier plaisir.

L'individu périt, l'espèce est immortelle ;
Seroit-il né pour lui ? non , il naquit pour elle ;
La vie est un flambeau passé de mains en mains :
Despote qui t'en sers pour allumer la foudre !
Mortels qui l'éteignez dans la fange ou la poudre ?
Etes-vous des humains ?

Non : l'homme bienfaisant a seul une ame ac-
tive ,
Il remplit l'univers de sa vie expansive :
Que son corps du destin subisse les décrets ,
C'est l'enfant qui s'endort dans le sein de son père ;
Dieu va le consoler du bien qu'il n'a pu faire ,
Qui fait tous les regrets.

Dans le cercle du jour , l'astre fécond s'élance ;
Il verse les couleurs , la joie & l'abondance ;
Il a mûri le seigle , l'or , la gerbe & le miel ;
Et terminant au soir sa course triomphante ,
Il va parmi les flots d'une pourpre éclatante
Revivre dans le Ciel.

Son ame est réunie au fleuve de lumière ,
D'où le Ciel la lança dans l'humaine carrière ;
Mais son ressort oscille encore aux cœurs émus :
Et les flammes du sien jaillissent de sa cendre ,
Et les pleurs embrasés que sa mort fait répandre ,
Font germer des vertus.

Duquelnoi n'aura point un pompeux mausolée ,
Où le marbre , imitant la France désolée ,

20 MERCURE DE FRANCE.

Semble éteindre un flambeau dans la nuit des douleurs :

Sa cendre frémiroit du sang d'une hécatombe ;
Mais l'homme vertueux repandra sur sa tombe
Des larmes & des fleurs.

Destin qui filez l'or de ses heures chéries !
Ah ! songez qu'il s'enlace aux fils de mille vies,
Dont il fait son bonheur d'étendre l'heureux cours :
Mais s'il vous échappoit. . . la mienne est moins
utile ;
Prenez , pour le nouer sur le fuscau fertile ,
La trame de mes jours.

ZAMOS, ou la Bienfaisance récompensée, conte moral.

DANS l'isle de Crète, fameuse par ses cent villes, on voyoit semés çà & là de petits hameaux, heureuses demeures de la paix & de l'innocence. Non loin des rivages de la mer s'élevoit une colline couronnée par une maison simple & rustique qu'habitoit depuis quelque temps le sage Adamas. Cet homme vertueux, dégoûté des vains plaisirs qui accompagnent les grandeurs, avoit quitté la Cour

& les palais somptueux des Rois de la Crète. Il avoit vu périr, à la fleur de son âge, une épouse aimable & chérie. Il lui restoit un fils, unique appui de sa vieillesse. Adamas voyoit avec plaisir les semences de la vertu germer dans cette ame tendre & compatissante. « Mon fils, lui disoit-il un jour, jette les yeux sur ces vastes plaines. Vois ces humbles chaumières que la superbe Fortune semble dédaigner. Elles sont habitées par des malheureux qui gémissent sous le poids de l'indigence. Les Dieux nous ont comblés de biens ; ah ! sans doute ils se sont reposés sur nous du soin d'étendre leur providence. »

Ces paroles si touchantes élevoient l'ame du jeune Zamos. Des larmes d'attendrissement couloient de ses yeux. On voyoit briller sur son front la douce sérénité, symbole de l'innocence. Tous les pauvres habitans de la contrée s'entretenoient sans cesse de sa bienfaisance. « L'aimable jeune homme, répétoient-ils souvent ! il est vertueux. Les Dieux le béniront. »

Les plaisirs de Zamos étoient aussi purs que son ame. Il chantoit sur la lyre les merveilles de la Nature, & le bonheur du juste qui rend une main secourable à la

22 MERCURE DE FRANCE.

vertu malheureuse. Quoiqu'élevé dans le faste des Cours, Zamos ne méprisoit point les amusemens champêtres. Confondu avec les bergers, il conduisoit les troupeaux bondissans dans les gras pâturages arrosés par mille ruisseaux qui se jouoient au travers des fleurs.

Il étoit déjà parvenu à cet âge bouillant où les hommes corrompus par l'air de contagion qu'on respire dans les villes sont victimes des redoutables passions. Il devint tout-à-coup triste & rêveur. Les nuages épais de la mélancolie obscurcissoient cette douce gaieté, compagne inséparable du bonheur. Au lever de l'aurore il s'éloignoit de la maison de son père, & il ne rentroit qu'au déclin du jour. Adamas fut surpris d'un si prompt changement. Il observoit son fils. Le jeune homme soupiroit & baissoit les yeux. Il n'avoit plus cette confiance qu'un seul regard du plus tendre des pères lui inspiroit toujours. Adamas est inquiet, mais cependant il est rassuré par cette profonde connoissance qu'il avoit des hommes, & sur tout du cœur de son fils.

» Il me fuit, se disoit-il à lui-même, il
» est dissimulé; sans doute le joug des
» passions asservit son cœur trop sensible.
» N'anticipons point sur des secrets qu'il

» cherche à me dérober. Lorsqu'il sera
 » malheureux , il sentira le besoin de s'é-
 » pancher dans le sein d'un ami. Je con-
 » nois mon fils. Jamais, non jamais il
 » n'aura de meilleur ami que son père. »

Un soir tous les bergers avoient ramené les troupeaux des pâturages , & le laboureur fatigué avoit dirigé ses pas vers l'asyle du repos ; Adamas ne voit point son fils. Assis sous le berceau de pampre qui étoit devant sa maison , il est en proie à l'inquiétude la plus vive. Enfin il aperçoit Zamos, court au-devant de lui & le serre dans ses bras. Le jeune homme en rougissant prend la main de son père, la presse de ses lèvres & la mouille de ses larmes. Le vieillard est attendri. — O mon fils , ô mon ami , ne suis - je plus digne de ta confiance ? Zamos se précipite encore dans les bras de son père. Les sanglots étouffent sa voix. Mon père, s'écrie-t-il , que je suis malheureux ! Aglaé ne sera point à moi. Damétas sera son époux, Adamas engage son fils à épancher dans le sein paternel les secrets de son cœur. Ils s'asseyent sur un banc de gazon. Zamos regarde tendrement son père , & lui dit :

J'aime , ô mon père , j'aime la fille de Polémon. Aglaé est vertueuse , elle craint

24 MERCURE DE FRANCE.

les Dieux ; elle seule pourroit me rendre heureux. J'ai souvent entendu parler de Polémon , interrompit Adamas ; les infortunés répètent sans cesse le nom de cet homme bienfaisant. Mais, dis-moi , mon fils, comment ton amour est-il né ? Où as-tu vu Aglaé ? Zamos continua. Un jour je m'étois égaré dans le riant vallon dominé par cette colline qui se perd dans le lointain. Je vis une jeune fille qui étoit assise sur le bord d'un ruisseau. C'étoit Aglaé. Je fus frappé de sa beauté. Ses yeux étoient humides ; elle avoit pleuré. Je m'approchai d'elle. — Jeune fille, pourquoi pleurez-vous ? Hélas , me répondit-elle en soupirant , je suis bien malheureuse. Il y a douze ans que mon père Polémon quitta sa famille pour voyager dans le monde. Alors j'étois bien jeune. Ma mère pleure tous les jours. Hier elle me disoit en m'embrassant : Aglaé , ma chère Aglaé , ton père est peut-être enseveli dans le sein des mers. Je pleurois avec elle ; mais en me voyant pleurer, elle redoubloit ses larmes. Pour rendre sa douleur moins vive , je m'éloigne & je viens dans ce vallon où je gémis sans cesse. Ainsi parla Aglaé. Aussi-tôt je fus attendri , je partageai ses peines. J'éprouvai dès-lors des sensations qui m'étoient inconnues.

connus. Lorsque je ne voyois point Aglaé, j'étois inquiet. Tous les jours je retournois dans le vallon où je la vis pour la première fois. Que les heures s'écouloient alors rapidement ! Nous pleurions ensemble ; elle fut touchée de mes soins ; elle me disoit souvent : Zamos, depuis que tu prends part à mes peines, je ne suis plus si malheureuse ; ta présence me console. Oh ! avec quelle tendresse elle me parloit de sa mère ! Sa naïveté, sa pitié filiale, tout m'enchantoit. Je ne pouvois vivre sans elle ; je lui en fis l'aveu. Une douce rougeur colora ses joues ; ses yeux se fixèrent tendrement sur les miens, elle me serra la main. Aujourd'hui je retournerai dans le vallon. Je la vis éplorée, les cheveux épars, & dans un désordre qui annonçoit quelque funeste changement. Elle se précipita dans mes bras. J'esuyai avec mes lèvres les larmes qui ruisseloient sur ses joues enflammées.

« Ah ! Zamos, me dit-elle, adieu ; il faut
 » nous quitter. Je t'aime, oui je t'aime ;
 » mais ma mère veut que Dametas soit
 » mon époux. Aglaé, m'a-t-elle dit, ta
 » jeunesse a besoin d'un appui. La mort
 » fermera bientôt mes yeux. Ton père te
 » destinoit au jeune Dametas. Je dois

B

» remplir ses volontés. Je le sens, je ne
 » puis résister à la meilleure des mères ;
 » adieu, Zamos ; il faut nous quitter. »
 En disant ces mots, elle s'éloignoit lentement. Je voulus l'arrêter ; mais, muet & immobile, je n'en eus pas la force. Voilà, mon père, la cause de ma tristesse. La vie me deviendra insupportable si Aglaé n'est point à moi.

Adamas fut touché de ce récit. — Mon fils, la mère d'Aglaé sait-elle que tu es aimé de sa fille ? — Non, mon père ; la timidité d'Aglaé l'a toujours empêchée d'instruire sa mère de notre amour. Eh bien, reprit Adamas, demain va la trouver ; tu lui avoueras vos sentimens communs. Si elle aime sa fille, elle ne voudra pas la rendre malheureuse. — Oui, mon père, oui, j'irai la trouver, j'embrasserai ses genoux. Elle ne pourra résister aux larmes de sa fille. O mon Aglaé, nous serons unis ! Nous emploierons nos jours fortunés à faire le bonheur du plus tendre des pères.

Zamos, flatté par cet espoir, attend le jour avec impatience. L'aurore paroît : il sort après avoir embrassé son père ; & , s'abandonnant aux transports les plus vifs, il côtoye le bord de la mer, il apperçoit

dans le lointain les débris d'un vaisseau. Un malheureux n'ayant d'autre appui qu'un mât qui s'étoit détaché, se débattoit contre les flots. Ses bras, étendus vers Zamos, sembloient implorer sa pitié. Le vertueux jeune homme se jette à la mer sans hésiter. L'espoir de sauver un malheureux, l'aveugle sur le danger. Les Dieux favorisèrent cette généreuse entreprise; & l'inconnu s'échappa du péril qui menaçoit ses jours. L'affreuse perspective de la mort n'avoit point altéré cette sérénité qui brilloit sur son visage. Le temps avoit imprimé sur son front les rides de la vieillesse. Sa physionomie étoit douce. Son air grave & majestueux inspiroit le respect & l'amour. Il embrasse son libérateur. Jeune homme, lui dit-il, puissent les justes Dieux récompenser ta vertu ! Puis tout-à-coup, jetant les yeux autour de lui, il paroît absorbé dans de profondes réflexions. Des larmes de joie coulent de ses yeux. Un silence touchant & énergique exprime les transports de son cœur. Son ame s'épanche en ces termes : O ma chère patrie ! je vous revois enfin ; je vous revois, terre heureuse de la Crète où le sage Minos dicta ses loix. je découvre le sommet du Mont Ida où le grand Jupiter passa son enfance.

B ij

28 MERCURE DE FRANCE.

Zamos partage l'enthousiasme de cet étranger. Un mouvement inconnu l'intéresse en sa faveur. Il oublie en ce moment le motif qui guidoit ses pas ; & préférant les droits sacrés de l'hospitalité à l'amour qui le conduisoit chez la mère de son Aglaé : O étranger, dit-il, la maison de mon père n'est pas éloignée ; je vais vous y conduire. Le vieillard fatigué accepte cette offre ; & , s'appuyant sur l'épaule de Zamos , ils montent la colline sur laquelle est située la maison d'Adamas. Ce tendre père avoit suivi son fils des yeux ; étonné de le voir revenir avec un étranger , il marche au-devant d'eux. Zamos lui raconte comment il a sauvé cet inconnu du naufrage. Adamas, transporté d'alégresse, embrasse son fils, le baigne de ses larmes, & s'adressant au vieillard : « Si vous êtes père , dit-il, prenez part à » ma joie ; ce jeune homme est mon » fils. » Il les introduit dans sa maison. Tous ses fidèles esclaves prennent part à la satisfaction de leur maître , & s'empressent à rendre à ce nouvel hôte les devoirs que Jupiter hospitalier prescrit aux humains. On lui présente des habits simples & commodes. Une table frugale est aussi-tôt servie. La douce familiarité préside à ce repas champêtre. A la première

entrevue les hommes de bien sont amis. La sympathie de la vertu les enchaîne par des liens indissolubles. O mes amis, disoit le vieillard , qu'il est doux de se revoir au sein de sa patrie ! avec quel plaisir j'embrasserai mon épouse & ma fille ! Insensé, le bonheur étoit chez moi, & j'ai voulu le chercher dans des climats étrangers. Ces paroles excitent la curiosité d'Adamas.

Cette île est ma patrie , continua l'inconnu ; je cultivois en paix les champs de mes pères. Une épouse aimable & laborieuse contribuoit à me rendre la vie douce & agréable. Ma fille commençoit à balbutier le tendre nom de père. Je versois sur les malheureux les richesses que les Dieux m'ont confiées. Cependant au milieu de tous ces avantages , il me manquoit la sagesse , & je n'étois point heureux. Une vive inquiétude , des desirs vagues étendoient mes vues au-delà du présent. Un jour je me promenois en rêvant sur le rivage. Mon imagination s'enflamma à la vue de ces énormes bâtimens qui vogoient sur la vaste immensité des mers. Je me disois à moi-même : l'île que j'habite n'est qu'un point sur la terre. Ce globe est couvert de peuples

30 MERCURE DE FRANCE.

innombrables & de nations aussi variées par les mœurs que par le langage. Je pris dès-lors la résolution de voyager. Je m'arrachai des bras de mon épouse ; j'espérois la revoir au bout d'une année , mais les Dieux en ordonnèrent autrement. J'errai pendant douze ans , tantôt libre , tantôt esclave. Je touchois presque aux côtes de la Crète , mon vaisseau se brisa contre un écueil , & sans la compassion de ce jeune homme , j'aurois été englouti dans les profonds abymes de la mer. Je n'ai recueilli d'autres fruits de cette vie errante & vagabonde que les tristes leçons de l'expérience. Au milieu de tant d'hommes , j'étois isolé. Personne ne s'intéressoit à mon sort. Si les Parques avoient tranché le fil de mes jours , une main chérie n'auroit point fermé mes yeux. Mon tombeau n'auroit point été arrosé par les larmes d'un ami. Je me rappelle encore l'instant où je me séparois de ma famille. Ma fille me prodiguoit ses caresses enfantines , & , me pressant de ses petits bras , elle sembloit pressentir les maux qui menaçoient son père. Mon épouse pâle & éplorée ne répondoit à mes tristes adieux que par de profonds gémissemens. Les Dieux m'ont - ils conservé ces précieux

objets de ma tendresse ? O mes amis , avez-vous entendu parler de Polémon ? Connoîtriez-vous ma chère Aglaé.

Quoi ! vous êtes Polémon , s'écria Zamos en se jetant au cou du vieillard ? heureux père ! Polémon est étonné. Adamas sourit & lui raconte comment Zamos a vu Aglaé dans la prairie. Ce tendre père fond en larmes en entendant parler de la sensibilité de sa fille. Mais lorsqu'Adamas parle de l'amour de Zamos pour Aglaé , un air de tristesse se répand tout-à-coup sur le visage de Polémon. Il paroît embarrassé , son esprit est agité par mille pensées différentes ; il garde le silence , & après avoir réfléchi pendant quelque temps , il prend la main de Zamos. Mon ami , lui dit-il , je te dois la vie. Jamais je ne pourrai m'acquitter d'une dette aussi précieuse. Tu connois la vertu. Tu sais qu'elle ne s'acquiert que par des sacrifices ; écoute-moi , & sois mon juge. Zamos attend en tremblant quelle sera la suite de ce discours ; son cœur tressaille. Polémon continue. Dametas est mon ami depuis l'enfance. Le champ qu'il cultive est petit. Son père avoit contracté des dettes ; Dametas en fut chargé. Je voulus les satisfaire ; mais l'ame fiète de mon ami fut

30 MERCURE DE FRANCE.

innombrables & de nations aussi variées par les mœurs que par le langage. Je pris dès-lors la résolution de voyager. Je m'arrachai des bras de mon épouse; j'espérois la revoir au bout d'une année, mais les Dieux en ordonnèrent autrement. J'errai pendant douze ans, tantôt libre, tantôt esclave. Je touchois presque aux côtes de la Crète, mon vaisseau se brisa contre un écueil, & sans la compassion de ce jeune homme, j'aurois été englouti dans les profonds abymes de la mer. Je n'ai recueilli d'autres fruits de cette vie errante & vagabonde que les tristes leçons de l'expérience. Au milieu de tant d'hommes, j'étois isolé. Personne ne s'intéressoit à mon sort. Si les Parques avoient tranché le fil de mes jours, une main chérie n'auroit point fermé mes yeux. Mon tombeau n'auroit point été arrosé par les larmes d'un ami. Je me rappelle encore l'instant où je me séparois de ma famille. Ma fille me prodiguoit ses caresses, elle se pressant de ses bras, elle se pressentait contre mon cœur. Je n'avois que le père qui étoit avec moi.

M A I .1774.

objets de ma tendresse ? O mes amis
avez-vous entendu parler de Polémon
Connoîtriez-vous ma chère Aglaé.

Quoi ! vous êtes Polémon , s'écrie
mos en se jetant au cou du vieillard
reux père ! Polémon est étendu
sourir & lui raconte comme
Aglaé dans la prairie. Il se
fond en larmes en entendant
l'indolence de sa fille. Il
parle de l'amour de
un air de tristesse
sur le visage de Polémon
telle, son esprit
les différences
après avoir
temps. Il
ami, il
je ne dors. &c.

précieuse. Tu
qu'elle ne s'acquiesce
comme moi, &c.

né
je
er-
s de
n fus

32 MERCURE DE FRANCE.

révoltée de ma proposition. Polémon, me dit il avec noblesse , vois-tu ces bras ? ils cultiveront la terre. Dametas avoit beaucoup d'enfans. Un de ses fils étoit de l'âge de mon Aglaé. Je promis à mon ami de les unir un jour. Transporté de joie, il me pressa contre son sein. Je sentis mon visage mouillé de ses pleurs. Aujourd'hui je reviens dans ma patrie ; sans doute le jeune Dametas est dans l'indigence. Répondez mes amis , dois-je lui refuser ma fille ? Manquerai-je à ma parole , parce que mon ami est pauvre ? C'en est assez : votre silence me dicte ce que je dois faire. N'en doute point ô Zamos , ma fille sera aussi généreuse que toi ! elle fera le sacrifice de son amour.

Zamos s'efforce en vain de dévorer ses larmes. Les sanglots le suffoquent. Il cache son visage dans le sein de son père ; Adamas mêle ses pleurs avec ceux de son fils. Polémon détourne la vue , & paroît cruellement agité.

Mais l'impatience où il est de revoir sa famille ne lui permet plus de différer. Il embrasse Adamas. Viens , dit-il , mon cher Zamos ; sois mon guide. N'écoute que la voix de la vertu. Elle a déjà prescrit à ton cœur le sacrifice qu'elle exige. Ils prennent

tous deux le chemin de la colline au bas de laquelle est situé le hameau de Polémon. Zamos a les yeux baissés. Il médite en silence les dernières paroles du vertueux viellard. L'amour & la vertu l'agitent tour-à-tour. Il admire le procédé généreux de Polémon ; mais aussi-tôt, se rappelant les momens fortunés qu'il passoit avec son Aglaé, le courage l'abandonne. Il n'écoute plus que son amour. Ses profonds soupirs décèlent l'état cruel de son ame. Ils sont déjà parvenus sur la colline. Polémon découvre le hameau où il reçut la naissance. Il apperçoit de loin le toit rustique qui renferme ce qu'il a de plus cher au monde. A cette vue il sent palpitier son cœur. A quelque pas de lui s'élevoit un tombeau couvert de mousse & ombragé par de noirs cyprès. Une simple inscription annonçoit aux voyageurs que celui qui étoit renfermé dans ce grossier monument avoit été bon & bienfaisant. Polémon se prosterne sur le tombeau, & l'arrose de ses pleurs. O mon père, s'écrie-t'il, ô toi dont les soins généreux ont formé mon enfance, reçois l'hommage que je rends à ta mémoire. Si j'eus quelque vertu, si j'essuyai quelquefois les larmes de l'indigent, c'est à ton exemple que j'en fus

B v

redevable. Le souvenir de tes bienfaits sera toujours gravé dans le cœur des malheureux. Puis s'adressant à Zamos : jeune homme voilà le tombeau d'un homme simple , humain & généreux. Mon père avoit un ennemi ; (car l'homme de bien est souvent en but à l'envie & aux complots des méchans) ; il apprit que ce malheureux qui lui vouloit du mal étoit tombé dans l'indigence. Aussi-tôt il va le trouver. Venez - vous insulter à ma misère , lui dit cet infortuné ? Non , reprit mon père , mais je viens vous apprendre à me connoître mieux. Lamon , vous êtes dans l'indigence ; daignez accepter la moitié de mon troupeau. Je vous aime , ô Lamon ; pourquoi me haïssez vous ? Par cette action généreuse mon père acquit un ami. C'est ce Lamon qui érigea en son honneur ce simple monument.

Ainsi parloit Polémon. Zamos l'écoutoit avec ce noble enthousiasme qui caractérise la jeunesse vertueuse. Les charmes de la vertu le préparoient au sacrifice que le devoir exigeoit. Déjà ils approchoient du hameau. Polémon apperçut dans la prairie une jeune fille qui le fixoit avec intérêt. La Nature parloit ; rarement elle nous trompe dans les pressentimens qu'elle fait naître. C'est-elle... c'est elle-

même, s'écria Zamos; c'est votre fille. Aglaé est déjà dans les bras de Polémon. Ce tendre père la baigne de ses larmes. O ma fille, ma chère fille ! il n'en peut dire davantage. Aglaé se dérobe aux tendres embrassemens de son père; elle court annoncer à sa triste mère une rencontre aussi heureuse.

La nouvelle se répand bientôt dans le hameau. Le laboureur quitte ses travaux champêtres. Le berger abandonne son troupeau dans la prairie. L'épouse de Polémon se précipite dans ses bras. Tous ses amis l'environnent. Aglaé prend la main de son père, & la baise avec transport.

Cependant Zamos soupire. En voyant la sensibilité de sa fille, il sent davantage le malheur de la perdre. Pendant que Polémon répond à la joie universelle, il s'éloigne. Accablé par ses chagrins, il s'appuye contre un arbre. Il aperçoit la cabane de Dametas. Heureux rival, se dit-il à lui-même, ô Dametas; je ne te hais point; mais hélas! j'envie ton sort. Aussi-tôt des cris & des gémissemens qui partoient de la cabane, viennent frapper ses oreilles. Il dirige ses pas vers cet endroit. Il entre: quel spectacle pour un cœur sensible! Des créanciers avides, autorisés par une loi

barbare, se dispoſoient à traîner dans l'eſclavage la déplorable famille de Dаметas. Ce vieillard déſeſpéré ſe traînoit dans la pouſſière aux pieds de ces monſtres impitoyables. — Épargnez mes cheveux blancs, épargnez mes enfans. Hélas ! ſ'écrioit un jeune homme, je touchois au moment d'être uni à la belle Aglaé. Quel revers ! Que je ſubiſſe ſeul le joug de l'eſclavage ! Prenez mon ſang, mais épargnez mon pauvre père. Ah ! mes enfans ! ſ'écrioit une mère déſolée en preſſant dans ſes bras le malheureux fruit de ſes amours, j'ai trop vécu. Mais ces tigres, enflammés par un vil intérêt, inſultoient à la vieilleſſe du vertueux Dаметas. L'ame ſenſible de Zamos eſt déchirée. Monſtres, ſ'écrie-t-il en pleurant, arrêtez, ceſſez d'inſulter au ſort de cette famille malheureuſe. Ces nombreux troupeaux qui errent ſur le penchant de la colline ſont à moi. J'en abandonne une partie pour payer les dettes de Dаметas.

A ces mots, père, mère, enfans, tous tombent à ſes genoux. Bon jeune-homme ! ſ'écrient-ils d'une voix entrecoupée par les ſanglots, grands Dieux ! ne laiſſez point une telle action ſans récompenſe. Zamos attendri ſe dérobe aux transports

de la reconnoissance. Satisfait de lui même , il retourne chez son père. — O mon père ! embrassez votre fils. — Adamas est surpris de voir son visage rayonner de joie. — Quoi ! mon fils , serois-tu heureux ? Aglaé. . . — Oui , mon père , oui , je suis heureux. J'ai fait une bonne action.

Alors il raconte comment il a sauvé Dameris & sa famille de l'esclavage. Adamas, transporté d'alégresse , les bras étendus vers le Ciel , adresse aux Dieux cette prière si touchante : Grand Jupiter , je te rends grâce de m'avoir donné un fils si vertueux. Puisse-t-il parvenir à une vieillesse aussi fortunée que la mienne ! Puisse-t-il verser sur ses enfans les larmes de joie que je répands aujourd'hui sur lui !

Le bon témoignage que Zamos se rend à lui-même calme , en quelque sorte , la vivacité de sa passion. Il se console par la vertu du bonheur de son rival. Le lendemain il se dit à lui-même : c'est peut être aujourd'hui qu'Aglaé va être l'épouse de Dameris. En disant ces mots , il laissoit échapper quelques larmes. Un instant après il se reprochoit sa foiblesse. Mais il apperçoit dans le vallon une troupe de

38 MERCURE DE FRANCE.

bergers & de bergères qui s'avançoient vers sa cabane. C'étoit Polémon suivi de sa famille. Aglaé étoit ornée de guirlandes. Le jeune Dametas étoit à ses côtés. Zamos détourne la vue. Ils sont heureux, dit-il en soupirant ; mais pourquoi me rendre le témoin de leur bonheur ? Adamas va au-devant de Polémon , & l'introduit chez lui. Zamos paroît & s'efforce de dissimuler l'amertume de son cœur. Il baisse les yeux. L'alégresse qui brille sur le front d'Aglaé est pour lui un surcroît de douleur. Polémon l'embrasse en souriant. Mon fils , lui dit-il , mon Aglaé est à toi. Dametas m'a dégagé de ma parole. Oui , généreux Zamos , interrompit le jeune Dametas en se précipitant dans les bras de son bienfaiteur , Aglaé vous aime ; elle est à vous. Zamos , hors de lui-même , a peine à croire ce qu'il entend. Adamas jouit avec plaisir de sa surprise. Mon fils , lui dit-il , la vertu n'est jamais sans récompense.

Par M. Datin , de Chartres.

*VERS à Madame la Ruelle , sur sa
maladie.*

QUAND de Progné la sœur charmante
Revient sur l'aîle des Zéphirs ,
Célébrer , d'une voix touchante ,
Et ses malheurs & ses plaisirs :

Tout s'éveille dans la Nature ;
Le ciel brille , l'air s'adoucit ,
Les bois se couvrent de verdure
Et la rose s'épanouit.

Mais quand un nouveau soin l'attire ,
Qu'on n'entend plus ses doux accens ,
Zéphir s'enfuit , la rose expire ,
Les bois , les prés sont languissans.

O vous qu'une atteinte cruelle
Pour quelque temps va nous ravir ;
Rendez-nous bientôt Philomèle ,
Ou dans nos champs tout va périr.

Par un Militaire.

*LA PUISSANCE DE L'AMOUR,
Ode imitée d'Horace.*

DEPUIS longtemps soumis à ton empire,
Vénus, je l'abjure en ce jour :
Aux pieds de tes autels je dépose ma lyre ;
Mon cœur n'est plus fait pour l'amour.

Sageffe, viens couper la trame
Des maux que m'ont tissés les amoureux Plaisirs :
Vives ardeurs qui dévoriez mon ame,
Cessez d'enflammer mes desirs.

Mais hélas ! Cloé me rappelle ;
Je l'entends, je cède à sa voix :
J'avois juré d'oublier l'infidelle :
Amour, tu la soumets ; je rentre sous tes loix.

Par M. Pons, étudiant.

*Au Masque qui m'a tant intrigué
au bal.*

DANS l'heureux temps où la simple Nature
Donnoit des loix, la timide Beauté,
Belle sans fard, & sage sans fierté,

Aux vains secours de la parure ,
Ne-devoit point un éclat emprunté.
La jeune amante, alors simple & naïve ,
Annonçoit , sans rougir , le penchant de son
cœur ,
Et le berger fidèle , au comble du bonheur ,
Brûloit d'une ardeur toujours vive.
Ce temps n'est plus ; le cercle des besoins ,
S'agrandissant , divisa les humains.
Ah ! pour toujours , cette aimable franchise
A disparu ; par-tout on se déguise ,
Par-tout , sous les efforts de l'art ,
La Nature est ensevelie.
Entre les cœurs , il n'est plus d'harmonie ;
Ce n'est plus que vice & que fard.

Vous-même avez recours à l'artifice ,
Et vous trompez sans crainte & sans remord.
Si votre cœur est éloigné du vice ,
Il l'est aussi de l'âge d'or.
O vous dont j'ai suivi les traces
Avec tant d'intérêt , avec si peu de fruit ,
Vous le sentez , sous un pareil habit ,
Je ne puis pas répondre de vos grâces ,
Mais je réponds de votre esprit.

Par M. le Mancel.

S O U H A I T.

Si jamais le Destin , pour moi , moins rigou-
reux ,

Daiguoit m'être propice & sourire à mes vœux!

Que ne puis-je , éloigné du tumulte des villes ,
Loin de l'éclat des Grands & du faste des Cours ,
Dans un vallon paisible , orné de champs fertiles ,
Couler tranquillement le reste de mes jours!

Que ne puis-je , au milieu d'agriculteurs hon-
nêtes ,

De la simple gaieté leurs & vrais possesseurs ,
Soulager leurs travaux , me mêler à leurs fêtes ,
Et d'un repos heureux partager les douceurs !

Que ne puis-je trouver un ami véritable
Dont l'esprit enjoué dissipe mes loisirs ,
Qui porte dans mon cœur ce calme inaltérable
Que produit la vertu , source des vrais plaisirs !

Que ne puis-je embrasser une épouse chérie
Qui contente à la fois mes desirs & mes sens ,
Au printems de mes jours tendre & sensible
amie ,

Compagne aimable encor dans l'hiver de mes ans !

Que ne puis-je , au moment de mon heure der-
nière ,

Voir mes enfans heureux me fermer la paupière !

Que ne puis-je ainsi vivre , & passer tour-à-tour
Du sein de l'Amitié dans le bras de l'Amour !

*Par M. C** , Capitaine de cavalerie.*

A une jeune Veuve Angloise.

J'AIME fort un peu de gaieté ,
Et je ne hais pas la Folie ;
Mais ta douce mélancolie
Rend plus touchante la beauté.

Tes yeux , image de ton ame ,
Expriment un pur sentiment.
Heureux le digne & tendre amant
Dont tu partageras la flamme !

Quelle aimable simplicité !
Et quelle noble modestie !
Chaque jour je vois Emilie ;
Je suis toujours plus enchanté.

Son esprit égale ses grâces :
Mais que de vertus dans son cœur !
L'Amour , pour marcher sur ses traces ,
Prend le voile de la Pudeur.

Si d'un amant je peins l'ivresse ,

On me rebute sans pitié ;
 On ne veut point de ma tendresse ,
 On ne m'offre que l'amitié.

Mais c'est l'amitié d'Emilie.
 Si quelque autre m'offroit l'amour ,
 Je lui répondrais sans détour :
 La belle , je vous remercie.

*La Petite-Maitresse & la Ménagère des
 champs.*

CERTAINES Petite-Maitresse,
 Marquise , Bourgeoise ou Duchesse,
 (N'importe ; il en est de tous rangs) !
 Au retour du zéphir vient s'établir aux champs.
 Elle amène un grand équipage ,
 Maint grand laquais , maint petit page ,
 Habite un superbe château ,
 Donne chaque jour maint cadeau ,
 Transporte la ville au village.
 Est-ce être aux champs , à votre avis ,
 Que d'y traîner cette sequelle ?
 Pour moi , je pense que la belle
 Eût tout aussi bien fait de rester à Paris :
 Ces gens que le luxe environne
 Savent-ils respirer l'air pur d'un beau matin ,
 Goûter les vrais plaisirs que la Nature donne ,

D'un peuple simple & doux partager le destin ?
Près du palais de la Duchesse ,
Dans un asyle où la Mollesse
Ni l'Ennui n'entrèrent jamais ,
Un couple heureux vivoit en paix ,
Sans trésors comme sans misère.
Vous eussiez vu la Ménagère
Encore au printems de ses jours ,
Fraîche & vermeille , sans atours ,
Belle de ses attraits , sans art sûre de plaire.
La Dame du château , desirant de la voir ,
Arrive , & d'un ton de Princesse ,
Dédaigneux avec politesse ,
Que faites-vous , dit-elle ? & puis-je le savoir ?
Avez-vous du plaisir ? Assurément , Madame ,
Répond la Ménagère ; & la simplicité
Fixe ici le bonheur , entretient dans notre ame
Une vive & douce gaieté ;
C'est le fruit du travail & de la liberté.
Mon époux est fidèle & sage ,
Le Ciel bénit nos soins ; que faut-il davantage ?
Vous pensez bien , lui dit la Dame ; mais enfin
N'aimeriez-vous pas mieux la ville ?
Y serois-je donc plus tranquille ,
Dit l'autre ? y trouverois-je un bonheur plus certain ,
Un ciel plus doux & plus serain ,
Plus de fraîcheur , plus de verdure ?
Dans nos déserts , parmi les bois ,

46 MERCURE DE FRANCE.

Nous n'écoutons que la Nature ,
Toujours dociles à sa voix.

Voulez-vous voir ma plus chère parure ?
Montrez-la moi ! dit la Dame aussi-tôt.

La Ménagère fait un saut ,
Sort & revient , paroît environnée
De trois enfans chéris & beaux comme le jour ,
Ayant l'âge , les traits , le sexe de l'Amour.

La Duchesse en est étonnée.
Qu'ils sont forts ! le beau teint ! quels yeux & quels
les dents !

Quelle douceur ! ils sont charmans !
Ils sont bien élevés , répondent à merveille ,
Ils vous feront honneur. Leur père au moins y
veille ,

Et moi je les ai nourris tous ,
Dit d'un air pénétré la digne & tendre mère.

Peut-on charger une étrangère
D'un emploi si cher & si doux ?
Je lui dois l'union de ma famille entière ;

L'amour préside parmi nous.
Du plus pur sentiment peut-on braver l'empire ?
De mes trois nourrissons j'eus le premier sourire ,
A peine ont-ils jamais pressé d'autres genoux.
La Nature punit la marâtre inhumaine

Pour qui ce soin est une peine ,
Et qui , prétextant la santé ,
Veut sur-tout conserver une vaine beauté.

Mes traits ne font pas peur. Madame, ma vicille

Trouvera le retour d'une vive tendresse
Dans ces fils bien-aimés, allaités de mon sein,
Et je puis en tirer un augure certain;
L'infortune d'autrui déjà les intéresse.

Ce discours attendrit la Petite-Maîtresse,
Et se doutant du vrai bonheur,
Vous m'enchantez, dit-elle, & dissipez l'erreur
Qui séduisit trop ma jeunesse.
Le monde ne me tente plus.

Ah! je veux profiter de vos leçons charmantes,
Puisse-je égaler vos vertus,
Vos grâces même, plus touchantes
Que nos airs affectés, nos bons tons prétendus.

D I A L O G U E

*Entre Madame DE LA VALLIÈRE
& Madame DE MONTESPAN.*

M^{de} DE MONTESPAN.

CROYEZ-VOUS m'avoir enfin pardonné?

M^{de} DE LA VALLIÈRE.

J'avois, avant de quitter l'autre monde,

48 **MERCURE DE FRANCE.**

pardonné à tous ceux qui l'habitoient, excepté à moi-même ?

Mde DE MONTESPAN.

Il est difficile de pardonner à une rivale qui nous a supplantée.

Mde DE LA VALLIERE.

J'aimois trop sincèrement pour avoir de l'amour-propre , & d'ailleurs , vous ne m'enlevâtes rien. J'avois déjà perdu le cœur de mon amant , puisqu'il put se résoudre à vous le donner.

Mde DE MONTESPAN.

Quoi ! vous présumez que je ne vous l'enlevai pas ?

Mde DE LA VALLIERE.

J'en suis sûre , vous dis je. Un pareil discours afflige , sans doute , un peu votre vanité : une femme , pour l'ordinaire , n'ambitionne une conquête qu'autant qu'elle croit la faire aux dépens d'une autre femme. On ne se borne point à vaincre une rivale , on aime à la dépouiller. Mais ce triomphe n'est qu'une illusion. La rivale que l'on croit vaincre n'a voit plus que des armes émoussées. On ne
lui

lui enlève que ce qui alloit de soi-même lui échapper.

Mde DE MONTESPAN.

Une telle persuasion m'eût peu flattée quand je me saisis de votre place ; elle m'eût été bien utile quand je fus supplantee à mon tour.

Mde DE LA VALLIERE.

Elle ne me consola point. L'amour que ce motif peut consoler , n'a pas même besoin d'un tel secours ; il met à profit l'exemple qu'on lui donne , & auroit pu facilement le prévenir.

Mde DE MONTESPAN.

Chacun a son système sur ce point comme sur tout autre. Par exemple , on soutient que vous aimiez L.... X.... pour lui-même.

Mde DE LA VALLIERE.

On me rend justice , comme je la lui rendois.

Mde DE MONTESPAN.

On se fait souvent illusion sur ses propres sentimens. Vous souhaitiez , dit-on,

C

90. MERCURE DE FRANCE.

que le Monarque ne fût qu'un simple Gentilhomme : peut-être, s'il n'eût été que Gentilhomme, auriez-vous souhaité qu'il fût Monarque.

Mde DE LA VALLIERE.

Mes discours étoient sincères ; la preuve, c'est que je n'espérois pas qu'ils fussent jamais répétés.

Mde DE MONTESPAN.

Le hasard vous servit bien : vous dûtes à l'indiscrétion d'une rivale l'avantage de ne vous être pas inutilement déclarée. Cet aveu flatta beaucoup la vanité d'un Prince qui n'en manquoit pas : il n'eût jamais songé à vous prévenir ; mais il vous fut gré de l'avoir prévenu.

Mde DE LA VALLIERE.

Une ame vulgaire eût dédaigné mes sentimens : une grande ame ne pouvoit manquer d'y être sensible, & je le fus moi-même à sa reconnoissance, autant que je l'eusse été à son amour, s'il eût prévenu le mien. Un cœur tendre est facile à contenter. Il exige toujours moins qu'il ne donne ; il tremble même de trop exiger. Il est trop occupé de ses propres sen-

timens pour épier avec soin ceux qu'il fait naître : il aime à les croire dignes des siens, & craindrait d'être désabusé. Untel amour vous paroîtra sans doute un peu chimérique : tel fut, cependant, le mien. J'étois moins flattée que touchée de ma conquête : j'oubliois le Monarque & ne m'occupois que de l'amant. Son hommage particulier m'intéressoit plus que tous ceux de sa Cour, & quand cet hommage s'affoiblit, je renonçai sans peine à des honneurs que je n'ambitionnai jamais.

Mde DE MONTESPAN.

Il est facile d'écarter l'ambition quand tout prévient nos vœux ; quand nous n'avons pas même le loisir d'en former. On se félicite soi-même d'un désintéressement qu'on n'eut point occasion de mettre à l'épreuve.

Mde DE LA VALLIERE.

Je crois qu'en pareil cas, il suffira toujours d'interroger son ame. Elle dissimule rarement avec nous ; & tandis qu'elle se masque avec tant d'autres, nous avons, au moins, le privilège d'être ses confidens.

52. MERCURE DE FRANCE.

Mde DE MONTESPAN.

Oui, mais nous devenons alors des confidens si discrets ! . . .

Mde DE LA VALLIERE.

La vôtre ne prit point la peine de se masquer. L'éclat avec lequel vous jouîtes de vos avantages, prouve qu'ils furent l'unique objet de votre ambition.

Mde DE MONTESPAN.

J'avouerai , au contraire , que cette ambition eut deux objets; d'abord, celui de vous supplanter , ensuite celui de plaire à votre amant.

Mde DE LA VALLIERE.

Tout réussit comme vous le souhaitiez; j'en excepte un point qui n'est connu que de moi.

Mde DE MONTESPAN.

Quel est-il ?

Mde DE LA VALLIERE.

C'est que je fus pénétrée de l'inconstance de mon amant , & que je ne fis nulle attention au triomphe de ma rivale,

Mde DE MONTESPAN.

Est-il possible ? J'aurois présumé tout le contraire, & toute femme l'eût présumé de même.

Mde DE LA VALLIÈRE.

Je fais que mon sexe aime souvent moins par besoin que par air. On veut être distinguée ; on songe moins à se donner qu'on ne se propose d'acquérir ; & ce fut ainsi que vous vous donnâtes.

Mde DE MONTESPAN.

Vous oubliez un point que toute autre que vous n'oublieroit pas. J'eus lieu de me croire la plus belle femme de toute la Cour ; mais j'aurois cru me tromper si le Souverain de cette Cour eût esquivé mes chaînes. J'aurois cru mal diriger mes traits, s'il eussent porté plus bas que le trône : ce fut, je l'avoue, le trône seul qui m'éblouit. J'eus moins égard à ce qu'il m'en coûtoit pour en approcher, qu'à ce qu'il m'en coûteroit pour n'en approcher pas. Je me pardonnois une foiblesse qu'on n'osoit me reprocher en face : je jouissois également & des hommages d'un sexe flatteur, & des satires d'un sexe jaloux.

C iij

54 **MERCURE DE FRANCE.**

J'eusse regretté de n'en être pas doublement l'objet. En un mot , il me falloit un triomphe éclatant ; autrement je n'eusse pas cru triompher.

Mde DE LA VALLIERE.

J'eusse voulu ensevelir le mien dans les plus sombres ténèbres : j'eusse voulu n'avoir pour témoin de ma foiblesse que l'objet de cette foiblesse même.

Mde DE MONTESPAN.

C'eût été en perdre tout le fruit. Le rôle que nous choisîmes n'est agréable qu'autant que la scène est éclatante. On nous le pardonneroit moins si nous paroissions l'oublier. Il est doux , & très-doux , de pouvoir désoler vingt rivales ; de les contraindre à baisser un œil critique & jaloux ; de réduire l'envie au silence & même à l'adulation ; d'obliger celui devant qui tant d'autres fléchissent , à fléchir lui-même devant nous , à nous rendre une partie des hommages qu'on lui prodigue ; à nous céder une portion du pouvoir dont il jouit. Sans un tel succès, j'eusse douté du pouvoir de mes charmes , & tout succès inférieur à celui là , me les eût fait juger inférieurs à d'autres.

Mde DE LA VALLIERE.

Votre influence eut, toutefois, des bornes. Vous fîtes quelques destinées particulières ; mais non celles de l'Etat : vous maîtrisiez l'homme, sans dominer le Monarque.

Mde DE MONTESPAN.

C'est qu'au fonds sa plus forte passion fut de régner : nulle autre ne put jamais l'en distraire. Il fit par goût ce que d'autres ne firent souvent que par nécessité. Mon goût à moi-même ne me portoit point à l'intriguer. Je ne voulois devoir mon empire qu'à mon propre ascendant ; & ma vanité une fois satisfaite, on satisfaisoit aisément mon ambition.

Mde DE LA VALLIERE.

Ce n'étoit pas la peine de faire tant de sacrifices. Une foiblesse porte avec elle son excuse ; mais on n'excuse point la vanité qui s'appuie uniquement sur une foiblesse.

Par M. de la Dixmerie.

L'ANE & LE ROSSIGNOL,*Fable.*

CERTAIN Baudet , en traversant un bois ,
D'un Rossignol entend la voix.
La critique fut un préliminaire
Que maître Aliboron présuma nécessaire.
Aussi le jeune musicien
Fut critiqué : l'Ane l'éplucha bien ;
(Autant bien toutefois qu'un Ane peut le faire ;
En chant comme en esprit il ne se connoît guère.)
Il eût voulu trouver tout mal :
Malgré son grand desir , le pauvre original ,
A certains sons flatteurs se vit forcé de dire :
« Voici pourtant du bon. . . » Malheur à la sa-
tire !
Que fait notre Ane ? il s'informe à l'instant
Quel est le Rossignol dont il entend le chant.
« C'est , lui dit on , un solitaire :
» Ce bois que vous voyez , il le préfère
» Même au palais des Rois.
» Reclus ici depuis quatre ou cinq mois ,
» Tout son plaisir , dans sa retraite ,
» C'est de chanter. . . » — « Oh ! quel anachorette ;
» S'écrie Aliboron d'un air tout courroucé !
» Est-ce donc à cela qu'il doit être occupé ?
» Bénir le Créateur , le bénir en silence ;

- « De tous plaisirs faire abstinence ;
« Ne pas quitter son nid ;
« Avoir toujours un air contrit ;
« Ne point chanter sur-tout ; voilà d'un solitaire ,
« Quel doit être le caractère. »
Le musicien aîlé ,
Sans mot dire , avoit écouté
Le porte-bât : voyant qu'enfin il s'alloit taire ;
Il voulut à son tour lui faire ,
En forme de remerciement ,
Un petit compliment.
Tout en chantant , il s'approche du Sire.
Dès qu'il le vit , notre Ane de sourire ,
Puis sur son chant de le complimenter : ..
« Quelle charmante voix ! l'agréable gosier ! ... »
Le Rossignol à cette fourberie
Ne peut tenir : il s'envole & s'écrie : ..
« Et sur mon vol aussi , tant que tu le voudras ,
« Glose tandis que je n'y serai pas :
« Dis-bien sur-tout qu'il est trop leste ,
« Qu'à l'exemple du tien , il doit être modeste :
« A ton aise tu peux le critiquer :
« Dans peu je te rejoins pour l'entendre louer. »

Que d'Anes à figure humaine ,
Près de qui le mérite est un titre de haine !

Par l'Abbé T....

C v

*L'AVEUGLE & LE CUL-DE-JATTE,
Fable imitée de l'allemand de M. Goltz.*

UN pauvre Aveugle un jour faisoit voyage,
De porte en porte allant quêter son pain,
N'ayant pour guide & pour tout équipage,
Et même pour tout bien qu'un bâton à la main:
Il fit halte, dit-on, au milieu d'un chemin.
Là se plaignant de la Nature injuste;
Il se croyoit seul dans ce cas,
Tandis qu'un Cul-de-jatte arrivoit pas-à-pas,
Traînant à grand-peine son buste,
Ses deux béquilles sous les bras.
L'aveugle, qui l'entend, déjà reprend courage;
Ami, dit-il à cet estropié,
Daigne de moi prendre pitié,
Et me conduire en mon voyage.
Qui moi, dit l'autre, te mener?
Hélas! je ne saurois moi-même me traîner.
L'un à l'autre pourtant nous pouvons être utiles,
Sur ton dos mes membres débiles
Pourront s'arranger tout au mieux:
Tu me parois des plus ingambes;
Nous marcherons avec tes jambes,
Et nous verrons avec mes yeux.
A cet avis ingénieux

L'Aveugle se soumit sans doute ,
 Et l'un sur l'autre tout joyeux
 Sans peine ils suivirent leur route.
 C'est par ces soins bien entendus
 Que l'un de l'autre inséparable ,
 De deux mauvais individus
 Ils en firent un très-passable.

Des talens du prochain ne soyons point jaloux :
 Tâchons plutôt de le servir des nôtres ;
 Et nous trouverons chez les autres
 Ceux que le Ciel n'a pas placés chez nous.
 C'est par cet inégal partage
 De ses dons sur l'humanité ,
 Que la Nature adroite & sage
 Pose les fondemens de la société.

Par M. Nasic , à Grenoble.

*Beau sentiment du feu Roi de
 Sardaigne.*

Vous me voyez , s'écrioit un bon Roi,
 Aujourd le plus beau de ma vie :
 Je viens de délivrer (j'en ai l'ame ravie)
 Ceux que le Ciel a soumis à ma loi ,
 D'un impôt onéreux que les frais de la guerre
 M'avoient contraint d'en exiger :

C vj

60. MERCURE DE FRANCE.

Peuple chéri plus qu'aucun de la terre,
Ah ! quel plaisir mon cœur trouve à te soulager !

Par M. D. P.

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du Mercure du second vol. du mois d'Avril 1774, est les deux *Quinolàs* au Reverfis ; celui de la seconde est le *Pese-liqueur*, instrument pour connoître les liqueurs spiritueuses ; celui de la troisième est la *Jalousie* ; celui de la quatrième est l'*Automne*. Le mot du premier logogryphe est *Nil & lin* ; celui du second est *Rateau*, où l'on trouve *rat & eau* ; celui du troisième est *Coquille*, où se trouvent *coq & quille* ; celui du quatrième est *Velours*, où l'on trouve *vel*, conjonction, *ours & Ours* (saint.)

É N I G M E.

Nous annonçons aux modernes Mansards
Que le plus heureux des hasards
Nous a fait découvrir un temple de Lucine
Dans l'épaisseur d'un bois dont Lutèce est voisine ;
Là, ne se montre point le faste vain des arts,

Les bronzes, les tableaux, les tapis, la dorure :

Pour intéresser les regards,

L'architecte a saisi le ton de la Nature :

Ce temple d'un beau simple a pour toute parure

La pureté de ses Ministres saints ;

Tout semble négligé dans sa ronde structure,

Le plafond, les lambris, même la couverture

Dans le chaume ou le jonc confondent leur
dessins,

Et l'autel & le sanctuaire,

Souvent sont tapissés d'une mousse légère :

Dans le cercle annuel il est sur-tout un temps

Où la sensible Prêtresse

Vient déposer aux pieds de la Déesse

Son trésor ; il consiste en quelques grains d'en-
cens,

Quelques perles encor d'une très-rare espèce

Que l'on voit s'animer par les soins bienfaisans

De la Déesse & des deux assistans :

Cette fête sublime est, dit-on, précédée

D'agréables combats, de jeux intéressans ;

La clôture en est annoncée

Par des choristes innocens

Dont la tête tondue & les accords perçans

Rappellent au Pontife, ainsi qu'à la contrée ;

La saison la plus révéérée.

Par M. Papelart, D.

A U T R E.

Des mortels en tout temps je reçois les hommages.

Ils m'offrent pour encens leurs veilles, leurs travaux.

De l'écrivain je juge les ouvrages ;
Je pèse les hauts faits des Rois & des Héros.
Que les traits déchirans d'un auteur fatigué
S'attachent sur Quinault ; il n'a recours qu'à moi :

 Tout doit reconnoître ma loi ;

 Et je fais taire la critique.

Mais gémissiez , mortels , sur la rigueur du Sort.
Pendant que vous vivez , je ne puis vous défendre ;

En vain vous m'implorez : je ne puis vous entendre ;

 Je ne parois qu'à votre mort.

Par M. le M. de C. , à Thionville.

A U T R E.

SOUVENT je suis , quoi ? Rien , ou du moins peu de chose :

Comme une autre Pallas , je naquis du cerveau ;
Mais , pour en arracher ce tout qui me compose ,

Mon père n'a jamais eu recours au marteau.
 Sous différens aspects chaque lune on me voit.
 Mon domaine s'étend sur toute la Nature ;
 Dans ses productions je saisis , à mon choix ,
 Ce qui peut , cher lecteur , te mettre à la torture.
 A ce même moment tu me vois ou m'entend ;
 Loin d'ici tu pourrois me chercher vainement.
 L'obscurité me plaît ; je te fais un mystère
 D'une vétille , un mot , un rien , une misère ;
 Mais , parbleu ! c'est assez sur ce point discuter ;
 Regarde bien , relis , tu vas me deviner.

*Par M. T***.*

A U T R E.

INVISIBLE de ma nature ,
 De moi le mortel occupé
 Par son voisin se voit trompé ;
 Mon silence aide à l'imposture.
 Sur terre j'ai certain renom ,
 Qui passe à la race future ;
 Les humains font leur nourriture ,
 De ceux dont je porte le nom.
 Mon cher lecteur , si l'on me donne ;
 En me recevant , la personne
 N'a pour tout bien qu'un pied de nez ,
 Reste confuse & ne sait plus que dire ;

64 MERCURE DE FRANCE.

Enfin , je fais boudier , mais aussi je fais rire.
Devine moi ? .. j'en dis assez.

*Par M. Guillaume , directeur de
l'Académie royale d'Ecriture..*

A U T R E .

MA puissance s'étend sur tout ce qui respire ;
Rois , bergers , animaux , tout cède à mon pou-
voir ,

Et , sans qu'il soit besoin que je me fasse voir ,
J'exerce un despotique Empire.

Ni la jeune Doris , de qui le cœur soupire ;
Ni l'avidé Traitant , ni l'actif laboureur
Ne sauroient s'opposer à ce que je desiré ;

Ma présence fait leur bonheur.

Et toi-même , mon cher lecteur ,

Qu'un phantôme d'indépendance

Peut-être a déjà révolté

Contre mon air d'autorité ,

Tu serois trop puni par mon indifférence.

Par le Solitaire d'Escaut.

 L O G O G R Y P H E.

Je brûle pour les Saints , pour la Divinité :
 Coupez ma queue, & je suis Saint moi-même ;
 Coupez ma tête . . . ô différence extrême !
 Je m'oppose à la sainteté.

Par le même.

A U T R E.

LECTEUR , je renferme en mon sein
 Mon propre père ,
 Et suis l'aîné de plus d'un frère ;
 Et qui me cherche un peu doit me trouver soudain.
 Renverse mes sept pieds en façons différentes ,
 Et tu verras en moi
 Un corps sur les ondes flottantes :
 Un Saint dans le désert qui publioit la loi ;
 Un animal dont la rétive tête
 Causa plus d'une fois de soudains embarras :
 Cette barrière où la tempête
 Brise ses flots avec fracas :
 Ce nectar délectable
 Dont connoissoit peu la vivacité
 Un homme alors irraisonnable

66 MERCURE DE FRANCE.

Qui découvroit sa nudité :
L'état de l'ami de la treille ,
Quand il a perdu la raison :
Une racine alongée & vermeille ,
Qui sur couche se sème en certaine saison :
De la mort l'ennemie :
Le dernier qui de moi compose une partie
De ta peine sera la fin ;
Et prends bien garde , je te prie ,
On y trouvera rien.

Par Mlle Desfoirs.

A U T R E.

Sous différens habits cachée ,
Ami , lecteur , je m'expose à tes yeux :
Quoique ronde, je suis sur dix jambes portée ,
Et presque toujours bigarrée ;
J'ai ma place en ces lieux
Où le cultivateur met sa peine & ses vœux.
Je vais décomposer mon être. ,
Plus aisément pour me montrer peut-être.
On trouve en moi l'ame de l'univers,
Ce que chacun desire & garde avec envie :
L'un de quatre écrivains où nous puisons la vie ;
Ce nom de Saint mis à l'envers
Te découvre de l'homme une noble partie :

L'expression d'un mot affirmatif :

Le premier mouvement d'une crainte subite :

L'endroit où le plaisir au bruit donne la fuite ,

Où gît la volupré d'un véritable oisif :

Une Muse dont la mémoire

Sait de l'obscurité retirer les travaux ,

Et de nos vrais héros

Faire éclater la gloire :

Un ornement du sexe où se peint tour-à-tour

La langueur & la joie ,

Et qui , fait en ovale , inspire de l'amour :

Ce qui sous le cachet au large se déploie :

Un de nos sens : ce qui dans Paris , dans les Cours

Se fuit sans cesse & se poursuit toujours :

Je vais enfin , me faisant plus connoître ,

Ami lecteur , terminer ton ennui.

Je pourrois par cent mots décomposer mon être ;

Je n'en dis plus que cinq : des Rois le seul appui :

Devine encore , si tu l'oses ,

L'ennemi des bénédictins :

Le lien d'un cheval ; le nom de nos chemins :

Enfin l'extrémité du tout qui me compose ,

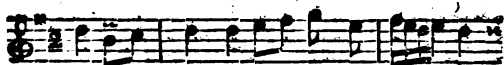
Du fer & de l'acier ternit bientôt l'éclat ,

Mais dispaçoit , quand on lime & qu'on bat :

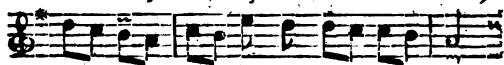
Mais je me tais , car trop je glose.

Par la même.

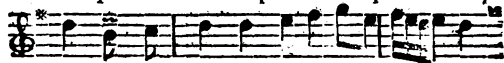
ROMANCE.*



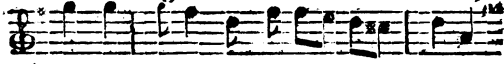
L'Amour, dans les yeux de Thé-mi-re,



Me pro-met les plus doux plai-sirs ;



Tous ses re-gards semblent me di-re,



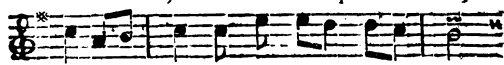
De mon cœur je t'offre l'em-pire,



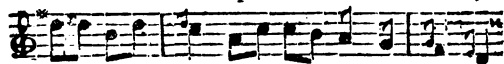
Ne crains rien, for-me des de-sirs :



Thé-mi-re, aussi tendre que bel-le,



Paroît fai-te pour tout char-mer ;

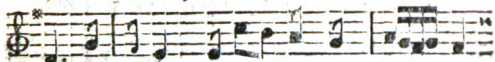


Mil-le A-mans sou-pi-rent pour el-le,

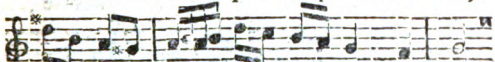
* Paroles de M. de Launay ; Musique de M. Tiffier, de l'Académie royale de musique.



Moi seul je ne saurois l'ai-mer,



Mille A-mans soupi-rent pour el-le,



Moi seul je ne saurois l'ai-mer,

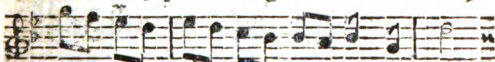


Moi seul je ne saurois l'ai-mer,

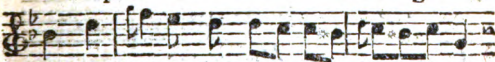
Mineur.



E-GLÉ, par un regard fé-ve-re,



Ré-pond à mes ten-dres re-gards ;



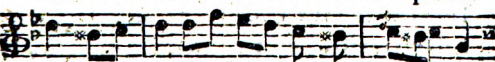
En rien je n'ai l'art de lui plai-re,



Je vois, à ma flam-me sin-ce-re,



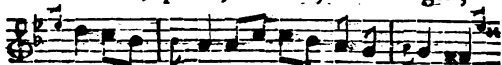
Son cœur fer-mé de toutes parts :



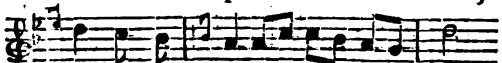
Mais fût-elle encor plus cru-el-le,



Mon sort, pour ja- mais, est ré- gle ;



Thé-mi- re est peut-être aussi bel- le ,



Et je ne puis ai- mer qu'E- glé ,



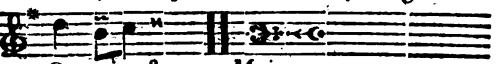
Thé-mi- re est peut-être aussi bel- le ,



Et je ne puis ai- mer qu'E- glé ,



Et je ne puis ai- mer qu'E- glé.



O toi, &c. au Majeur.

O toi dont j'adore l'empire ,

Amour , Amour , vois mon tourment ,

Fais cesser mon cruel martyre ,

Fais qu'Eglé puisse , avec Thémire ,

Changer pour moi de sentiment ;

Ou , s'il falloit qu'Eglé sans cesse

Fût contraire aux vœux que je fais ,

Laisse-moi toute ma tendresse ,

Pourvu qu'elle n'aime jamais.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Rélation des voyages au tour du monde ,
entrepris par ordre de Sa Majesté Bri-
tannique actuellement régnante , pour
faire des découvertes dans l'hémis-
phère méridional , & successivement
exécutés par le Commodore Byron ,
le Capitaine Carteret , le Capitaine
Wallis & le Capitaine Cook , dans
les vaisseaux le *Dauphin* le *Swallow*
& l'*Endeavour* ; rédigée d'après les
Journaux tenus par les différens Com-
mandans & les papiers de M. Banks ;
& enrichie de figures & d'un grand
nombre de plans & de cartes relatives
aux pays qui ont été nouvellement dé-
couverts , ou qui n'étoient qu'impar-
faitement connus.*

Ouvrage traduit de l'Anglois , 4 vol.
in-4°. A Paris , chez Saillant & Nyon ,
rue St Jean-de-Beauvais , & Panc-
koucke , Hôtel de Thou , rue des
Poitevins.

DEPUIS la découverte entière de l'A-
mérique , l'esprit des Navigateurs a di-
rigé ses recherches vers cette position du

globe , qui est entre la pointe méridionale du nouveau monde, le Cap de bonne-Espérance , & le pôle Austral. Les différentes expéditions qu'on a faites pour reconnoître le continent qu'on supposoit dans ces parages , n'ont pas acquis toute la célébrité qu'elles auroient pu mériter , & la géographie n'en a pas retiré beaucoup de lumières. La Nation qui domine sur les mers vient de suivre les mêmes vues avec plus de succès ; & les quatre voyages autour du monde , qu'ont exécutés les Anglois en six ans , annoncent d'une manière bien frappante les progrès de la navigation.

Les trois premiers ont été fort utiles ; mais le quatrième , qu'on peut appeler une expédition vraiment philosophique , fera très-mémorable aux yeux de la postérité. Les noms de Cook, de Banks & de Solander seront fameux dans l'histoire des voyages , & l'on dira peut-être qu'il étoit plus facile de découvrir l'Amérique située au bout de notre Europe, que d'aller examiner les immenses pays qu'ils ont parcourus.

Il n'est pas possible de dire dans un extrait , combien ils ont enrichi la philosophie morale , l'histoire naturelle & la géographie. La préface des traducteurs expose

expose quel étoit l'état de cette dernière science avant les voyages que nous annonçons , & jusqu'où ils l'ont perfectionnée.

» Les Navigateurs qui avoient parcouru la mer du Sud , n'avoient pas pu déterminer si la *Nouvelle Guinée* & la *Nouv. Hollande* (*) ne formoient qu'un seul Pays , ou si c'étoient deux contrées séparées. On croyoit que la *Nouv. Bretagne* étoit une seule île. La côte orientale de la *Nouv. Hollande* étoit absolument inconnue. On ne connoissoit guères de la *Nouv. Zelande* , que le petit canton où débarqua Tasman , & qu'il appela baye des *assassins* , & l'on supposoit d'ailleurs , que cette région faisoit partie du continent méridional. Les cartes plaçoient dans l'Océan pacifique des îles imaginaires , qu'on n'a point trouvées , & elles représentoient, comme n'étant occupés que par la mer , de grands espaces où l'on a découvert plusieurs îles. Enfin , les Physiciens pensoient que depuis le degré de latitude sud , auquel les Na-

* Au lieu de *Nouvelle Zelande* , il faut lire *Nouvelle Hollande*.

74 MERCURE DE FRANCE.

» vigateurs s'étoient arrêtés, il pouvoit
 » y avoir jusqu'au pôle austral un conti-
 » nent fort étendu.

» Les Anglois, dans les quatre voyages
 » qu'ils viennent de faire, ont reconnu
 » que la côte orientale de la *Nouv. Hol-*
 » *lande*, appelée par eux *Nouv. Galles*
 » *méridionale*, étoit un pays beaucoup
 » plus grand que l'Europe; & le Capitaine
 » Cook a déterminé avec précision le
 » gisement des côtes. La *Nouv. Bretagne*
 » est composée de deux îles, & ces deux
 » îles sont séparées par un canal nommé
 » canal *St George*. On a fait le tour de
 » la *Nouv. Zelande*, & la carte qu'on en a
 » dressée, ne peut être plus exacte que
 » celle de certaines côtes d'Europe. Quel-
 » ques Auteurs avoient pensé que de
 » l'isle de *George III* à la *Nouv. Zelande*,
 » il pouvoit y avoir un continent: le Capi-
 » taine Cook assure qu'ils se sont trompés;
 » mais on y a découvert un grand nom-
 » bre de petites îles. Quant au continent
 » méridional, il est démontré qu'il n'y
 » en a point au Nord du quarantième de-
 » gré de latitude sud; nos Navigateurs
 » n'osent pas assurer également qu'il n'y
 » en ait pas un au sud de ce quarantième
 » degré. Le dernier voyage, sans avoir

« entièrement résolu la question , a réduit
 » à un si petit espace l'unique portion de
 » l'hémisphère méridional où pourroit
 » se trouver ce continent , qu'il seroit
 » fâcheux qu'on ne fit pas une nouvelle
 » tentative pour s'assurer de la vérité.

Nous ne parlerons ici que du dernier voyage , le plus intéressant de la collection.

L'Endeavour , monté par le Capitaine Cook , MM. Banks & Solander , & les autres Observateurs qui les accompagnoient , partit de Plimouth le 26 Août 1768. Comme ils avoient ordre d'abord promptement à l'île d'Otahiti , pour y observer le passage de Vénus au-dessus du disque  soleil , & faire ensuite des découvertes dans la mer du sud , ils se hâtèrent d'arriver à leur destination. Nous ne devons pas omettre deux faits qui seront une preuve des obstacles sans nombre & de toute espèce , qu'ont eu à combattre nos philosophes dans leur expédition. Lorsqu'ils furent sur les côtes du Brésil , ils voulurent relâcher à Rio-Janeiro , pour y prendre des rafraîchissements , & examiner l'état du pays & ses productions naturelles. Le Vice-Roi permit au capitaine d'acheter des pro-

Dij

visions pour son équipage ; mais il défendit à MM. Banks & Solander & aux autres Anglois, de débarquer. Ils parlèrent en vain du motif de leur voyage , le Portugais fut inflexible ; il les regardoit comme des espions , & il s'embarassoit fort peu du progrès des sciences. MM. Banks & Solander voulurent employer des stratagèmes & des déguisemens pour pénétrer dans la campagne ; mais ils apprirent bientôt qu'ils étoient poursuivis par les patrouilles du pays , & qu'on avoit saisi quelques-uns de leurs compagnons de voyage.

Au lieu de passer le détroit de Magellan , ils doublèrent le Cap de Horn , & pendant qu'ils étoient sur les côtes de la terre de feu, il leur arriva un accident, triste présage des maux qui les attendoient dans le courant de leur voyage. MM. Banks & Solander virent une montagne dans l'intérieur des terres , & ils résolurent d'y aller chercher des plantes. Ils se mirent en route , suivis du Chirurgien de l'équipage , de M. Gréen l'Astronome , de deux Dessinateurs , de leurs Domestiques & de deux Matelots. Ils trouvèrent un terrain marécageux couvert de buissons si bien entrelacés les uns

dans les autres, qu'il étoit impossible de les écarter pour s'y frayer un passage. Le temps devint très-froid tout-à-coup ; il tomba de la neige, & la nuit les surprit. Il leur étoit impossible de retourner au vaisseau, & ils n'eurent plus d'espoir que de trouver un abri où ils pussent allumer du feu & attendre le lendemain dans cet état cruel. Ils crurent appercevoir un lieu convenable pour cela, & chacun s'efforça de s'y traîner. La plupart tombèrent bientôt sur la neige sans pouvoir se relever ; ceux qui étoient les moins engourdis prirent les devants, afin de préparer le feu, & d'autres s'empressèrent de donner du secours aux malades. Enfin, deux hommes furent trouvés morts le lendemain, & ils coururent tous le plus grand danger de périr de faim & de froid dans cette forêt.

Nos voyageurs arrivèrent à Orahiti le 10 Avril 1769. Ils y ont séjourné trois mois, & ils ont employé tout ce temps à faire des observations sur les mœurs & les usages du peuple qui l'habite. Ces Insulaires vivent dans un climat & sur un sol qui les met au-dessus du besoin des arts, & d'après tout ce qu'on en a rapporté, on est forcé de penser que c'est

78 MERCURE DE FRANCE.

le peuple le plus fortuné de la terre. La situation, où ils se trouvent est véritablement l'état de nature tel qu'il peut exister sur le globe; & si nous ayons passé par cet état avant de nous policer, on auroit lieu de regretter avec M. Rousseau notre ancienne barbarie. Les partisans de cet éloquent Philosophe ne manqueront pas de citer les Orahitiens pour appuyer leur système; mais on peut répondre d'avance, que les circonstances réunies en leur faveur, ne pourront presque jamais s'appliquer à une autre peuplade. Ils naissent sous un ciel doux & agréable, & la même cause les a rendus aimables, doux & pacifiques par caractère. Leur pays est enchanté, la terre y produit presque sans culture les fruits les plus délicieux; ils rencontrent rarement des obstacles à leurs desirs, & ils suivent toujours le pur instinct de la nature, qui les porte rarement au mal. La description de cette île & de ses habitans paroîtra romanesque à plusieurs lecteurs; cependant elle est de la plus exacte vérité, & conforme d'ailleurs à ce qu'en dit M. de Bougainville qui a eu l'art d'y acquérir tant de connoissances en si peu de temps.

La moitié du second volume de cette collection rapporte les aventures curieuses survenues aux Anglois pendant leur séjour à Orahiti, & l'on ne trouve aucun morceau d'histoire sur lequel l'ame s'arrête avec plus de complaisance.

Voici le titre des trois derniers chapitres.

Chapitre 17. Description particulière de l'île d'Orahiti, de ses productions & de ses habitans. Habillemens, habitations, nourriture, vie domestique & amusemens.

Chapitre 18. Des manufactures, des Pirogues & de la navigation des Orahitiens.

Chapitre 19. De la division du temps à Orahiti; manière de compter & de calculer les distances; langue, maladie, funérailles & enterremens; religion, guerres, armes & gouvernement.

Nous allons en citer quelques traits curieux. Nos philosophes voulant s'instruire de la religion du pays, le Capitaine fit célébrer un dimanche le service divin au fort qu'ils avoient bâti. M. Banks y invita un des Chefs du pays, sa femme & quelques autres Orahitiens; il espéroit que ces cérémonies occasionneroient quelques questions de

D iv

80 MERCURE DE FRANCE

leur part, & lui procureroient quelque instruction. » Les Indiens s'assirent, se tinrent debout, ou se mirent à genoux, » lorsque M. Banks faisoit de même ; » mais après que le service fut fini , ils » ne firent aucune question , & ils ne » vouloient pas nous écouter , lorsque » nous tâchions de leur expliquer ce qui » venoit de se passer.

» Les Otahitiens , après avoir vu nos » cérémonies religieuses , jugèrent à propos de nous montrer dans l'après-midi » les leurs qui étoient très-différentes. Un » jeune homme de six pieds & une jeune » fille de 11 à 12 ans , sacrifièrent à Vénus devant toute l'assemblée , sans paroître attacher aucune idée d'indécence » à leur action & avec la liberté qu'on » prend lorsqu'on se conforme aux usages » du pays. La Reine Obéréa présidoit à » la cérémonie ; elle donnoit à la fille » des instructions sur la manière dont elle » devoit jouer son rôle.

Cette Obéréa est la même qui devint amoureuse du Capitaine Wallis quelques années auparavant , & dont les adieux font si touchans dans leur naïveté , qu'ils arrachent presque autant de larmes , que ceux de Didon à Enée.

M. Bancks , dont on ne peut assez

louer le courage & le zèle infatigable ,
fut si curieux un jour de voir un convoi
funéraire , qu'il résolut de s'y charger d'un
emploi , après qu'on lui eut dit qu'il ne
pouvoit pas y assister sans cette condi-
tion. » Il alla donc le soir dans l'endroit
» où étoit déposé le corps , & il fut reçu
» par la fille de la défunte, quelques au-
» tres personnes & un jeune homme qui
» se préparoient à la cérémonie. On le
» dépouilla de ses vêtemens à l'Euro-
» péenne; les Indiens nouèrent au tour
» de ses reins une petite pièce d'étoffe ,
» & ils lui barbouillèrent tout le corps
» jusqu'aux épaules avec du charbon &
» de l'eau , de manière qu'il étoit aussi
» noir qu'un nègre. Ils firent la même
» opération à plusieurs personnes , & en-
» tr'autres, à quelques femmes qu'on mit
» dans le même état de nudité que lui ;
» le jeune homme fut noirci par-tout ,
» & ensuite le convoi se mit en mar-
» che.

M. Banks faisoit une fonction qu'ils
appellent *Nineveh* ; il étoit chargé, ainsi
que deux Otaïtiens , d'examiner s'il y
avoit du monde dans les lieux où devoit
passer le convoi, & il alloit dire au princi-
pal personnage du deuil : *imatata , il n'y*
a personne.

D v

31 MERCURE DE FRANCE.

Voici un fait qu'on voudroit pouvoir révoquer en doute, mais qui malheureusement est incontestable.

» Un nombre très-considérable d'O-
» tahitiens des deux sexes , forment des
» sociétés singulières appelées *arreoy* ,
» où toutes les femmes sont communes
» à tous les hommes; cet arrangement met
» dans leurs plaisirs une variété perpé-
» tuelle , dont ils ont tellement besoin ,
» que le même homme & la même fem-
» me n'habitent guères plus de deux à
» trois jours ensemble. Les hommes s'y
» divertissent par des combats de lutte ,
» & les femmes y dansent en liberté la
» *Timorodée* , (*) afin d'exciter en elles
» des desirs qu'elles satisfont sur le
» champ.

» Les Orahitiens , loin de regarder
» comme un déshonneur d'être aggrégés
» à cette société , en tirent au contraire
» vanité, comme d'une grande distinc-
» tion. Lorsqu'on nous a indiqué quel-
» ques personnes qui étoient membres
» d'un *Arreoy* , nous leur avons fait M.
» Bancks & moi, des questions sur cette
» matière , & nous avons reçu de leur

* Espèce de danse lubrique du pays.

» propre bouche les témoignages que
» je viens de rapporter «.

On auroit tort d'imaginer que ce peuple n'a point de maître , & qu'il jouit de la chimérique liberté de la nature si vantée par des Ecrivains qui ne voient pas qu'elle ne peut plus exister dès que les hommes se rassembleront en troupes ; mais il est étonnant qu'il soit asservi au gouvernement féodal ; d'où il est permis de conclure que la plupart des peuples subissent ce premier esclavage avant de parvenir au dernier degré de civilisation. Il y a quatre classes d'hommes à Orahiti , le Roi , le Baron , le Vassal & le Paylan.

Le commerce des Orahitiens avec les habitans de l'Europe , les a déjà infectés de la maladie vénérienne. » Ils la distinguent par un mot qui revient à celui de pourriture, & ils lui donnent une signification beaucoup plus étendue ; ils nous décrivirent dans les termes les plus pathétiques , les souffrances des premiers infortunés qui en furent les victimes ; ils ajoutèrent qu'elle faisoit tomber les poils & les ongles , & pourrissoit la chair jusqu'aux os ; qu'elle répandit parmi eux une terreur & une consternation universelles ; que les ma-

D vj.

84 MERCURE DE FRANCE.

» lades étoient abandonnés par leurs plus
» proches parens , qui craignoient que
» cette maladie ne se communiquât par
» contagion , & qu'on les laisloit périr
» seuls dans des tourmens qu'ils n'avoient
» jamais connus auparavant.

La Nature plaça en vain ce peuple au milieu des mers ; deux vaisseaux d'Europe franchirent cet intervalle immense , & ils portent à ces hommes heureux cette maladie terrible , capable d'ancantir entièrement leur race.

Nos Navigateurs , après un long séjour avec les Otaïtiens , se préparèrent à les quitter , & le Capitaine ordonna que chacun se rendît au vaisseau. Deux soldats de Marine , touchés du bonheur dont jouissent les Insulaires dont ils alloient se séparer , & ne trouvant pas dans nos sociétés policées le contentement qu'ils espiroient goûter parmi eux , désertèrent le fort, la nuit du jour où l'on devoit mettre à la voile , & s'enfuirent dans l'intérieur de l'île pour vivre avec les Otaïtiens. Le Capitaine voulut absolument recouvrer ses deux hommes : il fit saisir quelques chefs & il leur fit des menaces si on ne renvoyoit pas les deux soldats. Les Insulaires tâchèrent de se défendre , & disoient que les deux Eu-

ropéens « avoient pris chacun une femme , & qu'ils étoient devenus habitants du pays. Cependant , les gens de l'équipage qu'on avoit envoyés après eux , vinrent à bout de les ramener de force.

« Les déserteurs confirmèrent le rapport des Indiens ; ils étoient devenus fort amoureux de deux filles , & ils avoient formé le projet de se cacher jusqu'à ce que le vaisseau eût mis à la voile , & de fixer leur résidence à Otahiti ».

Nous ne ferons aucune réflexion sur ce fait intéressant ; mais on ne peut s'empêcher de regretter que les deux soldats n'aient pas accompli leur projet. Leur conduite & leur vie auroient fourni bien des lumières pour comparer l'état des peuples sauvages avec celui des nations civilisées , & à moins que le Capitaine Cook n'eût besoin de ces deux hommes pour le service du vaisseau , il auroit peut-être dû les laisser à Otahiti , d'où quelques bâtimens auroient pu dans la suite les ramener en Europe.

Un des Otahitiens nommé Tupia , qui avoit été premier Ministre de la Reine Obéréa , & principal Prêtre de l'île , abandonna sa patrie pour s'embar-

quer avec les Anglois. La vue de nos navigateurs & de leur vaisseau lui avoit donné l'idée d'un nouveau monde, & , entraîné par l'inquiétude naturelle qui tourmente l'ame du Sauvage comme celle d'un homme policé, il céda à l'invincible curiosité qui le portoit à voir d'autres peuples & d'autres pays.

» Le 13 Juillet, jour du départ, le
» vaisseau fut rempli des Otahitiens nos
» amis. Dès le point du jour nous levâ-
» mes l'ancre, & dès que le bâtiment
» fut sous voiles, les Naturels du pays
» prirent congé de nous, & versèrent
» des larmes, pénétrés d'une tristesse qui
» avoit quelque chose de bien tendre &
» de bien intéressant. Tupia soutint cette
» scène avec une fermeté & une tran-
» quillité vraiment admirables; il est
» vrai qu'il pleura, mais les efforts qu'il
» fit pour cacher ses larmes, faisoient
» encore plus d'honneur à son caractère.
» Il envoya une chemise pour dernier
» présent à *Pōtomai*, maîtresse favo-
» rite de Tootahah, un des Chefs du
» pays; il alla ensuite sur la grande hune
» avec M. Banks, & il fit des signes
» aux Pirogues tant qu'il continua de les
» voir ».

Ce Tupia a été d'une très-grande utilité

aux Anglois pendant le reste du voyage ; il leur donna sans cesse des preuves de son jugement & de sa pénétration ; mais malheureusement il est mort à Batavia , ainsi que le valet Indien qui l'avoit suivi.

Nos Navigateurs , en appareillant d'Otaïhiti , cherchèrent des îles nouvelles , & ils en ont découvert un très-grand nombre dans les environs. Les mœurs des peuples qui les habitent , & les incidens qui leur survinrent ne sont pas moins curieux. Après avoir passé un mois dans ces parages , le Capitaine Cook dirigea sa route plus au sud , dans le dessein de rencontrer le continent que des Géographes y plaçoient. Il partit de l'île d'Oïéroah le 15 Août 1769 , & le 7 Octobre , ils découvrirent une terre qu'ils reconnurent par la suite pour la *Nouv. Zelande* : ils ont côtoyé ces deux grandes îles jusqu'au premier Avril 1770. Ils ont débarqué dans un très grand nombre d'endroits , & ils ont presque toujours été attaqués par les féroces habitans du pays.

Le fait suivant est fort extraordinaire. En arrivant sur la côte de la *Nouv. Zelande*, Tupia, Insulaire d'Otaïhiti , enten-

88 MERCURE DE FRANCE.

dit la langue des habitans du pays. Puisque le langage de ces contrées si éloignées l'une de l'autre , est à-peu-près le même , il est sûr que ces deux Nations tirent leur source d'une commune origine.

Après la description d'Orahiti , celle de la *Nouv. Zelande* est la plus curieuse du voyage. L'existence des peuples antropophages , contestée si mal-à-propos par quelques Ecrivains, est désormais hors de doute , & il est prouvé par cette relation , que les Zélandois mangent des hommes.

« Pendant notre séjour dans le canal
» de la Reine Charlotte , nous trouvâ-
» mes des Indiens occupés à apprêter les
» alimens , & ils faisoient cuire alors un
» chien dans leur four ; il y avoit près
» de là plusieurs paniers de provision.
» En jetant par hasard les yeux sur un
» de ces paniers , à mesure que nous pas-
» sions , nous apperçûmes deux os en-
» tièrement rongés qui ne nous parurent
» pas être des os de chiens , & que nous
» reconnûmes pour des os humains, après
» les avoir examinés de plus près. Ce
» spectacle nous frappa d'horreur , quoi-
» qu'il ne fît que confirmer ce que nous

» avions oui dire plusieurs fois depuis
 » notre arrivée sur la côte. Comme il
 » étoit sûr que c'étoit véritablement des
 » os humains , il ne nous fut pas possi-
 » ble de douter que la chair qui les cou-
 » vroit n'eût été mangée Nous char-
 » geâmes Tupia de demander ce que c'é-
 » toient que ces os , & les Indiens ré-
 » pondirent sans hésiter en aucune ma-
 » nière , que c'étoient des os d'hommes.
 » Il leur demanda ensuite ce qu'étoit de-
 » venu la chair , & ils répliquèrent qu'ils
 » l'avoient mangée En nous infor-
 » mant qui étoit l'homme dont nous
 » avions trouvé les os , ils nous dirent
 » qu'environ cinq jours auparavant , une
 » Pirogue montée par sept de leurs en-
 » nemis , étoit venue dans la Baye , &
 » que cet homme étoit un des sept qu'ils
 » avoient tués . . .

» Quelques jours après , Tupia reprit
 » de nouveau la conversation sur l'usage
 » de manger la chair humaine , & les
 » Indiens répétèrent ce qu'ils avoient
 » déjà dit ; mais , dit Tupia , mangez-
 » vous aussi les têtes ? Nous ne mangeons
 » que la cervelle , répondit un vieillard ,
 » & demain , je vous apporterai quelques
 » têtes , pour vous convaincre que nous
 » avons dit la vérité.

90 MERCURE DE FRANCE.

On trouve dans le voyage beaucoup d'autres preuves de cette horrible coutume.

Vingt jours de navigation s'écoulèrent depuis leur départ de la Nouv. Zelande, jusqu'à la Nouv. Hollande. Ils découvrirent ensuite la Nouv. Galles méridionale, pays beaucoup plus grand que l'Europe. Ils ont passé trois mois & demi à visiter les côtes de ce pays; pendant cet intervalle, il leur arriva un accident qui mit tout l'équipage dans le plus grand danger de périr. Le vaisseau toucha sur un banc de rochers, & y resta 48 heures, sans que tous les efforts de nos Navigateurs pussent le remettre en pleine mer. On est saisi d'attendrissement & d'effroi en lisant la description de l'état où ils se trouvoient. Enfin, ils sortirent de danger, & ils durent leur délivrance à une circonstance bien singulière. « Le rocher sur lequel échoua le bâtiment, fit plusieurs trous dans la calée, & un autre assez large pour nous couler à fond; mais par bonheur, il se trouva en grande partie bouché par un morceau de rocher, qui, après avoir fait l'ouverture, y étoit resté engagé. »

Nos voyageurs touchent ensuite à la Nouv. Guinée, & reprennent le chemin.

de l'Europe à Batavia ; ils portent partout leur esprit observateur , & ils nous apprennent sur cette ville un grand nombre de particularités qu'on ignoroit absolument.

L'homme paroît bien méchant & bien vil , lorsqu'on le voit commettre des actions telles que celle-ci , dont nos philosophes ont été témoins.

« Depuis un temps immémorial , la
 » pratique , appelée *courir un Muck* ,
 » est établie chez ces peuples. Après s'être
 » enivrés d'opium , un homme se précipite dans les rues une arme à la main ,
 » tuant toutes les personnes qu'il rencontre , jusqu'à ce qu'il soit tué lui-même
 » ou arrêté. Nous en avons vu plusieurs
 » exemples pendant notre séjour à Batavia , & un des Officiers chargés de
 » saisir ces furieux , nous dit qu'il se passoit rarement une semaine sans que lui
 » ou ses confrères fussent appelés pour
 » en arrêter quelqu'un. Dans un des cas
 » dont nous avons été témoins , l'homme
 » avoit eu plusieurs fois à se plaindre de
 » la perfidie des femmes , & étoit devenu fou de jalousie avant de s'enivrer
 » d'opium . . . Ceux qu'on prend en vie ,
 » sont ordinairement blessés ; mais ils
 » n'en sont pas moins rompus vifs ».

52. MERCURE DE FRANCE.

L'équipage contracta à Batavia des germes de maladie qui se développèrent dès qu'ils furent en route. Nous avions , dit le Capitaine , presque tous les jours un mort à jeter à la mer , & dans l'espace d'un mois & demi , nous perdîmes trente hommes.

Enfin , nos Navigateurs relâchent au Cap & à Ste Hélène , & ils mouillent aux Dunes le 12 Mai 1771 , après un voyage de trois ans.

Il est sûr que jamais on ne fera une expédition au tour du globe aussi célèbre que celle dont on vient de parler ; & dans la multitude infinie de voyages que nous avons déjà , on n'en trouve aucun dont la lecture soit aussi intéressante & aussi instructive.

Fragmens de Tactique ou six Mémoires ;

- 1°. sur les Chasseurs & sur la charge ;
- 2°. Sur la manœuvre de l'Infanterie ;
- 3°. Sur la colonne & principes de Tactique ;
- 4°. Sur les marches ;
- 5°. Sur les ordres de bataille ;
- 6°. Sur l'Essai général de Tactique relativement à ces différens objets.

Précédés d'un discours préliminaire sur la Tactique & sur ses systèmes,

Vol. in 4°. d'environ 500 pages avec 7 planches. Prix, 15 liv. relié. A Paris, chez Ch. Ant. Jombert, père, libraire du Roi pour l'Artillerie & le Génie, rue Dauphine, à l'Image Notre-Dame, 1774, avec approbation & privilège du Roi.

La première partie du discours préliminaire est une dissertation sur la Tactique & ses systèmes. La Tactique, science de l'ordre, par conséquent des rapports, & faite pour être mesurée & calculée, est la partie mathématique de la science militaire. Le Tacticien doit travailler d'après les principes des Généraux, mais les Généraux ont peu avancé la Tactique comme science ; & , comment, dit l'auteur, serions-nous véritablement Tacticiens, quand il n'existe pas même d'éléments de Tactique ? Si personne n'avoit lu d'éléments de fortifications ni de géométrie, qui seroit ingénieur ou géomètre ?

Une Nation a toujours une composition de troupes déterminée, une division principale, comme la cohorte ou le bataillon ; ces bataillons ou cohortes ont une forme primitive, & entr'eux un arrangement habituel. C'est cette forme & cet arrangement habituel qu'on doit entendre par

94 MERCURE DE FRANCE.

Système de Tactique. Les Grecs eurent le leur ; les Romains en eurent successivement trois ; les Modernes en ont eu trois aussi. Mais une chose très-remarquable , & point assez remarquée , c'est que les trois Systèmes modernes correspondent exactement à ceux des Romains. Les bandes ou enseignes du seizième siècle de 200 hommes ou environ , sur huit rangs , ressembloient beaucoup aux manipules du temps de Scipion ; & à ces manipules succédèrent les cohortes plus nombreuses & d'un front plus étendu , mais toujours sur dix rangs & sur plusieurs lignes , tant pleines que vuides , qui étoient en usage du temps de César. Le même changement fit des enseignes de Brissac & Monluc les bataillons du temps de Turenne. A la troisième époque des Romains , qui est celle de leur décadence , leurs cohortes n'eurent plus que cinq ou six rangs , & les intervalles disparurent entr'elles. L'ordre actuel en ligne mince & pleine n'est-il pas le pendant de ce dernier ordre Romain ?

« Le système ainsi changé , les Géné-
 » raux continuèrent de l'employer tel qu'il
 » étoit , & tous étant à cet égard au pair ,
 » les succès entr'eux furent décidés par
 » toutes les causes étrangères au fond de
 » la Tactique ». Les plus habiles ayant d'auSSI

bons outils que leurs ennemis & s'en servant mieux, s'avisèrent peu d'en désirer de meilleurs. Les Auteurs qui d'abord furent en petit nombre, traitèrent l'art de faire la guerre avec les troupes telles qu'elles étoient, ne laissant pas pourtant de regretter les principes de leurs devanciers. Folard seul discuta les principes du système actuel, proposa des changemens, mais ne fit pas proprement un Système de Tactique. Il fit seulement voir la nécessité d'en prendre un autre, dont il indiqua en grande partie les principes. Cet Auteur très-justement célèbre n'acheva ni n'établit rien, *prépara tout.*

L'Auteur parcourt ensuite en peu de mots les trois principaux Systèmes proposés depuis, légions, plésions & cohortes, & fait voir en quoi & pourquoi diffèrent ces trois Systèmes, au fond très-analogues, en quoi ils ne le sont pas moins aux Systèmes déjà pratiqués, excepté aux troisièmes Systèmes des Romains & des Modernes.

L'Auteur observe que le Système actuel qui ne peut se soutenir contre aucun des autres, n'a jamais essayé non plus d'entrer véritablement en lice avec eux & de soutenir le parallèle. On s'est contenté de les combattre par d'autres moyens.

La seconde partie du Discours préliminaire est la préface de l'Ouvrage, qui n'est pas moins que la première, capable d'éveiller l'attention du lecteur, & n'est pas plus susceptible d'extrait. C'est là que, après avoir rapporté les raisons qui engagent l'Auteur à publier cet Ouvrage, il justifie par une comparaison assez frappante sa témérité apparente de prétendre pour ses dispositions & manœuvres la supériorité même sur les dispositions & manœuvres Prussiennes.

Le premier des six Mémoires qui composent le Corps de l'Ouvrage, est fait pour prouver la nécessité d'exercer & employer les Chasseurs, comme les Anciens employoient leurs armées à la légère; & pour cela d'en avoir à chaque bataillon une troupe toujours existante en paix comme en guerre. Cette idée étant celle d'une grande partie des Militaires & de tous les Tacticiens, ce Mémoire, quoique très nécessaire encore, *n'est pas fort neuf*, dit l'Auteur; *mais par bonheur il est fort court*. L'Auteur pense que la différence des armes n'a pas rendu les vélites moins nécessaires aux Modernes: « qu'ils » le sont même à tout prendre beaucoup » plus qu'ils ne le furent jamais; le feu » étant venu au point que sans ce secours,

» un

« un bataillon ne peut aller à la charge
 » avec grande espérance de succès ».

Le second Mémoire sur la manœuvre de l'Infanterie , contient quelques détails nécessaires pour la perfectionner & simplifier. Il établit d'abord l'arrangement des compagnies dans le bataillon , des bataillons dans la division , dans l'ordre numérique par le centre. S'il s'agit de marcher en avant , le bataillon ou la division se campe toujours par le centre ; & , quelque doive être le front de la colonne en marche , chaque bataillon commence toujours , sauf à dédoubler encore le front , par se mettre dans l'état de colonne d'attaque , c'est-à-dire , sur deux compagnies de front & quatre de hauteur , chaque compagnie sur six rangs , & toutes se suivent dans l'ordre numérique , les impaires à la droite. De toutes ces colonnes particulières se forme la colonne totale dans laquelle les bataillons sont placés de même ; les divisions marchent par le centre seulement sans mêler les brigades ; de sorte que les brigades de la droite marchent par la gauche , & réciproquement. Pour remettre la colonne en bataille , on la double & raccourcit autant qu'il est nécessaire pour que chaque bataillon

E

se trouve, comme nous venons de le voir, sur deux compagnies de front à six de hauteur. Puis, doublant & raccourcissant encore, de cette colonne on en fait deux jumelles, séparées l'une de l'autre par une petite rue, & on ferre les divisions. Ensuite cette double colonne équivalente à une seule, qui auroit de front le quart de rang du bataillon, se déploie par le centre, une des jumelles s'étendant par la droite, l'autre par la gauche; c'est en grand le développement de la plésion, ou l'ancien passage du pont. Chaque bataillon arrivé à sa place dans la ligne, fait en particulier la même manœuvre, s'il s'agit d'un développement total; ce développement est évidemment le plus prompt possible, le plus simple, le plus correct, &c. L'Auteur s'arrête ensuite à détruire très amplement l'idée jusqu'à présent très générale, que les manœuvres centrales pour former ou déployer des colonnes, ne sont pas de mise lorsqu'il s'agit de partir ou arriver par la droite ou la gauche. Et après avoir remarqué que le plus souvent il seroit pour le moins aussi facile d'arriver au centre, si de propos délibéré on n'alloit chercher la gauche ou la droite, il démontre que sa manœuvre centrale presque tou-

Jours infiniment préférable, tout au moins n'est pas inférieure dans le cas assez rare, supposé à plaisir pour la contrarier, où il s'agit d'arriver à la gauche d'un champ de bataille qui n'a aucune profondeur. Mais il faut voir dans l'Ouvrage même ces détails, qu'il n'est pas possible de tronquer sans les obscurcir.

Le premier article du troisième Mémoire contient quelques éclaircissemens sur la colonne, qui ont paru à l'Auteur encore nécessaires avant de donner des ordres de bataille dans lesquels il en fait un si grand usage. Il répond en même temps aux objections que lui ont faites quelquefois directement ou indirectement ceux même qui, d'accord avec lui sur les principes, n'en tiroient pas tout-à-fait les mêmes conséquences; & il s'adresse de préférence à M. de Maizeroi, comme à celui *qui a le plus mérité l'attention de ses rivaux & du Public.*

On voit dans le second article de ce troisième Mémoire ceux des principes de Tactique qu'il est plus nécessaire d'avoir bien présents pour examiner & juger les ordres de bataille. Ces principes sont en assez bon nombre; & dans ce nombre, dit l'Auteur, pas un ne devoit être neuf.

Le quatrième Mémoire sur les marches.

E ij

expose la manière de conduire & de déployer les colonnes. On y voit l'application & le développement de ce qui a été dit déjà dans le second. On y voit aussi quelques principes pour mettre dans les marches plus d'exactitude & de précision, parvenir plus facilement & plus sûrement à la formation des ordres de bataille. L'Auteur établit un ordre de marche habituel aussi familier que l'ordre de bataille habituel ; & que l'armée prendra tout naturellement, quand on ne lui ordonnera rien autre chose que de marcher. Sa manière de partir toujours par les déploiemens de ses colonnes jumelles, donne moyen d'établir, par rapport à l'artillerie, un principe très-remarquable, & de lui faire protéger ces déploiemens, se portant toute entière sur le front dès le commencement de la manœuvre, sans l'embarasser en aucune manière.

Le cinquième Mémoire le plus important, & pour lequel sont faits tous les autres, traite des ordres de bataille. L'Auteur réduit les septièmes dispositions de Végèce à deux, qui sont l'ordre parallèle & l'ordre oblique, mais il ajoute l'ordre perpendiculaire & l'ordre séparé. Il distingue dans l'ordre parallèle, 1°. l'ordre parallèle alongé, qui est l'ordre habituel des Mo-

dernes, n'est bon que pour le feu, & ne doit pas être employé en terrain libre; 2°. celui qu'il appelle parallèle simple, égal en étendue au premier sur deux lignes, & lui opposant une seule ligne de bataillons en colonnes, appuyées de leurs grenadiers & chasseurs dans l'ordre de mousquetterie; 3°. celui qu'il appelle double, qui voulant faire de plus grands efforts & employer en même étendue plus grand nombre de troupes, a deux lignes de colonnes au lieu d'une, & sur le front les grenadiers & les chasseurs de toutes deux. L'un & l'autre ont en arrière de leurs intervalles quelque cavalerie en petites colonnes par demi-escadron. Il seroit trop long de suivre l'Auteur montrant les propriétés & l'effet des deux derniers, les défauts du premier; & le lecteur militaire voit tout cela d'ici.

Le sixième Mémoire est un examen de l'Essai général de Tactique, autant qu'il a paru nécessaire par rapport aux Mémoires précédens. L'Auteur, dans sa préface, annonçant cette partie de son Ouvrage, a très-amplement déduit les raisons qu'il a eues de la joindre aux autres. « Traitant, dit-il, les mêmes objets, » souvent d'une manière fort opposée à la » mienne; attaquant continuellement une

» partie de mes principes , même très-
 » vivement & avec beaucoup de mépris ;
 » donnant pour le plus sublime & le des-
 » nier effort de la Tactique des disposi-
 » tions & manœuvres Prussiennes très-
 » contraires à ces mêmes principes : cet
 » Ouvrage m'oblige de peser ses raisons ,
 » de répondre à ses objections. Et puisque
 » je donne moi-même des dispositions &
 » manœuvres , il m'est absolument indis-
 » pensable d'analyser & de leur comparer
 » les meilleures que leur ait encore oppo-
 » sées la méthode actuelle , pour mettre le
 » lecteur plus à portée de juger lesquelles
 » doivent être préférées ». Il ne falloit
 pas moins que ces raisons , &c. Tout ce
 morceau , trop long pour être rapporté ici ,
 annoncé entre les Fragmens & l'Essai une
 fréquente opposition d'idées , une grande
 affaire , mais avec beaucoup d'honnêteté ,
 & marquant pour celui-ci beaucoup d'es-
 time.

- La première des deux additions qui sont
 à la suite des Mémoires , est une réponse
 à une lettre de M. le Marquis de Puységur ,
 contre les déployemens de l'essai : parce
 que l'Auteur a senti que de ce que M. de
 P. oppose à ces déployemens on pourroit
 conclure un jour trop légèrement , qu'il
 faut rejeter aussi bien qu'eux , le sien qui

se fait aussi par le pas de flanc. Nous ne nous arrêterons point à analyser cette réponse, dans laquelle, sans méconnoître les calculs très justes de M. de P. l'Auteur prouve que ce qu'il oppose aux déployemens, n'empêche pas qu'ils ne soient de beaucoup préférables à l'ancienne manière de se mettre en bataille ; & que si les déployemens de l'essai valent infiniment mieux, à plus forte raison on doit préférer celui des fragmens. A la fin de cette petite dissertation, l'Auteur espère que M. de P., » après avoir résisté aux dé-
 » ployemens des Prussiens & de l'Essai,
 » finira par reconnoître pleinement l'a-
 » vantage de celui-ci ».

La seconde addition est sur la vitesse des différens pas de l'Infanterie, que l'Auteur trouve beaucoup trop lents. Il fait voir que la vitesse des Romains étoit beaucoup plus grande, quoique moindre qu'on ne la suppose ordinairement ; & prouve que s'il y a quelque difficulté à augmenter la vitesse, » cette difficulté
 » n'est pas dans l'homme très-capable d'une plus grande, comme le prouve
 » assez la plus continuelle & la plus uni-
 » verselle de toutes les expériences ; d'où
 » il suit que cette difficulté ne peut être

104 MERCURE DE FRANCE.

» que dans la disposition qui s'oppose à
 » cette vitesse, & par conséquent n'exis-
 » tera plus dès qu'on aura établi pour prin-
 » cipe, de ne jamais marcher ni ma-
 » nœuvrer dans l'ordre qui empêche la
 » marche & la manœuvre, mais tou-
 » jours dans l'ordre le plus mobile & le
 » plus lesté; dans celui qui est fait pour
 » la marche, de l'aveu de tout l'univers,
 » & qui est fait pour la manœuvre, de l'a-
 » veu de ceux même qui lui sont le plus
 » opposés. «

Ce que nous venons d'exposer, suffit
 pour faire connoître combien l'Auteur a
 étudié & approfondi la science de la tac-
 tique; mais une esquisse rapide du plan
 général de l'Auteur, ne peut donner l'idée
 de tous les avantages que le Militaire
 peut tirer de la lecture de cet ouvrage
 très-intéressant par son objet, & très-
 important sur-tout dans les circonstances
 tuelles.

Veni mecum de Botanique; ouvrage utile
 à tout le monde, & particulièrement
 aux Étudiants en Médecine, en Chi-
 rurgie & Pharmacie; contenant la des-
 cription & les propriétés des plantes
 usuelles, la manière de les employer

utilement en Médecine aux différentes formules où elles peuvent entrer ; par M. Marquer, Doyen des Médecins de Nancy, & Médecin Botaniste de son Altesse Royale Léopold premier, Duc de Lorraine & de Bar. Prix 5 liv. les deux volumes brochés. A Paris, chez Lacombe, Libraire, rue Christine.

On voit paroître journellement. des ouvrages sur les plantes, mais la plupart sont insuffisans. On remédie à ces inconvéniens par la publication de celui-ci ; on y trouve des descriptions très exactes des plantes ; on y donne la manière de les formuler ; on y expose leurs principales vertus ; on indique aux Herboristes les endroits où on peut les aller chercher ; si elles se trouvent dans les bois, les prés, ou sur les bords des rivières, sur les hauteurs ou les vallées ; on y expose encore le temps de leur floraison & de la maturité de leurs semences.

Un pareil ouvrage ne peut être que très - utile ; il est aussi des plus usuels ; un jeune homme qui veut s'adonner à la connoissance des plantes pour la cure des maladies, ne peut donc assez le lire ; il

Ev

doit même toujours l'avoir en main; dans ses promenades champêtres.

La seule véritable Religion, démontrée contre les Athées, les Déistes, & tous les Sectaires; par M. l'Abbé Hespelle, Docteur de Sorbonne, & Curé de Dunkerque. A Paris, chez Hérissant, rue Notre Dame, Humblot, rue S. Jacques, & de Laguerre, rue de la Vieille-Draperie, 1774, in-12, tom 1, 588 pag la Préface comprise; ouvrage dédié à Madame la Dauphine.

M. l'Abbé Hespelle démontre toutes les vérités de la Religion, fait voir comment elles sont liées ensemble, comment elles dérivent les unes des autres & se soutiennent mutuellement: ses raisonnemens sont ferrés, & ses réponses aux attaques contre la Religion sont courtes & satisfaisantes.

L'Auteur fait dans sa Préface une description des écarts des incrédules & des hérétiques. » L'irréligion, dit-il, a fait
» tant de progrès, qu'on ne respecte plus
» ni ordre, ni justice, ni honnêteté, ni
» loi naturelle, ni droits de la Divinité.
» On les voit (ces incrédules) peindre la
» beauté de la vertu qu'ils tâchent d'é-

» teindre dans les ames, préconiser l'E-
 » vangile dont il rejettent les dogmes. . .
 » répandre des doutes & du ridicule par-
 » tout. »

M. l'Abbé Hespelle divise la première partie de son ouvrage en quatre chapitres. Le premier est contre les Athées ; les absurdités de leurs systèmes y sont exposées , & les preuves de l'existence de Dieu rapportées avec netteté. Dans le second , l'Auteur prouve qu'il faut admettre une providence & tous les autres attributs de Dieu. Il fait une description des merveilles de la Nature ; il fait voir par-tout des effets étonnans qui exigent la main de Dieu ; rien de plus frappant que ce qu'il dit des élémens, des plantes, des animaux, de l'union du corps & de l'ame, de la structure du corps humain, des sens, &c. Ensuite il donne la vraie notion du vice & de la vertu, il en fait voir la différence, & démontre que Dieu ne peut pas les voir du même œil, qu'il commande l'un & défend l'autre ; il parle des loix, il prouve que Dieu en a faites, & a donné aux hommes le pouvoir d'en faire, après avoir prouvé la loi naturelle. C'est ainsi qu'il répond au Déiste, qui prétend que *c'est un préjugé qui fait dire que telle action est juste.* » S'il

L. vj.

» en étoit ainsi, comment arrive-t il que
 » ceux qui s'écartent de nos principes ne
 » parviennent jamais à ce repos intérieur
 » que tout homme désire ? Pourquoi les
 » hommes les plus déterminés à la scélé-
 » ratesse gémissent-ils quelquefois de leur
 » état ? Les voleurs respectent l'image de
 » la vertu dans le fond même de leurs
 » cavernes ; ... au milieu d'eux, & mal-
 » gré eux, une voix intérieure se fait en-
 » tendre ; leur propre cœur fait contr'eux
 » les fonctions d'accusateur, de juge &
 » de bourreau. Sans doute que lorsqu'ils
 » jouissent du fruit de leurs brigandages,
 » ils s'applaudissent de leur subtilité &
 » de leur audace. Mais attendez le pre-
 » mier moment que leur laissera l'ivresse
 » de la passion, & demandez leur... si
 » la jouissance de leurs vols est accom-
 » pagnée de cette tranquillité d'ame sans
 » laquelle la plus haute fortune est moins
 » un soulagement qu'un poids qui acca-
 » ble. « Les articles de la spiritualité &
 » de l'immortalité de notre ame, qui ter-
 » minent ce chapitre, nous ont paru supé-
 » rieurement faits

Dans le troisième chapitre, l'Auteur
 traite du culte dû à la Divinité. Après
 avoir prouvé par des raisons solides la
 nécessité du culte intérieur, il conclut que

l'extérieur est aussi nécessaire. » Qu'est-ce
» qu'éprouve , dit il , un jeune personne
» dans les spectacles profanes , où tous
» les sens sont à la fois enchantés. . . par la
» magnificence de tout ce qui les frappe ,
» par les sons harmonieux des voix & des
» instrumens ? . . Alors dans l'ivresse . . . la
» raison s'oublie , & laisse le cœur sans
» défense ; la vertu la plus ferme suc-
» combe , & dans la douceur du plaisir
» on devient criminel sans s'en être pres-
» que aperçu. Ce que les spectacles font
» sur le cœur pour remuer les passions ,
» ceux du culte extérieur le font pour
» inspirer la piété ; qu'un homme entre
» dans nos temples les jours solennels : &
» la vue des autels décorés. . . il ne pourra
» résister à l'impression qu'il en ressentira ;
» le respect pour la Religion s'imprimera
» nécessairement dans son ame ; elle oc-
» cupera tout son esprit ; des sens elle
» passera dans le cœur , elle y fera naître
» la vénération & l'amour. «

Ce qu'il dit du Tolérantisme & de la
nécessité de la Révélation est satisfaisant :
on y voit une netteté & une précision qui
ne laissent rien à désirer.

Dans le quatrième , l'Auteur parle de
la Religion Chrétienne ; il prouve que

110. MERCURE DE FRANCE.

de toutes les Religions, elle est la plus sublime & la plus sainte.

On lira aussi avec plaisir les articles des prophéties & des miracles : l'Auteur fait voir qu'on ne peut se refuser à leur créance sans renoncer aux lumières de la raison ; que l'essence & les attributs de Dieu sont une source nécessaire de mystères pour l'homme ; que les mystères sont au-dessus de la raison ; & qu'il est impossible de prouver qu'ils soient contre ; que leur croyance est appuyée sur des preuves certaines auxquelles ni l'homme raisonnable, ni le Critique le plus sévère ne peuvent se refuser ; enfin que leur révélation est une source de lumières instructives.

Ce que M. l'Abbé Hespelle dit du Célibat, de la morale Evangélique, & le tableau qu'il en fait, doivent attirer l'attention du Lecteur. M. l'Abbé Hespelle répond d'une manière victorieuse aux libertins qui condamnent la Religion, parce qu'elle réproouve les plaisirs des sens, le luxe, &c. & quelle ordonne la douceur, la pauvreté & la mortification. Ces réponses sont sans réplique. Cet Auteur finit la preuve de la divinité du Christianisme par son établissement dont il fait la description, après quoi il

parle de ses rits & cérémonies, du bonheur qu'il procure à la société en général, & à chaque Particulier; enfin il termine cette première partie par le suicide, après avoir prouvé qu'il n'est que folie & foiblesse, & qu'il ne peut jamais être exempt de crime.

Histoire de l'Ordre du S. Esprit; par M. de Saint-Foix; quatrième volume.

Nous croyons qu'il seroit difficile d'en faire un extrait : tous les articles en sont très intéressans; le tableau des cabales, des intrigues de Cour, & des événemens les plus remarquables dans nos guerres civiles, sous les règnes de Charles IX, Henri III & Henri IV, nous a paru présenté dans un nouveau jour & le plus véritable. Les divers caractères des personnes qui environnoient alors le Trône, y sont peints, en peu de mots, par des traits curieux, instructifs, & qui presque tous étoient peu connus. D'ailleurs on connoît la narration vive & rapide de M. de Saint-Foix.

Ce quatrième volume & le troisième se trouvent chez Pissot, Libraire, vis-à-vis de la descente du Pont-neuf, quai de Conti.

12 MERCURE DE FRANCE.

Lettres curieuses , utiles & intéressantes ,
sur les avantages que l'homme peut
retirer de la connoissance des Ani-
maux , des Végétaux & des Minéraux ,
5 vol. in-12. brochés. Prix 12 l. 10 s.
A Paris, chez Lacombe , Libraire, rue
Christine, avec approbation & privi-
lège du Roi.

Ces Lettres qui ont déjà paru sous la
forme d'un Journal , sont intéressantes &
très-variées ; on y traite de la Médecine ,
de l'art Vétérinaire , de l'Histoire Natu-
relle , de l'Agriculture , du jardinage , &
de la culture de l'ananas , de l'entretien
des chevaux & des bœufs , de la descrip-
tion de l'Isle de Camargue , du principe
nutritif des végétaux , de la présence de
l'alkali minéral qui s'y trouve tout for-
mé , de l'usage qu'on peut faire de la
coquelourde dans la médecine , de la
manière de préparer les fromages du
Mont d'or , du moxa des Chinois , de
l'histoire naturelle du vrai thé de la
Chine , & de la façon de le cultiver en
France , de l'électricité des plumes de
perroquet , des grottes d'Arcy en Bour-
gogne , & de la fontaine de sel de la
même Province , de la fontaine de saint
Gondon , des eaux minérales de Contre-

xevile, de l'utilité qu'on peut tirer de
 l'écorce du marronier d'Inde, des vertus
 médicinales du lichen d'Islande, des
 plantes propres à faire de la soude, des
 accidens fâcheux qui sont occasionnés
 journellement par la jusquiame, des ver-
 tus médicinales des plantes indigènes, de
 l'histoire naturelle des coquilles, des ani-
 maux nuisibles dans le jardinage, & des
 différens moyens qu'on doit employer
 pour les détruire ; on y trouve encore
 l'histoire naturelle du Beauvoisis, de la
 Provence, du Limosin, de l'Auvergne,
 du Lyonois, de la Marche & du Ber-
 ri ; il y est fait mention de plusieurs
 maladies épidémiques qui ont régné en
 France ; on y lit quelques cas de pratique
 médicinale ; la composition des dragées
 de Keyser, & celle des pilules toniques de
 M. Bacher y sont détaillées tout au long ;
 on y examine en outre la question de l'ino-
 culation, dans quel cas on doit prati-
 quer la paracenthèse pour les hydropisies
 de poitrine ; quel est le principe vital
 dans l'homme ; enfin il seroit trop long
 de rapporter toutes les choses utiles &
 curieuses qui se trouvent renfermées dans
 ce précieux recueil, qui mérite sans con-
 tredit d'obtenir une place dans une bi-
 bliothèque.

Dictionnaire Héraldique, contenant tout ce qui a rapport à la science du Blason, avec l'explication des termes ; leurs étymologies & les exemples nécessaires pour leur intelligence. Suivi des ordres de Chevalerie dans le Royaume & de l'Ordre de Malthe ; avec figures. Par M. G. D. L. T * * *, Ecuyer, vol. in 8°. petit format. Prix 3 liv. 15 s. broché. A Paris, chez Lacombe, Libraire, rue Christine.

Ce Dictionnaire, le premier qui ait été publié sur l'art du Blason, est aussi l'ouvrage le plus complet sur cet objet, puisque les traités les plus étendus ne comprennent que trois cents termes héraldiques, au lieu que ce Dictionnaire en contient plus de six cents. L'Auteur donne l'explication de ces termes, leurs étymologies, les noms de familles, ceux de leurs terres ou fiefs, les provinces ou villes qu'elles habitent, avec leurs armoiries, pour exemples.

Le Blason que l'on nomme aussi *l'Art Héraldique*, représente, nous dit l'Auteur, les actions héroïques & mémorables de la Noblesse ; & les pièces qui le compose en sont les hyéroglyphes. L'origine de cet art remonte à l'an 1000, & vient

d'abord des Tournois & ensuite des Croisades. Les Hérauts qui étoient les Juges du point d'honneur, régloient les marques distinctives que les Chevaliers prirent pour être reconnus, & donnèrent à ces marques, le nom d'armoiries, parce qu'elles furent empreintes sur les boucliers, cotte-d'armes, lances, & autres armes offensives & défensives. Les termes qu'on emploie dans l'art héraldique, tirent leurs étymologies des langues Latine & Gauloise, & quelques-uns de l'Allemand, du Celtique, &c. Les métaux, couleurs & fourrures, au nombre de neuf, sont nommés *émaux*; parce que pour les garantir de l'intempérie de l'air, on les émailloit sur les boucliers, cotte-d'armes & autres armes des Chevaliers & Militaires. Les *pièces honorables*, ainsi nommées de ce qu'elles furent les premières en usage, sont *le chef*, *la face*, *le pal*, *la croix*, *la bande*, *le chevron*, & *le sautoir*. Elles représentent les principales pièces de l'armure des anciens Chevaliers, leurs voyages aux pays d'Ostre-mer, & les juridictions de leurs Seigneuries.

L'Auteur rapporte différentes origines du mot *Blason*, mais il pense avec le Comte de Boulainvilliers, le Père Me-

nestrier, & plusieurs autres Auteurs, que le mot *Blason* vient de l'Allemand *Blasfen*, qui signifie devise, proclamation, pour se faire connoître; parce que les Chevaliers & Gentilshommes qui se présentoient aux anciens tournois, y étoient annoncés publiquement au son des trompettes. Ils y venoient avec pompe, accompagnés de leurs Ecuyers, & suivis de leurs Domestiques. Ces Chevaliers & Gentilshommes étoient décorés des couleurs des Demeiselles qu'ils chérissoient, ce qui a été l'origine des *livrées*. Les Serviteurs ou Valets qui portoit les écus des Chevaliers étoient déguisés en *Satyres, Sauvages, monstres, lions*, &c. afin d'inspirer la terreur à ceux qui devoient combattre contre leurs maîtres, ce qui a occasionné les *tenans & supports* des armoiries.

Les instructions qui accompagnent les principaux articles de ce Dictionnaire font le fruit des recherches de l'Auteur, qui s'est aussi appliqué à recueillir les anecdotes & les traits d'histoire qui ont rapport à l'origine des armoiries. Plusieurs faits mémorables & particuliers à des familles ou maisons illustres, ajoutent encore à l'utilité de ce Dictionnaire, & le rendent plus intéressant. L'Auteur après

avoir cité pour exemple du chevron éciné, c'est-à-dire, du chevron dont la pointe est coupée, les armes de la Rochefoucault, qui porte *burelé d'argent & d'azur, à trois chevrons de gueules brochans, le premier éciné*, fait mention de ce trait honorable à cette Maison. Henri III vouloit faire Chevalier du S. Esprit à la première promotion du 31 Décembre 1578, Charles de la Rochefoucault, Seigneur de Barbesieux, de Limieres, & Capitaine de cinquante hommes d'armes des Ordonnances, Conseiller au Conseil d'Etat & privé, Lieutenant-Général au Gouvernement de Champagne & de Brie. Henri demanda à la Rochefoucault un état de ses services militaires : il en remit un. *Je ne vois là*, lui dit le Prince, *que les sièges & les batailles où vous vous êtes trouvé sous les règnes de mon père & de mon grand père.*
» Sire, répondit-il au Monarque, nous
» combattons alors contre les Espagnols
» ou les Anglois : — contre qui nous avons
» combattu depuis ? Quelles batailles !
» quels ennemis ; — à S. Denis, à Dreux,
» à Jarnac, à Moncontour ! J'y ai vu
» quatre-vingt mille François, séparés
» en deux armées, sous les plus braves &

118. MERCURE DE FRANCE.

» les plus habiles Chefs de l'Europe »
» s'élancer les uns contre les autres &
» s'égorger ; peut-on mettre au rang de
» ses services le massacre de ses parens,
» de ses amis, de ses compatriotes ? »
Le Roi admira sa réponse, le fit Chevalier du Saint-Esprit, & eut pour ce Courtisan une estime particulière.

L'Auteur a cité à l'article *trangles* ce trait de Jean de Chourfes, Comte de Malicorne, Chevalier de l'Ordre du Roi, Gouverneur de Poitou. Ce Comte étoit fort attaché à Henri III, & ce Monarque l'honoroit de son amitié. Les rebelles de Poitiers se saisirent de sa personne, le traînèrent dans les rues de cette ville, en portant à chaque pas leurs halbardes à sa gorge, pour l'intimider & l'obliger de manquer de fidélité au Roi :
» je n'ai jamais commis de lâcheté ; le
» serment que vous voulez que je fasse
» en seroit une, leur répondit-il ; vous
» pouvez m'ôter la vie, mais vous ne
» m'ôterez jamais l'honneur. » Ils le jetèrent dans le fossé de la ville, qui étoit plein d'herbes bourbeuses, d'où il s'échappa heureusement sans danger.

Louis d'Assas, nommé le Chevalier d'Assas, Lieutenant au Régiment d'Au-

vergne en 1746 , Capitaine au même Régiment en 1755, se trouva à Closter-camp en Octobre 1760, Ce Chevalier s'étant avancé pendant la nuit, dans l'intention de reconnoître le terrain, fut saisi par des Grenadiers Anglois, embusqués pour surprendre l'armée Françoisse. Ces Grenadiers l'entourèrent & le menacèrent de le poignarder sur le champ, s'il faisoit le moindre bruit ; le Chevalier d'Assas , quoique menacé de perdre la vie dans l'instant sous les bayonnettes, se dévoue & crie d'une voix forte & magnanime : *à moi , Auvergne ; ce sont les ennemis*. Ce vaillant Officier reçut grand nombre de coups & expira aussi-tôt. Le Régiment d'Auvergne avança, soutint le premier choc des ennemis , les repoussa, & il s'en suivit une victoire complète. Ce trait est rapporté à l'article *étoile*.

Nous pourrions citer d'autres traits historiques non moins honorables à la Noblesse, dont il est fait mention dans ce Dictionnaire, qui est terminé par la notice des différens Ordres de Chevalerie dans le Royaume. Suivent plusieurs tables alphabétiques , ce qui contribue à rendre ce Dictionnaire un répertoire indispensable pour tous ceux qui étudient

120 MERCURE DE FRANCE.

le Blason & même l'Histoire de France. Deux planches gravées en tailles douces représentent les émaux & les pièces honorables de l'écu dont il est parlé dans le corps de l'ouvrage.

Œuvres de Théâtre de M. de Saint-Foix, nouvelle édition, en trois volumes, à l'Imprimerie Royale 1774, & se trouve à Paris, chez Lacombe, Libraire, rue Christine. Prix 7 liv. 10 s. reliés.

Il nous a paru que M. de Saint-Foix a fait plusieurs corrections, additions & changemens à cette nouvelle édition. On parle souvent de l'*Oracle*, de *Deucalion*, des *Hommes*, du *Rival supposé*, des *Grâces*; nous croyons qu'*Egérie*, *Julie*, le *Derviche*, le *Financier*, l'*Isle sauvage*, le *Silphe* méritent qu'on n'en parle pas avec moins d'estime. Le talent de M. de Saint-Foix n'étoit point borné à ne présenter que des miniatures, & à ne peindre que les petits sentimens tendres, naïfs & ingénus d'un jeune cœur; on trouve dans la plupart de ses Comédies une gaieté, une plaisanterie charmantes, un comique saillant & jamais hasardé; une peinture, une critique agréables des mœurs; des portraits neufs, bien frappés

pés, & qui n'avoient pas encore été mis sur la scène; d'ailleurs, un style pur, noble, élégant; un dialogue vif, rapide & bien coupé.

*Réponse d'un jeune Penseur à Madame la Comtesse de B***. A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez Monory, rue de la Comédie.*

Cette pièce estimable à bien des égards est d'un jeune homme déjà connu dans la littérature par une Héroïde intitulée : *Lettre d'un Solitaire de Chalcide à une Dame Romaine*. Cette pièce est d'un genre plus gracieux que l'Héroïde dont nous venons de parler. Il y a de la mollesse dans le style, des détails piquans; & l'auteur en disant quelque fois un peu de mal des femmes, laisse entrevoir qu'il les aime, malgré tous leurs défauts. Il faut bien finir par-là. Sans donner un extrait du plan de cette réponse qui peut-être n'en a pas un assez déterminé, nous nous bornerons à en citer quelques morceaux, pour donner au lecteur quelque idée du style de ce jeune poëte.

Après avoir réfuté ceux qui prétendent que les femmes n'ont pas de raison, &

F

122. MERCURE DE FRANCE.

cité, pour appuyer son système, l'exemple de Socrate qui étudia chez la fameuse Aspasia, l'auteur ajoute :

De mon sexe philosophique,
Oui, votre sexe est le rival ;
Oui, j'admire en vous le moral,
Mais je goûte assez le physique ;
Comme un autre je fais priser
Les vers charmans de nos Corines ;
Mais je préfère un doux baiser
Pris sur leurs lèvres purpurines.

Voici un endroit qui est charmant ,
plein de grâces, & de volupté :

Mais que de présens la Nature
Vous a faits pour nous enchaîner ?
Loin de moi l'art de les orner
Par une frivole imposture.
Laissons à Vénus sa ceinture,
Vieux trésor du bel Adonis ;
Laissons à Flore la parure,
Laissons lui les roses, les lis,
Que le temps n'a jamais flétris ;
Quoiqu'ils soient nés avec le monde ;
A l'aurore qui sort de l'onde
Laissons les éternels rubis.
Fuyez, peintures rebattues,
Pour faire place aux vérités ;

Et vous, mes seules Dées,
Venez : aux mortels enchantés
Je veux offrir vos grâces nues...
Mais sur votre front irrité
Quel rouge soudain est monté !
Vous craignez ma témérité :
Déjà votre pudeur s'alarme :
Ah ! voilà votre plus doux charme ;
La pudeur vaut bien la beauté.
Oui, oui, je saurai me contraindre :
Quel délire alloit m'égarer !
Infortuné ! je voulais peindre
Tout ce qu'on ne doit qu'adorer.

L'auteur dit que parmi les femmes il en est qui n'ont pas la célébrité qu'elles méritent, & par une transition fort heureuse, il passe à l'éloge de sa mère. Ce morceau plein de sentiment fait honneur à la manière de penser de l'auteur. C'est dans cet endroit qu'on trouve ce trait charmant :

Parmi les noms que l'on admire
Ton nom ne paroîtra jamais ;
Toujours tu cachas tes bienfaits ;
Et fis des heureux, sans le dire.

Après avoir loué les femmes, l'auteur vient à leurs défauts ; il les accuse entre

F ij

124 MERCURE DE FRANCE.

autres choses , de préférer à un amant parfait qui les adore

Un joli magot de la Chine !
Ou bien un de ces étourdis
Formé par nos tendres Laïs ,
Qui chaque jour , avec délices ,
Vous entretient de ses coureurs ,
De son boudoir , & des coulisses ,
Et s'imagine avoir des mœurs ,
Parce qu'il est las des actrices ,

Vous plaisantez sur la comète , continue l'auteur ,

Et vous avez peur d'un éclair :
Poète , orateur , géographe ,
Homère , Descartes , Platon ,
Vous lisez tout , jusqu'à Newton ;
Et vous ignorez l'orthographe ,

Cette jolie pièce finit par un épilogue adressé à Madame la Comtesse de B*** , connue par des pièces charmantes qui la mettent au rang des la Suze , des Deshoulières , & des la Fayette.

Mémoire pour l'établissement d'un Hôpital d'enfans-trouvés à Angers, ville capitale de l'apanage de Mgr le Comte de Provence, vol. de 12 pages in-4°. A Paris, chez J. B. Brunet, Imprimeur, & Demonville, Libraires, rue St Severin.

Ce Mémoire a été présenté à Monseigneur le Comte de Provence, qui a daigné jeter des regards favorables & de protection sur un établissement que l'humanité & le desir de contribuer au bonheur de la Société ont proposé. Les Officiers municipaux de la ville d'Angers n'ont eu besoin pour faire voir l'utilité & même la nécessité d'un pareil établissement, que d'exposer la triste situation où se trouve une multitude d'enfans que la misère ou même la honte a rendus orphelins. Ces enfans ont un asyle ouvert à Paris dans l'Hôpital destiné pour eux; mais cet asyle est il suffisant pour recueillir la population infortunée de la Province? Et quand cet asyle pourroit suffire, les dangers auxquels ces enfans sont exposés pendant leur transport, dangers dont l'Auteur du Mémoire nous fait une peinture très-touchante, seroient encore des motifs très-puissans pour faire des-

F iiij

ter cet établissement. Les ames honnêtes & sensibles , & ceux qui regardent avec raison la Société comme devant à tous les Membres protection & santé , & à plus forte raison à des enfans qui n'ont , pour réclamer ce qui leur est dû , que des cris & des larmes impuissantes , ne peuvent manquer d'applaudir aux motifs que l'Auteur de ce Mémoire expose en faveur de l'établissement d'un Hôpital d'enfans-trouvés à Angers. Ce Mémoire donne aussi les moyens & la facilité de former l'établissement proposé. Un de ces moyens est puisé dans la générosité d'un ecclésiastique titulaire d'un bénéfice à Angers. Cet Ecclésiastique vertueux & bienfaisant par conséquent , puisqu'il ne peut y avoir de vertu où l'humanité n'est pas , consent à la suppression du titre de son Prieuré , qui peut rapporter environ 7000 liv. de rente , pour l'union en être faite à l'établissement de l'Hôpital désiré. » Unir des » Prieurés simples à des établissemens de » charité , c'est , dit l'Auteur de ce bon » Mémoire , en faire la destination la » plus canonique & la plus sainte ; les » pauvres sont les créanciers des bénéfices ; ils peuvent réclamer une partie » du temporel , comme leur légitime & » leur patrimoine ; mille unions dans des

» cas même moins favorables , font l'é-
 » loge de la piété de nos Souverains. »

Guide complet pour le gouvernement des Abeilles pendant toute l'année, par Daniel Wildman , traduit de l'anglois , par M. Schwart, Interprète-Juré au Châtelet ; brochure in 8°. de 45 pages. A Amsterdam , & se trouve à Paris chez Prault, Libraire , rue de Tournon.

L'Auteur de cette brochure a fait voir dernièrement à la Foire Saint Germain , une ruche d'une nouvelle construction qui a plusieurs avantages utiles & même agréables ; celui, par exemple, de pouvoir être adapté à la fenêtre d'une chambre ou d'une sale à la campagne , & de procurer par le moyen des glaces qui y sont pratiquées , le spectacle du travail des abeilles aux personnes qui desireroient de s'en amuser. La brochure que nous venons d'annoncer , donne la description de cette ruche. Les autres détails que cet écrit présente sont fort succincts ; ces détails sont d'ailleurs connus. L'Auteur auroit pu rendre sa brochure plus curieuse en nous instruisant des procédés qu'il a employés pour se rendre maître des abeilles , les

F iv

128 MERCURE DE FRANCE.

agiter , les irriter même impunément ; les faire passer de leur ruche sur son bras nud & sur son visage , les soumettre enfin à sa volonté. Il s'est réservé le secret de ces procédés , qui vraisemblablement ne tarderont pas à être connus ; mais en attendant qu'ils le soient , le sieur Wildman répète devant les Curieux les expériences que nous venons de citer , & qui ont déjà été vues à la Foire Saint-Germain.

Correspondance sur l'art de la guerre , entre un Colonel de Dragons & un Capitaine d'Infanterie , vol. in-8°. de 157 pages. A Besançon , chez Fanter , Libraire , grande rue.

Cette correspondance contient moins une critique qu'une discussion des maximes & des réformes adoptées par l'auteur de l'*Essai générale de tactique*. L'intérêt de la chose n'est point ici confondu avec celui de la personne , & l'art est opposé à l'art. Cette discussion n'a pu donc être faite que par un Ecrivain éclairé , un Tacicien instruit , & un Militaire qui connoît trop l'importance de la matière qu'il traite , pour substituer ses opinions particulières à l'expérience & aux raisonne-

mens des plus profonds Tacticiens. L'Auteur paroît d'ailleurs trop rempli des nobles sentimens qu'inspire la généreuse profession des armes , pour être soupçonné de cette basse jalousie ennemie du génie , & qui renverse tout sans jamais édifier. Nous pensons donc que ces réflexions sur l'art de la guerre auxquelles on a donné le titre de *correspondance* , seroient lues avec fruit & même avec intérêt à la suite de l'Essai général de tactique. Nous nous contenterons de citer quelques reflexions de l'Auteur sur les harangues , ressort puissant trop souvent négligé par les Généraux. « Aujourd'hui que
 » tout est réduit en art , on commence à
 » être persuadé qu'il est assez égal à la
 » guerre d'avoir de bons ou de mauvais
 » soldats , pourvu qu'ils soient soumis ,
 » parce que , dit on , il ne faut qu'une rigoureuse obéissance pour l'exécution
 » des opérations de l'art. Nous ne nierons
 » certainement pas la nécessité d'une
 » obéissance absolue ; mais s'il étoit vrai
 » que dans un petit coin de l'Europe ,
 » la seule obéissance eût renfermé toutes
 » les qualités militaires , & que l'institution y eût été dirigée en conséquence ,
 » ce ne seroit pas moins une terrible ex-

H w

130 MERCURE DE FRANCE.

» reur , d'avoir imaginé qu'une Nation
 » vive & raisonneuse pourroit s'accom-
 » moder, pour toute vertu guerrière , de
 » cette triste austérité. Heureusement les
 » maximes ridicules n'ont que la durée
 » des modes. On fait bien en général ,
 » qu'outre l'obéissance , le métier de la
 » guerre demande des hommes à passions
 » fortes , des hommes fiers , généreux ,
 » robustes de cœur autant que de corps ;
 » que comme les passions peuvent s'at-
 » tiédir , il faut souvent les ranimer ,
 » rappeler le sentiment de l'honneur &
 » de la gloire , le faire dominer sur cer-
 » taines froideurs d'égoïsme , soi-disant
 » philosophiques ; qu'il faut exciter l'i-
 » vresse guerrière par la force expansive
 » de l'éloquence du courage : Que c'est
 » par elle que des héros communiquant
 » à leurs soldats les mouvemens de leur
 » ame , leur inspirent des résolutions
 » hardies , & leur font braver les dan-
 » gers , la douleur & la mort. Il n'est
 » pas question de ces longs discours
 » mesurés , qui ne sont que des men-
 » ges historiques. Les harangues doivent
 » être courtes , simples , nobles ; l'abon-
 » dance des mots n'exprime rien ; les pa-
 » roles sont rarement actives. Comme

„ il faut persuader & faire agir , l'ora-
 „ teur guerrier tirera de l'occasion même ,
 „ la plus grande énergie de ses discours ,
 „ & il ébranlera sur tout , par l'éloquence
 „ de sa situation. Un homme se présente
 „ à Montécuculi , pendant la bataille de
 „ St Goltard : *tout est perdu* , dit-il ; *les*
 „ *troupes ne font rien qui vaille* ; le Gé-
 „ néral répond sans s'émouvoir : *je n'ai*
 „ *pas encore tiré l'épée*. Ce n'est encore
 „ là qu'un de ces traits sublimes si pro-
 „ pres à rassurer des esprits émus par les
 „ pernicieux avis des porte-alarmes. «
 L'Auteur auroit pu citer les courtes ha-
 rangues , ou plutôt , les saillies que la
 gloire & le courage inspirèrent à Henri
 IV au moment de l'action ; mais ces
 saillies sont connues de tous les lecteurs
 qui se rappelleront aussi ces mots de Guil-
 laume le bâtard , Duc de Normandie.
 Ce Prince , appelé à la Couronne d'An-
 gleterre par le testament d'Edouard III. ,
 étant entré dans le royaume avec de
 bonnes troupes , brûla ses vaisseaux , &
 dit à son armée : *voilà votre patrie*. Qui
 peut encore ignorer combien un terme
 de mépris lancé à propos contre l'enne-
 mi dans une courte harangue , est capa-
 ble de relever le courage abattu des trou-

132 MERCURE DE FRANCE.

pes ? En 1683 , le Duc de Lorraine étoit à la tête d'un Corps d'Armée en Hongrie , pour empêcher les horribles dévastations des Turcs & des Tartares. Dans une attaque très-vive , quelques Escadrons Allemands qui avoient beaucoup souffert , commençoient à se retirer en bon ordre. Le Duc de Lorraine court à eux : « Quoi ,
» MM. , leur dit-il , vous abandonnez
» l'honneur des armes à l'Empereur ! Vous
» avez peur de ces canailles ? Retournez ;
» je veux les battre avec vous , & les
» chasser. Ils font aussi tôt volte-face ,
marchent aux ennemis , & les battent.

Manuel anti-syphillitique , ou Essai sur les maladies vénériennes , ouvrage fondé sur l'expérience & l'observation , & rédigé d'après les principes des plus grands Médecins ; avec un préservatif de ces maladies , par M. de Cézan , Docteur - Régent de la Faculté de Médecine & de l'Université de Paris , &c. , vol. in 12. A Paris , chez Desventres de la Doué , Libraire , rue St Jacques , vis-à-vis le Collège de Louis le Grand.

Le manuel *anti-syphillitique* , mot emprunté de Jérôme Fracastor , qui le pre-

mier a donné le nom de *syphilis* au mal vénérien , est le fruit de l'expérience & de l'observation. Le but de l'auteur , en composant cet ouvrage , a été de rassembler sous un seul point de vue , tout ce qui étoit nécessaire pour que chaque individu pût être son Médecin dans les cas ordinaires. L'auteur a eu pareillement pour objet de défilier les yeux de cette partie du Public , qui s'imagine que le traitement des maladies vénériennes est du ressort seul de la Chirurgie , & que les Médecins ne s'en occupent point.

Cet ouvrage est divisé en deux parties. L'auteur traite dans la première , de l'origine de la vérole , & se croit assez fondé en raison , pour avancer que cette peste , plus contagieuse que celle de Moldavie , a infecté la terre de tout temps. L'Auteur passe ensuite aux accidens primitifs du virus vénérien. Il esquisse dans la seconde partie de cet ouvrage , le caractère de la vérole générale ou universelle , c'est-à-dire , celle qui a infecté toute la masse des humeurs. Il assigne le siège du virus vénérien , en conciliant les sentimens de Boerhaave & d'Astruc. Il fait voir que les opinions de ces grands hommes , regardées comme très-diffé-

134 MERCURE DE FRANCE.

rentes, sont au fond les mêmes, & que leur opposition apparente vient de ce que l'on n'a pas établi distinctement les rapports qui sont entre la lymphe & la graisse. L'auteur combat le préjugé de ceux qui, par une routine aveugle, accordent aux frictions plus qu'elles ne méritent; il exalte la méthode qui prescrit le sublimé corrosif; il insiste même sur l'usage de ce remède.

Un mérite particulier à cet ouvrage de médecine, est de pouvoir être consulté avec fruit par ceux même qui n'ont fait aucune étude de l'art de guérir. L'auteur s'élève avec un courage très-louable contre les empiriques ou ces *Médecins en pleurent*, suivant son expression, qui ne font que commettre journellement des assassinats clandestins, en promettant plus qu'ils ne peuvent tenir. Toutes les instructions de l'auteur sont appuyées sur l'observation & sur l'expérience; méthode qui devroit toujours être suivie par ceux qui traitent des différents objets relatifs à l'art de guérir. La Médecine auroit pu faire même plus de progrès parmi nous, si l'on s'étoit moins occupé à raisonner qu'à observer. C'étoit aussi le sentiment de M. Hequet, célèbre Médecin de la Fa-

culté de Paris. *La Médecine s'est perdue*, disoit-il, *depuis qu'elle est devenue causeuse*. Si ce Médecin revenoit, il pourroit aussi se plaindre avec raison, de ce que la plupart de nos Chirurgiens s'occupent plus aujourd'hui à disserter qu'à opérer, & manient plus souvent la plume que le scalpel.

Recueil des Edits, Déclarations, Lettres-Patentes, Ordonnances, &c. &c. Premier semestre, 1772, in-4°. A Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe.

Les rédacteurs de ce recueil avoient prévenu les Souscripteurs dans l'avertissement du premier volume de 1773, qu'ils retrancheroient les clauses du style & les préambules qui n'offroient rien d'intéressant; mais ce plan n'ayant pas été adopté généralement, on donnera désormais dans leur entier, les Edits, Déclarations, &c. &c. Cette réforme produisant une augmentation de dépense, nécessite une augmentation dans le prix de la souscription. Elle sera de 13 liv. 10 sols pour chaque année, à l'exception de 1772 & 1773, que l'on continuera de fournir au prix de 10 liv. 10 sols,

136 MERCURE DE FRANCE.

parce que la collection de ces deux années est exécutée suivant le premier plan.

On souscrit présentement pour les années 1770 , 1771 & 1774. Les deux premières seront délivrées complètes en Octobre & Novembre prochain avec le premier volume de 1774. On continuera ainsi en remontant jusqu'en 1715 avec les années courantes.

Vie de Marie de Médicis, Princesse de Toscane, Reine de France & de Navarre, 3. vol., grand in-8°. , prix , 18 liv. reliés. A Paris , chez Ruault , Libraire , rue de la Harpe , 1774.

Nous nous empressons d'annoncer cet ouvrage important rempli d'anecdotes & de faits curieux , puisés dans les meilleures sources , dont quelques-unes même avoient été négligées par les Historiens , écrits avec soin , discutés avec sagacité , présentés avec art , & qui doivent attacher & intéresser tout lecteur qui veut s'instruire ou s'amuser. Nous donnerons dans les Mercures suivans quelques extraits détaillés pour confirmer notre sentiment sur cette excellente histoire de

ACADEMIES.

I.

Académie des Inscriptions & Belles- Lettres.

L'ACADEMIE Royale des Inscriptions & Belles Lettres, a tenu son assemblée publique d'après Pâques, le 12 Avril.

M. Dupuy, Secrétaire perpétuel, annonça que le sujet du prix que l'Académie devoit distribuer à cette séance, consistoit à examiner : *Quel étoit l'état de l'agriculture chez les Romains, depuis le commencement de la république jusqu'au siècle de Jules César, relativement au gouvernement, aux mœurs, au commerce.*

Les Mémoires qu'elle a reçus, quoiqu'estimables, ne lui ayant pas paru embrasser la question dans toute son étendue, elle propose le même sujet pour Pâques 1776. Elle exhorte les Auteurs à compléter leur travail, en les avertissant que, si elle a écarté les détails des procédés.

138 MERCURE DE FRANCE.

de l'art, elle n'a pas exclu les détails relatifs aux différentes branches, soit de l'agriculture, soit du commerce, tant intérieur qu'extérieur. En les invitant à bien marquer l'influence de l'agriculture sur *le gouvernement, les mœurs, le commerce*, & celle de ces trois objets sur l'agriculture, elle desire que le commerce, qui ne doit pas être borné à celui des blés, soit considéré tant du côté de l'importation & de l'exportation, que du côté de la circulation intérieure.

Le prix sera double, consistant en deux médailles d'or, chacune de la valeur de 400 livres.

Toutes personnes, de quelque pays & condition qu'elles soient, excepté celles qui composent l'Académie, seront admises à concourir pour ce prix, & leurs ouvrages pourront être écrits en françois ou en latin, à leur choix.

Les auteurs mettront simplement une devise à leurs ouvrages; mais, pour se faire connoître, ils y joindront dans un papier cacheté & écrit de leur propre main, leurs nom, demeure & qualités, & ce papier ne sera ouvert qu'après l'adjudication du prix.

Les pièces affranchies de tout port,

feront remises entre les mains du Secrétaire de l'Académie , avant le premier Décembre 1775, & passé ce jour fixé, on n'en recevra absolument aucune.

M. Dupuy lut ensuite l'éloge de Milord Shosterfield & celui de M. de la Nauze. M. Dacier donna la notice très-curieuse d'un manuscrit grec de la bibliothèque du Roi , intitulé *fyndipa*, écriture du XVI^e siècle in-4^o, cotée 2912; c'est un Roman dans le goût des Romans arabes , qui a été traduit de l'Indien, en diverses langues , & particulièrement en Syriaque , & de-là en Grec. Nos premiers Romanciers en ont tiré le Roman françois, intitulé *Dolopatos*. M. le Beau a lu ensuite son 23^e Mémoire sur la légion : Le sujet de celui-ci concerne les vivres du soldat Romain & les emplois de ceux par les mains desquels ils passaient avant que d'être distribués.

M. l'Abbé Batteux devoit lire un quatrième Mémoire sur la poétique , dans lequel il fait voir la comparaison de l'Épopée avec l'histoire & la tragédie ; mais le temps ne lui permit pas de faire cette lecture.

I I.

Académie royale des Sciences.

L'Académie royale des Sciences a tenu sa séance publique de rentrée le 13 du mois d'Avril. M. de Fouchi, Secrétaire perpétuel, annonça que le prix extraordinaire, pour la découverte ou la perfection du verre, dit le *Fliniglass*, avoit été attribué au mémoire de M. Libaude, l'un des associés à la Verrerie Allemande de Val d'Aunoy près Abbeville. Ce mémoire a pour devise : *Nec est alia materia sequacior*, Pl. lib. 37, cap. 13.

L'Académie avoit proposé pour le sujet du prix de l'année 1774, les deux questions suivantes :

1°. *Par quel moyen peut-on s'assurer qu'il ne résultera aucune erreur des quantités qu'on aura négligées dans le calcul des mouvemens de la Lune ?*

2°. *En ayant égard non-seulement à l'action du Soleil & de la Terre sur la Lune, mais encore, s'il est nécessaire à l'action des autres Planètes sur ce Satellite, & même à la figure non-sphérique de la Lune & de la Terre, peut-on expliquer par la seule théorie de la gravitation, pourquoi*

la Lune paroît avoir une équation séculaire, sans que la Terre en ait une sensible ?

L'auteur de la pièce qui a pour devise : *Nec cum fiducia inveniendi, nec sine spe*, s'est appliqué à traiter principalement la seconde de ces deux questions, & l'a traitée avec tant de sagacité & de savoir, que l'Académie a cru son travail digne de récompense. En conséquence elle a adjugé le prix à cette pièce, qui est de M. de la Grange, Associé Etranger de l'Académie, Directeur de la Classe mathématique de l'Académie royale des Sciences & des Belles-Lettres de Prusse, & Membre de la Société royale des Sciences de Turin.

Comme cette pièce renferme sur l'équation séculaire des assertions qui pourroient n'être pas généralement admises par tous les Astronomes, l'Académie croit devoir renouveler la déclaration qu'elle a déjà faite plusieurs fois, qu'en couronnant un ouvrage, elle ne prétend pas adopter, sans réserve ni restriction, tout ce que l'ouvrage contient.

Elle propose pour le sujet du Prix de l'année 1776,

la Théorie des perturbations que les Comètes peuvent éprouver par l'action des Planètes,

142 MERCURE DE FRANCE.

Comme elle desiré sur-tout que les Savans s'appliquent à perfectionner les solutions analytiques déjà connues de ce problème, ou qu'ils en cherchent de nouvelles, elle n'exige pas, au moins en ce moment, l'application de la théorie de ces perturbations à celles d'aucune Comète en particulier.

Les Savans & les Artistes de toutes les Nations sont invités à travailler sur ce sujet, & même les Associés-Etrangers de l'Académie. Elle s'est fait la loi d'exclure les Académiciens regnicoles de prétendre aux Prix.

Ceux qui composeront sont invités à écrire en françois ou en latin, mais sans aucune obligation. Ils pourront écrire en telle langue qu'ils voudront, & l'Académie fera traduire leurs ouvrages.

On les prie que leurs écrits soient fort lisibles, sur-tout quand il y aura des calculs d'algèbre.

Ils ne mettront point leur nom à leurs ouvrages, mais seulement une Sentence ou Devise. Ils pourront, s'il veulent, attacher à leur écrit un billet séparé & cacheté par eux, où seront, avec cette même Sentence, leur nom, leurs qualités & leur adresse; & ce billet ne sera ouvert

par l'Académie, qu'en cas que la Pièce ait remporté le prix.

Ceux qui travailleront pour le prix, adresseront leurs ouvrages à Paris au Secrétaire perpétuel de l'Académie, ou les lui feront remettre entre les mains. Dans ce second cas le Secrétaire en donnera en même temps, à celui qui les lui aura remis, son récépissé, où sera marquée la Sentence de l'ouvrage & son numéro, selon l'ordre ou le temps dans lequel il aura été reçu.

Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au premier Septembre 1775, exclusivement.

L'Académie, à son assemblée publique d'après Pâques 1776, proclamera la pièce qui aura mérité ce prix.

S'il y a un récépissé du Secrétaire pour la pièce qui aura remporté le prix, le Trésorier de l'Académie délivrera la somme du prix à celui qui lui rapportera ce récépissé. Il n'y aura à cela nulle autre formalité.

S'il n'y a pas de récépissé du Secrétaire, le Trésorier ne délivrera le prix qu'à l'auteur même, qui se fera connoître, ou au porteur d'un procuration de sa part.

M. de Fouchi lut l'éloge de M. Moreau, pensionnaire anatomiste de l'Académie. M. de Jussieu, neveu de M. Bernard de Jussieu, fit ensuite la lecture d'un mémoire sur les différentes méthodes de botanique, & sur celle particulièrement qui est suivie pour les démonstrations au Jardin du Roi.

* M. d'Alembert a terminé la séance par la lecture de l'éloge de M. de la Condamine. Cet ouvrage composé par M. le Marquis de Condorcet, adjoint au secrétariat de l'Académie, a été accueilli du Public avec les plus grands applaudissemens. C'est un des plus beaux morceaux que l'on ait écrits dans le genre des éloges historiques qu'il faut distinguer des éloges oratoires. On a bien voulu nous en communiquer une copie, & les fragmens que nous allons transcrire feront désirer à tous les lecteurs, la publication de cet excellent discours.

Après un court exorde sur l'enfance & l'éducation de M. de la Condamine, tiré des mémoires que cet académicien avait écrits lui-même, & dans lequel on rapporte des traits de ses premières années qui annonçaient déjà son caractère & son courage, l'auteur commence à le suivre dans la carrière de ses travaux philosophiques & académiques. M. de la Condamine avait quitté le service pour se livrer aux sciences. Il était entré

** Ce qui suit, jusqu'à la fin de l'article, a été envoyé par M. de la Harpe.*

à l'Académie en 1730. « Peu de temps après il
» s'embarqua sur l'escadre de M. Dugué Trouin, &
» parcourut sur la Méditerranée les côtes de l'A-
» frique & de l'Asie. Il savait qu'il rapporterait
» de son voyage de quoi se faire pardonner son
» absence. Il allait voir des pays où les monu-
» mens de l'antiquité & les productions de la Na-
» ture sont également inconnus aux peuples qui
» les habitent. Le reste des antiques habitans de
» cet empire y gémit sous le joug d'une peuplade
» Scythe, amollie par le plaisir & avilie par l'es-
» clavage, sans avoir presque rien perdu de sa fé-
» rocité naturelle. Là, tandis que le Despote fait
» trembler ses esclaves & tremble devant eux, le
» peuple également foulé par le maître & par ses
» satellites, exposé à toutes les injustices du gou-
» vernement, sans arts, sans agriculture, sans
» lumières, sans courage, sans activité, sans ver-
» tus, sans mœurs, n'offre aux yeux du voya-
» geur indigné qu'une espèce abrutie & dégéné-
» rée. M. de la Condamine détourna les yeux
» d'un spectacle qui lui aurait appris à haïr les
» hommes, & ne s'occupa que des monumens
» anciens & des observations de toute espèce qui
» pouvaient intéresser l'Académie, & dont il rap-
» porta une moisson abondante... En allant de
» Jérusalem à Constantinople, il s'arrêta à Bassa.
» C'est l'ancienne Paphos, célèbre autrefois par
» le culte, que, dans une contrée délicieuse, un
» peuple voluptueux rendait à Vénus, & qui n'est
» plus qu'une triste bourgade, où quelques bri-
» gands, érigés en gouverneurs, pillent impuné-
» ment les habitans & rançonnent les étrangers.
» Un Grec, qui étoit sur le même vaisseau, tomba
» malade, se fit porter à terre & chargea M. de la
» Condamine de rendre à ses parens cinquante

10 piaftres qui faisaient tout son bien. Le Caï
 20 voulut s'en emparer, suivant l'usage. M. de la
 30 Condamine le refusa avec fermeté, lui protesta
 40 qu'il ne les remettrait qu'aux parens du Grec,
 50 & partit pour regagner le vaisseau. Un Titafa,
 60 espèce d'officier de police, avait déjà donné
 70 l'ordre de l'arrêter. M. de la Condamine, seul
 80 avec un domestique, fait tête pendant quelque
 90 temps à un détachement nombreux envoyé con-
 100 tre lui. Forcés bientôt de céder au nombre, ils
 110 se jetrent tous deux dans une chaloupe à la fa-
 120 veur de l'obscurité; mais n'ayant pu regagner
 130 leur vaisseau avant le jour, ils essuyent le feu
 140 des remparts & des vaisseaux Turcs. Enfin on
 150 les arrête, on les lie malgré leur résistance, on
 160 les traîne demi-nuds, chez l'officier de police
 170 qui redemande les 50 piaftres. M. de la Conda-
 180 mine refuse de les remettre, se plaint du trai-
 190 tement barbare qu'il a essuyé, invoque les trai-
 200 tés faits entre la Porte & la France, menace de
 210 la vengeance du Divan. Le Titafa, étonné de
 220 cette fermeté, n'ose pousser plus loin la vexa-
 230 tion : il ordonne de relâcher M. de la Conda-
 240 mine qui part, en lui donnant sa parole qu'il
 250 va demander vengeance à Constantinople. Il la
 260 demande en effet & l'obtient. On ne trouve dans
 270 l'histoire qu'un autre exemple d'un homme qui,
 280 captif & désarmé, ose menacer ceux qui le tien-
 290 nent dans leurs fers & les fasse trembler; & cet
 300 homme, c'est César. »

Ce voyage de Grèce pouvait être considéré
 comme un amusement en comparaison de celui
 qu'entrepris peu de temps après M. de la Conda-
 mine, accompagné de MM. Bouguer & Godin.
 Il s'agissait d'aller mesurer sous la ligne un degré
 du Méridien & un degré de l'Equateur, tandis

que d'autres philosophes allaient prendre les mêmes mesures près du Pôle, & de la comparaison de ces mesures, devaient résulter les preuves de la figure de la Terre, telle que Newton l'avait déterminée. C'était un objet également important à la géographie & à l'astronomie. Ce voyage donne occasion à M. le Marquis de Condorcet de dire un mot sur la manière dont s'introduisit le Newtonianisme en France. « Ce système fondé sur la géométrie la plus sublime, n'avait pu d'abord être entendu que d'un petit nombre de Savans, & quelques-uns de ces Savans avaient été assez faibles pour craindre de n'être plus que les disciples de Newton. Ainsi Jean Bernoulli s'occupait toute sa vie à combiner de vaines hypothèses sur le système du monde, tandis qu'en perfectionnant la théorie de Newton, il aurait pu, comme dans la science des nouveaux calculs, mériter une gloire égale à celle du premier inventeur. La France est la première Nation du Continent chez qui le Newtonianisme ait fait des progrès. Tout ce que l'Académie des Sciences avait de jeunes géomètres se livrait à ce système avec cette ardeur qu'inspire une nouveauté sublime & contestée. Un homme illustre dont nous aurons occasion de parler encore, parce que son nom, comme celui de M. de la Condamine, se trouve lié à ce qui s'est fait de grand dans ce siècle, M. de Voltaire avait rendu les principes de Newton, pour ainsi dire, populaires, en opposant au livre de la pluralité des Mondes un ouvrage fondé sur une physique plus vraie. »

Ce service que M. de Voltaire a rendu aux sciences avait déjà été relevé dans le précis historique sur la vie de ce grand homme, inséré dans la galerie universelle. Mais on peut remarquer

en cette occasion , comme en beaucoup d'autres , ce qu'il faut de temps pour apprendre aux hommes à être justes. On n'a pas encore oublié l'espèce de mépris que l'on affectait pour le travail vraiment utile , & alors très-difficile , que M. de Voltaire avait fait sur les nouvelles découvertes. On ne pouvait pardonner à l'auteur de la *Henriade* & de *Zaïre* d'avoir voulu entendre Newton & de l'avoir fait entendre. Ceux qui n'étaient pas en état de lire l'ouvrage, assuraient qu'il était plein de fautes d'écolier , & les plus modérés prétendaient qu'il ne fallait jamais parler de ce qu'on n'avait pas approfondi ; comme s'il était absolument défendu de parler de géométrie , à moins que l'on n'en sache autant que M. d'Alembert ; comme si un homme , singulièrement doué du talent de répandre de la clarté & de l'intérêt sur les matières les plus épineuses & le plus arides , était repréhensible d'exercer ce talent pour l'avantage de sa patrie & le progrès des lumières ; enfin comme s'il eût fallu , pour être en état d'expliquer Newton , être un aussi grand géomètre que Newton lui-même ! Observons encore que personne n'avait trouvé mauvais que M. de Fontenelle , qui ne passait pas pour être plus profond dans les sciences que M. de Voltaire , expliquât Descartes & parlât d'astronomie. Mais M. de Fontenelle n'avait fait , en littérature , que des ouvrages d'agrément , & M. de Voltaire avait fait des ouvrages de génie. Il n'y avait donc pas moyen de tolérer dans le dernier ce qu'on passait volontiers à l'autre. C'était trop de gloire à la fois. A la fin la reconnaissance & la vérité se font entendre , & il y a loin des brochures que des ignorans imprimaient, en 1740 , contre l'ouvrage de M. de Voltaire sur Newton , & l'hommage que

lui rend aujourd'hui , au milieu de l'Académie des sciences , un de ses membres les plus habiles & les plus distingués.

Ce qu'avaient commencé les écrits de M. de Voltaire , les observations de M. de la Condamine devaient l'achever. « Pour que le Newtonianisme s'établît en France sans contradiction, il fallait qu'une opération d'éclat vînt le confirmer. Il fallait sur-tout que des Français en eussent l'honneur. On regardait , comme une humiliation en France , d'être obligé d'abandonner Descartes pour Newton ; comme si la gloire d'un peuple pouvait dépendre du hasard qui avait fait naître Descartes en Touraine & Newton dans le comté de Lincoln ! Ce qui honore une Nation , c'est le respect qu'elle a pour ses grands hommes. . . . En exécutant la mesure d'un degré du méridien , les Français pouvaient rétablir l'honneur de leur patrie. Une découverte est l'ouvrage d'un homme dont le hasard place la naissance où il lui plaît ; mais une entreprise comme celle de la mesure d'un degré , qui demande la protection du Gouvernement & l'approbation du Public , doit être regardée comme l'ouvrage de la Nation. »

L'auteur rappelle avec reconnaissance les secours dont l'Académie fut alors redevable à M. le Comte de Maurepas. « Ce Ministre , petit-fils du restaurateur de l'Académie , & né , pour ainsi dire , avec elle , avait toujours regardé le soin d'encourager les Savans & de concourir au progrès des sciences comme le devoir de la place la plus agréable à remplir , & le plus propre à le consoler des soins pénibles du ministère. »

Cet éloge , qui n'était que l'expression des

sentimens de tous les gens de lettres & du Public éclairé, fut vivement applaudi.

M. de Condorcet, après avoir rendu justice au mérite de M. Bouguer, nécessaire au succès des opérations académiques, prend une tournure très-ingénieuse, pour faire sentir le mérite encore plus nécessaire de M. de la Condamine. « Il faut
« opérer dans un pays peu habité, où les
« communications sont difficiles, où l'on ignore les arts de l'Europe; chez une nation étrangère, nouvellement soumise à un Prince de la Maison de France, & chez qui toute faveur
« accordée à un Français réveillait la jalousie nationale. D'ailleurs dans toute contrée éloignée
« de deux mille lieues du Souverain, la facilité
« de le tromper & d'éluder ses ordres, produit nécessairement une sorte d'anarchie. Pour vaincre les difficultés que de telles circonstances
« doivent faire naître à chaque pas, on avait besoin d'un homme dont l'activité eût avec les
« obstacles; qui fût également prêt à sacrifier au succès de son entreprise, sa fortune, sa santé, sa vie; qui réunît toutes les espèces de courage; qui, pénétré de la grandeur de son objet & du respect que doivent toutes les Nations à un homme chargé des intérêts de l'humanité, fût réclamer hautement les droits sans que rien pût l'intimider ou le rebuter. Il aurait
« fallu encore que ce même homme joignît à tant de grandes qualités, cette universalité de talens qui, seule, peut attirer au Savant l'estime de l'ignorance même; qu'il eût dans l'esprit un naturel piquant, une singularité même propre à frapper les hommes de tous les pays & de tous les états; qu'il mît dans ses discours cette chaleur qui entraîne, qui force

» l'opinion & la volonté des autres : il fallait donc
» choisir M. de la Condamine. »

La route de M. de la Condamine dans le Pérou est décrite d'un style pittoresque : » Il marchait
» le plus souvent à pied dans des forêts, où il fal-
» lait s'ouvrir un passage avec la hache, la boue-
» sole à la main, & faisant toujours des observa-
» tions de botanique. Il erra huit jours dans ces
» déserts, sans autre nourriture que des fruits
» sauvages, & tourmenté par une fièvre dont heu-
» reusement cette diète forcée le guérit. Cependant
» il s'avancait dans les Cordillères, gravissant
» entre des fentes de rochers, traversant des tor-
» rens sur d'immenses claies de lianes qui servent
» de pont, & qui, attachés aux deux rochers op-
» posés, se courbent sous le poids du voyageur,
» & le balancent au gré des vents ». Les obstacles,
les fatigues, les dangers que M. de la Condamine
& les Associés essuyèrent pendant huit années que
dura leur travail géométrique, le meurtre du Chi-
zargien Sériergues, assassiné comme hérétique
par une populace furieuse & trompée, la justice
difficile & tardive que M. de la Condamine obtint
au bout de trois ans contre les instigateurs de ce
meurtre, le monument élevé dans Quito à la
gloire de la nation Française, & en mémoire des
travaux de l'Académie, tous ces objets sont tra-
cés avec autant de noblesse que de précision. Mais
nous citerons encore le retour de M. de la Con-
damine par la rivière des Amazonas. » Seul avec
» un domestique Méris, il se rendit à Borjas en
» descendant le Cungu. (c'est le nom d'un détroit
» où un fleuve immense, resserré par une chaîne
» de montagnes, se précipite entre deux rochers
» coupés à pic.) Il faut s'abandonner sans gouver-
» nail, à la rapidité du courant, sur un radeau

152 MERCURE DE FRANCE.

» flexible formé par des claies de lianes , & qui a
 » l'avantage de pouvoir heurter les rochers sans
 » en être brisé. L'habitude n'a pas encore fami-
 » liarisé les Indiens avec les dangers de ce passage.
 » Ceux qui accompagnaient M. de la Condamine
 » prirent leur route par terre. Il resta seul avec
 » son domestique. Il passa sur son radeau , la nuit
 » qui précéda son passage : il s'aperçut tout d'un
 » coup que tandis que la rivière baissait , son
 » radeau , arrêté par une branche , allait demeurer
 » suspendu : il eut le temps de couper la branche ;
 » sans cela ses journaux , ses observations , ses
 » calculs , ces trésors , les seuls qu'il ait emportés
 » de l'Amérique , étaient perdus. Il ne songea
 » seulement pas au danger de sa vie. Le lendemain
 » il passa le Cungo , & parcourut cette galerie tor-
 » tueuse bordée de rochers qui semblent se réunir
 » à leurs sommets , où l'on ne reçoit la lumière
 » que d'en haut , & à travers les branches entrela-
 » cées des arbres qui , penchés sur le torrent , for-
 » ment un berceau sur la tête du voyageur éton-
 » né. Malgré la rapidité extrême du courant ,
 » M. de la Condamine observait la largeur du
 » passage , son étendue , sa direction , la vitesse
 » de l'eau , & la hauteur des rochers contre les-
 » quels le torrent emportait son radeau ».

Les causes de la querelle entre M. Bouguer &
 M. de la Condamine , sont expliquées avec cette
 finesse pénétrante qui démêle le secret des caractères
 & les faiblesses de l'amour-propre. « M. Bou-
 » guer avait passé une grande partie de sa vie en
 » Province , lorsque ses talens le firent appeler à
 » l'Académie. Il avait contracté dans la solitude
 » une inflexibilité , une rudesse de caractère que la
 » société ne pouvait plus adoucir. Le peu de con-
 » naissance qu'il avait des hommes le rendait in-

» quiet & défiant ; car l'ignorance donne une dé-
 » fiance vague & sans objet , comme l'expérience
 » conduit à une défiance utile & éclairée. Il était
 » un peu trop disposé à regarder ceux qui s'occu-
 » paient des mêmes objets que lui , comme des
 » ennemis qui voulaient lui enlever une partie de
 » sa gloire , du seul bien dont il fût jaloux. Il ne
 » pouvait se dissimuler la grande supériorité qu'il
 » avait sur M. de la Condamine comme Mathé-
 » maticien : tout ce qui dans la mesure du mé-
 » rite exigeait des connaissances profondes , de
 » l'invention , de la sagacité , il le regardait com-
 » me son ouvrage. Selon lui , M. de la Conda-
 » mine n'y avait mis que du zèle , de la générosité ,
 » une application infatigable , & du courage. M.
 » Bouguer croyait en conséquence devoir être le
 » premier objet de l'attention publique. Il voyait
 » cependant que M. de la Condamine , plus jeune
 » que lui , répandu dans toutes les sociétés , pos-
 » sédant l'art de persuader aux ignorans qu'ils
 » l'avaient entendu , rapportant des observations
 » singulières & propres à amuser la curiosité fri-
 » vole des gens du monde , écrivant avec assez
 » d'agrément pour se faire lire , avec trop de né-
 » gligence & un ton trop simple pour blesser l'a-
 » mour-propre ou exciter l'envie , intéressant par
 » son courage , & piquant même par ses défauts ,
 » avait entièrement fait oublier les savantes re-
 » cherches de son Collègue , tandis que celui-ci
 » semblait , comme on le lui dit un jour à lui-
 » même , n'avoir été au Pérou qu'à la suite de
 » M. de la Condamine. Il n'eut pas la patience
 » d'attendre du Public & de M. de la Condamine
 » lui-même , la justice qui était due à ses talens.
 » Il ne sentit pas assez que le bruit qu'on fait à
 » Paris , ne dure qu'un moment , & que la gloire

« attachée à des ouvrages de génie est éternelle
 « comme eux. La relation de son voyage fut pleine
 « d'humeur & de traits contre M. de la Conda-
 « mine, qui n'y répondit qu'avec gaieté ; & le
 « Public qui ne pouvoit juger du fond de cette
 « dispute, fut pour ce dernier, parce qu'il savoit
 « l'amuser, & que d'ailleurs M. Bouguer avoit
 « l'air de vouloir être seul, & M. de la Conda-
 « mine de ne vouloir que partager avec lui ».

Combien cette manière d'écrire pleine de sa-
 gesse & de véritable esprit, ce ton d'une raison
 supérieure qui parle toujours à celle du Lecteur,
 ce style nourri d'idées & toujours convenable au
 sujet, doit-il inspirer de dégoût pour ce style
 vague, diffus & ampoulé, si commun aujour-
 d'hui, pour toutes ces prétentions au sublime qui
 font oublier le sens commun, ces tirades ambi-
 tieuses & déplacées, ces lambeaux mal recousus
 qui sont de presque tous les ouvrages, des lieux
 communs insipides, & d'insupportables déclama-
 tions !

L'Auteur arrive enfin à l'époque célèbre de
 l'inoculation, & cet article est traité avec intérêt.
 Les bornes d'un extrait ne nous permettent pas
 de le rapporter ; nous préférons de transcrire ce
 qui est plus personnel à M. de la Condamine.
 Par exemple, son mariage avec sa nièce. « M. de
 « la Condamine, âgé de 55 ans, avoit besoin
 « d'une compagne ; mais il ne vouloit ni se rendre
 « ridicule, ni faire le malheur d'une femme. Il
 « trouvoit dans sa nièce une jeune personne ac-
 « coutumée à l'aimer comme un père, à respec-
 « ter en lui sa gloire, ses talens, & jusqu'à ses
 « infirmités, qui n'étoient à ses yeux que des
 « suites honorables de ses travaux pour les scien-
 « ces. Il crut qu'une femme raisonnable & sensé-

» ble, née dans un état où il est si rare d'épouser
 » celui que le cœur aurait choisi, pourrait ne
 » point regarder comme un malheur de s'unir à
 » un oncle en qui elle était assurée de trouver un
 » ami. Cette union fut heureuse. Sûre de la con-
 » fiance & de la tendresse de son mari, les mou-
 » vemens d'humeur inévitables dans un homme
 » dont l'activité prodigieuse était contrariée sans
 » cesse par ses infirmités, ne paraissaient à M^{de} de
 » la Condamine qu'un malheur de plus dont elle
 » devait le consoler. Quelque longue, quel-
 » qu'infirme qu'ait été la vieillesse de son mari,
 » jamais elle n'a cessé de lui prodiguer les soins
 » les plus tendres, & c'était sans effort. L'idée
 » qu'elle remplissait un devoir sacré à plus d'un
 » titre, soutint son courage; & il lui semblait
 » que soigner la vieillesse de M. de la Condamine,
 » c'était acquitter les dettes de l'humanité. Lors-
 » qu'enfin elle a eu le malheur de le perdre, elle
 » l'a pleuré comme une jeune épouse pleure celui
 » qu'une mort prématurée lui enlève, & comme
 » on pleure une perte irréparable ».

Les détails sur les dernières années & sur la fin
 de M. de la Condamine, intéressent la sensibilité
 des Lecteurs. « Devenu incapable de rien faire
 » d'utile aux sciences, il aimait à s'occuper de ce
 » que les autres faisaient pour elles ».

» Lorsqu'il ne fut plus en état de venir à l'Aca-
 » démie, il voulut du moins parcourir les regis-
 » tres, & lire ceux des Mémoires dont l'objet lui
 » paraissait intéressant. Il essaya même de rendre
 » utiles au Public ces mêmes maladies qui l'em-
 » pêchaient de le servir d'une autre manière. Il
 » proposa un prix sur la nature de l'espèce de ca-
 » taleptie dont il était attaqué. L'Académie de

136 MERCURE DE FRANCE.

» Berlin consentit à en être juge. Il se soumit à de
 » longues expériences d'électricité, qui, malheur-
 » reusement, ne le soulagèrent pas. Enfin, lors-
 » qu'il n'eut plus rien à donner à l'humanité, il
 » lui fit le sacrifice de sa vie. Ayant lu la descrip-
 » tion d'une opération encore peu connue, &
 » qu'on proposait comme salutaire pour la cure
 » de l'hernie dont il était attaqué, il voulut con-
 » sacrer le peu de vie qui lui restait à une épreuve
 » utile. Il se soumit à cette opération, instruisit
 » le Chirurgien qui devait la lui faire, en discuta
 » avec lui tous les détails. L'opération fut secret-
 » te, & aucun mot, aucun signe de douleur ne
 » trahit son secret, même aux yeux de sa femme,
 » que sa tendresse devait rendre si clairvoyante.
 » Il mourut des suites de cette opération, fans que
 » son courage, sa gaieté, son activité se soient
 » démentis un seul instant. Quelque tems après
 » l'avoir subie, il dressa un mémoire de réponses
 » à des questions sur les mœurs des Américains,
 » qu'un Savant étranger lui avait proposés. Peu
 » de jours avant sa mort, il voulut faire confi-
 » dence de son état à un ami, & le premier mot
 » de cette confidence fut un couplet plaisant sur
 » les suites de l'opération qui le conduisait au
 » tombeau. Son ami étonné de ce début, le fut
 » encore davantage lorsqu'après avoir achevé le
 » détail de ses maux : *il faut que vous me quittiez*,
 » dit le mourant ; *j'ai deux réponses à faire ex*
 » *Espagne, c'est le jour de poste : l'ordinaire pro-*
 » *chain peut-être il ne sera plus temps.* Dans les
 » derniers jours où les douleurs lui laissaient à
 » peine une heure de relâche, il fit encore des
 » vers. Semblable à lui-même dans les derniers
 » instans, il fut sans faste comme sans faiblesse,
 » & vit s'approcher la mort du même œil dont il

∞ l'avait bravée tant de fois. Les Lettres, les Sciences & l'humanité le perdirent le 4 Février 1774.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'ACADÉMIE Royale de Musique a donné le Mardi 19 Avril la première représentation d'*Iphigénie en Aulide*, tragédie-opéra en trois actes.

Le Poëme est de M. le B. du R. La musique est de M. le Chevalier Gluck.

On sera étonné, dit l'Auteur du Poëme, qu'en transportant au théâtre lyrique l'un des chef-d'œuvres immortels de Racine, on n'en ait pas emprunté un plus grand nombre de beautés, & sur-tout qu'en conservant quelques-unes des pensées & des images de ce grand Poëte, on se soit servi d'autres expressions que les siennes; mais on nous en a fait une loi. Il a fallu s'y soumettre, ou renoncer à faire connoître en France un genre de musique nouveau, & qu'on n'y avoit pas encore entendu.

A C T E U R S.

Agamemnon, M. l'Arrivée.

158 MERCURE DE FRANCE.

Clitemnestre , femme d'Agamemnon ;
Mademoiselle Duplant.

Iphigénie , fille d'Agamemnon , Made-
moiselle Arnould.

Achille , M. le Gros.

Patrocle , M. Durand.

Calchas , Grand-Prêtre , M. Gelin.

Arcas , Capitaine des Gardes d'Agamem-
non , M. Beauvalet.

Une Grecque , Mademoiselle Rosalie.

Une Esclave Lesbienne , Mademoiselle
Châteauneuf.

Guerriers & peuples Grecs ; femmes Ar-
giennes de la suite des Princesses ;
Prêtresses de Diane , &c.

ACTE I. AGAMEMNON.

Diane impitoyable , en vain vous l'ordonnez

Cet affreux sacrifice ;

En vain vous promettez de nous être propice ;

De nous rendre les Vents , par votre ordre enchaî-
nés.

Non , la Grèce outragée ,

Des Troyens à ce prix ne sera pas vengée.

Je renonce aux honneurs qui m'étoient destinés ;

Et , dût-il m'en coûter la vie ,

On n'immolera point ma fille Iphigénie.

Agamemnon a envoyé, sur la route de de Mycène Arcas pour tromper Clitemnestre & sa fille, & les engager à retourner sur leurs pas, leur supposant qu'Achille infidèle songe à former une autre chaîne.

Cependant les Grecs forcent Calchas de révéler ce que les dieux exigent pour calmer leur courroux. Le Grand-Prêtre cédant à leur fureur, dit que Diane demande que le sang le plus pur soit versé, & que la victime se trouvera, ce jour même, à l'autel.

CALCHAS à Agamemnon.

Vous voyez leur fureur extrême,
Et vous savez des Dieux la volonté suprême.

A G A M E M N O N.

Ah ! ne me parlez plus de ces Dieux que je hais ;

C A L C H A S.

Téméraire ! arrêtez, redoutez leur vengeance.

Par une prompt obéissance

Vous en pouvez encor prévenir les effets :

Soumettez-vous sans résistance

A leurs inflexibles décrets.

A G A M E M N O N.

Peuvent-ils ordonner qu'un père

160 **MERCURE DE FRANCE**

De la main présente à l'autel ,
Et pare du bandeau mortel
Le front d'une victime & si tendre & si chère !
Je n'obéirai point à cet ordre inhumain :
J'entends retentir dans mon sein
Le cri plaintif de la nature.
Elle parle à mon cœur , & sa voix est plus sûre
Que les oracles du destin.

C A L C H A S.

Vous oseriez être parjure :
Le Ciel a reçu vos sermens.

A G A M E M N O N.

Je connois mes engagements.
Sur ces bords malheureux si ma fille appelée
Obéit , je consens qu'elle soit immolée.

C A L C H A S.

On croit tromper les Dieux avec de vains détours ;
Mais jusqu'au fond des cœurs leur oeil perçant fait lire.

S'il faut qu'Iphigénie expire ,
Vous tentez vainement de conserver ses jours :
Malgré vous à l'autel ils sauront la conduire.
Ils y traînent déjà ses pas.

Des cris d'alegresse , & l'empressement

des Grecs annoncent l'arrivée de Clitemnestre & sa fille.

A G A M E M N O N.

Ma fille !.. Je frémis... ô douleur !.. ô tendresse !

C A L C H A S.

Au faite des grandeurs , mortels impérieux ,
Voyez quelle est votre foiblesse,
Rois , sous qui tout fléchit , fléchissez sous les
Dieux.

Clitemnestre & Iphigénie paroissent élevées sur un char antique , accompagnées des femmes de leur suite , de guerriers & de peuples , qui font éclater leur joie par leurs danses & par leurs chants.

Clitemnestre quitte les jeux , & va trouver le Roi. Arcas lui fait la fausse confidence du changement d'Achille , & de l'ordre d'Agamemnon , de fuir loin de l'Aulide. Cette mère irritée , annonce à sa fille la perfidie de son amant ; elle veut en tirer vengeance. Iphigénie reste seule en proie à ses douleurs. Achille vient & se justifie du crime d'infidélité dont Iphigénie l'accuse.

ACTE II. Iphigénie exprime ses craintes

tes de savoir Achille irrité avec le fier
Agamemnon.

IPHIGENIE, aux femmes de sa suite.

Vous essayez en vain de bannir mes alarmes :

Achille est instruit que le Roi

Le soupçonnoit de mépriser mes charmes

Et de trahir sa foi.

Sa gloire offensée en murmure.

Ce soupçon lui paroît une mortelle injure ,

& j'ai lu dans ses yeux tout son ressentiment.

Vous connoissez la fierté de mon père ;

Ils sont ensemble en ce moment.

UNE FEMME de la suite.

L'indomptable lion , ardent , plein de colère ,

Par les traits de l'Amour aisément terrassé ,

Soumis en soupirant , courbe sa tête altière

Et caresse la main du Dieu qui l'a blessé.

Clitemnestre dissipe les alarmes de sa
fille ; elle lui dit que son hymen s'ap-
prête , & que le Roi en ordonne la fête.
Achille trompé par les préparatifs , vient
se féliciter de son bonheur , & les Grecs
ignorant encore quelle est la victime de-
mandée par Diane , font éclater leur joie.
Mais Arcas vient avertir les amans du pro-
jet cruel d'Agamemnon de conduire sa fille

au temple pour l'immoler. Son récit frappe d'horreur la mère, la fille & l'amant.

Les Thessaliens en tumulte jurent de défendre leur Reine ; Clitemnestre implore le secours d'Achille ; ce Prince est furieux & menaçant. Iphigénie veut apaiser Achille, en lui représentant qu'Agamemnon est un père qu'elle aime, un père infortuné qui la chérit. Achille court à la vengeance ; il n'est retenu que par Patrocle son ami, à qui il promet de contraindre son courroux.

ACHILLE à Agamemnon.

Je fais vos barbares projets.

Je fais qu'inhumain & parjure ,

Vous vouliez, sous mon nom, consommer des
forfaits

Dont frémit la nature.

J'en saurai, malgré vous, prévenir les effets ;

Mais vous qui m'avez fait la plus sensible in-
jure ,

Rendez grâce à l'Amour si mon bras furieux
N'a pas encor vengé. . .

AGAMEMNON.

Jeune présomptueux ,

Vous dont l'audace & m'indigne & me blesse ,

Oubliez-vous qu'ici je commande à la Grèce ;

Que je ne dois qu'aux Dieux compte de mes
 desseins,
 Et que vingt Rois, soumis à mon pouvoir su-
 prême,
 Doivent, sans murmurer ; que vous devez vous-
 même,
 Attendre avec respect mes ordres souverains ?

A C H I L L E.

Dieux ! faudra-t-il souffrir ce superbe langage ?
 Votre fille est à moi ; mes droits sont vos ser-
 mens ;
 De mon bonheur votre aveu fut le gage ;
 Vous tiendrez vos engagements.

A G A M E M N O N.

Cessez un discours qui m'offense.
 Quelque soit aujourd'hui qui lui soit destiné,
 C'est à vous d'attendre en silence
 Ce qu'un père & les Dieux en auront ordonné.

A C H I L L E.

Est-ce à moi que l'on parle, & pourroit-on se
 croire ?
 Pensez-vous qu'insensible à la gloire, à l'amour,
 Je vous laisse immoler votre fille en ce jour,
 Et des horreurs consommer la plus noire ?

M A I. 1774.

165

A G A M E M N O N.

Pensez - vous qu'oubliant & mon rang & ma
gloire ,
Je souffre plus long - temps vos superbes dis-
cours ?

D u o.

De votre audace téméraire
J'arrêterai le cours.

A C H I L L E.

De votre fureur sanguinaire
Je sauverai les jours.

A G A M E M N O N.

Audacieux !

A C H I L L E.

Barbare père !

Ensemble.

Tremblez , redoutez ma colère ;
Craignez l'effet de mon ressentiment !

A G A M E M N O N.

Je vous ferai connoître ;

A C H I L L E.

Vous apprendrez peut-être

AGAMEMNON.

Si l'on me brave impunément.

ACHILLE.

Si l'on m'offense impunément.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire ;
Et, si vous m'entendez , ce seul mot doit suffire.

Avant que votre fureur
Immole ce que j'aime ,
Il faut que votre rage extrême
S'apprête à me percer le cœur.

Agamemnon animé par la vengeance ,
veut presser l'horrible sacrifice ; mais la
voix de la nature , plus forte que son res-
sentiment , excite sa pitié pour une fille ,
l'objet le plus digne sa tendresse. Il or-
donne au fidèle Arcas d'accompagner ,
avec sa garde , Clitemnestre & Iphigénie ,
& de les emmener secrètement loin de
l'Aulide.

ACTE III. Les Grecs en tumulte ar-
rêtent Arcas , & ne souffrent point qu'il
enleve aux dieux leur victime. Iphigénie
se dévoue elle-même à la mort ; elle
s'échappe des bras de sa mère ; elle refuse
de suivre Achille qui veut la défendre.

IPHIGÉNIE à Achille.

Arrêtez ! . . Quel est votre espoir ?
Avez-vous cru qu'Iphigénie
Pût oublier sa gloire & son devoir !
Ils lui sont plus chers que la vie.
Ah ! plutôt que de les trahir ,
Plutôt que d'être aux Dieux , à mon père rebelle ,
J'accepterai la mort la plus cruelle ;
Et , de mes propres mains , je saurai m'affranchir
Du criminel secours que vous osez m'offrir.

ACHILLE.

Eh bien ! obéissez , barbare ;
Couvrez chercher le plus affreux trépas ;
A ce temple odieux je marche sur vos pas.
J'y prévien drai le coup qu'on vous prépare.

Il se livre à sa fureur. Les Grecs redoublent leurs cris , & demandent la victime. Clitemnestre s'efforce de retenir Iphigénie ; mais rien , dit - elle , ne peut prolonger le cours de sa vie que les dieux ont marquée du sceau de leur colère ; elle engage sa mère à l'abandonner , & à réunir tous ses vœux pour Oreste son frère. Clitemnestre tombe évanouie dans les bras de ses femmes ; Iphigénie court au temple.

*CLITEMNESTRE aux femmes qui lui
barrent le passage.*

Vous osez retenir mes pas ,
 Perfides ; privez-moi du jour que je déteste.
 Dans ce sein maternel enfoncez le couteau ,
 Et qu'au pied de l'autel funeste
 Je trouve du moins mon tombeau.
 Ah ! je succombe à ma douleur mortelle...
 Ma fille... Je la vois... sous le fer inhumain...
 Que son barbare père aiguïsa de sa main ;
 Un Prêtre , environné d'une foule cruelle ,
 Ose porter sur elle une main criminelle.
 Il déchire son sein... & d'un œil curieux
 Dans son cœur... palpitant... il consulte les Dieux.
 Arrêtez , monstre sanguinaire !
 Tremblez ; c'est le pur sang du Souverain des
 cieux
 Dont vous osez rougir la terre.

Clitemnestre effrayée par les chants du
 sacrifice qui se font entendre , vole à
 l'autel. Calchas , environné d'une foule
 effrénée , s'apprête à répandre le sang
 d'Iphigénie ; Achille , à la tête de ses
 Thessaliens , enlève la victime , & mena-
 ce le peuple ; mais le Ciel se déclare , le
 tonnerre gronde , la foudre embrase l'autel.
 Alors le Grand-Prêtre annonce aux Grecs
 que

que le Ciel est satisfait de leur zèle, de la vertu d'Iphigénie, des pleurs de sa mère, & de la valeur d'Achille; que les vents n'opposent plus d'obstacles à leur gloire & à leur triomphe. L'alégresse succède aux alarmes: l'union d'Achille & d'Iphigénie est célébrée comme le gage de la juste faveur des Dieux.

Jamais le Public n'a montré tant d'empressement & d'enthousiasme que pour cet opéra qui doit faire époque dans la musique Françoisé. Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine, Monseigneur le Comte & Madame la Comtesse de Provence ont honoré le spectacle de leur présence à la première représentation, & ont consacré par leurs applaudissemens, réunis à ceux d'une brillante assemblée, le mérite de cet ouvrage & les grands talens des principaux Acteurs.

Nos Lecteurs peuvent se rappeler à l'occasion de cet opéra la lettre d'un Amateur, rapportée dans le second Mercure d'Octobre 1772, & celle de M. le Chevalier Gluck, imprimée dans le volume de Février 1773.

Ces lettres ont donné le desir de voir ce spectacle à Paris, où son succès justifie

H

170 MERCURE DE FRANCE.

ce qu'elles annonçoient du poëme & de la musique.

Le Poëte a suivi le plan de la tragédie de Racine ; il en a beaucoup abrégé l'action , & retranché l'épisode d'Eriphile. Calchas paroît au premier acte à la place du confident Arcas , ce qui donne du mouvement & de l'intérêt à l'exposition. Le dénouement a pareillement été mis en action au lieu d'être en récit. Le poëme a été distribué en trois actes comme étant la division la plus favorable , & le sujet a fourni , sans contrainte , des divertissemens à chaque acte. Presque toutes les scènes & tous les personnages sont en opposition , ce qui soutient l'intérêt & l'augmente en le variant. Ainsi , sans le secours des machines , & sans l'intervention des dieux , on a fait un spectacle brillant & majestueux.

M. le Chevalier Gluck , après avoir fait plus de quarante opéra Italiens , qui ont eu le plus grand succès sur tous les théâtres où la langue italienne est admise , s'est convaincu , dit l'Amateur que nous avons cité , par une lecture réfléchie des anciens & des modernes , & par de profondes méditations sur son art , que les Italiens s'étoient écartés de la véritable route

dans leurs compositions théâtrales , que le genre François étoit le véritable genre dramatique musical ; que s'il n'étoit point parvenu jusqu'ici à la perfection , c'est moins aux talens des Musiciens François, vraiment estimables , qu'il falloit s'en prendre , qu'aux Auteurs des poëmes , qui, ne connoissant point la portée de l'art musical , avoient dans leurs compositions préféré l'esprit au sentiment , la galanterie aux passions , & la douceur & le coloris de la versification au pathétique de style & de situation.

Exposons présentement les sentimens de M. le Chevalier Gluck sur la musique. Quelque talent , dit-il , dans sa lettre, qu'ait le compositeur, il ne fera jamais que de la musique médiocre , si le Poëte n'excite pas en lui cet enthousiasme sans lequel les productions de tous les arts sont foibles & languissantes. L'imitation est le but reconnu qu'il doivent tous se proposer ; c'est celui auquel je tâche d'atteindre : toujours simple & naturel , autant qu'il m'est possible , ma musique ne tend qu'à la plus grande expression , & au renforcement de la déclamation de la poésie ; c'est la raison pour laquelle je n'emploie point les *trilles*, les *passages*,

ni les *cadences* que prodiguent les Italiens. Leur langue qui s'y prête avec facilité, n'a donc à cet égard aucun avantage pour moi.

J'ai cherché, dit-il encore dans l'épître dédicatoire de son opéra d'Alceste, à réduire la musique à sa véritable fonction., celle de seconder la poésie pour fortifier l'expression des sentimens & l'intérêt des situations. Je me suis donc bien gardé d'interrompre un Acteur dans la chaleur du dialogue, pour lui faire attendre une ennuyeuse ritournelle, ou de l'arrêter au milieu de son discours, sur une voyelle favorable, soit pour déployer dans un long passage l'agilité de sa belle voix, soit pour attendre que l'orchestre lui donnât le temps de reprendre haleine pour faire un point d'orgue.

Je n'ai pas cru non plus devoir passer rapidement sur la seconde partie d'un air, lorsque cette seconde partie étoit la plus passionnée & la plus importante, afin de répéter régulièrement quatre fois les paroles de l'air, ni finir l'air où le sens ne finit pas, pour donner au Chanteur la facilité de faire voir qu'il peut varier à son gré & de plusieurs manières.

un passage. J'ai voulu proscrire tous ces abus contre lesquels depuis long-temps se récrioient en vain le bon sens & le bon goût. J'ai imaginé que la symphonie devoit prévenir les Spectateurs sur le caractère de l'action qu'on alloit mettre sous leurs yeux, & leur en indiquer le sujet ; que les instrumens ne devoient être mis en action qu'à proportion du degré d'intérêts & de passions, & qu'il falloit éviter sur-tout de laisser dans le dialogue une disparate trop tranchante entre l'air & le récitatif, afin de ne pas tronquer à contre-sens la période, & de ne pas interrompre mal à propos le mouvement & la chaleur de la scène. J'ai cru encore que la plus grande partie de mon travail devoit se réduire à chercher une belle simplicité, & j'ai évité de faire parade de difficultés aux dépens de la clarté. Je n'ai attaché aucun prix à la découverte d'une nouveauté, à moins qu'elle ne fût naturellement donnée par la situation & liée à l'expression ; enfin il n'y a aucune règle que je n'aye cru devoir sacrifier de bonne grâce en faveur de l'effet, Voilà mes principes.

M. le Chevalier Gluck a exactement observé ces principes dans la composition de

174 MERCURE DE FRANCE.

la musique d'Iphigénie. Son ouverture est une exposition du genre & du caractère général de l'action ; elle en est l'exposition & l'exorde ; elle se lie même à la scène & en fait partie. La musique du rôle d'Agamemnon est d'un style simple, noble, imposant : celui d'Achille est passionné, rapide, énergique : Calchas a une expression fière & élevée. On gémit, on s'irrite, on s'indigne avec Clitemnestre : Iphigénie intéresse, émeut, attendrit. Les chœurs forment des tableaux sensibles de la joie ou de la passion tumultueuse du peuple. L'orchestre toujours attachée à la scène & à l'Acteur, soutient, anime, fortifie l'action sans l'altérer ; elle concourt à un bel ensemble par des sons toujours analogues, & qui se groupent avec le sujet principal. La plus grande partie de cet opéra est en récitatif, dont le savant Compositeur a varié les formes. Il a employé un récitatif en quelque sorte *parlé*, pour les choses qui ne demandent qu'un simple récit ; récitatif dans lequel des traits d'instrumens, à des distances éloignées, suffisent pour maintenir le ton de l'Acteur : il a employé un récitatif en quelque sorte *déclamé*, & fortifié par de grands traits détachés d'harmonie,

lorsque les paroles renferment un sentiment ; enfin un récitatif en quelque sorte *chanté*, & accompagné, pour exprimer la passion ou un grand intérêt ; & ce dernier récitatif est ordinairement terminé par un air de passion ou de sentiment qui donne les derniers traits & la vie au tableau. Ces récitatifs sont, en général, à la manière des Italiens ; mais les chants tiennent beaucoup de l'ancien style de Lully, cependant avec beaucoup plus d'effets d'orchestre. Il y a des airs d'une modulation simple & douce, des duos de situation, des quatuors bien dialogués, des airs de danse très-agréables ; entr'autre la passacaille & les gavottes du second acte. M. Gluck n'a point fait tous les airs de danse pour cet opéra ; il y a adapté quelques-uns de son opéra de Dom Jouan.

On a trouvé des longueurs dans les divertissemens, ce qui fait l'éloge de la scène qui a de l'intérêt : or l'intérêt souffre d'être long-temps suspendu. Ces divertissemens sont heureusement amenés, mais c'étoit bien l'occasion, comme les auteurs le desiroient, d'y rappeler les mœurs, le costume & les jeux de la Grèce ; ce qui n'a pu être alors exécuté.

On conçoit que les opinions des amateurs doivent être partagées sur ce nou-

176 MERCURE DE FRANCE.

veau genre , ou plutôt sur cette nouvelle forme de musique dramatique ; ils sont tous réunis sur le mérite en général de l'ouvrage & sur la science profonde & les talens du compositeur ; mais ils sont divisés sur le parti que cet habile maître semble avoir adopté. Le récitatif a paru étranger & imité des Italiens , tandis que le chant presque entièrement modulé , étoit dans l'ancienne simplicité françoise. Les uns trouvent en cela , que le compositeur s'est rapproché de la nature & de la vérité ; & leur sentiment ne pouvoit être mieux soutenu ni mieux défendu que par l'homme de génie qui s'enflamme à celui de M. Gluck , & qui dans une lettre imprimée dans un papier public , où l'on ne peut méconnoître son goût exquis pour les arts , vient d'analyser toutes les beautés & les perfections de cet opéra ; d'autres amateurs , dont nous rapportons le sentiment , sans prendre leur parti , trouvent au contraire que le compositeur s'est écarté de l'art & de la vraisemblance. Le principe des arts , disent ces derniers , est l'imitation de la nature ; mais ce principe bien entendu , demande des modifications. C'est moins le vrai que le vraisemblable que l'on doit rechercher dans l'imitation. Voulez-vous rendre scrupu-

seulement le cri simple de la passion , ou les tons familiers du discours , vous ferez un mélange confus de tous les styles ; du trivial avec le composé , du langage ordinaire , & des tons choisis & embellis. On ne trouve plus alors dans votre composition l'*imitation* de la nature , qui en doit différer nécessairement par les procédés mêmes de l'art , le *raisonnable* qui doit être distingué du *vrai* , l'*unité* qui fait l'ame du dessein , la *proportion* qui en fait le caractère. Si vous abandonnez un motif pour suivre tous les tons successifs que présentent les paroles , vous divisez l'attention , vous l'empêchez d'embrasser tout un objet , de le suivre , de s'en pénétrer.

L'imitation dans la musique , comme dans la peinture , est un trait unique , c'est un point où la nature & l'art se réunissent , se servent , & s'embellissent mutuellement. L'art ne se proposant d'imiter à la fois qu'un moment , qu'une action , doit s'arrêter à ce qu'il y a de plus frappant , choisir ce qu'il y a de plus agréable & de plus piquant pour l'effet. Il doit faire une heureuse exagération des beautés éparpillées de la nature ; il doit enfin présenter le beau *raisonnable* qui a l'apparence du *vrai* , & qui est plus en droit

H. v

178 MERCURE DE FRANCE.

de nous plaire. Le génie , en se proposant la nature pour modèle , doit l'aggrandir , l'embellir & la vivifier. Enfin , en simplifiant toujours l'art , vous parviendriez , dit-on encore , à l'affoiblir , à le perdre , à l'anéantir. Mais quelques raisonnemens que l'on oppose , il n'en est pas moins vrai que cet opéra est un ouvrage de génie , qui paroîtra d'autant plus admirable , que l'on en étudiera davantage les beautés & les détails ; ce qui est bien justifié par son grand succès.

Les rôles de cet opéra sont parfaitement rendus par les premiers talens.

Mlle Arnould charme autant qu'elle étonne dans *Iphigénie* par son jeu noble & intéressant , par l'ame & la sûreté de son chant , par une expression toujours vraie & sensible , par sa voix même , qui semble dans cet opéra , prendre plus de corps , de force & d'étendue.

M. l'Arrivée , Acteur & Chanteur consommé , n'a jamais déployé tous ses moyens avec autant d'avantage , d'énergie & de succès , que dans le rôle d'*Agamemnon*.

On a beaucoup applaudi au jeu & au chant de *M. le Gros* qui rappelle dans toute sa force le caractère bouillant , fier & emporté d'*Achille*. *Mlle Duplant* rend

avec supériorité le rôle de *Clitemnestre* par sa représentation , par son organe & par son action. Le rôle de *Calchas* ne peut être joué & chanté avec plus de dignité & de vérité , que par M. *Gelin*. Mlle *Rosalie* chante fort agréablement plusieurs airs dans les divertissemens , ainsi que Mlle *Châteauneuf*. *Patrocle* est très-bien représenté par M. *Durand* ; & *Arcas* par M. *Beauvalet*. Le divertissement du premier acte est de la composition de M. Gardel ; ceux des deux autres , sont de M. Vestris. Ces deux maîtres & les autres premiers talens de la danse y sont fort applaudis ; tels que MM. Despreaux , Lefevre , Simonin , Gardel le jeune , & Mlles Guimard , Pesselin , Asselin , Leclerc , Compain , d'Elfevre , Julie , Cléophile , &c. Mlle Heinel n'ayant pas dansé à cause de l'accident qui lui est arrivé à la répétition de la veille du jour de la première représentation ; Mlle *Dorival* a appris en moins de quatre heures ses entrées , dans la passacaille. Cette très-jeune & très-admirable danseuse y a recueilli tous les suffrages.

On nous a envoyé ces vers pour le portrait de Mlle Dorival.

C'est un enfant, c'est Hébé, c'est l'Amour;
 Mais sur la scène où le Public l'adore,
 Lorsque des Jeux elle conduit la-cour,
 L'enfant n'est plus & l'on voit Terpsicore.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens François ont donné pour l'ouverture de leur théâtre *Cinna*, tragédie, chef-d'œuvre immortel de P. Corneille; & la *gageure*, jolie comédie nouvelle de M. Sedaine. Le compliment d'usage fut prononcé par M. Dugazon & fut très-applaudi. On attend à ce théâtre *Lerédan*, drame nouveau en quatre actes, que l'on répète actuellement.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens donnèrent le lundi 11 Avril, le *Magnifique*, pièce de M. Sedaine, mise en musique par M. Gretry. Le petit drame pour l'ouverture du théâtre, a été joué par M. Julien &

Mesdames Billioni & Moulinghen. Il a été fort applaudi. Ces complimens de clôture & de rentrée, qui sont de la composition de M. Ansaulme, ont de la gaieté, & font ressortir avec avantage le zèle & les talens des acteurs.

*LETTRE à M. L., au sujet d'une fausse
accusation de plagiat.*

M. Je viens de lire dans le second volume du Mercure de ce mois, une lettre de M. le Chevalier de Cubières, où il se plaint des brigandages que l'on se permet dans la Littérature. Il prétend que l'Auteur d'un Madrigal inséré dans le premier volume d'Avril, lui a joué un tour de maraudeur, & qu'il lui a pris l'idée de ce Madrigal. Il cite pour preuve un impromptu qui a été imprimé dans le fameux Almanach des Muses. Je ne transcris ici, ni le Madrigal, ni l'Impromptu; ils se trouvent l'un & l'autre dans la lettre de M. le Ch. de C.

La pensée qui soutient ces deux petites pièces consiste à dire à une Dame qui a été piquée par une abeille, que cet insecte l'a prise pour la Reine des fleurs.

Je crois, dit M. le Ch. de C. que l'idée m'appartient; il est certain que le Madrigal du Mercure a été fait d'après le mien.

A vous parler franchement, Monsieur, je crois que l'idée appartient autant à l'Auteur du Madrigal, qu'à M. de C. Ils me paroissent avoir

puisé dans la même source, & je vous avoue que la facilité qui règne dans le Madrigal me semble devoir lui mériter la préférence: cependant, comme M. de C. assure que l'idée lui appartient, si j'avois l'honneur de le connoître, je lui ferois de très-sincères complimens sur le bonheur qu'il a eu de se rencontrer avec un des plus beaux génies de l'Europe: voici comment le Tasse avoit exprimé cette même pensée; je ne puis résister au plaisir de vous transcrire les vers charmans où elle se trouve.

Aminte raconte de quelle manière a commencé son amour pour Sylvie.

All'ombra d'un bel faggio Silvia e Filli
Sedean' un giorno, ed io con loro insieme,
Quando un' ape ingegnosa, che cogliendo
Se n' giva il mel per que' prati fioriti,
Alle guancie di Fillide volando,
Alle guancie vermiglie, come rosa,
Le morse e le rimorse avidamente;
Ch', alla similitudine ingannata,
Forse un fior le credette. &c.

AMINTA. Sc. 2. V°. 104. &c.

*J'étois assis un jour à l'ombre d'un hêtre ;
avec Sylvie & Philis Une abeille folâtre par-
courant les fleurs de la prairie pour en exprimer
les sucs les plus doux, se fixa sur les joues de
Philis ; sur ces joues vermeilles comme la rose.
Elle les offensa par des piqures répétées. Sé-
duite par la vivacité du coloris, sans doute elle
les prit pour une fleur.*

Peut-on voir un tableau plus frais & plus agréable ? Quelle délicatesse ! quel goût ! que de grâce dans cette répétition *alle guancie, alle guancie* ! Que d'expression dans ces mots *le morse & le rimorse avidamente* ! Toutes ces beautés ont disparu dans les deux pièces dont je vous parlois ; peut-être y auroient-elles été déplacées : quoi qu'il en soit , convenez qu'il est très flatteur pour M. le Ch. de C. d'avoir eu la même idée que le Tasse.

Je suis, &c.

M. D. M. abonné.

Monsieur Joubleau de la Motte, auteur du joli madrigal que nous avons rapporté, nous a aussi écrit pour se plaindre des termes injurieux qui lui sont prodigués de *maraudeur* & de *filou*, bien gratuitement & bien injustement, comme on vient de le dire, parce que le seul hasard l'a conduit avec M. le Ch. de C. dans le même champ, où ils ont cueilli, l'un & l'autre, sans se connoître, une fleur qui ne leur appartenoit pas, mais dont chacun a eu le droit, sans vol ni fraude, de composer son bouquet. Cette pensée d'ailleurs ou cette phrase est du nombre de celles qui se présentent tout naturellement aux Poètes occupés du même objet. Elle est même toute entière, autant que je peux m'en souvenir, dans un ancien Poète français nommé *le Pays*. Eh ! qui ne se rappelle pas encore, à cette occasion, ce couplet charmant de M. Favart, dans *les Amours champêtres* ?

Le Rossignol va chantant
Joyeux de la voir si belle ;

184 MERCURE DE FRANCE.

Le papillon voltigeant

La prend pour la fleur nouvelle, &c.

M. Raugier nous a écrit aussi ses observations sur le prétendu plagiat dont M. le Chevalier de Cubières s'est rendu accusateur. Il cite un livre qui a pour titre, *Menues Poësies de M. Pierre C***, ancien Conseiller au Parlement de Paris, imprimé, après sa mort, à la Haye, 1693, dont il rapporte cette chanson imprimée, pag. 30.

*A une Demoiselle, piquée par une
abeille.*

Cloris dormant dans son jardin,

On dit qu'une folâtre abeille

Osa, sur sa bouche vermeille,

Appuyer son dard inhumain.

Voyant tes lèvres demi-closes,

Elle put se tromper, Cloris;

Avec un si frais coloris,

Qui ne les eût pris pour des roses.

Immédiatement après cette chanson, on lit cette épigramme.

Est-il vrai que Damon, brûlant d'ardeurs nouvelles,

Depuis long-temps, Cloris, aspire à votre main ?

Quoi ! pour être boîteux & laid comme Vulcain,

Pense-t-il être-fait pour la Reine des Belles ?

Enfin nous avons depuis deux ans, entre les mains, ce madrigal de M. Laus de Boissy.

A une Dame piquée par une abeille & abandonnée par son amant qu'elle appeloit Zéphir.

Une abeille vous pique , & Zéphir est parjure :
Ces deux événemens vous arrachent des pleurs.
Rose , de ce destin vous deviez être sûre ,
Quand on est, comme vous, la plus belle des fleurs.

Il y a long - temps, comme l'on voit, que les poètes sont en possession de comparer les lèvres d'une belle à des roses, les époux laids à Vulcain & les aimables personnes à Vénus.

*LETTRE de M. de Villemert, sur son
livre de l'irréligion dévoilée.*

M. En donnant au Public *l'Irréligion dévoilée*, que vous avez annoncée, ainsi que quelques Journaux, je n'ai cru lui offrir, comme vous l'avez dit, qu'un précis de ce que la raison dicte à tous les hommes qui l'écoutent loin du tumulte des passions. Cependant cet Ouvrage vient d'essuyer des contradictions qui m'alarmeroient, si je n'avois pas eu la précaution de le soumettre à l'examen de Théologiens profonds & non suspects. Si, malgré cette précaution, il m'étoit échappé quelque expression qui fût tant soit peu contraire aux principes reçus, je vous prie de vouloir bien insérer dans votre Journal, la déclaration que je fais, qu'elle doit être interprétée dans le sens le plus conforme à ce qui est admis dans l'Eglise & dans l'Etat. Je

186 MERCURE DE FRANCE.

me fais gloire d'être entièrement soumis à l'une & à l'autre Puissance, & je n'ai jamais écrit que pour concourir à la paix & au bon ordre, préférant beaucoup la qualité de citoyen paisible & ignoré à celle d'écrivain téméraire & dangereux.

Je suis, &c.

DE VILLEMERT.

*A Monseigneur le Duc de la Vrillière,
venant poser la première pierre du Col-
lège Royal, le 22 Mars 1774.*

DU Temple des Beaux-Arts relevez les débris.
C'est là que l'on inscrit les Vertus bienfaisantes ;
Dans ces murs désormais nos voix reconnoissan-
tes

Mèleront votre Eloge à celui de Louis.

*Par M. l'Abbé Aubert, lecteur & prof.
royal en littérature françoise.*

*VERS pour mettre au bas du portrait
de Madame la Dauphine.*

Sous-un différent caractère ,
Chaque belle a des traits qui peuvent tout char-
mer ;

L'une entraîne les cœurs, l'autre fait les gagner ;
L'une règne soudain , l'autre parvient à plaire :
Quel triomphe est celui d'une beauté si chère
Fait pour plaire & pour régner !

Par M. de la Louptière.

*VERS pour mettre au bas du portrait de
M. P** , Trésorier de Mgr le Prince de
C** , peints avec les attributs de l'A-
bondance.*

LA Générosité , compagne du Bonheur ,
Met exprès dans les mains la corne d'abondance,
Pour lui faire exercer la douce bienfaisance ,
Et seconder ainsi le penchant de son cœur.

*Par M. M** A** , Castres.*

C'est par erreur qu'on a attribué le portrait
d'Adelaïde , inséré dans le premier volume d'A-
vril , à M. M** , à Castres. Il est de M. M**
A** Castres.



DIALOGUE

DE PÉGASE & DU VIEILLARD.

P É G A S E.

Que fais-tu dans ces champs au coin d'une
masure ?

LE VIEILLARD.

J'exerce un art utile , & je sers la Nature ;
Je désèche un désert ; je sème & je bâtis.

P É G A S E.

Que je vois en pitié tes sens appelant !
Que tes goûts sont changés , & que l'âge te glace !
Ne reconnais-tu plus ton courfier du Parnasse ?
Monte-moi..

LE VIEILLARD.

Je ne puis. Notre maître Apollon ,
Comme moi , dans son temps , fut berger &
maçon.

P É G A S E.

Oui ; mais, rendu bienôt à sa grandeur première ;
Dans les plaines du ciel il sema la lumière ;
Il reprit sa guitarre ; il fit de nouveaux vers ;

Des Filles de mémoire il régla les concerts.

Imite en tout le Dieu dont tu cites l'exemple :

Les doctes Sœurs encor pourraient t'ouvrir leur temple :

Tu pourrais dans la foule, heureusement guidé,

Et suivant d'assez loin le sublime Vadé,

Retrouver une place au séjour du Génie.

LE VIEILLARD,

Mélas ! j'eus autrefois cette noble manie.

D'un espoir orgueilleux honteusement déçu ;

Tu fais, mon cher ami, comme je fus reçu,

Et comme on bafoua mes grandes entreprises,

A peine j'abordai, les places étaient prises.

Le nombre des Elus au Parnasse est complet ;

Nous n'avons qu'à jouir, nos pères ont tout fait.

Quand l'œillet, le narcisse & les roses vermeil-
les

Ont prodigué leur suc aux trompes des abeilles,

Les bourdons sur le soir y vont chercher en vain

Ces parfums épuisés qui plaisaient au matin.

Ton Parnasse d'ailleurs & ta belle écurie,

Ce palais de la Gloire est l'autre de l'Envie.

Homère, cet esprit si vaste & si puissant,

N'eut qu'un imitateur, & Zoïle en eut cent.

Je gravis avec peine à cette double cime,

Où la mesure antique a fait place à la rime ;

Où Melpomène en pleurs étale en ses discours

190 MERCURE DE FRANCE.

Des Rois du temps passé la gloire & les amours.
Pour contempler de près cette grande merveille,
Je me mis dans un coin, sous les pieds de Cor-
neille.

Bientôt M. . . , prompt à me corriger,
M'aperçut dans ma niche & m'en fit déloger.
Par ce Juge équitable exilé du Parnasse,
Sans secours, sans amis, humble dans ma dis-
grace,

Je voulus adoucir par des égards flatteurs,
Par quelques soins polis, mes frères les auteurs;
Je n'y réussis point; leur bruyante séquelle
A connu rarement l'amitié fraternelle:
Je n'ai pu désarmer S. . . . mon rival.
Le Parnasse a bien fait de n'avoir qu'un cheval;
Si nous en avions deux, ils se mordraient sans
doute.

J'ai vu les beaux-esprits; je fais ce qu'il en
coûte.

Il fallut, malgré moi, combattre soixante ans
Les plus grands écrivains, les plus profonds sa-
vans;

Toujours en faction, toujours en sentinelle:
Ici, c'est L. . . G. . . ; plus bas c'est L. . . .
Leur nombre est dangereux. J'aime mieux défor-
mais

Les languissans plaisirs d'une insipide paix.

Il faut que je te fasse une autre confidence:

La poste ; comme on fait , console de l'absence :
 Les frères , les époux , les amis , les amans
 Surchargent les couriers de leurs beaux senti-
 mens :

J'ouvre souvent mon cœur en prose ainsi qu'en
 rime ;

J'écris une sottise ; aussi-tôt on l'imprime.

On y joint méchamment le recueil clandestin
 De mon cousin Vadé , de mon oncle B. . .

Candide , emprisonné dans mon vieux secrétaire ,
 En criant *tout est bien* , s'enfuit chez un libraire.
 Jeanne & la tendre Agnès , & le gourmand Bon-
 neu

Courent en étourdis de Genève à Breslau.

Quatre Bénédictins avec leurs doctes plumes
 Auraient peine à fournir ce nombre de volumes.
 On ne va point , mon fils , fût-on , sur toi , monté ,
 Avec ce gros bagage , à la postérité.

Pour comble de malheur , une foule importune
 De bâtards indiscrets , rebut de la fortune ,
 Nés le long du Charnier , nommé des Innocens ,
 Se glisse sous la presse avec mes vrais enfans.

C'en est trop. Je renonce à tes neuf Immortel-
 les ;

J'ai beaucoup de respect & d'estime pour elles ;
 Mais tout change , tout s'use , & tout amour
 prend fin ;

Va , vole au mont-sacré ; je reste en mon jardin.

P É G A S E.

Tes dégoûts vont trop loin , tes chagrins sont
injustes.

Des arts , qui t'ont nourri , les Déeses augustes
Ont mis sur ton front chauve un brin de ce lau-
rier

Qui coëffa Chapelain , Desmarets , St Didier.
N'as-tu pas vu cent fois , à la tragique scène ,
Sous le nom de Clairon , l'altière Melpomène ,
Et l'éloquent le Kain , le premier des acteurs ,
De tes drames rempans ranimant les langueurs ,
Corriger , par des tons que dictait la Nature ,
De ton style ampoulé la froide & sèche enflure ?
De quoi te plaindrais-tu ? Parle de bonne foi :
Cinquante bons esprits , qui valaient mieux que
toi ,

N'ont-ils pas , à leurs frais , érigé la statue
Dont tu n'étais pas digne , & qui leur était due ?
Malgré tous tes rivaux , mon écuyer Pigal
Posa ton corps tout nu sur un beau pié-d'estal ;
Sa main creusa les traits de ton visage étique ,
Et plus d'un connoisseur le prend pour une anti-
que.

Je vis M... à le mordre attaché ,
Consommer de ses dents tout l'ébène ébreché.
Je vis ton buste rire à l'énorme grimace

Viens donc rire avec nous , viens fouler à tes pieds
De

De tes sots ennemis les fronts humiliés.
 Aux sons de ton sifflet vois rouler dans la crotte
 S... sur C..., P... sur N...
 Leurs clameurs un moment pourront te divertir.

LE VIEILLARD.

Les cris des malheureux ne me font point plaisir.
 De quoi viens-tu flatter le déclin de mon âge ?
 La jeunesse est maligne, & la vieillesse est sage.
 Le Sage, en sa retraite, occupé de jouir,
 Sans chercher les humains, & pourtant sans les
 fuir,

Ne s'embarrasse point des bruyantes querelles
 Des auteurs ou des Rois, des moines ou des bel-
 les.

Il regarde de loin, sans dire son avis.

.
 Dans ses champs cultivés, à l'abri des revers,
 Le Sage vit tranquille & ne fait point de vers.
 Monsieur . . . , pour le bien du Royaume,
 Préfère un laboureur, un prudent économe
 A tous nos vains écrits qu'il ne lira jamais.
 Triptolême est le Dieu dont je veux les bienfaits.
 Un bon cultivateur est cent fois plus utile
 Que ne fut autrefois Hésiode ou Virgile.
 Le besoin, la raison, l'instinct doit nous porter

A faire nos moissons plutôt qu'à les chanter.
 J'aime mieux t'atteler toi-même à ma charrue,
 Que d'aller sur ton dos voltiger dans la nue.

P É G A S E.

Ah ! doyen des ingrats ! ce triste & froid discours
 Est d'un vieux impuissant qui médit des amours.
 Un pauvre homme épuisé se pique de sagesse.
 Eh bien ! tu te sens faible ; écris avec faiblesse ;
 Corneille, en cheveux blancs, sur moi caracola ,
 Quand , en croupe avec lui , je portais Attila :
 Je suis tout fier encor de sa course dernière.
 Tout mortel jusqu'au bout doit fournir sa car-
 rière,

Et je ne puis souffrir un changement grossier.
 Quoi ! renoncer aux arts , & prendre un vil mé-
 rier !

Sais-tu qu'un villageois sans esprit, sans science,
 N'ayant pour tout talent qu'un peu d'expérience,
 Fait jaunir dans son champ de plus riches mois-
 sons.

Que n'en eut Mirabeau par ses nobles leçons ?
 Laisse un travail pénible aux mains du merce-
 naire ,
 Aux journaliers la bêche, aux maçons leur éque-
 re.

Songe que tu naquis pour mon sacré vallon.
 Chante encore avec Pope, & pense avec Platon ;
 Ou rime , en vers badins , les leçons d'Épicure ,

Pour la dernière fois veux-tu me monter ?

LE VIEILLARD.

Non.

Apprends que tout système offense ma raison.

Plus de vers, & sur-tout plus de philosophie.

P É G A S E.

Eh bien ! végété & meurs. Je revole à Paris

Présenter mon service à de profonds esprits ;

Les uns , dans leurs greniers , fondant des républiques ;

J'en connais qui pourraient , loin des profanes yeux ,

Sans le secours des vers , élevés dans les cieux ,

Emules fortunés de l'Essence éternelle ,

Tout faire avec des mots , & tout créer comme elle.

Ils ont besoin de moi dans leurs inventions.

J'avais porté René parmi ses tourbillons ;

Son disciple plus fou , mais non pas moins superbe ,

lij

Etoit monté sur moi.

J'ai des amis en prose & bien mieux inspirés

Que tes héros du Pindé aux rimes consacrés :

Je vais porter leurs noms dans les deux hémisphères.

LE VIEILLARD.

Adieu donc : bon voyage au pays des chimères.

A R T S.

G R A V U R E S.

I.

La Soirée des Tuileries, estampe d'environ 12 pouces de haut sur neuf de large, gravée d'après le tableau de Baudouin, Peintre du Roi, par Simonet. A Paris, chez Bazan & Poignant, Marchand d'Estampes, rue & Hôtel Serpente, prix 3 liv.

CETTE estampe fait suite à celles gravées d'après les compositions du même Peintre, par les sieurs Choffard, Delaunay, &c. Cette suite se trouve à la même adresse ci-dessus désignée.

I I.

Joueuse de Cistre, estampe agréable & d'un burin élégant & moëlleux, par J. G. Müller, d'après le tableau de M. Wille fils. Cette estampe est dédiée à M. le Baron de Thun, Ministre Plénipotentiaire de S. A. S. Mgr le Duc de Vürtemberg à la Cour de France; elle a environ 11 pouces de haut sur 9 de large; prix, 36 sols. A Paris, chez Chereau, graveur, rue St Jacques, près les Mathurins.

I I I.

Les Mœurs du Temps. Le sujet est exprimé par ces mots : *On épouse une femme, on vit avec une autre, & l'on n'aime que soi*. Cette estampe est gravée avec beaucoup de talent par M. Ingouf l'aîné, d'après le dessin de M. Freudenberg. Elle est dédiée à M. J. de Turckheim fils. Elle a environ 15 pouces de hauteur & 12 de largeur. A Paris, chez Buldet, marchand, rue de Gèvres.

G É O G R A P H I E,

I.

NOUVELLE Carte de la Pologne démembrée, plus détaillée & plus exacte que la précédente, conforme au Traité de parrage actuellement ratifié par la diète, par M. Brion, Ingénieur - Géographe du Roi. Prix 12 sols. A Paris, chez l'auteur, rue St Jacques, maison de M. Esnaus, Marchand d'estampes.

I. I.

Hémisphère austral ou antarctique. Cette Carte très curieuse, d'une projection nouvelle & de la plus grande utilité, est de l'invention & dirigée par les soins de M. le Duc de Croy, Seigneur dont on connoît le goût, la sagacité & les recherches profondes, concernant les sciences physiques & astronomiques.

M. le Duc de Croy a senti qu'un hémisphère austral terminé par l'équateur, n'eût pas répondu au but qu'il se proposoit, de représenter tous les pays fréquentés par les Navigateurs, tant dans les

mers des Indes orientales, que dans la partie méridionale de la mer du sud ; mais au moyen d'un globe monté d'une manière particulière & très-commode, qu'il a imaginé, il a reconnu qu'en plaçant le zénith à 140 degrés de longitude orientale de l'île de Fer, & à 66 degrés 32 minutes de latitude australe, c'est-à-dire, sous le cercle polaire antarctique, l'on jouissoit des côtes de *Malabar*, & de *Coromandel*, de *Macao* & de *Canton*, Ports importants de la Chine, & des îles voisines dans la mer orientale. Il a donc adopté cette projection oblique, qui a l'avantage de montrer du même coup d'œil l'ensemble de toutes les mers, côtes & ports fréquentés par les Européens dans l'hémisphère antarctique, ainsi que les environs & entre les deux tropiques pour la partie principale. On y voit tout à la fois toutes les routes faites & celles qui restent à faire, pour avoir la connoissance complète de notre globe, & l'ensemble de tous ces endroits dans leurs justes rapports.

Il s'est trouvé plus de positions certaines qu'on ne croit, pour placer avec précision les principaux endroits de cet

hémisphère. Il y a aussi un grand nombre d'autres lieux, dont la position est presque aussi sûre par l'exactitude & la proximité des routes des vaisseaux qui partent de points certains. Les routes, sur-tout de MM. Cook & de Bougainville, donnent avec une grande justesse le détail de la mer du sud, & les observations astronomiques qui déterminent le cap *Horn*, *Fakland*, le cap de *Bonne-Espérance*, l'île de *France*, *Pondichéry*, *Batavia*, *Canton*, *Manille*, le port *Praslin*, *Taïti*, la nouvelle *Zélande*, la terre de *Diémen*, &c.

On n'a oublié dans cette Carte aucune des routes principales connues : on s'est attaché sur-tout à marquer celles qui ayant passé à travers des mers peu connues, contribuent à en constater l'étendue. Par ce moyen, on voit l'ensemble de ce qui a été connu & parcouru ; & par les endroits vuidés, on juge d'abord de ce qui reste à connoître, ainsi que des voyages les plus utiles qui sont à faire, & de la manière dont on doit s'y prendre.

Il a paru encore très-intéressant de tracer avec exactitude & en très-petits points jaunes, les contours des *antipodes*.

de l'Europe, & d'indiquer les principales villes, avec leurs noms écrits de l'autre sens & d'un caractère plus foible; ainsi, l'on aura la satisfaction de reconnoître au juste la position des antipodes, leurs rapports avec leurs endroits voisins dans cet hémisphère; & les Navigateurs qui parcourent les mers inconnues, reconnoîtront successivement à quoi répond le point où ils pourront le trouver, & ce qui n'est pas moins avantageux, de pouvoir comparer les différences de température & d'endroits habitables, quoiqu'à pareille latitude.

Enfin, cette Carte par la disposition que lui a donnée M. le Duc de Croy, & qui en a fait lui-même tracer exactement toutes les routes d'après les journaux anciens & nouveaux, peut servir de Carte générale pour toutes les mers de l'hémisphère opposé, & pour les ports de commerce qui y sont compris. En effet, comme il faut toujours passer entre l'Afrique & l'Amérique, dès que l'on a atteint le cap *Frio*, ou les îles de la *Trinité* ou de *Ste Hélène*, on entre dans les mers indiquées sur cette Carte; & l'on trouve tous les endroits par lesquels on peut faire le tour du globe; savoir, en pas-

202 MERCURE DE FRANCE.

-sant entre l'île *Formose* & *Manille*, ou
 entre *Manille* & la *nouvelle-Guinée*, ou
 par le détroit de l'*Endeavour*, découvert
 par M. Cook en 1770, ou enfin, en dou-
 blant le cap de *Demien* qui est le plus
 court, ainsi que toutes les routes faisables
 pour le tour du monde, en passant par
 les caps *Horn* & de *Bonne-Espérance*,
 qu'il faut toujours doubler. La Carte ra-
 mène enfin jusqu'à l'île *Ste Hélène* &
 celle de la *Trinité* par où l'on est entré &
 par où il faut toujours revenir: ainsi, on
 a l'ensemble général sous les yeux; ce
 qu'on n'auroit pas dans un hémisphère
 terminé par l'Equateur.

Cette Carte a été exécutée avec beau-
 coup de netteté & de précision par M.
 Robert de Vaugondi, & se trouve chez
 lui, quai de l'Horloge. Prix 3 liv. en
 feuille, & 5 liv. collée sur toile; on
 conseille de la prendre sur toile, parce
 qu'elle est plus solide, & qu'elle a l'a-
 vantage, au moyen de quatre anneaux de
 rubans aux quatre coins, de pouvoir s'at-
 tacher en tous sens, étant une carte ronde
 qu'il faut tourner à mesure. On trouve
 aussi chez M. de Vaugondi, des globes
 exécutés à la manière de M. le Duc de

Croy , qui rendent plus facile l'examen
des pôles.

TOPOGRAPHIE.

*Plan historique de la Ville de Paris & de
ses Fauxbourgs , son accroissement de-
puis Philippe Auguste jusqu'au règne
de Louis XV, d'après Sauval, Felibien,
Dom Bouquet , Dom Bernard de
Montfaucon & autres Historiens, &
d'après les pièces justificatives, ordon-
nances, édits & déclarations; dédié &
présenté au Roi par le sieur Moirhey,
Ingénieur-Géographe du Roi, & Pro-
fesseur de Mathématiques des Pages
de LL. AA. SS. les Princes de Conty
& de la Marche. Ce plan se vend à
Paris, chez l'Auteur , rue de la Harpe,
la porte cochère vis-à-vis la Sorbonne,
& chez Crepy, Marchand d'Estampes,
rue S. Jacques. Prix 12 livres.*

Ce plan est en huit feuilles , qui s'as-
semblent & forment une carte topogra-
phique d'environ trois pieds & demi de
haut , sur quatre & demi de large. Cette
carte présente dans des plans particuliers

L vj

les différens accroissemens de Paris depuis Philippe Auguste jusqu'à nos jours. Ces plans indicatifs sont d'autant plus satisfaisans, que l'Auteur a eu soin d'écarter toute conjecture pour se conformer aux récits des historiens les plus fidèles & les plus avérés. Le plan actuel de Paris est très-bien développé. On voit avec plaisir que l'Auteur, dans la description de ce plan, marche sur les traces de l'Abbé de la Grive, Auteur d'une topographie de Paris, très-circonstanciée. La clôture de Philippe Auguste, l'enceinte de Charles V & de Charles VI, & la clôture de Louis XIII, sont marquées sur ce nouveau plan. M. Moithey l'a de plus enrichi des plus beaux monumens qui font l'ornement de la Capitale de la France. Tout ceci est exécuté avec la netteté, l'exactitude & l'érudition nécessaires pour faire distinguer ce plan historique de ceux qui ont été publiés précédemment.



M U S I Q U E.

L.

Pièces d'orgue , messe en ton majeur ;
dédiées à Madame de Montmorency La-
val, Abbessé de l'Abbaye royale de Mont-
martre; composées par M. Benaur, Maître
de clavecin. Prix 3 liv. A Paris , chez
l'Auteur , rue Gît-le cœur , la deuxième
porte cochère à gauche en entrant par
le Pont-neuf , & aux adresses ordi-
naires.

Il faut lire l'avertissement, dans lequel
l'auteur donne les moyens d'employer ,
exécuter & varier sa musique suivant les
circonstances. Il continuera de compo-
ser des messes & magnificat dans tous
les tons.

P R.

Sei duetti per due flauti traversi , del
Signor Cauciello , primo flauto del Ré
de Pologina. Prix 6 liv. A Paris , chez
M. Garnier , de l'Académie Royale de
musique , rue St Honoré , près la croix
du Trahoir ; maison de M. Cader, Apothé-

206 MERCURE DE FRANCE.

caire ; chez M. de la Chevardiere , rue du Roule , à la croix d'or ; & aux adresses ordinaires de musique. A Lyon , chez M. Castaud. A Toulouse chez M. Brunet.

I I I.

XVIII Recueil périodique d'ariettes d'opéra - comiques & autres , arrangées pour le forté piano & pour le clavecin , par M. Pouteau , organiste de St Jacques de la Boucherie & de St Martin-des-champs , & maître de clavecin. Le violon peut accompagner , en jouant à l'unisson , le premier dessus de chaque air ; année 1773 , mois d'Octobre.

Il en paroîtra un recueil tous les mois jusqu'à la concurrence de douze. L'abonnement est de 12 liv. pour Paris , & de 18 liv. pour la province , franc de port.

L'on souscrit à Paris , chez l'auteur , rue Planche Mibray , à l'Image Notre Dame ; M. Bouin , marchand de musique , rue St Honoré près St Roch , & Mlle Castagnery , rue des Prouvaires.

I V.

Recueil d'ariettes d'opéra-comiques , & autres , avec accompagnement de gita-

te, par M. Tiffier, de l'Académie royale de musique; œuvre V. Prix, 7 liv. 4 sols. A Paris, chez l'auteur, rue St Honoré près l'Oratoire, à la gerbe d'or; & aux adresses ordinaires de musique.

V.

Nouvelle méthode pour apprendre à jouer de la harpe, avec la manière de l'accorder, par P. J. Meyer, maître de harpe; mise au jour par M. Bouin; œuvre IX^e. Prix, 6 liv. A Paris, chez M. Bouin, maître de musique, rue St Honoré près St Roch;

Et Mlle Castagnery, rue des Prouvaires, Et à Lyon, Lille, Bordeaux, &c. chez les Marchands de musique.

ARCHITECTURE.

Principale façade de l'Hôtel des Monnoies, exécutée à Paris, sur les dessins de M. Antoine, Architecte; & gravée par le sieur Poulleau. Prix 2 liv. 8 sols. A Paris, chez Chereau, rue St Jacques, aux deux piliers d'or,

& chez le sieur Poulleau , place de
l'Estrapade , près le Corps-de-Garde.

CETTE gravure est dédiée par l'Architecte , à M. l'Abbé Terray , Ministre d'Etat , Contrôleur-Général des Finances , Commandeur des Ordres de Sa Majesté , Directeur & Ordonnateur Général des Bâtimens , Jardins , Arts , Académies & Manufactures Royales. Ce bâtiment considérable & qui fait un nouvel ornement de la Capitale dans la situation la plus remarquable , est un chef-d'œuvre de construction ; le plan est d'un style simple , imposant & convenable à sa destination.

MÉTÉORE.

*Extrait d'une lettre écrite de Gujan , près
le bassin d'Arcachon , distant de Bor-
deaux de dix lieues , le 27 Mars
1774.*

LE 24 Mars , la matinée ayant été très-belle , le soleil fort chaud & le vent au nord , nous aperçûmes vers le sud , à

une heure après midi , un nuage d'un rouge foncé , qui s'augmenta assez pour nous cacher entièrement le soleil , & qui , parvenu à notre zénith , nous jeta , pour ainsi dire , dans l'obscurité. Vers les trois heures , ce nuage s'ouvrit à l'est : il en sortit une colonne de deux pouces de diamètre , de la même matière & de la même couleur que paroissoit être le nuage. Elle descendit jusques sur les marais de Certes ; sa chute fit élever l'eau & la terre à deux toises de hauteur ; elle s'accrut sensiblement au point que sa base remplissoit l'espace d'une toise & demie , son milieu de deux toises & demie , se perdant en cône obtus , dans le nuage d'où elle sortoit , par une courbe de deux pieds de diamètre , montrant en tout une hauteur de dix - huit à vingt toises. Il en sortoit de temps en temps de petits nuages sous la forme d'animaux quadrupèdes qui , s'y réunissant bientôt , nous paroissent grimper jusqu'à ce que nous les perdions dans l'obscurité. Le vent passa au sud jusqu'à cinq heures & demie qu'il devint nord ouest.

A l'ouest de la colonne , nous ne vîmes que du noir & beaucoup d'agitation dans le fluide dont elle étoit composée. Les

210 MERCURE DE FRANCE.

habitans de Certes, placés à son est, virent sortir de sa base, du feu & une fumée épaisse, qui répandit une odeur de soufre insupportable, & fut accompagnée d'un vent assez impétueux pour transporter au loin la charpente d'une grange. Cette colonne quitta la terre, & porta sa base dans le bassin d'Arcachon. On aperçut trois autres petites colonnes vers le nord, à six pieds de distances l'une de l'autre; elles ne descendirent qu'à dix ou douze pieds, & parurent remonter dans le nuage quelques momens après. Une forte explosion annonça la chute de la foudre, qui tomba effectivement à demi-lieue au sud de la colonne, sur un des parcs à brebis de M. de Ruat, vis-à-vis le château de ce Seigneur. Ce parc fut bientôt réduit en cendres. Il succéda à ce coup de tonnerre une grêle sèche, de la grosseur d'une noix. La Paroisse du Teich, & partie de celle de Gujan en furent accablées pendant vingt-sept minutes. Ce phénomène nous a occupés pendant plus de trois quarts d'heure. On avoit entendu vers le nord, avant l'orage, un bruit souterrain qui dura quatre minutes.

ANECDOTES

I.

Le Connétable de Lesdiguière étoit de Languedoc : son père, qui n'étoit pas riche, étoit Cadet d'une ancienne maison de noblesse ; il étoit lui-même cadet de plusieurs enfans ; il s'avisa un jour, étant encore fort jeune, d'aller voir un de ses parens qui avoit un château, & tenoit un assez grand état dans la province ; le Seigneur Châtelain avoit compagnie chez lui, & reçut assez froidement son jeune parent. Il sentit le mauvais accueil qu'on lui faisoit, mangea beaucoup à souper, parce qu'il avoit faim, & alla se coucher.

Il étoit né fier & sensible ; excellentes dispositions pour faire fortune quand on y joint, comme il le fit, de l'intelligence, de l'activité & de la conduite ; le lendemain il partit, & fit une espèce de vœu de ne pas remettre les piés dans le pays, qu'il ne fût devenu au moins aussi grand Seigneur que son parent ; il se jeta dans le premier régiment d'in-

212 MERCURE DE FRANCE.

fanterie qu'il trouva , & débuta par y être simple soldat. On lui demandoit un jour comment il avoit pu faire pour devenir de simple soldat, Connétable de France ; il répondit qu'il n'avoit employé pour cela qu'un moyen très simple ; qu'il n'avoit jamais remis au lendemain ce qu'il avoit pu faire la veille. Louis XIII, à qui tout faisoit ombrage , lui demandoit un jour quel besoin il avoit de traîner toujours 500 Gentilshommes à sa suite : « Je n'ai pas besoin d'eux , » Sire, lui répondit-il ; mais ils ont besoin de moi ».

I I.

Un homme de néant nommé Valenzuela, avoit plu au Roi d'Espagne, dont il devint le favori, & qui l'honora de la grandesse ; les Grands regardèrent cette promotion comme un affront fait à leur Corps ; un d'eux prit la chose plus à cœur , & fit vœu de ne pas voir le jour , tant que Valenzuela seroit Grand-d'Espagne. En effet il se renferma dans son appartement dont il fit boucher tous les jours. Son valet-de-chambre entroit tous les matins dans l'appartement, pour lui porter sa nourriture ; il lui deman-

doit quel temps il faisoit , quelle nouvelle on débitoit , & si son Boucher n'étoit point devenu Grand-d'Espagne. Le valet , après avoir répondu à toutes ces questions , sortoit & ne rentroit plus dans l'appartement que le lendemain. La fortune de Valenzuela dura peu ; il fut disgracié , privé de tous ses emplois & de la grandesse. Le Grand consentit alors de revoir la lumière.

I I I.

Les deux premiers vers de la belle tragédie de Mithridate de M. Racine , sont :

On nous a fait , Arbate , un fidèle rapport ;
Rome , en effet , triomphe , & Mithridate est mort.

Lorsqu'on la représenta pour la première fois , un plaisant dit dans le parterre après ces vers : « Nous pouvons nous en aller , Messieurs ; la pièce est finie. »

I V.

Le Maire d'une ville de Languedoc dit un jour au Gouverneur de cette province : « Monseigneur, deux choses ont

» toujours incommode vos prédéces-
 » seurs, lorsqu'ils sont venus prendre
 » possession de leur gouvernement : Les
 » cousins & les longues harangues : Je
 » prie Dieu qu'il vous garantisse du pre-
 » mier de ces fléaux , & pour ma part ,
 » du moins , je vous garantirai du se-
 » cond ».

*DÉCLARATIONS, ARRÊTS,
 LETTRES-PATENTES, &c.*

I.

DÉCLARATION du Roi , portant règlement
 concernant les Mémoires à consulter , enregistrée
 au Parlement le 26 Mars 1774. Il ne pourra
 être imprimé aucuns mémoires , consultations ou
 autres écrits que sur les affaires contentieuses , &
 seulement lorsque l'affaire sera devenue contra-
 dictoire, il est défendu aux parties de faire imprimer ; il est pareillement défendu d'exposer en
 vente aucuns mémoires qu'après l'année du ju-
 gement définitif.

I I.

Déclaration du Roi , interprétatoire de l'édit du
 mois de Février 1772 , portant règlement pour la
 procédure enregistrée au Parlement le 28 Mars
 1774.

I I I.

Des lettres-patentes du Roi portent ratification du contrat de vente passé entre le Roi & le Comte d'Eu. Par ce contrat, le Comte d'Eu cède à Sa Majesté tous ses biens, moyennant la somme de douze millions, payable aux termes convenus, & s'en réserve l'usufruit.

I V.

Un arrêt du conseil d'état du Roi porte que Sa Majesté voulant simplifier la comptabilité de ses recettes générales, les états des charges de ces recettes tant des pays d'élections que des pays d'Etats & pays conquis, ceux des Domaines & bois, des charges assignées sur les fermes & sur les gabelles, ainsi que ceux des gages des différentes Cours, ne contiendront plus, à compter de l'année dernière 1773, que les gages & augmentations de gages, taxations & attributions attachés aux offices de justice, police & finance, les fiefs & aumônes, les indemnités & autres objets non susceptibles de remboursement, sinon ceux des quittances de finance provenant de liquidations des offices des Cours supprimées depuis 1771.

A V I S.

I.

M. BUCHOZ, médecin de Mgr le Comte de Provence, de Mgr le Comte d'Artois & de feu le Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar.

connu par différens ouvrages utiles qu'il a mis au jour, tant sur la botanique & la matière médicale, que sur l'histoire naturelle & économique du royaume, qu'il est sur le point de finir, & par le traitement particulier qu'il a publié pour les maladies de poitrine, continue journellement à faire de nouvelles recherches pour pouvoir parvenir à une guérison complète & radicale de maladies aussi désespérées, & malheureusement trop fréquentes dans cette capitale; il a eu l'avantage d'y avoir eu quelques succès, quand les malades ne se sont pas écartés du traitement qu'il leur a prescrit. Son zèle pour le bien de l'humanité, le portera dans ces cas, ainsi qu'en toutes autres maladies, à donner les mêmes secours aux pauvres qu'aux riches; il s'y prêtera même d'autant plus volontiers, qu'ayant fini la plus grande partie des travaux dans lesquels il étoit engagé, il lui restera une plus grande partie de son temps qu'il donnera au service des malheureux. Il est aussi parvenu à découvrir, dans les trois règnes de la Nature, un vrai spécifique pour les fleurs blanches des femmes, soit qu'elles leur proviennent par défaut de digestion, soit par quelque vice dans le sang ou dans la lymphe; il emploie encore avec succès l'électuaire de Marquet pour la guérison des maladies vénériennes, des dartres & en général pour purifier la masse du sang.

Son adresse est actuellement *rue Haute-Feuille près celle des Cordeliers, vis-à-vis un Charron.*

I 4.

Les personnes qui voudront faire usage des eaux minérales de Bussang pourront s'adresser au sieur Thouvenel, censitaire & propriétaire desdites

dites eaux , résidant à Remiremont en Lorraine : il les fera parvenir en caisses à MM. les Commettans , par la voie des voitures publiques , ou directement par des voitures particulières , lorsque la quantité des eaux commises le requerra , & sera de 800 à 1400 bouteilles. En employant cette seconde voie , il les vend , à Paris & à Lyon , à 20 sols la bouteille , pinte mesure de Paris , franche de voiture , acquits & autres droits ; & , dans les autres villes du royaume , à un prix proportionné , relativement à la distance de ces deux villes aux sources des eaux de Bussang , qui est d'environ 80 lieues.

Les personnes qui voudront traiter avec le censitaire par lettres , sont priées de les faire affranchir ou contresigner ; mais cette précaution deviendra inutile dans les cas où l'on commettra positivement de ces eaux.

I I I.

Le sieur Odiot , peintre & vernisseur du Roi , a trouvé le secret d'émailler sur la dorure toutes sortes de couleurs imitant les pierres précieuses , tout ce qui concerne la décoration des appartemens , baguettes , consoles , bois de fauteuils & autres , même sur les métaux ; le tout assortissant aux étoffes auxquelles cette façon d'émailler donne un relief absolument distingué : elle ne craint point l'eau.

Sa manufacture & son magasin viennent d'être établis , aux Armes de France , sur le Boulevard de la Porte Saint-Martin , vis-à-vis du trottoir. Le Public y trouvera ce qu'il peut désirer , dans ce genre , de plus parfait & d'un goût nouveau.

K

NOUVELLES POLITIQUES.

De Constantinople, le 4 Mars 1774.

ON écrit de Smyrne que les troubles excités par les gens d'Ayas Aga, sont entièrement dissipés, & que le Chef de ces espèces de brigands a été chassé de la ville par le commandant des Janissaires.

On continue les travaux à l'arsenal pour augmenter la flotte ainsi que la fonte des canons & l'exercice des canoniers & des Ingénieurs. On attend avec impatience l'escadre Tunisienne qu'on dit avoir déjà paru sur les côtes de la Morée & qu'on espère voir bientôt entrer aux Dardanelles, si elle évite la rencontre des Vaisseaux ennemis. On attend aussi quelques bâtimens de renfort des régences d'Alger & de Tripoli.

De Syrie, le 5 Décembre 1773.

Le navire Anglois le *Parker Gallé*, arrivé de Londres en cette rade, a remis au Sr Astier, Consul de France, une caisse contenant une grande coupe d'argent, avec son couvercle, & une sous-coupe; sur cette coupe est gravée une inscription qui atteste les services rendus par ce Consul à la Nation Angloise, après la mort du Consul d'Angleterre, & la reconnoissance de la compagnie des Négocians d'Angleterre qui commercent dans les mers du Levant.

Des Frontières de la Pologne, le 26 Mars

1774.

Les lettres qu'on reçoit de Russie, représentent la rébellion de Pagatichew comme un feu qui gagne, chaque jour, du terrain. On commence à douter de la prise de Clisnow, & l'on n'est pas sans inquiétude sur la ville d'Orenbourg. Le Général Bibikow attend, à ce que l'on dit, de nouveaux renforts, & sur-tout quelques corps de cavalerie qui lui sont nécessaires pour donner la chasse aux essaims de révoltés qui voltigent dans les vastes plaines de la Russie Orientale & portent le ravage ou l'esprit de rébellion dans une étendue de plus de six cents lieues. On apprend que le Chef des rebelles continue à publier des manifestes au nom de Pierre III; que par un dernier Ukase il a affranchi tous les payfans de la couronne, & que les Tartares Budziaks que l'Impératrice a fait transporter, après la prise de Bender, sur les rives du Volga, se sont armés pour se ranger sous ses drapeaux.

De Warsovie, le 19 Mars 1774.

L'affaire des Dissidens rencontre de jour en jour de nouvelles difficultés, & l'on prétend que les Evêques n'épargnent rien pour la faire traîner en longueur. Le Général-Major Wilezewski, Nonce de Wilna, & l'un des trois opposans aux traités de partage, a fait éclater son zèle pour la religion dominante de sa patrie, & s'est efforcé de prouver, dans un discours véhément, qu'on ne devoit point acquiescer aux demandes des Dissidens. Cependant plusieurs articles relatifs à cette affaire

K ij

sont déjà réglés ; mais ils ne sont point encore connus.

Les Délégués ont décidé , ces jours derniers, que la République enverroit une Députation aux trois Cours alliées , au sujet des nouvelles hostilités faites par les Prussiens. Le Comte Braniki , Grand Général de la Couronne , a été nommé pour se rendre à la Cour de Pétersbourg. Le sieur Oginski retournera à celle de Vienne , & le sieur Kwilecki à celle de Berlin.

De Vienne , le 30 Mars 1774.

On a publié deux ordonnances de l'Impératrice-Reine , concernant la conscription militaire établie , l'année dernière , dans les différentes Provinces héréditaires. Par la première , l'Empereur défend aux Magistrats & aux Officiers soumis à la nouvelle institution , d'accorder légèrement aux sujets qui y sont domiciliés , la permission d'aller se fixer dans les Provinces où cette conscription ne s'étend pas. La seconde a pour objet les éclaircissemens qu'on sera en droit d'exiger de ceux qui prétexteront la qualité d'étrangers.

De Copenhague , le 2 Avril 1774.

On prétend qu'il va paroître incessamment une nouvelle Loi somptuaire pour les neufs classes de personnes nobles & pour tous les autres Sujets du royaume.

De Venise , le 12 Mars 1774.

Le Sénat vient d'ordonner au Surintendant de l' Arsenal de faire équiper au plutôt deux Vaisseaux de guerre , deux Frégates & deux Chebecs qui renforceront la flotte déjà existante à Corfou. Il pa-

rest que l'intention de la République est de prendre les mesures nécessaires & efficaces pour faire respecter sa neutralité & protéger son commerce. Afin de hâter cet armement, le Sénat a doublé la paie des ouvriers de l'arsenal qui travaillent même pendant la nuit à la lueur des flambeaux.

De Mantoue, le 26 Mars 1774.

L'Académie royale des Sciences, Arts & Belles-Lettres de cette ville, propose pour sujet du prix de Philosophie de cette année, la question suivante : *Quelle doit être l'éducation des enfans du menu Peuple, & comment peut-on la faire tourner à l'avantage de tous les Citoyens ?* Le sujet du prix pour les Belles-Lettres est de démontrer : *Quelle a été & quelle part avoit la Musique dans l'éducation des Grecs ? & quel avantage on pourroit en retirer, si elle étoit introduite dans le plan de l'éducation moderne ?*

De Turin, le 9 Mars 1774.

On travaille, avec la plus grande activité, par ordre du Roi, aux fortifications de Tortone & d'Alexandrie. Outre la quantité de grains considérable qui se trouve dans les Etats de Sa Majesté, on continue à en tirer des pays étrangers d'abondantes provisions que l'on verse dans les places de Tortone, Alexandrie & autres des Etats de Piémont & de Savoie.

De la Haye, le 12 Avril 1774.

Les débordemens qui ont précédé le printemps de cette année, se sont étendus dans les Pays-Bas Autrichiens. On mande que les ravages faits aux

K iij

222. MERCURE DE FRANCE.

campagnes par les inondations , sont très-considérables. Du côté de Heusden , territoire de Hollande , en travaillant à une digue , on a été obligé de tenir les écluses fermées ; ce qui a fait monter l'eau si haut , faute d'issue , que plusieurs maisons en ont été couvertes, & les personnes les plus âgées ne se souviennent pas d'une semblable submersion. Les digues qui contiennent la Meuse , ont été très-endommagées. Il est à craindre que les labours donnés aux campagnes dans ces cantons , plus fertiles que d'autres , ne soient totalement perdus.

De Londres , le 11 Avril 1774.

On répand le bruit que les Sauvages Creeks ont déclaré qu'ils n'attendoient que le moment où la rivière de Savanna seroit guéable , pour fondre sur les Colons Anglois de leur voisinage. Cette résolution a été communiquée au Surintendant des affaires des Sauvages par les Chefs des Cherokees qui lui ont donné en même temps les plus fortes assurances du desir qu'ils avoient de voir continuer la paix. On a déjà élevé divers forts sur les frontières de la Province , & l'on a pris toutes les mesures convenables pour repousser les Creeks. Les dernières lettres reçues de la partie supérieure de leur pays , portent que ces Sauvages , à l'époque du 24 Janvier , n'étoient point informés des meurtres qui ont été commis dans la Géorgie , excepté de celui du nommé White & de sa famille , pour lequel ils semblent être prêts à donner satisfaction , en déclarant que la cession de pays ne doit point avoir lieu , mais que le sang doit être vengé par le sang , afin d'empêcher , par un exemple sévère , qu'on ne commette désor-

mais de pareils excès. On ne fait pas quelle impression pourra faire sur leur esprit la nouvelle des autres meurtres ; mais on n'a , jusqu'à ce jour , aucune raison de les attribuer à la Nation des Creeks.

De Versailles , le 24 Avril 1774.

Monseigneur le Comte de Provence ayant indiqué pour le mardi 19 de ce mois , un Chapitre des Ordres royaux , militaires & hospitaliers de Notre-Dame de Mont-Carmel & de Saint Lazare de Jérusalem , se rendit , à dix heures du matin , dans la maison des Pères Missionnaires qui desservent l'Eglise paroissiale de Saint Louis. Ce Prince ordonna , avec l'agrément du Roi , à tous les Chevaliers & Commandeurs Profès de porter journellement une Croix verte à huit pointes , cousue sur leurs habits , & , dans les cérémonies de l'Ordre , sur leurs manteaux , faisant revivre , par ce règlement , un usage pratiqué anciennement dans l'Ordre de saint Lazare.

De Paris , le 18 Avril 1774.

Le Marquis de Paulmi se rendit à l'Académie de St Luc pour y distribuer les prix à ceux des Elèves qui les avoient mérités. Le premier pour la peinture , fut adjugé au sieur Tanche , & le second au sieur le Sueur. Le premier prix pour la sculpture fut donné au sieur Dumont , & le second au sieur le Sueur , frère de celui qu'on vient de nommer. On accorda deux *accessit* , l'un au sieur Drelin , peintre , & l'autre au Sr Chardigny , sculpteur.

N O M I N A T I O N S.

Le 19 Avril, Monseigneur le Comte de Provence proclama le Marquis de Montesquiou, brigadier des armées du Roi & premier écuyer de Monseigneur le Comte de Provence, pour être reçu Chevalier de l'Ordre de St Lazare au premier chapitre.

Le Roi a accordé l'abbaye de Notre-Dame de Sauve-Majeure, Ordre de St Benoît, diocèse de Bordeaux, à l'Evêque Comte de Noyon; celle de Tourtoirac, même ordre, diocèse de Périgueux, à l'Abbé de Paty, vicaire-général de Condom; celle de Saint-Paul, même Ordre, diocèse de Soissons, à la Dame le Tonnelier de Breteuil, Abbessé du Réconfort; celle du Réconfort, Ordre de Cîteaux, diocèse d'Auxun, à la Dame de Combres de Bressoles, religieuse de l'abbaye de Cussey, diocèse de Clermont.

P R É S E N T A T I O N.

Le 12 Avril, le Maréchal Lacy, général des troupes de l'Empereur, eut l'honneur d'être présenté au Roi & à la Famille Royale.

N A I S S A N C E.

La Princesse de Listenois est accouchée d'une fille.

M O R T S.

Henriette-Caroline-Christiane-Philippe-Louise, Landgrave de Hesse-Darmstadt, fille de Caroline, Princesse de Nassau-Saarbruck, Duchesse Douai-

sière de Deux - Ponts, est décédée le 25 Mars, à Darmstadt, dans la cinquante-troisième année de son âge.

Jean-Ignace de la Ville, Evêque de Tricomie, Abbé Commendataire des abbayes royales de St Quentin-lès-Beauvais, Ordre de St Augustin, & de Lessay, Ordre de St Benoît, diocèse de Coutances, directeur-général des affaires étrangères, ci-devant ministre du Roi en Hollande, & l'un des Quarante de l'Académie Française, est mort à Versailles, le 15 Avril.

Marie-Anne-Geneviève du Quesnois, épouse de Léonard-François, Marquis de Chevaliers, mestre de camp de cavalerie, & ancien officier de Gendarmerie, est morte à Paris, âgée de quarante-neuf ans.

Victoire-Delphine, née Princesse de Bournonville, veuve de Victor-Alexandre de Mailly, Marquis de Mailly, comte de Rubembré, brigadier des armées du Roi, est morte à Paris, dans la soixante-dix-septième année de son âge.

Claude-Fichel, laboureur de la paroisse de Laizé en Mâconnois, est mort à Douzi-le-Royal, autre paroisse de la même province, dans la cent-neuvième année de son âge. Il avoit été marié deux fois; avoit eu de sa première femme deux fils & trois filles qui ont donné naissance à dix enfans, & ceux-ci à neuf autres; & de sa seconde, sept enfans, dont trois sont morts en bas âge. Les quatre autres se sont mariés, vivent encore & ont dix-huit enfans. Ainsi ce laboureur a vu naître de lui une postérité de quarante-neuf personnes: il n'a été malade que les trois derniers jours de sa vie.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 9	
Bienfaisance,	<i>ibid.</i>
Zamos, ou la Bienfaisance récompensée,	
<i>conte moral,</i>	19
Vers à Mde la Ruette, sur sa maladie,	39
La puissance de l'Amour, ode imitée d'Horace,	40
Au masque qui m'a tant intrigué au bal,	<i>ibid.</i>
Souhait,	42
A une jeune veuve Angloise,	43
La Petite-Maitresse & la Ménagère des champs,	44
Dialogue,	47
L'Ane & le Rossignol, <i>fable,</i>	56
L'Aveugle & le Cul-de-jatte, <i>fable,</i>	58
Beau sentiment du feu Roi de Sardaigne,	59
Explication des Enigmes & Logogryphes,	60
ENIGMES,	<i>ibid.</i>
LOGOGRYPHES,	65
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	71
Relation des voyages au tour du Monde,	<i>ibid.</i>
Fragmens de Tactique,	92
Veni mecum de Botanique,	104
La seule véritable Religion,	106
Histoire de l'Ordre du St esprit,	111

Dictionnaire héraldique ,	214
Œuvres de théâtre de M. de Saint-Foix ,	120
Réponse d'un jeune Penseur à Mde la Comtesse de B * * * ,	121
Mémoire pour l'établissement d'un Hôpital d'Enfans-Trouvés à Angers ,	125
Guide complet ,	127
Correspondance sur l'art de la Guerre ,	128
Manuel anti-Syphillitique ,	132
Recueil des édits , déclarations ,	135
Vie de Marie de Médicis ,	136
ACADÉMIES des Inscriptions & Belles-Let- tres ,	137
—Royaie des Sciences ,	140
SPECTACLES , Opéra ,	157
Comédie Française ,	180
Comédie Italienne ,	<i>ibid.</i>
Lettre à M. L. au sujet d'une fautive acusa- tion de plagiat ,	181
Lettre de M. de Villemert , sur son livre de l'irréligion dévoilée ,	185
A Mgr le Duc de la Vrillière , venant poser la première pierre du Collège royal ,	186
Vers pour mettre au bas du portrait de Mde la Dauphine ,	<i>ibid.</i>
—Pour mettre au bas du portrait de M. P * * * , &c. .	187
Dialogue entre Pégase & le Vieillard ,	188

228 MERCURE DE FRANCE.

Arts, gravures,	196
Géographie,	198
Topographie,	203
Musique,	205
Architecture,	207
Météores,	208
Anecdotes,	211
Déclarations, &c.	214
Avis,	215
Nouvelles politiques,	218
Nominations, Présentations,	224
Naissance, Morts,	<i>ibid.</i>

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Chancelier, le volume du Mercure du mois de Mai 1774, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, le 30 Avril 1774.

LOUVEL.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe.

MERCURE DE FRANCE, DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES

J U I N , 1774.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A P A R I S ,

Chez LACOMBE , Libraire , Rue
Christine , près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège de Roi.

AVERTISSEMENT.

C'est au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à la perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv. que l'on paie d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.

*On trouve aussi chez le même Libraire
les Journaux suivans.*

JOURNAL DES SçAVANS , in-4° ou in-12, 14 vol. par an à Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE par M. l'Abbé Di- nouart; de 14 vol. par an, à Paris,	9 liv. 16 s.
En Province port franc par la poste,	14 liv.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE ; port franc par la poste; à PARIS, chez Lacombe, libraire,	18 liv.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES , 8 vol. in 12. par an, à Paris,	13 l. 4 s.
En Province,	17 l. 14 s.
JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE , 24 vol. 33 liv. 12 s.	
JOURNAL historique & politique de Genève , 36 cahiers par an,	18 liv.
LA NATURE CONSIDÉRÉE sous ses différens as- pects, 52 feuilles par an à Paris & en Provin- ce,	12 liv.
LE SPECTATEUR FRANÇOIS , 15 cahiers par an, à Paris,	9 liv.
En Province,	12 liv.
LA BOTANIQUE , ou planches gravées en cou- leurs, par M. Regnault, par an,	72 liv.
JOURNAL DES DAMES , 12 cahiers par an, franc de port, à Paris,	12 liv.
En Province,	15 liv.
L'ESPAGNE LITTÉRAIRE , 24 cahiers par an, franc de port, à Paris,	18 liv.
En Province,	24 liv.

Nouveautés chez le même Libraire.

- D**ICT. de *Diplomatique*, avec fig. in-8°. 2 vol. br. 12 l.
- Théâtre de M. de St Foix**, nouvelle édition du Louvre, 3 vol. in 12. br. 6 l.
- Dist. héraldique** avec fig. in-8°. br. 3 l. 15 s.
- Théâtre de M. de Sivry**, 1 vol. in-8°. broch. 2 liv.
- Bibliothèque grammat.** 1 vol in-8°. br. 2 l. 10 s.
- Lettres nouvelles de Mde de Sévigné**, in-12. br. 2 l.
- Les Mémes** in-12. petit format, 1 l. 16 s.
- Poème sur l'Inoculation**, in-8°. br. 3 l.
- IIIe liv des Odes d'Horace**, in-12. 2 liv.
- Vie du Dante**, &c. in 8°. br. 1 l. 10 s.
- Mémoire sur la Musique des Anciens**, nouv. édition in 4°. br. 7 l.
- Lettre sur la division du Zodiaque**, in-12. 12 s.
- Eloge de Racine avec des notes**, par M. de la Harpe, in-8°. br. 1 l. 10 s.
- Fables orientales**, par M. Bret, vol. in-8°. broché, 3 liv.
- La Henriade de M. de Voltaire**, en vers latins & françois, 1772, in-8°. br. 2 l. 10 s.
- Traité du Rakitis**, ou l'art de redresser les enfans contrefaits, in 8°. br. avec fig. 4 l.
- Le Phasma** ou l'Apparition, histoire grecque, in-8°. br. 1 l. 10 s.
- Les Muses Grecques**, in-8°. br. 1 l. 16 s.
- Les Pythiques de Pindare**, in-8°. br. 5 liv.
- Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV**, &c. in-fol. avec planches, rel. en carton, 24 l.
- Mémoires sur les objets les plus importants de l'Architecture**, in-4°. avec figures, rel. en carton, 12 l.
- Les Caractères modernes**, 2 vol. br. 3 l.



M E R C U R E D E F R A N C E .

J U I N , 1774.

PIÈCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

L A M E R .

Imitation d'une pièce angloise de Prior.

Sur les bords de la Mer , auprès de ma Cécie ,
Je m'amusois à converser :
Le jour commençoit à baisser ,
L'onde n'étoit qu'une glace polie ;
Prêt à se plonger dans les flots ,
Phœbus de ses rayons coloroit les rivages ,
Sans échauffer la surface des eaux ;

A iij

MERCURE DE FRANCE.

L'air étoit pur, & le ciel sans nuages :
Les Zéphires veilloient encor
Et voltigeoient sur la liquide plaine
Que leur douce & tranquille haleine
N'agitoit par aucun effort.

Ce calme heureux enchanta ma Célie,
Et la douceur de l'air passa dans ses accens.
« O le beau jour ! que ces lieux sont touchans !
» Puis-je les revoir tous les jours de ma vie , »
Dit-elle ! Et le Plaisir, d'un pinceau de carmin,
Vint relever l'éclat & les lis de son sein.

Mais quel retour subit !... L'air mugit, le vent
 gronde,
Les Autans déchainés troublent la terre & l'onde ;
Le ciel d'un crêpe noir a voilé son azur ,
Le jour suit, l'horizon se peint d'un rouge obs-
 cur ,

La foudre & les éclairs déchirent les nuages ,
Les vagues en courroux se brisent aux rivages ,
Tout frémit ; & Célie , à cet objet d'horreur ,
Tremble , se retourne & frissonne ,
Et jure que jamais personne
Ne la verra dans ce lieu de terreur.

Célie , eh bien ! contemple ton image :
Tes traits sont peints sur cette immense plage
Quand la raison règle tes sentimens ,
Que le plaisir anime tous tes sens ,

Le soleil est moins pur , moins beau que ton
village ;

Les flots calmés n'ont pas tant de férocité.

Sur l'océan d'Amour , sans crainte de naufrage ,

Je vogues avec tranquillité ;

Je bénis mes liens , & mon cœur enchanté

Abandonne à l'oubli les charmes du rivage.

Mais quand sur ton front incertain

Je vois errer la Tristesse & la Crainte ,

Quand la Douleur dépare ton beau sein ,

Dans tes yeux alarmés si la Douleur est peinte ,

Alors c'est la Mer en fureur

Qu'agitent à l'envi l'Aquilon & Borée ,

Par la pluie & les vents tour-à-tour déchirés

Le Matelot saisi , consterné de frayeur ,

Est moins troublé , moins vexé que mon cœur.

J'enais à trouver un asyle ;

Je cherche , mais en vain , à regagner les bords :

La Fortune & l'Amour repoussent mes efforts.

Echoué sur les flots , j'y demeure immobile ;

Contraint enfin à s'immoler ,

Je gronde , & ma voix menaçante

En reproches ose éclater . . .

Mais je cède bientôt au charme qui m'enchanté :

Malheureux loin de toi , tourmenté dans tes
bras ,

Je me vois en te voyant & ne te voyant pas .

Par M. Simon , maître en chirurgie
à Troyes.

A iv

LE PAPILLON & LE PAVOT,*Fable.*

DANS un jardin vanté
Où l'art, par sa parure,
Cherche en vain la beauté
De la simple Nature,
Un Papillon,
Au lever de l'aurore,
Dans la belle saison,
Venoit d'éclore.
Le nouvel inconstant,
Surpris de sa métamorphose,
Va, vient, fait mille tours, voltige, se repose,
De son foible être tout content.
Puis avec grâce bat de l'aile
Et craint... Mais séduit par la voix
De l'Inconstance qui l'appelle,
Pour la première fois
Prend l'essor pour errer sous ses trompeurs auspices.
Le voilà dans les airs, portant par-tout ses yeux.
Quelques papillons peu novices
Promenoient leurs caprices
Sur les fleurs d'un parterre assez près de ces lieux.
Ce spectacle nouveau des plaisirs qu'il ignore,
Glisse bientôt en lui le soupçon du plaisir;

Et , sans connoître rien encore ,
 Intrigué par l'exemple , il connoît le desir :
 Et desir , en ce cas , n'est pas long à s'accroître ;
 Bientôt c'est un besoin.

Il quitte promptement le lieu qui l'a vu naître ;
 Pour eux , comme pour nous , le bonheur.. C'est
 plus loin.

Arrivé sur les fleurs , tout lui plaît , tout l'en-
 chante ,

Puisque pour lui tout est nouveau.

La première qui se présente

Il la choisit... C'est un Pavot,

Qui , retenant avec adresse ,

Sous le masque de la beauté ,

Son haleine traîtresse ,

Profite du moment , l'âme , & , dans l'ivresse ;

Glisse en lui le poison dont il est infecté.

C'en est fait pour jamais , la jeunesse est flétrie ,

Ses beaux jours ne sont plus ; le malheureux
 amant

Paie le plaisir d'un moment

Du reste de sa vie.

Jeunesse aveugle & sans raison ,

Craîns les plaisirs offerts ; vois à qui tu t'adresses :

Les Pavots offrent leur poison ;

La Rose défend ses richesses.

Par M. Th. de la Ch.

A v

SYLVE, *Conte pastoral.*

DANS les campagnes fleuries de la Thessalie est une vallée délicieuse que les poëtes ont chantée sous le nom de Tempé. Ce lieu charmant, dominé par l'Olympe, étoit souvent la retraite des Muses. Les Divinités prenoient plaisir à se communiquer aux fortunés habitans de cet asyle champêtre. Les Nymphes folâtroient avec les Bergers, & les Satyres des bois devenoient enjoints & moins farouches à l'aspect d'une jolie bergère. On a vu de vieux Faons soupirer, & faire retentir les échos de leurs plaintes amoureuses. Disne préféreroit le séjour de Tempé à celui de Délos. Elle poursuivoit avec ses Nymphes les Faons timides & les biches effrayées, qui fuyoient dans les vallons pour éviter les traits de la Déesse.

L'aimable enfant de Cybère s'échappoit quelquefois de la cour bruyante des ris & des jeux. Seul & sans éclair, il venoit goûter à Tempé cette douce tranquillité qui suit les grandes villes. Tantôt, couché sur un lit de roses, il méditoit quelques tours de sa façon; tantôt, caché

dans un feuillage, il surprenoit la jeune amante qui, se croyant sans témoins, se livroit sans réserve aux tendres impressions de son cœur. La présence d'Amour animoit toute la Nature. Les autels de gazon, élevés par les Nymphes & les bergères, attestoient par tout la puissance. Le ramage des oiseaux étoit plus doux. Zéphire caressoit les fleurs avec plus de vivacité. Tous les êtres sembloient s'unir dans un transport universel pour rendre hommage au Dieu qui règne sur tout l'Univers.

Une seule Beauté étoit insensible. Sylvie, attachée au culte de Diane, fuyoit d'amour & ses douceurs. Lorsqu'elle entendoit célébrer ses louanges, elle souloit avec mépris. Un enfant, disoit-elle, un enfant voudroit tout enchaîner sous ses loix.

Les bergères s'entretenoient souvent de la beauté de Sylvie. Le dépit entroit presque toujours dans les louanges qu'elles lui prodiguoient. J'ai vu, disoit un jour la jeune Iris, j'ai vu mon berger soupirer en la voyant; la folâtre Philis disoit avec un souris malin, que le tendre Eudymion s'étoit arrêté pour contempler Sylvie, & que Diane avoit rougi.

12 MERCURE DE FRANCE.

Parmi tous les bergers on distinguoit facilement le jeune Hylas. Il n'avoit vu que seize printems; & son cœur soupiroit sans cesse pour l'insensible Sylvie. Tous les jours, au lever de l'Aurore, il jonchoit de fleurs le seuil de sa cabane, il entouroit sa houlette de guirlandes; mais des soins si touchans ne pouvoient attendrir cette Beauté sévère. Lorsqu'un amant osoit exprimer les sentimens qu'elle avoit fait naître, elle fuyoit. C'est ainsi qu'on vit fuir Daphné lorsqu'elle fut poursuivie par Apollon. Les Dieux punirent cette nymphe inhumaine, & la changèrent en laurier. On voit encore à Tempé cet arbre fatal, monument du triste sort de la fille du vieux Pénée. Ce fleuve, penché sur son urne, déplore le malheur de sa fille, & semble desirer qu'elle eût été moins cruelle. Lorsque le Printemps couronné de fleurs commence à sourire, les bergers & les bergères s'assemblent autour du laurier, & chantent des hymnes en l'honneur d'Apollon. Jeunes filles, disent les bergers, que l'aventure de Daphné vous apprenne à ne point fuir un amant chéri. Ces mots font sourire les bergères innocentes; elles promettent, au fond de leur cœur, de n'être point cruelles.

pour ne point partager le sort de la nymphe.

Pour plaire aux yeux de Sylvie, Hilar ornoit en vain son chapeau de fleurs. En vain il unissoit les tendres accens de sa voix à la douce mélodie de son chalumeau. Lorsqu'il rencontroit sa bergère, son cœur étoit vivement agité. Il vouloit parler; mais, déconcerté par un seul de ses regards, il se taisoit, soupiroit & baissoit les yeux. Sylvie feignoit de ne point entendre ce langage. La chasse étoit l'unique amusement auquel elle fût sensible. Souvent, abandonnant son troupeau dans la prairie, & confondue avec les nymphes de Diane, elle parcouroit les plaines & les vallons. Hilar suivoit de loin cette troupe aimable & enjouée; car alors aucun mortel, excepté Endymion, n'osoit paroître aux yeux de la déesse. La déplorable aventure d'Actéon effrayoit tous les bergers. Au déclin du jour, Diane avoit coutume de congédier ses nymphes. Les unes faisoient les préparatifs de la chasse suivante, les autres se réfugioient dans les bosquets, où elles étoient attendues par les Faunes rusés.

Un soir Sylvie, fatiguée de la chasse, s'étoit endormie dans un bocage. Le ha-

14 MERCURE DE FRANCE.

sard, ou plutôt cet instinct fatal qui guide les amans, y conduisit Hilas. La surprise & l'admiration le rendent immobile. Les yeux fixés sur la bergère, il dévore en silence les charmes qui s'offrent à sa vue. A la moindre agitation des feuilles, il craint d'interrompre un sommeil si favorable pour un amant. Les beaux yeux de Sylvie qui sont formés, n'intimident plus par leur éclat. Sa tête est appuyée nonchalamment sur son bras. Son arc & son carquois sont à ses côtés. Des guirlandes de fleurs, enroulées avec les longs cheveux, dérobent aux regards avides les trésors de son sein. Hilas, le timide Hilas s'avance lentement. Ah! s'il osoit appliquer ses lèvres brûlantes sur ce bras arondi par les Grâces! Il ose, & la bergère ne se réveille point. Une bouche vermeille l'invite à cueillir un baiser. Imprudent, que vas-tu faire? Mais, c'en est fait, il n'écoute que ses transports. Un second baiser est bientôt ravi. Sylvie ouvre ses beaux yeux; elle les promène languissamment autour d'elle. Elle aperçoit le berger. Confuse d'avoir été surprise, ses joues s'enflamment. Le dépit éclate dans ses regards. Elle veut fuir: Hilas l'arrête & se précipite à ses pieds.

Téméraire berger, s'écrie-t-elle, as-tu donc oublié que j'appartiens à Diane ? A ces mots Hylas est confondu. (Les amans sont timides.) Il lève les yeux, mais il ne voit plus Sylvie ; elle a déjà disparu.

Le malheureux berger se désespère. Il prend les bois & les prairies à témoin de la cruauté de la bergère. Toute la Nature se conforme à sa triste situation. Philomèle oublie ses propres malheurs pour partager les siens. Les tendres oiseaux cessent leur ramage pour entendre ses plaintes. Echo soupire avec lui ; & le murmure d'un ruisseau qui coule à ses côtés, devient plus doux. Le folâtre zéphir n'agite plus le feuillage des arbres. Un profond silence règne autour de lui ; il se rompt enfin : « Insensible Sylvie, rien
 « ne peut attendrir ton cœur plus dur
 « que les rochers ! Que faut-il, cruelle,
 « que faut-il donc pour te plaire ?
 « Au lever de l'aurore, lorsque la tour-
 « terelle fait entendre dans nos champs
 « les doux accens de sa voix, je te suis
 « dans les campagnes. Dans l'ardeur brû-
 « lante du midi, je prépare le bosquet
 « assez fortuné pour te procurer son om-
 « brage. Hélas ! que n'ai-je point fait ?
 « J'ai dédaigné pour toi les bergères de nos
 « hameaux. Hier je traversois la prairie.

16 MERCURE DE FRANCE.

» LesNayades qui folâtroient sur les bords
 » des fontaines , me fixèrent en souriant.
 » J'entendis qu'elles disoient : Voilà le
 » plus beau des bergers. Je ne m'arrêtois
 » point, car je cherchois Sylvie. Les Nym-
 » phes sont belles; mais ma bergère est
 » plus belle encore. Puissant Amour, si ja-
 » mais j'ai paré tes autels de fleurs, ne
 » sois pas insensible à mes maux. Je t'en
 » conjure par le nom de la belle Pſyché,
 » par les Nymphes que tu poursuis dans
 » les bois d'Idalie , par tes loix souverai-
 » nes qui captivent tous les cœurs. Souf-
 » friras-tu qu'une simple mortelle soit in-
 » sensible à tes feux?

C'est ainsi que le tendre Hilas expri-
 moit sa douleur lorsque l'Amour parut à
 ses yeux. Ce dieu, caché dans un bocage
 voisin, avoit entendu les plaintes du ber-
 ger. On dit même que ce tyran des cœurs
 en fut touché & versa des larmes. Jeunes
 Beautés, vous le savez, il ne s'atten-
 drit pas toujours. Mais alors les Grâces
 étoient simples & naïves, & l'Amour n'é-
 toit point cruel. Il n'avoit pas cet air fa-
 rouche qui effraye la bergère innocente.
 Son regard étoit doux. La naïveté de l'en-
 fance répandoit sur sa physionomie cette
 expression touchante qui intéresse & qui
 persuade. Ses flèches n'étoient point em-

poisonnées comme elles le furent dans les siècles moins heureux. Il regarde tendrement Hilas, & lui parle ainsi : « Berger, » j'ai entendu tes prières ; effuye tes » pleurs : j'exaucerai tes vœux. Demain, » avant que l'astre du jour ait cessé d'éclairer ces côteaux, Sylvie sera touchée de » tes soins. Tu seras heureux, & je triompherai. » Il dit, & disparut aussi-tôt.

Comme la rosée bienfaisante ranime une fleur à peine éclosée qui se penchoit déjà sur la tige desséchée, l'espérance fait renaître dans le cœur du berger le sentiment du plaisir. « N'est ce point un songe, » s'écrie-t-il transporté ? l'ai-je bien entendu ! Sylvie sera sensible ! Amour, » charmant Amour, puisses-tu jamais ne » trouver de cruelle ! Puissent les jeunes » bergères te faire hommage de leurs premiers sentimens ! O ma Sylvie, demain avant la fin du jour je te verrai » fourire à mon aspect. Mais comment » l'Amour opérera-t-il ce prodige ? Ses » flèches feront-elles ce que les soins les » plus tendres n'ont jamais pu faire ? Oui » sans doute ; rien n'est impossible à ce » Dieu séduisant. Diane elle-même a ressenti les atteintes de son pouvoir. N'en » doute plus, heureux Hilas ; Sylvie sera sensible.

Déjà les rayons argentés de la lune commençoient à percer au travers du feuillage des arbres : Hélas retourne à sa cabane. Transporté d'alégresse, il fait retentir les échos du doux son de sa musette. Les bergers qui ramenoient leurs troupeaux des pâturages, sont surpris de le voir si joyeux. Est ce-là, disent-ils, cet infortuné qui gémissoit sans cesse, victime des rigueurs de l'Amour ? Il chante ; son cœur est content : oh ! sans doute, Sylvie a cessé d'être cruelle. Le jaloux Daphnis l'interroge en tremblant — Quoi ! berger, serois-tu donc heureux ? La fière Sylvie t'aurait-elle engagé sa foi ? — Non, non : mais demain avant la fin du jour ma bergère sera sensible : les bergers ne comprennent point ce langage. Hélas ! disent-ils, sa raison s'est égarée.

Revenu dans sa cabane, Hélas songe sans cesse aux promesses de l'Amour. Il croit que ce Dieu choisira le temps du sommeil pour blesser le cœur de sa bergère. Peut-être, se dit-il à lui-même, peut-être Sylvie commence-t-elle à soupirer ? O ma cabane, tu seras embellie par sa présence. Elle daignera m'habiter avec moi. Demain, au lever de l'aurore, j'irai au devant d'elle ; ses yeux se fixeront tendrement sur les miens. Je caillerai des

fleurs ; j'en ornerai son sein. O nuit, que tu me paroïs longue ! L'impatient Hilar se livre aux transports de l'espérance. Le sommeil qui fuit les amans n'appesantit point ses paupières. Il sort & parcourt la prairie. Le pâle flambeau de la lune guide ses pas incertains. Montant sur un coteau couronné de chênes antiques, il regarde si l'aurore commence à poindre sur l'horizon. Il lui adresse ses plaintes : Belle Aurore, pourquoi languis-tu si long-temps dans les bras du vieux Tiron ? Couronne-toi de roses, paroïs ; le beau Céphale t'attend sur les montagnes. Mais il apperçoit au bas du coteau la cabane de Sylvie entourée de jeunes arbrisseaux que ses mains ont plantés. A cette vue, il ne se sent pas de joie. Il se précipite dans le vallon. Voilà le gazon sur lequel ma Sylvie respire la fraîcheur des belles soirées. Croissez, charmantes fleurs ; embellissez-vous d'un nouveau coloris.

Les yeux fixés sur la cabane, Hilar paroît absorbé dans ces douces méditations qui sont souvent interrompues par les transports les plus vifs. Si l'haleine du Zéphire agite les feuilles, il croit entendre sa bergère. Son cœur tressaille. Ses genoux se décroient sous lui. Amour,

Amour, ah ! souviens-toi de tes promesses.

Déjà les rayons de l'astre du jour commencent à dorer le sommet des montagnes. Diane se dérobe enfin aux transports du fidèle Endymion ; elle appelle ses Nymphes, qui , agitant leur blonde chevelure , s'assemblent en foule autour d'elle. Le bruit des cors retentit au loin dans les vallons. Les animaux effrayés abandonnent leur tanière & se précipitent au devant de la mort. La belle Sylvie , plus brillante que l'Aurore , sort enfin de sa cabane. Ses cheveux flottent négligemment sur un sein plus blanc que les lis. Le repos de la nuit semble avoir donné aux roses de son teint une fraîcheur plus vive. Elle dirige ses pas vers une fontaine dont les eaux claires & limpides invitent toutes les bergères à s'assurer de leur beauté. On dit que Sylvie jeta quelques coups-d'œil à la dérobée dans le cristal des eaux , & qu'elle se trouva belle. Un souris de sa bouche charmante exprima toute la satisfaction qu'elle éprouvoit. Hilas , qui se tenoit caché derrière les arbres , en conçut un bon augure. Ah ! sans doute , elle veut plaire , dit-il ; l'Amour l'aura rendue sensible. Il veut se présenter.

devant elle ; il hésite. Enfin , animé par l'espérance , il s'approche en tremblant. La parole expire sur ses lèvres. — Sylvie... Belle Sylvie. . . . — La bergère le voit , rougit , & ne lui donne pas le temps d'achever. Plus légère qu'une biche qui se dérobe aux poursuites du chasseur infatigable , elle part , & elle est déjà dans les bois où Diane avoit assemblé ses Nymphes.

Hilas est muet , immobile , anéanti. Malheureux berger , sont-ce-là les espérances que l'Amour t'avoit données ? Est-ce-là ce bonheur imaginaire dont ton cœur s'étoit flatté ? C'en est fait , il va l'oublier. L'ingrate ne se rira plus de ses peines. Elle ne jouira plus de son triomphe. Non , non , je ne veux plus l'aimer. J'aimerai plutôt cette belle Nympe dont les yeux sont si doux. Elle ne sera pas aussi cruelle que Sylvie. Ses regards auront peut-être moins de charmes ; mais au moins je ne la verrai point fuir devant moi. Cruelle Sylvie , adieu. . . . adieu pour toujours. Je vais quitter ces lieux embellis par ta présence. J'irai , oui j'irai dans des climats stériles & sauvages. Hélas ! ton image m'y poursuivra sans cesse. Je t'aimerai peut-être encore , mais

22 MERCURE DE FRANCE.

je ne te verrai plus. Va, j'en mourrai de regret. Perfide Amour, pourquoi m'as-tu trompé?

Il dit, & un torrent de larmes inondoit son visage. Son cœur est agité par mille mouvemens divers. Il ne peut s'arracher des lieux chéris de sa naissance. Il veut revoir encore une fois ce bosquet solitaire où il vit sa bergère endormie, & où l'Amour lui apparut. Ah! s'il y rencontrait Sylvie, s'il lui disoit qu'il ne l'aime plus, qu'il va la haïr; oui, son sort seroit moins affreux. Vain espoir! La farouche Sylvie parcourroit les forêts. Elle ne songeoit pas que le sensible Hilas se livroit au désespoir. Amour, n'amolliras-tu point le cœur de cette inhumaine? Que le bosquet est changé! Hilas n'y voit plus sa bergère. Voilà l'arbre touffu à l'ombre duquel elle se livroit aux douceurs du sommeil. Ces fleurs flétries & fanées désignent encore l'endroit où elle reposoit ses membres délicats. Heureux oiseaux qui chantez vos amours, vous fûtes les témoins de mes transports indiscrets: soyez-le désormais de mon funeste sort. Je veux mourir. Ah! Sylvie, les Nymphes te reprocheront ta cruauté. Tu les verras, les cheveux épars, arroser

de larmes mon corps froid & inanimé. Tu pleureras peut-être aussi, &, dans l'amertume de ton cœur, tu diras : hélas ! il méritoit un destin plus heureux. Regrets inutiles ! Hilas ne sera plus. Ces mots étoient entrecoupés par les soupirs & les sanglots. Il grava sur l'écorce d'un arbre ces tristes paroles :

Hilas aime Sylvie, & se donna la mort.

L'ingrate en fut la cause ; amans , plaignez son sort.

Aussi-tôt un bruit se fait entendre. Il détourne la tête. Une jeune bergère effrayée, & fuyant à pas précipités, se jette dans ses bras. — Hilas, sauvez-moi. . . . Un monstre. . . — Elle n'en dit pas davantage, & tombe évanouie. Hilas reconnoît sa bergère. C'étoit Sylvie. Grands Dieux ! quelle fut sa surprise ! Mais il apperçoit au travers des arbres un énorme sanglier qui venoit droit vers le bosquet. Le péril étoit proche. Hilas ne balance point ; il laisse Sylvie sur le gazon, saisit sa lance & vole au-devant de cette bête féroce.

Cependant la bergère revint par degrés de la frayeur qui avoit glacé ses sens. Ne voyant plus l'objet de sa terreur, elle se rassure. Les roses de son teint se ran-

24 : MERCURE DE FRANCE.

ment. Un sentiment plus doux succède à la crainte & à l'effroi. La reconnoissance l'intéresse en faveur de ce berger généreux qui vient d'exposer sa vie pour sauver la sienne. Comme elle ne le voit plus auprès d'elle, elle ne doute pas qu'il n'ait poursuivi le monstre. Hélas, dit elle, il sera peut-être la proie de cette bête féroce ! Les caractères qu'Hilas vient de graver sur un hêtre, excitent sa curiosité. Elle approche, & lit en tremblant. —

« Dieux ! je lui suis redevable de la vie ,
 » & je serai la cause de sa mort ! Il m'a
 » trop aimée ; étoit-ce donc un crime qui
 » méritât ma haine ? Malheureux berger,
 » pourquoi t'ai-je réduit au désespoir ?
 » Mon devoir m'ordonnoit d'être insen-
 » sible ; mais je ne devois pas te haïr, je
 » ne devois pas te fuir avec tant de ri-
 » gueur. »

Sylvie, l'insensible Sylvie verse des larmes. Elle appelle Hilas, mais Hilas ne répond point. Pauvre berger, répète-t-elle sans cesse, pour abréger ses jours, il se fera peut-être livré aux fureurs du sanglier. Elle éprouve une inquiétude qu'elle n'a pas encore sentie. Elle regarde au travers des arbres si elle n'apercevra point Hilas.

Tandis !

Tandis qu'elle se livroit aux réflexions les plus tristes, de profonds gémissemens viennent frapper ses oreilles. Elle s'arrête, frissonne, & semble pressentir quelque nouveau malheur. Elle dirige ses pas chancelans vers l'endroit d'où partoient ces soupirs. Elle voit un jeune enfant appuyé contre un arbre. La douleur la plus vive est peinte sur son visage. Ses yeux sont mouillés de larmes. Feignant de ne point appercevoir la bergère, il continue de se plaindre, & prononce, en sanglotant, le nom d'Hilas. Sylvie est effrayée, Berger, que dis-tu ? Hilas ? eh bien Hilas ? .. — Le jeune enfant se retourne & paroît étonné. — Est-ce à toi, bergère inhumaine, d'être inquiète sur le sort d'un malheureux dont tu as voulu la mort ? Triomphe, barbare : Hilas n'est plus ; il n'est plus... Tu pleures, cruelle, tu pleures ! quoi ! ton cœur s'attendrit ? — A ces mots, un nuage épais obscurcit les yeux de la bergère. La pâleur de la mort se répand sur ses joues. Elle succombe. Le jeune berger la soutient dans ses bras. Ah ! Sylvie, tu ne vois pas le piège qui est tendu sous tes pas. Ce jeune berger qui pleure la mort d'Hilas, c'est l'Amour. Ses yeux le trahissent. Ce Dieu semble

B

26 MERCURE DE FRANCE.

s'applaudir de son triomphe. Il sourit en voyant l'heureux effet de ses paroles artificieuses. L'occasion est favorable: il prend une de ses flèches & perce le cœur de la bergère.

Comment peindre les transports de Sylvie? L'Amour qui les a causés pourroit seul les décrire. Elle ouvre ses yeux mourans; son visage est enflammé. Ce n'est plus, ce n'est plus cette superbe Beauté qui fuyoit au seul nom d'un amant. Son imagination s'égare. Elle croit voir Hilar, elle lui adresse la parole. Tantôt elle se reproche sa cruauté; elle déteste ces vains plaisirs qui avoient flaté jusqu'alors son âme insensible. « — Ah ! si je
 » pouvois le rappeler à la vie aux dépens
 » de la mienne ! Berger , raconte-moi
 » son funeste destin. Ne crains point de
 » déchirer un cœur trop sensible. Cha-
 » cune de tes paroles me donnera la mort;
 » mais j'ai mérité mes malheurs. »

L'Amour compose sur le champ les traits de son visage. Le voilà devenu triste, & il recommence à pleurer. J'ai vu, dit-il, j'ai vu le tendre Hilar succomber, victime de ta cruauté. Il a terrassé cet horrible sanglier qui te poursuivoit. Tous les bergers furent témoins de sa vic-

toire. On lisoit sur son visage la joie qu'il éprouvoit d'avoir pu sauver ses jours. Il se dérobe aux éloges qui sont dûs à sa valeur ; & , me conduisant dans un bosquet : Berger, me dit-il, j'ai sauvé les jours de ma bergère ; je meurs content. Hélas ! j'eusse mieux aimé passer ma vie avec elle ; mais rien n'a pu fléchir cette sévère Beauté. Adieu : va dire à Sylvie que j'ai rendu mon dernier soupir en prononçant son nom. Aussi-tôt ses yeux s'égarerent ; il prend sa lance, & . . . — Ah ! berger, n'acheve pas. Epargne ce dernier trait à mon cœur ulcéré. O mon cher Hilas ! j'ai refusé de partager avec toi les douceurs de la vie : eh bien , je te suivrai dans l'empire des Morts. Berger, conduis moi vers l'endroit où est le corps de mon cher Hilas. Je l'arroserai de mes larmes, & je m'empresserai d'aller aux Enfers appaiser son ombre irritée.

La malheureuse Sylvie s'abandonne sans réserve à l'égarement de sa douleur. Elle arrache les fleurs qui ornent ses cheveux ; elle déchire ses guirlandes. Cruel Amour, pourquoi prolonges-tu ses tourmens ? Ton triomphe n'est-il pas complet ? Aussi-tôt un concert harmonieux d'instrumens champêtres se fait entendre.

B ij

18 MERCURE DE FRANCE.

Une foule de bergers s'avance. On eût dit d'une fête brillante. Ils chantoient en chœur les louanges d'Hilas, & célébroient la victoire qu'il venoit de remporter sur le sanglier. On dépose aux pieds de Sylvie la hure de cet affreux monstre. Elle rejette ce funeste présent. — Eh ! que m'importe ce triste monument de sa victoire ? Il n'est plus. O mon cher Hilas ! — Un berger se précipite à ses pieds. — O ma chère Sylvie, Hilas vit encore ; il vit pour t'adorer. — Sylvie, hors d'elle-même, se précipite dans les bras de l'aimoureux berger, l'arrose de ses larmes. Est-ce toi, cher Hilas, s'écrie-t-elle ; est-ce toi ? En croirai-je mes yeux ? — Hilas, dans l'ivresse du bonheur, ne peut exprimer ses transports. Il la presse contre son sein, la couvre de ses baisers. Les bergers attendris contemplent une scène si touchante. Amour s'applaudit, & déployant ses ailes, il s'élève sur un nuage d'or soutenu par les Zéphirs. Soyez heureux, leur dit-il ; c'est ainsi, belle Sylvie, que je punis les cœurs rebelles à mes loix. Les jours que vous allez passer sous mon empire seront filés par la main des Plaisirs. Une aimable rougeur colore les joues de Sylvie. Elle soupire, elle est fâchée,

non de céder aux transports d'un amant
fidèle , mais d'avoir différé si long-temps
de rendre à l'Amour le tribut de son cœur.
Aimable Zirphé , que mes soins n'ont pu
attendrir , puisse l'Amour vous ouvrir les
yeux & me rendre aussi fortuné qu'Hilas!

*Par M. D** , de Chartres.*

LA MORT DE TRAJAN , Ode.

Sous la faux de la Mort victime languissante ,
Trajan n'entendoit plus que la voix gémissante
Des peuples qui pleuroient son destin rigoureux.
Ah ! quels peuples , dit-il ; quels honneurs ils me
rendent !

Les larmes qu'ils répandent
Font sentir à mon cœur que j'ai fait des heureux.

Du germe des vertus voilà les fruits utiles.
Loin de multiplier des loix souvent stériles ,
Aux mœurs des citoyens j'ai confié mes droits.
Les mœurs , mieux que les loix , sont un appui
fidèle ;

Et , quand l'Etat chancelle ,
La vertu des Sujets est la forte des Rois.

Qu'est-ce donc qu'un mortel chargé de la cou-
ronne ?

40 MERCURE DE FRANCE.

Du rang de ses égaux , s'il monte sur le trône ,
N'est-il au-dessus d'eux que pour les écraser ?
Pareil à ces vapeurs , alimens du tonnerre ,

Qui partent de la terre ,
Et sur elle en grondant tombent pour l'embraser.

Combien de fois j'ai dit , en traînant mes entraves :

Les sujets sont des Rois & les Rois des esclaves.
Le peuple , sous nos loix , ne cherche qu'un appui.

Ah ! si de son bonheur , par un commun suffrage ,
Il nous laisse l'ouvrage ,
La tempête est pour nous & le calme pour lui.

Je vais donc te quitter , ô famille chérie ;
Tes soupirs ont passé dans mon ame attendrie :
Puisse le Ciel propice exaucer mes souhaits ,
T'accorder un bon Prince , & qui , fléau du vice ,
Surpasse ma justice ,
Et même dans ton cœur efface mes bienfaits !

A ces mots le trépas lui ferme la paupière ,
Et son ame , traçant un sillon de lumière ,
Avec l'humanité s'envole vers les cieux.
Cette voix dans les airs soudain se fait entendre :
Qu'on révère sa cendre ;
Le tombeau d'un grand homme est le temple des Dieux.

Déjà vers son cercueil de toutes parts accourent

Des sujets défolés qui l'enlraffent , l'entourent ,
L'arrosent de leurs pleurs mêlés à ceux des grands ,
Et ceux-ci s'écrioient : sous un si juste maître ,

Qui de nous fut un traître ?

On ne voit des flutteurs qu'à la cour des tyrans.

Trainant à pas tardifs sa famille tremblante ,
Un laboureur courbé , d'une main défaillante ,
Montrant à ses enfans le soutien qu'ils perdoient ;
Qui Trajan , disoit-il , nous a servi de père ;

Les pleurs & la misère

S'enfuirent de nos champs que ses yeux fécon-
doit.

C'est en vain que la guerre , aux cris de la ven-
geance ,

S'éveille , & , sur ses pas amenant l'indigence ,
Menace d'étouffer l'espoir de nos sillons :

Trajan s'arme , s'élançait , écarte les tempêtes

Qui grondent sur nos têtes ,

Et le dieu des combats est celui des moissons.

Il n'interroge point sur le sort des provinces

Ces esclaves tirés , fiers de tromper les Princes.

Il vient dans nos hameaux : il y pèse ses droits ,

Là , réglant les besoins des sujets & du maître ,

Il commence à connaître

Qu'une vile chaumière est l'école des Rois.

Si d'ornemens pompeux les villes s'embellissent ,

32 MERCURE DE FRANCE.

L'or de nos ennemis qui sous le joug fléchissent ;
Des monumens vantés vient payer la splendeur ;
Mais, cherchant de l'Etat les richesses utiles ,
C'est pour nos bras fertiles
Qu'il vouloit que l'Empire affermît sa grandeur.

Enfin j'ai vu Trajan sous un toit pacifique
Déposer des Césars le faste magnifique
Et bénir nos travaux dont il étoit l'appui ;
Je l'ai vu , dans les camps , fier au milieu des ar-
mes,

Craindre bien plus nos larmes
Que cent peuples ligüés prêts à fondre sur lui.

Falloit-il donc le voir descendre dans la tombe ?
Impitoyable Sort , quand sous tes coups il tombe ,
Tu frappes mon pays d'un malheur éternel.
Oh ! que n'ai-je obtenu de mourir à sa place !
Mes enfans que j'embrasse

Auroient trouvé mon cœur dans son cœur pater-
nel.

Entendez ce mortel qu'un zèle pur anime ;
Rois , les pleurs qu'il répand sont un discours su-
blime

Qui célèbre Trajan mieux que tous ses exploits ;
En vain vos courtisans dont l'orgueil vous con-
temple ,

Vous placent dans un temple :

Ce n'est qu'au Peuple seul à nommer les grands
Rois.

Ce Peuple cependant, ce Peuple respectable,
Foulé souvent aux pieds d'un maître redoutable,
Languit dans la misère, accablé de tourmens.
Quoi ! vous osez, conduits par un affreux système,
Frapper votre sein même,
Et de votre grandeur briser les instrumens !

Pour nourrir vos flatteurs, vos peuples s'appau-
vrissent ;

Mais, quand des biens d'un seul cent familles gé-
missent ,

L'Erat penche , miné par le luxe des Grands.

Faut-il voir les faveurs par l'orgueil attirées ,

Et vos mains égarées

Dessécher les ruisseaux pour grossir les torrens ?

Tendant toujours au Peuple une main paternelle ;

Trajan le défendit , & sa gloire immortelle

Sur l'Univers entier fait briller ses rayons ;

J'interroge la Terre ; elle s'éveille , encense

Le Prince que la France

A vu régner depuis sous les traits des Bourbons.

*Par M. Sabatier, professeur d'éloquence
au Collège de Tournon.*

TRADUCTION de l'Ode d'Horace
Rectius vives, Licini, neque altum, &c.

QUE ton vaisseau, Damon, dans sa course rapide,
 N'affronte pas toujours l'Océan furieux ;

Mais ne va pas aussi, trop foible ou trop timide,
 Raser les bords insidieux.

Qu'un honnête milieu devienne ton partage ;
 C'est un trésor caché sous les plus simples toits.
 D'un réduit incommode évite l'esclavage,
 Méprise les palais des Rois.

Les plus énormes tours ~~donnent~~ par leur chute ;
 La foudre aime à frapper les monts majestueux ;
 Plus un arbre s'élève, & plus il est en bute
 Aux aquilons impétueux.

D'un avenir heureux la séduisante image
 Soutient le sage en proie à la calamité ;
 Et des cruels revers il redoute la rage,
 Au sein de la prospérité.

Le Soir s'enfuit aujourd'hui ; demain il est traité
 Mêle.

Le même dieu ramène & chasse les hivers ;
 Tour-à-tour Apollon tend son arc redoutable,
 Et fonce les plus doux concerts.

Au milieu des malheurs signale ton courage,
Oppose un front d'airain aux plus grands coups
du Sort ;

Mais, sage matelot, vois-tu finir l'orage ?

* *Amèné*, & regagne le port.

Par le Solitaire d'Écate.

C'EST BEAU, C'EST BON.

Conte.

L Le bon n'est pas toujours camarade du beau.
La Fontaine l'a dit. Auteur inimitable,
Il fut les réunir dans mainte & mainte fable.
Je croirois qu'avec lui tous deux sont au tom-
beau.

Rarement en effet le hasard les rassemble.
Près de Lise autrefois je les trouvois ensemble.

On les a vus encore ailleurs.

Au village. Serait-ce au milieu des honneurs ;
Au château ? Non : jamais ils n'y sont à leur place.
Chez le Juge ? Encor moins. L'avarice les chasse.
Chez le Curé ? Cet homme est toujours en procès.
Et le bon & le beau sont amis de la paix.
Où se trouvent-ils donc ? Dans une humble cham-
mière ;

* Ce mot, purement marin, m'a paru rendre
avec énergie le tour de phrase latin.

B. vj

36 MERCURE DE FRANCE.

Vous ne le croiriez pas ! Chez un pauvre vicaire :

Celui que je vais peindre , à ses devoirs exact ,
Vivoit , dit-on ; réglé , comme son almanach.
Quoique prêtre Normand , doux , loyal dans
son zèle ,

Peu prodigue en discours , en sermons encor
moins ,

A bien prêcher d'exemple il bernoit tous ses soins.
On le citoit , comme un modèle.

Hors de chez lui jamais on ne le rencontroit.

Notre homme en vrai reclus toujours se réflex-
roit ,

Chez lui ne recevoit aucune compagnie.

Même on lui soupçonnoit quelque philosophie.

Au reste bien portant , le visage serein ,

Il ne paroïssoit pas engendrer de chagrin.

Que faire , toujours seul ! Sans doute la lecture
De son ame élevée étoit la nourriture ?

Il s'étoit procuré des passe-temps plus doux.

Mon vicaire tenoit ce que nous cherchons tous.

Le bonheur ! — un quidam découvrit le mystère.

Le temps avoit percé sa chétive chaumière.

Les regards au-dedans pénétoient aisément.

Un curieux s'approche , & voit le bon vicaire

Sur sa table accoudé , rêvant profondément.

Il tenoit à la main un almanach de Liège.

Devant ses yeux brilloit un pot de cidre plein.

« Juillet , premier quartier ; un temps sec & serein :

» Ces mots bien prononcés , se dressant sur son
siège ,

» Il s'écrioit : — » C'est beau ! Puis , le pot à la
main ,

Del'or d'un cidre pur il remplissoit son verre ,
Avaloit en deux traits , & s'écrioit « c'est bon !

» Dernier quartier , temps chaud , ouragans &
tonnerre ,

» C'est beau ! — le pot marchoit toujours du même
ton ,

» C'est bon ! -- C'est beau ! toujours même admi-
ration.

Mon homme ne faisoit , ne lisoit autre chose ,
Trouvoit le cidre bon , trouvoit belle la glose.

Qui fut bien étonné ? Ce fut mon curieux.
Il eut peine à garder long-temps son sérieux.
Je le crois ; mais aussi , que d'hommes qu'on ad-
mire ,

Philosophes de loin , vus de près me font rire !
Chacun , dans son penchant , voit l'objet le plus
doux.

Une femme me plaît. Je la crois bonne & belle.
Une autre lui succède ; j'en dis autant pour elle.
Tout ce qui nous contente est bel & bon pour
nous.

Par M. Girard-Raigné.

EPIGRAMME.

LUCAS prêchant un jour Grégoire ,
 L'exhortoit à se corriger
 Du penchant qu'il avoit à boire :
 Ne te verra-t'on point changer ?
 J'y pense , mais , ne t'en déplaît ,
 Dit l'autre en lui tendant la main ,
 Entrons au cabaret voisin ,
 Nous jaserons plus à notre aise .

Par M. Houllier de St Remi.

LE MARI PÉNITENT. Cont.

EN proie aux chagrins sur la terre ,
 Que vous reste-t'il donc à faire ,
 Demandois à ses auditeurs ,
 L'oracle des prédicateurs ?
 « Que chacun avec patience ,
 » Dans un esprit de pénitence ,
 » Porte joyeusement sa croix . »
 Cléon , que ce discours enflamme ,
 Ne se le fait dire à deux-fois ,
 Et lui son dos charge . . . sa femme .

Par le même.

D I A L O G U E

*Entre le Dervis ABDALLAH &
HASSAN, jeune Mendiant Turc.**

ABDALLAH.

VOIS-TU ce rocher, mon fils ? C'est ma demeure, c'est le lieu qui renferme mon trésor.

HASSAN.

O respectable vieillard !

ABDALLAH.

C'est-là que le sage Nahamir a caché d'immenses richesses. Il m'en a fait don en mourant, & j'ai fait vœu de les partager avec l'homme qui en seroit le plus digne.

HASSAN.

Hélas ! & comment ai-je mérité cette glorieuse préférence ?

* Sujet tiré des Mille & une Nuits.

ABDALLAH.

Par ta vertu, mon fils, par la sévérité de ton ame au milieu des horreurs de la misère. Celui-là est le plus digne de posséder des richesses, qui fait le mieux s'en passer.

HASSAN.

Ma conscience ne me reproche rien : Qui pourroit troubler mon bonheur ?

ABDALLAH.

Heureux état, mon fils ! Il ne tient qu'à toi de le conserver ; retourne chez ton père, & laisse cet or à la terre qui le renferme.

HASSAN.

Hélas ! peut-être vous repentez-vous des promesses que vous m'avez faites ; mais je sens qu'il m'auroit été bien doux d'être à portée de faire des heureux.

ABDALLAH.

Viens, mon fils : puisse ta vertu soutenir l'épreuve des richesses comme elle a soutenu celle de la pauvreté !

HASSAN.

O sage Dervis ! pourquoi ces frémisse-

mens ? Mon ame nage dans la joie ; d'où vient cette tristesse qui s'empare de la vôtre ? Vous faites le bonheur d'Hassan : auroit-il à se reprocher de troubler le vôtre ?

A B D A L L A H.

Non , mon fils ; sois vertueux , sois heureux toi-même. (Il tire de son sein une petite boîte dans laquelle est une pommade ; il en frotte un des côtés du rocher qui s'ouvre & laisse voir des richesses immenses.)

H A S S A N *regarde ce trésor avec le plus grand étonnement.*

Est-ce un rêve, puissant Abdallah ? Quelle prodigieuse quantité d'or ! Heureux celui à qui elle appartiendrait en entier ! (Il devient sombre & rêveur.)

A B D A L L A H.

Eh ! bien , mon fils , voilà plus de richesses que n'en possède le plus puissant des Souverains. C'est par mes soins que la moitié t'en appartient. (Il le regarde fixement.)

H A S S A N , *avec un profond soupir.*

Une famille nombreuse ! Un père dans l'indigence ! Que de charges !

41 MERCURE DE FRANCE.

ABDALLAH, d'un air surpris.

Eh ! quoi , ingrat , au lieu de te livrer aux mouvemens d'une juste reconnoissance !

H A S S A N.

Pardonnez , sage vieillard , pardonnez mon trouble. Je vous dois mon bonheur & ma vie. Qu'étois - je avant que vous eussiez jeté les yeux sur moi ? Un malheureux , ignoré de tout le monde. Vous m'avez donné une nouvelle existence : je vous en conjure , mettez le comble à vos bienfaits.

ABDALLAH.

Quel langage , mon fils ; que te manque-t-il ? Le plus opulent citoyen de Bagdad n'est pas aussi riche que toi.

H A S S A N.

Il est vrai , Abdallah ; mais ma fortune est votre ouvrage ; plus je serai grand , plus vous en tirerez de gloire. Considérez quelles charges m'imposent les richesses dont vous m'avez fait don. De quels titres brillans ne faut-il pas que je me décore ? N'ai - je pas un père , une famille dans l'indigence ? Voyez avec combien de

gens j'ai à partager. Qu'il vous en coûteroit peu pour me rendre heureux !

ABDALLAH.

Eh ! bien, Hassan, parlez ; que vous faut-il ?

H A S S A N.

Les deux tiers... Oui, rien que les deux tiers.

ABDALLAH.

Les deux tiers, soit ; je vous les abandonne.

H A S S A N, *embrassant ses genoux.*

O le plus indulgent des hommes ! respectable Abdallah ! O mon père ! prends pitié d'un malheureux. — Je n'ose t'ouvrir mon cœur ; mais tu en pénétreras tous les replis.

ABDALLAH, *reculant de surprise.*

Vous n'êtes pas encore satisfait, malheureux ?

H A S S A N, *avec un peu de confusion.*

Je reconnois la justice de vos plaintes, Abdallah ; mais, vous qui êtes sage, ne devez-vous pas compatir à ma foiblesse ? Vous

44 **MERCURE DE FRANCE.**

voulez faire un heureux ; il ne tient qu'à vous d'achever votre ouvrage.

ABDALLAH.

Vous vous trompez, Hassan ; le bonheur est perdu pour vous à jamais.

HASSAN, *d'un ton ferme & se mettant à l'entrée du trésor.*

Mon bonheur est entre vos mains, Abdallah. Au milieu de votre désert, cet or vous devient inutile.

ABDALLAH.

Mes pressentimens sont-ils assez justifiés ? En vous comblant de biens, je ne suis parvenu qu'à vous rendre le plus méchant des hommes. Eh ! bien, Hassan, je vous céderai encore : dépouillez - moi de ce qui me reste, pour prix de ce que je je vous ai donné.

HASSAN, *transporté de joie.*

O Fortune ! tu me devois ce retour,

ABDALLAH.

Allez, ô le plus ingrat des hommes ; fuyez loin de ce lieu. Emportez cet or, vil objet de vos adorations ; & ne souillez

plus mes regards de votre odieuse présence.

HASSAN, *sans l'écouter , se promène d'un air rêveur.*

Heureux Hassan ! tous tes desirs sont satisfaits ; que ton sort sera doux désormais ! Cependant , si tu avois cette pommade merveilleuse qui t'a découvert ce trésor !

A B D A L L A H.

Puisses - tu trouver dans l'objet de ton insatiable avidité le supplice de ton ingratitude !

HASSAN, *toujours rêveur.*

Je me croyois puissant , heureux , fortuné. Que je me trompois ! Peut-être ce Dervis deviendra-t-il par ce moyen possesseur de dix trésors plus riches que le mien. . . Si je pouvois le déterminer à me céder cette pommade miraculeuse ! (*courant après Abdallah.*) Sage vieillard.

A B D A L L A H, *d'un ton mécontent.*

Que veux-tu ?

H A S S A N.

Vous êtes accoutumé à l'indiscrétion de

46 MERCURE DE FRANCE.

mes demandes; pardonnez - moi cette dernière importunité : sur ma vie, ce sera la dernière.

ABDALLAH.

Eh ! que peux-tu désirer encore , homme injuste ? Ces misérables vêtemens exciteroient ils ta cupidité ? C'est le seul bien que tu m'as laissé.

HASSAN.

A Dieu ne plaise que je me rende coupable d'un pareil crime envers mon généreux bienfaiteur ! Oui , ce que vous avez fait pour moi m'enhardit , Abdallah ; je ne puis croire que vous me refusiez la plus légère des bagatelles.

ABDALLAH, *d'un ton sévère.*

Quelle est-elle ?

HASSAN, *hésitant.*

Moins que rien , généreux Dervis. . . Cette petite boîte blanche que vous avez renfermée dans votre sein.

ABDALLAH, *avec un souris amer.*

Rien que cela ?

H A S S A N.

Voilà tout ; & je suis le plus heureux
des hommes.

ABDALLAH, *lui tourne le dos, sans lui
répondre.*

HASSAN, *lui embrassant les genoux.*

O mon père, mon père ! laissez-vous
fléchir.

ABDALLAH, *se débarrassant de lui.*

Laisse-moi, jeune insensé.

HASSAN, *le retenant par sa robe.*

Arrête, Abdallah.

A B D A L L A H.

Eh ! quoi, tu oses employer la violence ?

H A S S A N.

Homme de Dieu, ne me réduisez pas
au désespoir.

A B D A L L A H.

Retire-toi.

H A S S A N.

Par notre saint Prophète.

ABDALLAH.

Misérable, oses-tu prononcer son nom?
Quitte mes habits. (*Il s'échappe de ses mains.*)

HASSAN *tire son cimeterre & court sur Abdallah.*

Je ne me connois plus. Téméraire
vieillard, arrête... Tremble pour tes
jours, homme trop obstiné.

ABDALLAH *se retourne.*

Eh ! quoi, Hassan, contre votre bien-
faiteur ?

HASSAN, *le sabre à la main.*

Je n'écoute rien. Crois-tu donc, imbé-
cille vieillard, m'éblouir par un fantôme
de bonheur, tandis que tu tiens entre tes
mains la seule chose qui peut l'assurer ?

ABDALLAH.

Qu'ai-je pu faire pour vous que je n'aye
pas fait ?

HASSAN, *furieux, le menace.*

Tu feins de l'ignorer ; cette pommade
magique que je te demande avec les plus
basses supplications,

ABDALLAH

A B D' A L L A H.

Oh ! qu'à cela ne tienne , Hassan : vous l'avez trop bien gagnée ; mais auparavant il faut que je vous en enseigne l'usage. (*Il tire la boîte de son sein.*)

HASSAN , *remettant son cimeterre.*

Tant que vous parlerez ainsi , Abdallah , vous trouverez en moi un ami.

A B D' A L L A H.

Si vous vous frottez les yeux de cette pommade , rien n'est si ravissant que le spectacle dont vous jouissez. Tout ce que la Nature produit de plus riche & de plus précieux se présente aussi - tôt à vos regards.

HASSAN *prend la boîte & s'empresse de se frotter les yeux de pommade.*

Que cela doit être beau ! Voyons. Ciel ! où suis-je ? Quelles ténèbres m'environnent. Ah ! je suis perdu. Malheureux vieillard , tu m'as trompé ! (*Il marche en tâtonnant.*)

A B D' A L L A H.

Telle est la punition que méritent ton

C

injustice & ton avidité ; mais elle est trop foible pour ton ingratitude.

H A S S A N.

Dieux ! que devenir ? Où suis je ? Où est mon trésor ? Hélas ! mon bonheur a passé comme un songe. Cruel Abdallah ! Que la foudre. . . Mais où m'égaré-je ? O sage Dervis, pardonnez-moi.

A B D A L L A H.

Tes crimes t'ont rendu indigne de tout pardon. Rentre dans le sein de la misère d'où je t'avois tiré.

H A S S A N.

C'en est trop , c'en est trop. Le remords me ronge. Malheureux, malheureux Hassan ! que n'es - tu encore aux portes de Bagdad à attendre les charités des passans ? Hélas ! que j'éprouve bien qu'un cœur qui se laisse une fois ouvrir à l'insatiable soif de l'or , devient bientôt capable de tous les crimes.

Par Mlle Raigner de Malfontaine.

*VERS à Mademoiselle ***

LAISSONS ce Stoïque sévère
 Qui, malgré les élans d'un cœur qui le dément,
 Dans son humeur atrabilaire
 Fuit l'amour, méprise l'amsant
 Et fournit la triste carrière
 Sans connoître ce sentiment
 Qui charme la Nature entière;
 Son erreur est un vrai tourment.

Avec lui je veux un moment
 Que l'amour soit un mal; ce mal est nécessaire,
 Et je crois qu'il vaut mieux pécher en trop aimant,
 Que de pécher par un excès contraire. —
 Mais l'amour nous cause des pleurs,
 Et presque toujours l'amertume
 Vient empoisonner ses douceurs.

Son flambeau tour à-tour s'allume
 Dans le sein des Plaisirs, dans le feu des Fureurs.
 Cette fatalité n'est qu'une vaine excuse.
 L'Amour est bienfaisant, son caractère est doux.
 L'aveuglement qui nous abuse
 Fait que c'est lui que l'on accuse
 Des vices qui ne sont qu'en nous.

Voyez l'Amour régner dans le cœur d'un jaloux;

C ij

32 MERCURE DE FRANCE.

Ce n'est plus cet enfant, ce charme de la vie.

Ce dieu séduisant, enchanteur ;

C'est un affreux tyran de qui la frénésie

Eloignant le plaisir, veut trouver le bonheur.

Voyez ce débauché dont l'ame semble encore

Sensible. Avidé de plaisir

Il prend pour de l'amour cet effréné désir

Qui le tourmente & le dévore.

Malheur à la jeune Beauté

De qui le cœur à son aurore,

Séduit par la témérité,

Comble, enivre de volupté

Le monstre qui la déshonore

En abusant de sa simplicité.

Assouvi par la jouissance,

Le cruel porte ailleurs l'amour qu'il crut avoir ;

Il fuit, & sa victime, en proie au désespoir,

Regrette en vain son innocence,

Accuse injustement l'Amour & sa puissance

Des maux qu'il n'a pas faits & qu'il eût dû pré-

voir.

Voyez ces deux amans fidèles,

Qu'Amour perça des mêmes traits :

De deux êtres heureux ce sont les vrais modèles.

Pour prix de leurs vertus, pour prix de leurs at-

traits,

Ce dieu les couvre de ses ailes ;

Il leur promet des roses immortelles ;
 Et ce couple amoureux célèbre ses bienfaits,
 L'Amour est un Prothée ; il change & se conforme
 Aux qualités des cœurs qu'il brûle de ses feux :

Charmant dans un cœur vertueux ,
 Dans un cœur bas il est difforme.
 Dieu séduisant, dieu de la volupté ,
 Si tu ne prenois pour victimes
 Que des cœurs innocens , exempts de fausseté ;
 Bientôt on oublieroit tes crimes
 Pour ne chanter que ta bonté.

Si tu voulois établir ton empire
 Dans le cœur de *** ! il est digne de toi ,
 Et la vertu , bien loin de te détruire ,
 Se soumettroit d'elle-même à ta loi.

Mais j'entends mon cœur qui soupire ,
 Et j'ai presque osé la nommer.
 En lui dépeignant mon martyr ,
 Je m'oublierois dans mon délire ,
 Et je craindrois de l'alarmer ;
 Car , quoiqu'il soit permis d'aimer ,
 Il ne faut pas toujours le dire.

Par M. le Fuel de Mericourt.

C iij

*La Réunion de la Musique & de la Poésie,**Epître à Mlle Beaumenil.*

D'EUTERPE & d'Erato jeune & vive inter-
prète,

Beaumenil, que de volupté,

Que d'intérêt ta voix leur prête!

Que de charmes ta grâce ajoute à leur beauté!

Ton art les embellit : ton talent les inspire.

Avant toi leurs débats ont souvent éclaté ;

Et même affoibli leur empire ;

Enfin tu les unis : le Pinde est enchanté.

L'Amour partage son délire ;

Et te présenter un prix tant de fois mérité.

Céphise, Pomone, Zirphé ;

Sylvie, Adèle, Tellaïre,

Sous les yeux d'Apollon, aux accens de sa lyre,

Signent à l'envi le traité.

Que j'aime à te voir triomphante!

Qui pourra décider jamais

Des deux aimables sœurs quelle est la plus con-
tente,

Lorsque, déployant mille attraits,

Tu viens, ou folâtre ou plaintive,

Tantôt, par des chants séducteurs,

Variar les plaisirs de l'oreille attentive,

Et tantôt, par un jeu qui touche & qui captive,

Tout exprimer, tout peindre & l'emparer des
cœurs ?

O puissance de ta Magie !

Par un père homicide entraînée à l'autel,
Sans te plaindre de lui, sans regretter la vie,
Et pour Achille seul offrant des vœux au Ciel,
Que tu commandes bien à mon ame attendrie !
L'actrice dispaçoit sous le couteau mortel ;
Je tremble pour Iphigénie.

TIRCIS & AMARANTE,

Fable imitée de la Fontaine.

AIR : *Las Champcenets*, fanfare.

DE la jeune & simple Amarante
Tircis adorait les beaux yeux.

Un jour, dans une douce attente,

Il lui dit, d'un air amoureux :

Ah ! si vous connaissiez, bergère,

Un certain mal qui nous plaît tant !

Il n'est aucun bien sur la terre

Qui vous parût valoir autant.

Souffrez qu'on vous le communique.

Croyez-moi, n'ayez point de peur ;

Je suis votre ami, je m'en pique,

C iv

Pourrois-je tromper votre cœur ?
 Amarante dit au jeune homme :
 Ce mal , comment l'appellez-vous ?
 L'Amour , voilà comme on le nomme.
 L'amour ! Ah ! oui : ce mot est doux.

Mais à quoi puis-je le connoître ?
 Quels sont ses signes ? que sent-on ?
 Des peines qui charment notre être ;
 Dans tous les sens un doux poison.
 On se plaît seule en un bocage ;
 On soupire , on ne sait pourquoi ;
 Les mains laissent tomber l'ouvrage,
 On s'oublie , on n'est plus à soi.

L'esprit vous retrace une image ,
 Des larmes s'échappent des yeux :
 L'aspect d'un berger du village
 Cause un trouble délicieux.
 Amarante aussi-tôt s'écrie :
 Oh ! ce mal ne m'est pas nouveau ;
 Il règne en mon ame attendrie ,
 Je le reconnois au tableau.

A cet aveu que fit la belle ,
 Tircis croyoit ses vœux remplis ;
 Mais elle ajouta , la cruelle !
 Je sens tout cela pour Daphnis.
 L'autre pensa mourir de honte.
 Il est force gens comme lui ,

Qui n'agissent que pour leur compte
Et qui font le marché d'autrui.

Par Mlle Coffon de la Cressonnière.

A M. le Comte de T.

QUAND vous chantiez votre Thémire,
Tout ici respiroit l'amour.
Lui-même il montoit votre lyre ;
Il sut embellir ce séjour.

Près de vous je voyois les Grâces
Sourire à vos divins accords.
Tous les plaisirs suivoient leurs traces ;
Ils enchantoient ces tristes bords.

Ne verrons nous jamais renaître
Ces beaux jours , ces momens si doux ?
Non : Phébus vous a pris pour maître ;
Il se plaît trop auprès de vous.

Des Muses la troupe ravie
Ecoute vos tendres chansons ,
Et ne vous offre pour leçons ,
Que les fruits de votre génie.

Rarement ces Divinités
Viennent éclairer ma patrie ;
Et le Parnasse & l'Idalie
Sont aux lieux que vous habitez.

C v

58 MERCURE DE FRANCE.

Que ne puis-je pour vous, Mécène,
Quitter aujourd'hui ces déserts,
Où les vents, échappés des mers,
Portent la fièvre & la migraine !

A peine y voyons-nous des fleurs,
Après de longs & noirs orages.
Enfin sur nos climats sauvages
Le Ciel répand quelques faveurs.

D'Albion les Nymphes charmantes
Y brillent sans rouge & sans fard ;
Leurs grâces, naïves, touchantes,
Ne doivent presque rien à l'art.

Mais bientôt ce tableau s'efface ;
L'Aquilon chasse les Zéphirs,
Et l'hiver tristement remplace
Janni, l'Amour & les Plaisirs.

J'ai tout perdu dans ces ayles
Avec les auteurs de mes jours,
Et de mes regrets inutiles,
Hélas ! rien n'arrêtoit le cours.

Mais je cède au charme invincible
De votre souvenir flatteur,
Et mon ame toujours sensible
Vous doit un instant de bonheur.

A Miss JANNI, Ch.

L'AURORE qui vient de naître ,
Dont le rendre éclat nous luit ,
Le printems qu'on voit paroître ,
La fleur qui s'épanouit ,
Du zéphir la pure haleine ,
Et le gazon rajeuni ,
Dont l'émail couvre la plaine ,
C'est l'image de Janni.

Du ciel l'azur sans nuage
Brille toujours dans ses yeux.
D'Hébé c'est le fin corsage ,
De Vénus les blonds cheveux ,
Des Grâces le doux sourire ,
Le maintien , le sein aussi . . .
Heureux qui pourroit tout dire !
Jugez du tout par ceci.

Janni , pardonne à ma flamme
Un essor trop indiscret :
Pour mieux faire ton portrait ,
Il faudroit peindre ton ame ,
Comme toi, belle sans fard :
Mais , ô jeune objet que j'aime ,
Janni , cet effort suprême
Est au dessus de mon art.

Cvj

*VERS à Mde la Comtesse de R... , au
nom de plusieurs malheureux qui ont
tout perdu dans un incendie à Plom-
bières le mois de Juillet dernier , &
qu'elle a secourus de la façon la plus
noble & la plus généreuse.*

LE plus terrible des fléaux
Nous a laissé notre existence ;
Pour admirer les exemples nouveaux
De ta douceur & de ta bienfaisance .
Tu fais donc plaindre le malheur !
Le notre est-il assez funeste ?
Nous perdons tout , mais ta pitié nous reste ;
Nôtre ressource est dans ton cœur ,
Femme sublime , ame céleste !
Qui joins tant de vertus aux attraits les plus doux ;
Entends le cri de la Reconnoissance ,
Elevé par la voix de la triste Indigence ;
Hélas ! nous n'avons rien à nous ;
Mais nous venons t'offrir la sensible éloquence
De l'infortune en pleurs qui tombe à tes genoux.

*Par M. le Clerc de la Motte , Cap. Chev.
de St Louis, au rég. d'Orléans , inf.*

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du Mercure du mois de Mai 1774, est le *Nid d'Oiseau* ; celui de la seconde est *la Postérité* ; celui de la troisième est *Enigme* ; celui de la quatrième est *Poisson d'Avril* ; celui de la cinquième est *Sommeil*. Le mot du premier logogryphe est *Cire*, où l'on trouve saint *Cir & ire* ; celui du second est *Janvier*, où se trouvent *an, navire, Jean, Ane, rive, vin, ivre, rave, vie, rien* ; celui du troisième est *Citrouille*, où l'on trouve *or, Luc, Cul, oui, cri, lit, Clio, œil, cire, ouie, rous, loi, loutre, licou, rue, rouille*.

É N I G M E.

Au trésor de la République,
 Lorsque les fonds sont amassés,
 Tous les sujets sont empressés
 A me verser dans la caisse publique ;
 Cet impôt d'ailleurs est très-doux,
 Et pris, en plus grande partie,
 Sur le travail & l'industrie ;
 Les rangs égaux, point de jaloux ;

62 MERCURE DE FRANCE.

Pour vous , Messieurs de la Finance ,
Il ne seroit pas d'importance ;
Mais , puisqu'il faut le déclarer ,
Ce peuple peut vous éclairer.

Par le même.

A U T R E.

EST-CE en blanc , lecteur , est-ce en noir
Que tu desires me connoître ?
D'accord ; mais avant de paroître
Je veux me désigner , ainsi que tu vas voir :
En blanc l'on me recherche , en noir on me re-
doute.
En noir je peux souvent mettre tout en déroute.
En blanc je suis un agrément.
En noir je peux causer plus d'un enterrement ;
Et pour t'apprendre , enfin , quelle est ma destinée,
Je m'envole en poussière ou m'en vais en fumée.

Par le même.

A U T R E.

CELLE dont je porte le nom
Contribue à mon existence.
A m'entendre on diroit que j'ai toujours raison.

C'est le but de mon père ; il voudroit qu'on le
penſe.

Je mafque quelquefois les défauts des fripons ;
Mais, ſans bouche ni voix, je défends l'innocence.
Utile en tout état , peu ſe paſſent de moi ;
Dans le commerce , les affaires ,
Marchands , procureurs & notaires ,
Je ſuis reçu par-tout. Je perce juſqu'au Roi.
Sous la main des Savans j'éclaircis la matière.
Je l'embrouille ſouvent avec l'homme de loi.
Mon tout , plus d'une fois , a fait pâlir d'effroi.
Combien de voyageurs j'ai fait mettre en colère !
Il eſt certaines gens chez qui je ſuis ſuſpect ,
Sortes de cuſiniers qui ſont mauvaſe chère ;
Mais gardons-nous ici de manquer de reſpect :
Il eſt plus ſage de ſe taire.

Par M. Hubert.

A U T R E.

Vous allez me croire impotent.
Je ne quitte pas d'un inſtant
La plus étroite des ruelles ,
Et je ſuis nuit & jour gardé par deux femmes.
Vous allez me croire inſolent
Je meſure les Rois & je
Vous allez me croi-

64 MERCURE DE FRANCE.

Je marche fièrement entre vingt sentinelles,
Et sous l'étendard musulman.
Vous allez me croire marchand.
Chaque jour, à mon gré, j'ouvre & ferme boutique;
Enfin tantôt fripon & tantôt imposant,
On me croiroit un matois à rubrique.
Quel changement ! je perds tout ce clinquant.
On me met dans la main sur le ton de l'emblème,
Et celui qui me rend ce service suprême,
Par état est un fou chez l'homme inconséquent.

Par M. Papelart.

LOGOGYPHE.

SOIT qu'en solidité je le dispute au fer,
Soit qu'un risu léger, quoique plus élastique,
Forme de mon ensemble un contour symétrique,
Je n'en offre pas moins matière à deviner.
Mon nom est très-connu : cinq lettres le composent ;
Mais je ne l'ai pas seul, que mes lecteurs englosent :
C'est un objet comme moi dénommé ;
CELLE dont je ps, je ne suis plus le même,
Contribue à mon e & mon tout est changé ;
A m'entendre on diroit qu'il y a un plaisir extrême.

Le sexe féminin veut bien me rechercher ;
Heureux d'être l'objet de cette préférence,
J'en connois tout le prix , & fais la mériter ;
Mais souvent mes efforts trompent son espé-
rance.

Semblable à l'ouvrier qui forma ma texture,
Le sexe croit par moi réformer la Nature :
Se trompe-t-il ? Peut-être. Eh ! qu'importe , après
tout ?

Je fais ce que je puis ; le Ciel est pour le tout.
D'une fille en effet , aux portes de l'enfance ,
Je suis , à point nommé , le développement ;
J'en dirige l'action , j'en guide l'influence ,
Je lui fournis enfin des appas en naissant.
Je ne me borne pas à l'âge d'innocence ;
Mon pouvoir va plus loin : chez les divinités ,
Où l'or de nos Midas fait régner l'opulence ,
Mes services jamais ne furent oubliés.
Je les pare souvent de frivoles appas ;
Mais là , c'est trop jaser pour une bagatelle :
Tendron qui lit ceci déjà se sert de moi.
S'il est quelque Beauté dans la gente femelle ,
Rarement elle oublie à me porter sur soi.

*Par M. Tan. ***.*



*ÉPI TRE LOGOGRYPHIQUE ,
à Mlle la C***, sous le nom d'EGLÉ.*

Vous m'ordonnez , Eglé , de faire un logogry-
phe ;

Un logogryphe à moi ! le tour est trop sanglant :
Vous avez donc juré ma mort ou mon tourment ?
J'aimerois cent fois mieux que Lucifer me griffe ,
Ou me griffât ; parlons grammaticalement.

Si demandiez quelque tendre élogie ,
Quelque chanson ou quelque madrigal ,
Alors... vous vous fâchez ! allons , tant bien que
mal ,

Il faut contenter votre envie.
Cependant , jeune Eglé , dans l'art de deviner
Vous faites voir tant de justesse
Que je ne fais qu'imaginer
Pour exercer tant soit peu votre adresse.
Si je vous dépeignois amitié , sentiment ,
Vertu , candeur , reconnoissance ,
Sagesse & *cætera* ; vous diriez promptement
La belle finesse vraiment !

Je fais le mot : malgré mon éloquence ,
Dans votre cœur assurément
Vous le trouveriez , & Quant à moi plus je
pense . .

Attendez. ., certain nom. . . Le connoissez-vous
bien ?

Je ne crois pas : oh ! tant mieux ; j'ai moyen
D'exercer votre savoir-faire.

Or écoutez, n'omettez rien

Et suivez-moi : j'entre en matière,

Je suis. . . Comment, Eglé, vous tracer mon por-
trait ?

Ce n'est pas chose aisée au moins ; car un seul
trait

Pourroit bien me faire connoître,

Et si vous aviez peur. . . Je veux être discret,

Vous me devineriez peut-être,

Et je veux m'en garder. Suivons notre chemin.

Je suis natif du rivage Afriquain.

Très-mal bâti de ma nature,

Je fais horreur même en peinture,

Jugez au naturel. Enfin,

Pour abréger la procédure,

Onze lettres en tout composent ma structure.

C'est beaucoup, dites-vous ; vingt mots à combi-
ner

Ne sont pas entre nous une petite affaire. —

Si vous venez à deviner,

De vos succès, aussi, comme vous serez fière !

Allons ferme ; dans la carrière

Tâchons de nous acheminer,

Mon tout décomposé montre avec avantage

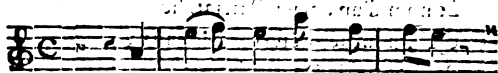
Une nourriture en usage

68 MERCURE DE FRANCE.

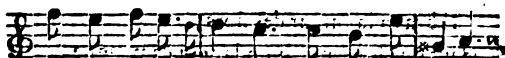
Chez tous les Peuples du Levant.
 Le contraire de tout ; ce que fait fort souvent
 Un coupable qui cherche à paroître innocent ;
 De Jupiter une maîtresse ;
 L'opposé du mot *oui* ; le contraste du blanc ;
 Celle dont l'œil malin , & le minois charmant
 Sut d'Ovide amoureux captiver la tendresse ;
 Deux notes de musique , & ce que fait celui
 Qui de pleurer n'a nulle envie ;
 Des mouches un présent fort utile aujourd'hui ;
 Du corps humain la plus dure partie ;
 Le mot qu'on disoit autrefois
 Quand on vouloit désigner la colère ;
 La production de la voix ,
 Et ce qu'en la farine on ne recherche guère.
 Ensuite un coquin d'espion
 Qui trompa les Troyens , dit-on ,
 Et leur persuada d'abattre leur muraille
 Pour y faire entrer , sans façon ,
 Un grand cheval de bois , non pas rempli de
 paille ,
 Mais de gens préparés à brûler Iliou.
 Ce n'est point tout , Eglé : je suis impitoyable ,
 Et, puisque je vous tiens , j'irai jusques au bout ;
 Jusques au bout ! ce n'est point une fable ;
 Je n'en rabattrai rien du tout.
 Vous trouverez encor ce que porta la terre
 Lorsqu'Adam , notre premier père ,
 Du jardin d'Eden fut chassé ,

Et que, par un ordre sévère,
De son péché juste salaire,
Au travail il se vit forcé.
Le nom d'un ancien Patriarche
Qui, pour se préserver des eaux,
Par l'ordre de Dieu, bâtit l'arche,
Où, s'enfermant avec les animaux,
Il brava la fureur des flots,
Pendant que le déluge inondant la campagne,
Engloutit sous les eaux la plus haute montagne,
Et perdit tout le genre humain;
Un autre son contemporain;
Deux fleuves, l'un en France & l'autre en Alle-
magne;
Le nom d'un Saint & trois oiseaux;
Une rivière dont les eaux
Au-dessous de Conflans se jettent dans la Seine.
La plus belle des fleurs, qui ne vit qu'un instant;
Certain jour dont par fois trop tard on se repent,
La chance étant fort incertaine,
Vous y verrez encor les armes des taureaux,
Et de certains . . . ; ce qu'on n'a qu'avec peine,
Et qui cependant est la source de tous maux.
Poursuivons; mais je perds haleine,
Et de plus je pourrois devenir ennuyeux;
Adieu, charmante Eglé; devine si tu peux.

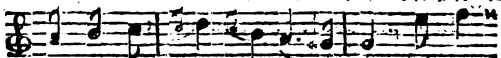
Par M. E. F. D.

AIR de M. GLUCK, dans Iphigénie.

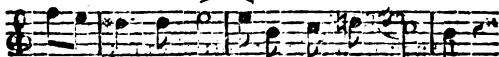
CRU- EL-LE, non, ja- mais



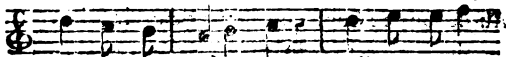
vos- tre in- sen- si- ble, cœur. Ne fut tou- ché



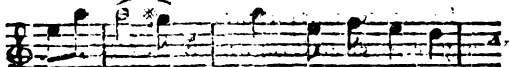
de mon a- mour ex- trê- me. Si vous



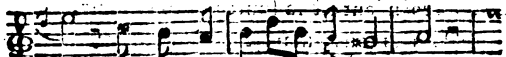
m'ai- miez au- tant que je vous ai- me,



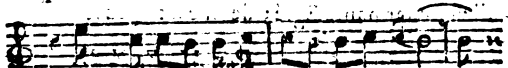
Vous ne dou- riez pas de ma fi- del-



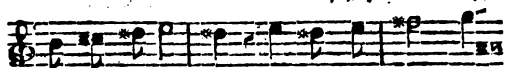
le ar- deur, Vous ne dou- te- riez



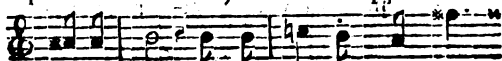
pas de ma fi- del- le ar- deur.



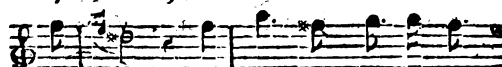
Vous pouvez a- bli- ger un cœur



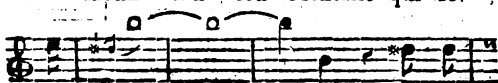
qui vous ado- re, Par des soupçons in-



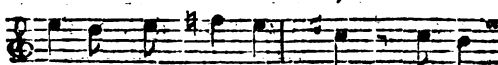
ju-ri- eux, Et lui faire un tourment



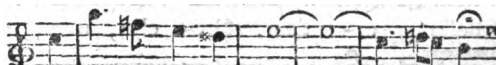
af- freux Du feu constant qui le



dé- vo- - - - re, Et lui



faire un tourment af- freux Du feu



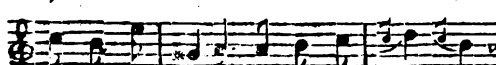
constant qui le dé- vo- - - - re.



Cru- el- le, Cru- el- le, non,



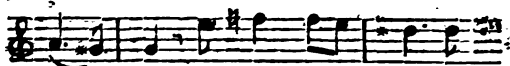
ja- mais votre infen- si- ble cœur



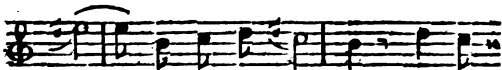
Ne fut tou- ché de mon a- mour ex-

CLM 1774

72 MERCURE DE FRANCE.



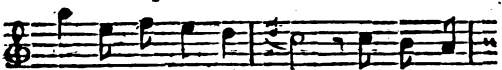
tré- me. Si vous m'ai- miez au-



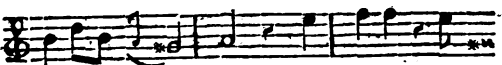
tant que je vous ai-me, Vous ne



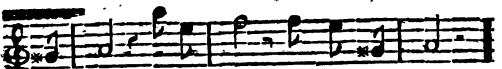
dou-teriez pas de ma fidelle ar-deur ,



Vous ne doute-riez pas de ma fi-



delle ar- deur. Cru- elle, non ,



ja- mais votre cœur ne fut touché.



NOUVELLES

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Contes traduits de l'Anglois. Deux parties in-12. A Londres ; & se trouve à Paris , chez la Veuve Duchesne , rue St Jacques ; Merigot le jeune , quai des Augustins ; Esprit , au palais royal.

LA plus grande partie de ce recueil est tirée d'un ouvrage périodique anglois intitulé *l'Aventurier* , *The Adventurer*. Le traducteur s'est permis quelquefois d'augmenter , de retrancher & de modifier divers endroits de ces contes , parce que son but a moins été de nous en donner une traduction littérale que de faire naître & de nourrir dans l'ame du lecteur cette douce sensibilité d'où découlent toutes les vertus sociales , la générosité , la clémence , l'humanité &c. ; qualité par conséquent si propre à contribuer au bonheur de la société & même à notre bonheur particulier. « Voulez-vous , dit un interlocu-
» teur de ces contes à un lord qui soupi-
» roit en vain après le bonheur , que tou-
» te la Nature , depuis long-temps mor-
» ne & éteinte pour vous , change de face

D

» à vos yeux ; qu'au lieu de la langueur
 » & de la mélancolie dont vous vous plai-
 » gnez , elle mette dans votre ame une
 » joie constante ; en un mot , que tout
 » conspire à vous rendre heureux ? Ne
 » songez qu'au bonheur des autres. Ceux
 » qui s'occupent trop de leur santé , vi-
 » vent misérablement. Il en est de même
 » de ceux qui s'occupent trop de leur bon-
 » heur : il est le fruit de l'exercice de nos
 » facultés morales , & se détruit par les
 » soins excessifs qu'on prend de lui ; com-
 » me la santé est généralement le fruit de
 » l'exercice des facultés du corps , & s'af-
 » foiblit par les précautions superstitieuses
 » & les remèdes indiscrets qu'on prend
 » pour la conserver. Ne vivre , ne res-
 » pirer que pour l'avantage de l'humani-
 » té ; n'avoir que des affections agréables
 » à tout le monde ; produire , dans ceux
 » qui sont à portée de nos bienfaits , des
 » sentimens de joie , d'amour , d'estime
 » & de reconnoissance ; n'écouter , n'é-
 » prouver que des mouvemens de justice ,
 » d'amitié , de bienveillance , de com-
 » passion , de générosité ; c'est , Milord ,
 » la vie heureuse par excellence , la seu-
 » le qui soit digne d'envie , & qui pût
 » faire souhaiter raisonnablement la con-

» dition des Princes & des Rois , s'ils
» favoient en profiter. »

Les différentes situations que nous offrent les contes de ce recueil, attachent par certains détails dictés avec simplicité & qui rendent en quelque sorte l'objet présent. On lira sur tout avec intérêt l'histoire trouvée dans les papiers d'une jeune étrangère morte à Amiens.

Traité sur la meilleure manière de cultiver la Navette & le Colfat , & d'en extraire une huile dépouillée de son mauvais goût & de son odeur désagréable ; par l'auteur du Journal d'observations sur la physique , sur l'histoire naturelle & sur les arts & métiers. Vol. in-8°. prix 2 livres 8 s. br. A Paris , chez Ruault libraire , rue de la Harpe.

M. l'Abbé Rozier a soumis au jugement de l'académie royale des sciences ses recherches & ses observations sur la culture de l'espèce de chou nommé *Colfat*; sur celle de la *Navette* , & sur les moyens d'extraire de leurs semences une huile douce, dépouillée de tout mauvais goût & de toute odeur désagréable. Les commissaires nommés par l'académie pour faire l'exa-

Dij

men de ces recherches & observations, ont reconnu que les deux mémoires qui les rassembloient formoient un traité complet sur la culture du Colfat & de la Navette; que la méthode enseignée par l'auteur pour extraire de leurs semences une huile douce & agréable, étoit puisée dans les meilleurs principes de physique & de chimie; & qu'il étoit d'autant plus probable qu'elle réussiroit en grand, & entre les mains des cultivateurs, qu'elle étoit déjà pratiquée dans nos provinces méridionales pour la préparation des olives de table.

Ces deux mémoires sont précédés, dans l'ouvrage que nous venons d'annoncer, d'un avant-propos que l'auteur a soumis également au jugement de l'académie. Comme cet avant-propos discute un objet qui peut intéresser le commerce national & la santé des citoyens, nous nous ferons un devoir de rapporter fidèlement l'extrait même qu'en ont fait les commissaires de l'académie. « M. l'Abbé Rozier prétend » qu'une partie des huiles qui se vendent à » Paris comme huile d'olives, sont coupées » & altérées par un mélange plus ou moins » considérable d'huile de Pavot, vulgairement appelée *huile d'œillet*; les expé-

»riences sur lesquelles il établit cette asser-
 »tion nous ont paru , ajoutent les com-
 »missaires , assez décisives pour qu'il fût
 »difficile de la révoquer en doute. Les
 »causes des manœuvres qui se sont intro-
 »duites à cet égard dans le commerce ,
 »sont, suivant M. l'Abbé Rozier ; 1°. la
 »qualité même de l'huile d'Æillet qui n'a
 »presque aucun goût , qui se rappro-
 »che en cela beaucoup de l'huile d'Olive ,
 »& qui peut être mêlée avec elle sans l'al-
 »térer sensiblement ; 2°. du bas prix auquel
 »il est possible de se la procurer. 3°. de la
 »proximité des provinces où elle se fabri-
 »que. 4°. enfin de la loi qui prohibe l'usa-
 »ge de l'huile d'Æillet pour entrer dans les
 »alimens ; prohibition qui empêche les
 »marchands de la vendre sous son vérita-
 »ble nom. Cette dernière considération
 »conduit M. l'Abbé Rozier à quelques
 »réflexions sur la loi même qui a pronon-
 »cé la prohibition : il observe d'abord que
 »cette loi est demeurée sans effet, puisque
 »malgré les peines qu'elle a prononcées ,
 »le pavot ne s'en cultive pas moins li-
 »brement dans le royaume , & que l'huile
 »qu'on tire de ses semences ne s'en
 »consomme pas moins dans la capi-
 »tale ; il va plus loin , & il avance de

» plus que cette loi est sans objet , parce
 » que l'huile de Pavot ou d'Œillet , loin
 » d'être narcotique, comme elle l'annon-
 » ce dans le préambule , ne contient au-
 » contraire rien de nuisible à la santé. Il
 » invoque à cet égard deux décrets de la
 » Faculté de médecine de Paris , l'un du
 » vingt-six Juin 1717 , l'autre du vingt-
 » neuf Janvier dernier , qui décident for-
 » mellement la question en faveur de l'huile
 » de Pavot ou d'Œillet. Ces deux pièces
 » ont d'autant plus de poids dans la ques-
 » tion, qu'elles se trouvent conformes au
 » sentiment unanime de tous les natura-
 » listes modernes ; qu'elles sont justifiées
 » d'ailleurs par l'exemple de presque tous
 » les Peuples du Nord , de ceux des Pays-
 » Bas , de la Flandre , de l'Alsace , du
 » Baùjolois , de la Lorraine & de la Fran-
 » che-Comté. Dans tous ces pays & dans
 » beaucoup d'autres , l'huile de pavot est
 » une des plus en usage , & on n'a jamais
 » reconnu qu'elle produisît de mauvais
 » effets. Il paroît prouvé , d'après ces dif-
 » férentes autorités, que la loi qui prohibe
 » l'huile d'œillet porte sur une supposition
 » qui n'est pas exacte , & nous sommes à
 » cet égard , continuent les Commissai-
 » res , entièrement de l'avis de M. l'Abbé

»Rozier. Nous sommes bien éloignés de
 »prétendre critiquer par-là une loi sage ;
 »sans doute dans le temps où elle a été ren-
 »due , on n'avoit pas vraisemblablement
 »alors des connoissances aussi précises de
 »la nature & des effets de l'huile de pa-
 »vot , & les Magistrats ont pensé que
 »dans une matière aussi importante , il
 »falloit choisir le parti le plus sûr ; mais
 »aujourd'hui qu'il est prouvé que l'huile
 »de semence de pavot ne contient rien
 »de nuisible à la santé , qu'elle peut rem-
 »placer l'huile d'olive à bien des égards ,
 »& qu'elle la remplace en effet dans le
 »commerce sans qu'il existe aucun moyen
 »de s'y opposer , la loi prohibitive , loin
 »d'avoir l'objet d'utilité qu'elle a eu en
 »vue , entraîne au contraire différens in-
 »convéniens qui doivent engager à la ré-
 »former. Ces inconvéniens sont 1°. de
 »donner lieu à des mélanges contraires à
 »la bonne foi & à la confiance nécessaires
 »dans le commerce , & qui cesseroient de
 »l'être s'ils étoient avoués. 2°. De ralen-
 »tir une culture intéressante pour plusieurs
 »provinces du royaume. 3°. De laisser
 »passer à l'Etranger des sommes considé-
 »rables dont il seroit possible de conser-
 »ver la plus grande partie en France. 4°.

D iv

80 MERCURE DE FRANCE.

»d'occasionner un renchérissement nécessaire dans l'huile d'olive par le défaut
»d'une autre huile qui puisse entrer en
»concurrence avec elle.»

Les Commissaires terminent leur extrait par donner de justes louanges à cet avant-propos qui leur a paru intéressant relativement à l'objet d'utilité publique que l'auteur a en vue , & par la saine physique qui l'a guidé dans ses recherches.

Dictionnaire de Titres originaux , pour les fiefs , le domaine du Roi , l'histoire , la généalogie , & généralement tous les objets qui concernent le gouvernement de l'Etat ; ou inventaire général du cabinet du Chevalier Blondeau de Charnage , pensionnaire du Roi , associé étranger de l'Académie royale d'Angers , ci - devant lieutenant d'infanterie , demeurant à Paris , vieille rue du Temple , près l'hôtel de Soubise ; tome V^e. in-12. de 129 pages. A paris , chez l'auteur & chez la V^e. Vatel , libraire , rue Plâtrière , vis - à - vis de la grande poste.

L'auteur continue dans ce cinquième volume , ainsi que dans les précédens , de donner l'énoncé des titres originaux qui

se trouvent dans son cabinet. Ces titres constatent plusieurs faits relatifs à différentes généalogies , au domaine du Roi , à des droits féodaux , & même à l'histoire. L'auteur cite entre autres « une copie » en forme probante de l'instruction, contenant vingt & un chefs , donnée à » Montauban le 12 Juillet 1578 , par le » Roi de Navarre , depuis Henri IV du » nom , Roi de France , surnommé le » Grand, à son Envoyé vers le Roi Henri » III^e du nom , avec les réponses de ce » Monarque , datées à Paris du 24 Juillet de ladite année. » M. B. ajoute que cette instruction contient des faits historiques très-intéressans. Mais comme son objet est de donner une simple notice des titres & autres actes qu'il a rassemblés , il ne cite aucun de ces faits historiques.

Les quatre premiers volumes de ce dictionnaire ont été imprimés par souscription & se trouvent à l'adresse ci dessus.

Fables par M. Dorat, in-8°. Prix 24 liv. broché en carton, & 36 liv. sur papier d'Hollande, dont il y a un très-petit nombre. A Paris, chez Monory, libraire, rue de la Comédie Française.

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

Le mérite de ces Fables est connu & consacré par l'estime publique. La raison y paroît toujours embellie par les grâces, & l'on peut dire que M. Dorat a observé lui-même, avec beaucoup d'art & de succès, la leçon qu'il donne dans son apologue, *la Fable & la Vérité*.

La Vérité dit un jour à la Fable :
De quel front soutiens-tu que nos droits sont
égaux ?

J'existe avant les Temps : toujours brillante &
stable,

J'ai vu les Elémens s'élancer du chaos..

Tout se détruit, change & succombe.

A cette loi l'Univers est soumis;

Je la brave; un empire tombe;

Moi, je m'assieds sur les débris.

Je connois ton pouvoir, je fais ton origine;

Lui répond la Fable en riant :

Elle est très-noble assurément.

Sur les âges elle domine :

Je ne suis que ton ombre, & le dis franchement;

Mais je suis une ombre badine.

Ton miroir, par exemple, est un meuble effrayant;

La Foiblesse le craint, l'Amour-propre le brise.

Moi, je corrige en égayant;

Tu montres la leçon, & moi je la déguise.

Le Temps ne fut pas trop sensible.

De t'avoir ainsi dépouillée.

Quand l'homme est corrompu tu dois être voilée;
Ma très-auguste sœur, l'âge d'or est passé.

Ne va point prêcher ainsi nue ;

Si tu prétends grossir ta Cour ,

Vénus même, Vénus plaît mieux un peu vêtue.

La nudité ne sied bien qu'à l'Amour.

Tu menaces , je ris sans cesse.

Pour instruire l'Orgueil il faut le caresser.

Quand je guéris les cœurs que tu viens de blesser ;
L'Homme , ce vicil enfant , me prend pour la Sa-
gesse.

Tiens , faisons la paix en ce jour ,

Unissons-nous pour venger ton injure ;

Je serai ta Dame-d'Atour

Et j'aurai soin de ta parure.

Cette édition , ornée d'estampes , est un des plus grands ouvrages qui se soient faits en ce genre. M. Marillier , jeune artiste , qui en a fait tous les dessins , & qui a en la direction de la gravure , a donné tous ses soins pour perfectionner cette collection. La petitesse des cadres où il a été obligé de se renfermer , a dû mettre des entraves à son génie ; mais il a réparé cette contrainte par la prodigieuse variété qu'il a mise dans les différens sujets qu'il a traités. Les culs de lampes , qui

D vj

84 MERCURE DE FRANCE.

sembleroient n'être que des ornemens stériles, renferment la moralité de la fable ou quelque chose d'analogue. Les idées qu'il a employées, & qui lui appartiennent, sont la plupart agréables ou ingénieuses, & l'on doit lui savoir gré d'avoir tiré tous ses ornemens du fond de ses sujets.

Comme l'on a employé plusieurs graveurs pour l'exécution de cet ouvrage, il paroît qu'ils se sont piqués d'emulation, & peut-être que jamais leur zèle ne s'est moins démenti. L'on distingue sur tout le burin brillant & précieux de MM. de Ghenth, le Gouaz & Ponce, & la touche vigoureuse & spirituelle de MM. Née & Mesquelier.

M. Dorat a adressé cette épître à M. Marillier, auteur des dessins de ces fables.

Vivent d'habiles interprètes !
Je m'affligeois ; tu viens me consoler.
Mes bêtes me sembloient muettes,
Et ton crayon les fait parler.
Quels ingénieux artifices !
Que de traits délicats sous tes doigts sont éclos !
Emule des Cochins, rival des Gravelots,
Je t'ai fourni quelques esquisses ;
Tu les transformes en tableaux.

Grâces à toi , mes moutons m'attendrissent ,
Je prends en haine mes hiboux ;
Mes singes , mes renards , mes rats me divertis-
sent ,
Et j'ai presque peur de mes loups.
Grand merci de cette imposture ;
L'ouvrage te doit tout son fard.
Mes animaux n'étoient qu'enfans de l'Art ,
Et tu les rends à la Nature.
Cueille la palme des Talens
Parmi les noms fameux que l'Avenir te cite.
La Fontaine est mort pour long-temps ;
Mais Oudri dans toi ressuscite.

*Abrégé élémentaire de la Géographie uni-
verselle de la France , dans lequel on
trouve tout ce que le royaume a de plus
curieux dans la minéralogie , métallur-
gie , arts , manufactures , commerce ,
histoire naturelle , eaux minérales ,
production du terroir , antiquités , &c.
Par M. Masson de Mervilliers en Lor-
raine ; se vend chez Moutard, quai des
Augustins , près du Pont St-Michel.*

La plupart des géographies qui ont pré-
cédé celle - ci n'enseignoient souvent au
lecteur que la position des villes & la dis-
tribution des provinces ; encore quelque-
fois n'étoient-elles point exactes : ce qui

est un défaut énorme ; car moins on contracte d'engagemens avec le Public , plus on doit être exact à les remplir. M. Masson voit la géographie plus en grand. Chez lui , elle a des rapports avec l'histoire ancienne & moderne , les mœurs des Peuples , le commerce , les beaux-arts , l'histoire naturelle. Il traite la géographie en philosophe. Il ne veut pas qu'un enfant qui a lu l'article *Rouen* dans son livre , sache seulement que *Rouen* est une grande ville bâtie sur la Seine , & capitale de la Normandie ; il l'instruit de la manière dont les anciens Normands ont acquis cette Province , de leurs mœurs comparées avec celles des Normands d'aujourd'hui , du commerce qu'ils faisaient , & du commerce qu'ils font ; des grands hommes que cette Province a produits , des curiosités naturelles , &c , &c. Par là cet enfant n'aura pas seulement des mots dans la tête ; il aura aussi des choses : de sorte qu'en développant davantage le plan de M. Masson , la géographie deviendrait une espèce d'Encyclopédie , à laquelle se rapporteroient toutes les connoissances humaines. L'auteur , dans ses deux volumes , se borne à la France. Il suffit de jeter les yeux sur la division des matières qui est

à la tête du premier volume, pour voir combien de choses il a embrassées. Et si son titre promet beaucoup, du moins il n'est pas comme les charlatans qui promettent, sans tenir.

Il ne faut pas s'attendre à trouver dans son livre un style nombreux & brillant. Il se contente d'être simple & correct. Les matières qu'il traite n'en exigent pas davantage, & peut être ne le supporteroient pas. M. Maïson va donner au Public une géographie de l'Italie, ce pays fameux, le seul de l'Univers, qui ait eu le bonheur de voir les arts naître deux fois dans son sein. Mais il a cru devoir commencer par la France, parce qu'il est juste qu'un enfant connoisse sa patrie avant les pays étrangers. Si son second ouvrage est aussi bien distribué que le premier, nous osons lui promettre un succès d'autant plus assuré qu'il l'aura acquis par des titres solides.

Alphabet ingénieux, historique & amusant, pour les enfans; avec figures. Seconde édition, revue, corrigée & augmentée. Vol. in 8°. petit format de 150 pages. A Paris, chez Langlois, libraire, rue du petit-Pont, près la rue de St Severin.

38 MERCURE DE FRANCE.

Cet alphabet contient plusieurs images ou figures qui fixent l'attention de l'enfant & l'aident à retenir plus facilement l'instruction qui lui est présentée en caractères d'imprimerie. L'auteur a de plus eu l'attention de varier ces caractères afin de représenter la même lettre telle qu'elle s'offre dans les discours imprimés ou manuscrits. Cet alphabet mérite donc d'être préféré à ceux que l'on met ordinairement entre les mains des enfans. La première édition a été bien accueillie; & la nouvelle qui est corrigée & augmentée, ne peut manquer de recevoir le même accueil.

Variétés littéraires & galantes en prose & en vers, par M. de Bastide; vol. in-8°. de 126 pages. A Paris, chez Monory, libraire, rue de la Comédie Française.

Ce recueil est d'un homme de lettres qui a autant d'esprit que de facilité.

La première pièce de ce recueil est une épître à Mde la Comtesse de B * * * connue par des écrits charmans qui n'ont que le défaut d'être en trop petit nombre.

Je vous écris sans vous connoître.

Je vous suppose des attraits.

Des yeux charmans, un teint bien frais ;
Je vous crois tout ce qu'on peut être.

Oui , votre épître à ce Sultan
Qui trancha les jours de Zaïre
Pour avoir cru trop aisément
Les erreurs d'un jaloux délire ,
Est le plus tendre monument
Des fureurs que l'Amour inspire.

Nos mœurs , notre frivolité
Enervent en nous la tendresse ;
Nous avons beaucoup de foiblesse
Et peu de sensibilité ;
Nos cœurs sont sans activité ,
Nos esprits sans délicatesse ,
Nous sommes épris sans ivresse ,
Nous soupçonnons par vanité ,
Nous nous vengeons avec balleste.
Voilà ce peuple si vanté
Par son ton , par sa politesse ,
Par son air de vivacité ;
Il est sensible à la Beauté ,
Mais il aime peu sa maîtresse.

La pièce qui suit est une lettre à M^{de}
de L* * , où l'on raconte une aventure pi-
quante , qu'on dit être vraie , & qui prou-
ve que pour enchaîner un homme hon-
nête , il ne faut pas toujours lui prod-

guer les biens qu'il a eu tant de peine à conquérir.

Le reste du recueil offre d'autres lettres mêlées de prose & de vers, une entr'autres à M. Dorat. L'auteur paroît rempli de sentiment pour cet écrivain ingénieux.

On lira avec plaisir un dialogue entre une Marquise & un Chevalier.

Viennent ensuite des vers sur les agrémens de la campagne. C'est une suite de tableaux sur les différentes sensations que l'auteur a éprouvées dans les champs.

Les boudoirs richement ornés
Où l'on parle d'amour en bâillant de tristesse ;
Ces lieux trop souvent destinés
Aux abus du plaisir , & non à la tendresse ,
Sont prudemment abandonnés
Pour des réduits d'une autre espèce ,
Et pour des goûts mieux raisonnés.
Des cabinets formés par la Nature
Reçoivent les amans , & couvrent leurs plaisirs
D'un simple rideau de verdure.
Le chant du rossignol anime leurs desirs.
Un banc de gazon est le trône
Où la bergère , auprès de son vainqueur ,
Modestement assise , & livrée à l'ardeur
Qu'elle ressent & qu'elle donne ,
Reçoit , au lieu d'une couronne ,
Tous les baisers qu'a mérités son cœur , &c.

Cette pièce est précédée d'une lettre en prose & en vers à Mde de L**, où règnent l'esprit & la gaieté.

Sans méchanceté, sans envie,
 Vous morigenez la Beauté ;
 Les traits de la malignité,
 Dirigés par votre génie,
 Surpassent en utilité
 La baguette de la magie.
 Vous corrigez la vanité,
 Et vous éclairez la Folie.

L'essai qui vient ensuite sur le siècle 16^e est un sommaire très-bien fait de plusieurs volumes. L'auteur a donné dans cet essai un exemple singulier & qui pourroit avoir d'heureux imitateurs; il l'a écrit en prose & en vers.

On passe de ce morceau à de jolis vers adressés à Mde la Comtesse de Beauh*** sur son écrit *adressé à tous les Penseurs.*

Je viens de lire votre écrit
 Plein de gaieté, de raison & d'esprit;
 Il est bien propre à nous confondre ;
 Et, sans nous flatter, je ne fais
 Si l'on peut espérer jamais
 De l'égaliser ou d'y répondre, &c.

92 MERCURE DE FRANCE.

Les nouveaux Mémoires d'un Homme de
qualité ; par M. le M***, de B***.*

Ludit in humanis divina potentia rebus.

OVID.

2 parties in-12. A Paris , chez la V^e.
Duchefne , rue St Jacques, & Dehanfy,
libraires, même rue.

Ces Mémoires sont du même auteur
qui nous a déjà donné le *Manège parisien*,
la Femme dans les trois Etats , & autres
écrits d'un style enjoué, quelquefois naïf,
remarquable sur-tout par une tournure
d'esprit particulière à l'écrivain. L'auteur,
dans ce nouveau roman , ainsi que dans
les précédens , récrée son lecteur par la
multitude de petits faits qu'il lui présente;
faits néanmoins qui rentrent dans la classe
ordinaire des anecdotes de société où
l'auteur paroît puiser la variété qu'il répand
dans les épisodes de ses romans. Tout ceci est assaisonné de quelques idées
un peu singulières; de ce nombre sont les
conseils que l'auteur fait donner par un
père à sa fille qu'il destine à jouer un rôle
dans une Cour de l'Europe.

Modèles d'Eloquence latine ; vol. in-12.

Prix, 1 liv. 16 sols broché, & 2 liv. 8 s. relié. A Paris, chez Brunet, imprimeur, & Demonville, libraires, rue St Severin, vis-à-vis celle de Zacharie.

Ces Modèles d'Eloquence latine sont extraits de discours publics faits par des professeurs d'éloquence qui ont vieilli dans l'étude de cette langue. Une traduction françoise est ici mise à côté du latin. Ce recueil est particulièrement destiné aux jeunes instituteurs qui desirant d'avoir sous leurs mains des sujets de thèmes ou de versions pour occuper utilement leurs élèves.

Récréations physiques, économiques & chimiques de M. Model, Conseiller de la Cour, premier apothicaire de l'Impératrice de Russie, Chef des Pharmacies Russes, Membre de l'Académie des Sciences de Pétersbourg, & de presque toutes les Sociétés savantes de l'Europe; ouvrage traduit de l'Allemand avec des observations & des additions; par M. Parmentier, apothicaire-major de l'hôtel royal des Invalides, de l'Académie royales des scien-

ces, belles-lettres & arts de Rouen ;
&c, &c. 2 vol. in-8°. Prix, 12 liv.
relié. A Paris, chez Monory, libraire
de S. A. S. Mgr le Prince de Condé,
rue de la Comédie Française.

M. Model, célèbre apothicaire de Pétersbourg, & connu depuis long-temps de la plupart de nos chimistes François d'une manière très-avantageuse par un traité latin sur le sel de Perse, est parvenu, malgré les occupations infinies que lui donne sa charge à la Cour de Russie, à publier différentes dissertations sous le titre de *Récrétions*. Elles sont en effet le fruit de ses loisirs & ses délassemens, & se trouvent être un travail réel. Les médecins, les physiciens, les naturalistes, les chimistes & les économistes trouveront, dans l'ouvrage que nous annonçons, de quoi satisfaire leur curiosité. M. Parmentier n'a rien oublié pour rendre sa traduction utile. Il l'a enrichie d'observations & d'additions plus étendues que l'ouvrage même, & non moins intéressantes. Le lecteur ne sera peut-être pas fâché que nous lui mettions ici sous les yeux les expériences que ce Chimiste a faites sur l'Ergot, grain difforme qui croît ordinairement sur le

seigle , & que l'on a traité & poursuivi chez toutes les Nations de l'Europe , comme un des plus cruels fléaux que l'humanité ait à redouter.

« Je choisis pour mes expériences , dit
 » M. Parmentier , des animaux granivo-
 » res ; je tins dans des cages séparées
 » un pigeon & une poule , je mêlai à leur
 » manger ordinaire de l'ergot crud , c'est-
 » à-dire que pendant quatre jours j'ajou-
 » tois à la vesse un huitième d'ergot con-
 » cassé par petits morceaux de pareille
 » quantité à l'orge pour la poule : celle-
 » ci montra d'abord de la répugnance ;
 » vraisemblablement , comme le remar-
 » que M. Model , la couleur noire l'es-
 » faroucha , ou peut-être la saveur diffé-
 » rente , car le lendemain elle finit par
 » le manger comme le pigeon , & avec la
 » même avidité que les autres grains.

« J'augmentai pendant quatre autres
 » jours la proportion de l'ergot , c'est-à-
 » dire que j'en mêlai un quatrième avec
 » les alimens ordinaires de ces animaux.
 » J'eus le soin d'être présent lorsqu'on leur
 » donnoit de nouvelles graines , afin d'ob-
 » server si l'une & l'autre seroient prises in-
 » différemment. Je vis très-distinctement
 » que l'ergot qu'ils avaloient avec plaisir

96 MERCURE DE FRANCE.

» ne produisoit sur eux aucune altéra-
» tion.

» Mes expériences auroient été impar-
» faites, si je n'eusse associé à ces volati-
» les un quadrupède. Je condamnai donc
» un chien à manger aussi de l'ergot pen-
» dant le même temps; mais au lieu de
» lui donner ce grain concassé, je le ré-
» duisis en poudre & le confondis dans
» le mélange de pain & de viande, sui-
» vant les doses prescrites. Je n'aperçus
» dans ce chien, pas plus que dans ses
» camarades d'ordinaire, aucun effet par-
» ticulier.

» Je pressentis bien qu'il falloit aussi
» que mon palais & mon estomach fissent
» connoissance avec l'ergot. Ces prélimi-
» naires m'enhardirent, & je crus ne pou-
» voir me dispenser de devenir un qua-
» trième objet d'épreuve. Je me déter-
» minai donc, pour connoître la faveur
» de l'ergot & l'effet qu'il produisoit sur
» moi, d'en prendre demi-gros tous les
» matins à jeun pendant huit jours. Je
» crus d'abord, en le mâchant, apperce-
» voir un peu d'âcreté; mais cette âcreté
» disparut aussi-tôt, ne laissant plus qu'une
» faveur de noisette & un certain goût
» amer. Mais je n'éprouvai ensuite au-
» cune

» cune irritation à la gorge ni les autres
 » accidens que l'on accuse l'ergot de pro-
 » duire. Mon sommeil fut tranquille pen-
 » dant tout ce régime, & je n'eus pas le
 » plus petit mal de tête.

» Quoique nous jouissions de la meil-
 » leure santé mon pigeon, ma poule,
 » mon chien & moi, il s'en falloit cepen-
 » dant encore que je fusse entièrement
 » rassuré sur le compte de l'ergot ; car
 » sous quelle forme & dans quel état, me
 » disois-je, fait-on usage de ce grain ? Ce
 » n'est qu'après qu'il a été réduit en farine
 » & converti en pain. Il est possible, con-
 » tinuai-je, que dans la fermentation
 » toutes ses qualités nuisibles se dévelop-
 » pent, tandis que l'ergot seul & en grain
 » pourroit fort bien n'opérer aucun mau-
 » vais effet, ainsi que l'expérience soute-
 » nue pendant huit jours m'en a convain-
 » cu ; en conséquence j'ai profité de la
 » moitié de mon ergot qui me restoit en-
 » core, pour le soumettre à un nouveau
 » genre d'essai.

» J'ai réduit d'abord l'ergot en poudre,
 » & j'en ai obtenu une farine d'un brun
 » violet. J'ai mêlé une once de cette fa-
 » rine avec huit onces de pâte composée
 » de levain & de farine de seigle : j'en ai

E

93 MERCURE DE FRANCE.

» formé un pain que j'ai laissé refroidir
 » pour éviter les inconvéniens du pain
 » chaud. Il étoit d'une assez vilaine cou-
 » leur, mais ayant une bonne odeur & un
 » goût tant soit peu amer. Ce pain fut
 » distribué avec beaucoup d'économie à
 » mes pensionnaires, suivant leur espè-
 » ce, & aucun d'eux ne fut indisposé. Le
 » surlendemain je préparai un même pain,
 » mais dans lequel je doublai la propor-
 » tion de l'ergot. Il fut distribué égale-
 » ment & mangé avec le même plaisir,
 » sans qu'il en soit résulté le plus léger
 » accident.

» J'avois encore à ma disposition quatre
 » onces de farine d'ergot. Je me résolus
 » à mettre toute cette quantité avec le
 » double de son poids de pâte de seigle,
 » pour voir si les individus que j'avois
 » accoutumés à l'usage de l'ergot mon-
 » roient dans cette nouvelle circonstance
 » ou de la répugnance ou quelque altéra-
 » tion qu'on pût comparer à l'effet attri-
 » bué continuellement à l'ergot. Leur exis-
 » tence me parut constamment la même.
 » Je mangeai aussi de ce pain sans rien
 » ressentir de particulier; & , pour que
 » rien ne fût perdu, j'en jetai les miettes
 » à des frans moineaux qui n'en ont pas
 » été malades.

» Je remis après cela mes animaux à
 » leur nourriture habituelle, & les visitai
 » très-exactement sans rien appercevoir
 » qui fût étranger à leur manière d'être. Ils
 » étoient gras & fort gais. La satisfaction de
 » les voir jouir de la meilleure santé fut
 » bientôt troublée par l'idée de leur destruc-
 » tion. Je l'avouerai, ce ne fut pas sans un
 » combat intérieur que je m'exposai au re-
 » mords d'être cruel & ingrat envers eux;
 » mais les antagonistes de l'ergot deman-
 » doient un sacrifice. Il fallut prononcer.
 » Je fis donc tuer mon pigeon & ma pou-
 » le. L'ouverture du corps de ces victimes
 » ne laissa appercevoir aucun point gan-
 » greneux, ni des vestiges d'érosion dans
 » l'estomac ou les entrailles. Je me dé-
 » terminai, non sans peine, à en manger
 » la chair, toute ergotée qu'elle étoit;
 » mon chien en rongea les os. Je proteste
 » que nous ne sommes ni l'un ni l'autre
 » incommodés : j'ajoute même que mes
 » membres tiennent solidement au buste;
 » qu'enfin ils sont sains, entiers & très-
 » valides.

» On sera peut-être surpris de voir tou-
 » jours mes expériences finir par la des-
 » cription de quelque repas; mais il faut
 » bien observer que c'est le dernier moyen

E ij

100 MERCURE DE FRANCE.

» qui me reste pour confirmer de plus en
» plus la nature & les propriétés des com-
» mestibles que j'examine; d'ailleurs qui-
» conque fait de pareils repas ne craint
» pas de passer pour gourmand.

» Je suis bien éloigné de prétendre que
» l'ergot puisse équivaloir au bon grain;
» mais je crois pouvoir avancer qu'il n'est
» pas malfaisant, comme on l'a avancé
» avec tant de confiance. Quelque abon-
» dant qu'on le suppose dans nos récoltes,
» il n'est jamais en aussi grande quantité
» que nous l'avons employé pour nos ex-
» périences; & , malgré que le nombre
» de ce grain ergoté soit indéterminé dans
» les épis où on le rencontre, il va rare-
» ment à plus de quatre à cinq. »

M. Parmentier présume bien qu'il n'y
a qu'une suite de succès répétés qui puisse
détruire entièrement des préjugés accréd-
ités par des noms respectables tant en
France qu'en Angleterre & en Allemagne.
Aussi se propose-t-il de reprendre, dans
la saison favorable, cet objet, & de le
suivre avec toute l'attention & l'exacti-
tudes dues à son importance. Les autres
observations du traducteur roulent sur des
choses également intéressantes. Ce sont
des détails sur la difficulté de procéder à
» et

l'analyse des eaux minérales , sur la cause de la fertilité des terres , sur les effets de la ciguë , des champignons , d'une nouvelle teinture minérale d'antimoine , de l'huile animale de Dippel , &c. Enfin toutes les expériences & les procédés de M. Parmentier semblent avoir pour but la recherche & l'examen de deux substances essentielles à connoître : la vraie nature de l'aliment & celle des médicamens.

On trouve chez le même libraire l'ouvrage économique sur les pommes de terre , par M. Parmentier. Nous en avons rendu compte il y a quelque temps.

Essai synthétique sur la formation des langues. vol. in 8°. Prix , 5 liv. relié. A Paris , chez Ruault , libraire , rue de la Harpe.

La question de l'origine & de la formation des Langues peut être envisagée sous deux aspects ; ou comme une question de fait , ou comme une question purement hypothétique. L'origine des langues , quant à la question de fait , ne peut , nous dit l'auteur , avoir aucune difficulté. Personne n'ignore qu'elle se trouve irrévocablement décidée par l'autorité des livres de Moïse. L'homme y est par-

E iij

tout représenté comme usant de la parole ainsi que d'un bien qu'il a reçu avec la vie. Plusieurs autres réflexions de l'auteur tendent également à nous donner la solution de la question de l'origine des langues, si on ne vouloit la considérer que comme une question de fait. Mais elle peut être aussi envisagée, ainsi qu'il vient d'être observé, sous un point de vue purement *hypothétique*. Car en admettant que, dans le fait & dans son principe, le langage humain n'ait point été inventé par les hommes, on sera toujours en droit de demander si, dans toute hypothèse, il est impossible qu'il le soit par eux. L'auteur croit donc pouvoir examiner : « Si des hommes, par des moyens » purement naturels, se formeroient une » langue, & quelle route pourroit les y » conduire. »

La manière de résoudre incontestablement ce difficile problème, ce seroit de prendre la voie de l'expérience, en mettant un certain nombre d'hommes dans telle position, que, s'ils ne parvenoient point à se former une langue, ce fût une preuve que cette opération est entièrement au-dessus de nos facultés. Cette expérience n'a jamais été faite; elle ne le

sera peut-être jamais. L'auteur se contente donc d'indiquer comment elle devrait être dirigée, & de montrer les résultats qu'on pourroit raisonnablement en attendre. Ce tour donné à la question paroît favorable en ce qu'il prête moins aux écarts de l'imagination, & qu'il met à portée de réduire la difficulté aux moindres termes, par la liberté qu'il procure de prendre tous les avantages qu'on peut croire nécessaires au succès de la tentative. En effet, comme en physique une expérience ne réussit que par le concours de toutes les circonstances qui la favorisent, il faudroit de même être assuré d'avoir parfaitement bien conduit l'expérience proposée, avant de conclure qu'il est impossible en soi, que des hommes inventent d'eux-mêmes une langue.

L'auteur réunit donc les circonstances qu'il juge les plus avantageuses. Il suit, relativement au langage, l'établissement d'une colonie formée & dirigée sur une fiction, où il se donne la plus grande liberté, sans cependant sortir de la vraisemblance, & sans rien demander qu'on ne pût absolument exécuter. Il tâche d'expliquer les développemens du langage d'une telle colonie, en le conduisant des plus foibles

élémens, jusqu'au point où il pourroit approcher de nos langues connues & cultivées. Il voit que ce langage admettroit d'abord les sons expressifs des passions qui se peindroient par des cris, des accens, &c. intelligibles à tout être sensible : c'est ce premier langage qu'il nomme *pathétique*.

L'homme n'ayant pas toujours des sentimens ou passionnés ou violens à exprimer, & se trouvant sans cesse dans la nécessité de faire comprendre l'impression modérée que font sur lui les objets extérieurs, désigne cette sorte d'impression par le geste, l'action, le mouvement du corps, par différentes postures & attitudes : de là naît un second langage que l'auteur appelle *mimique*.

La mobilité des organes de la voix & de la parole qui porte l'homme à proférer des sons lors même qu'il ne les entend pas ; l'usage continuel du sens de l'ouïe ; le goût de l'imitation qu'on est forcé d'admettre au nombre des facultés naturelles de l'homme, ne peuvent manquer de lui faire contracter l'habitude d'imiter, par les sons de la voix, les différens bruits qui l'intéressent dans la Nature, & de peindre un grand nombre d'objets, aussi bien que

les affections qu'ils produisent sur son ame, par le genre de son qui lui est propre. Telles sont les sources d'un troisième langage que l'auteur nomme *imitatif*.

L'extension dont le langage imitatif est susceptible par voie d'approximation, de similitude, d'affinité, &c. produit encore une sorte de langage que l'auteur désigne par le nom d'*analogique*; parce que ce langage n'est véritablement qu'une dérivation du langage imitatif.

Jusques-là le sens de l'ouïe a suffi pour guider les hommes dans la formation du langage par sons; & il est constant qu'avec l'amélioration qu'auroit pu recevoir successivement le langage mimique, des Sauvages auroient, en fait de langage, à peu près tout ce qui seroit nécessaire à leurs besoins. Parvenu à ce point, l'édifice des langues ne peut plus s'élever qu'au moyen de la réflexion. Mais si l'on a droit d'en supposer capables les hommes qu'on a en vue, il viendra infailliblement un temps où, revenant sur leurs pas, ils pourront étudier la marche qu'ils auront suivie, observer un fait palpable dans leur propre langage, & voir que les sons de la voix peuvent être employés pour exprimer les idées; dès-lors la dé-

E. v

conversion des langues est faite. Aussi tôt naît un cinquième langage que l'auteur a nommé *conventionnel*, qui seul constitue proprement une langue, & peut suppléer avantageusement à tous les autres langages qui l'ont précédé. Il ne les absorbe cependant que peu-à-peu ; parceque les développemens s'en font insensiblement, & ne peuvent être que l'ouvrage du temps.

L'histoire de l'origine & des progrès du langage conventionnel étant évidemment la partie la plus intéressante de la question que l'auteur s'est proposé de discuter, il s'est attaché à la traiter avec plus d'étendue, en supposant seulement dans le peuple de son hypothèse, les facultés les plus ordinaires, & en ne les assujettissant qu'à une marche d'idées qui paroît nécessaire à tous les êtres doués de raison.

L'ouvrage est terminé par des réponses de l'auteur aux difficultés qui, suivant M. Rousseau de Genève dans son discours où il examine les fondemens de l'inégalité parmi les hommes, empêchent qu'on ne puisse jamais éclaircir la question de l'origine & de la formation des langues.

Plusieurs notes utiles accompagnent le texte de l'ouvrage. Une de ces notes est, à cause de son étendue, rejetée à la fin

du volume. L'auteur y fait un examen critique & raisonné de la première partie de la grammaire générale de M. Beauzée.

On remarque dans toutes ces discussions un esprit d'observation & de logique, & une sagacité peu commune. Si l'examen de la question de l'origine & de la formation des langues paroît d'abord à quelques lecteurs un peu chimérique, ces mêmes lecteurs seront obligés de convenir, après avoir lu l'ouvrage, que les réflexions de l'auteur peuvent répandre un nouveau jour sur la métaphysique des langues, résoudre plusieurs doutes relatifs au langage le plus propre à la musique & éclairer les instituteurs sur les meilleurs procédés pour apprendre à leurs élèves les premiers rudimens du langage.

L'auteur, dans une de ses notes, propose une nouvelle méthode de lecture pour les enfans. Nous ne doutons point, d'après ses réflexions, que cette méthode ne soit préférable à celle adoptée par le commun des instituteurs. On ne peut donc qu'exhorter l'auteur à faire imprimer la pratique de cette méthode. Il la réduira, comme il est convenable, à un petit livret qui aura deux parties. Dans l'une il donnera de courtes instructions pour les maî-

tres; dans l'autre, outre les tables élémentaires pour le latin & le françois, on trouvera des modèles de lecture adaptés à ces mêmes tables.

Précis des recherches faites en France depuis l'année 1730, pour la détermination des longitudes en mer, par la mesure artificielle du temps; par M. le Roy, horloger du Roi; vol. in-4°. de 51 pages. A Paris, chez l'auteur, rue de Harlay; le Breton, rue de la Harpe; Jombert père, rue Dauphine; Bailly, quai des Augustins.

Ce mémoire peut être regardé comme un supplément à ceux que l'auteur a déjà publiés sur la mesure du temps en mer. M. le Roy, dans ce même mémoire, a eu pour but de prouver 1°. Que l'auteur du *Traité des Horloges marines*, par M. B., de la Société royale de Londres, horloger mécanicien, &c. n'est pas le premier en France qui, de nos jours, ait cherché à déterminer les longitudes par les horloges; que lui, M. le Roy, s'est occupé à cette détermination, & y est parvenu long temps avant l'auteur du *Traité*. 2°. Que les découvertes sur lesquelles sont établies les montres marines françoises,

sont le fruit des veilles de M. le Roy.
3°. Que la construction de montre marine
qu'il a présentée au Roi & à l'Académie
en 1766, est la meilleure qui ait paru.

Nouveaux Contes moraux; par Mde de
Laisse, épouse d'un Capitaine de ca-
valerie au régiment d'Artois; 2 parties
in-12. A Paris, chez Valade, libraire,
rue St Jacques.

Chaque conte de ce recueil renferme
des maximes de morale-pratique. Mais
ces maximes n'ont rien de triste & de re-
butant, parce qu'elles sont mises en ac-
tion avec tous les détails nécessaires pour
rendre ces actions des exemples de con-
duite à suivre ou à éviter. Ces exemples
ont été tracés d'après plusieurs modèles
qu'offre la société. Aussi y trouve-t-on un
caractère de vérité naïve préférable sans
doute à tous les ornemens dont l'imagina-
tion se plaît à revêtir les êtres qu'elle a
créés. « J'ai peint vos grâces, nous dit l'au-
» teur dans une épître adressée aux *femmes*,
» non avec le pinceau de l'art, mais avec
» celui de la vérité; j'ai osé aussi parler de
» vos défauts: j'ai même paru, dans les
» ouvrages que j'ai faits jusqu'ici, blâmer
» l'éducation que l'on vous donne: ai-je

110 MERCURE DE FRANCE.

» eu tort ? Les hommes, ces fiers tyrans
 » dont l'encens est un poison offert à des-
 » sein d'amollir votre cœur, en faisant
 » taire votre raison ; ces hommes, dis-
 » je, si vains de leur prétendue supério-
 » rité, seroient vos plus humbles esclaves,
 » & s'honoreroient de porter vos
 » chaînes, si la vertu les cimentoit. La
 » Nature vous donna la beauté, les grâ-
 » ces ; elle vous fit un présent bien plus
 » précieux encore, la modestie, ce voi-
 » le intéressant qui ne laisse que mieux ap-
 » percevoir les agrémens qu'elle semble
 » vouloir cacher. La finesse des organes,
 » la vivacité de l'imagination, la délica-
 » tesse de l'esprit, tout vous fut accordé
 » par la bienfaisante Nature. Profitez de
 » ces dons heureux ; & , tandis que vos
 » doigts délicats pincient la harpe ou la
 » lyre, ne dédaignez pas d'étudier la mo-
 » rale, les beaux arts & la science plus
 » utile encore de vous connoître & de
 » vous respecter. Pardonnez à ma fran-
 » chise, pardonnez-moi les conseils que
 » ma raison vous donne : vous les devez
 » à l'intérêt tendre que vous m'inspirez ;
 » jamais je ne sentis l'atteinte de la jalousie ;
 » & fussiez-vous toutes plus belles,
 » plus spirituelles, plus aimables que

» moi , je n'envierai aucun de ces avan-
 » tages , si mon cœur ne me reproche
 » rien , & si je puis me dire avec vérité :
 » oui , *j'aime la vertu & j'en suis la loi.*

L'épître adressée aux *Hommes* servira encore à faire connoître dans quel esprit ces nouveaux contes moraux ont été dictés. « Une femme aimable , charmante
 » même , a bien voulu , il n'y a pas long-
 » temps , chercher à justifier son sexe en
 » accusant le vôtre ; il falloit beaucoup
 » moins d'esprit qu'elle n'en a pour prou-
 » ver cette importante vérité ; il n'est
 » besoin , pour en être pénétré , que de
 » jeter un coup-d'œil impartial sur tout
 » ce qui se passe dans le monde ? Est-il de
 » pensée plus vraie que celle de M. Bar-
 » the en parlant de ce sexe tout à la fois
 » l'objet de votre culte & de votre mé-
 » pris , lorsqu'il dit : ses vertus sont de lui ;
 » ses défauts sont de nous ? Votre exem-
 » ple , vos conseils l'entraînent égale-
 » ment au vice , & vous osez l'accuser de
 » foiblesse ! Peut-être auroit-il moins
 » d'empire , s'il n'avoit que des vertus ;
 » ce n'est pas ordinairement elles qui re-
 » çoivent vos hommages : on aime rare-
 » ment ce qui nous humilie ; vous le crain-
 » driez alors , mais vous l'aimeriez peu.

112 MERCURE DE FRANCE.

» Je ne fais pourquoi les femmes ,
» dans l'épître que je leur ai adressée ,
» ont imaginé appercevoir un sentiment
» de vanité ; elles ont pris le desir de
» posséder les vertus pour l'assurance de
» les avoir toutes. A Dieu ne plaise que
» j'aye un sentiment de moi si peu raison-
» nable ! Je fais le peu que je vauz , & il
» n'est presque point de femme dont
» je n'envie les qualités respectables.
» Quant à vous , Messieurs , j'ai un peu
» moins bonne opinion des vôtres : votre
» façon de penser sur leur compte ne pa-
» roît rien moins que raisonnable. *Ce*
» *n'est qu'à ses dépens qu'on corrompt, ce*
» *qu'on aime ;* c'est cependant à quoi tendent
» tous vos desseins. Oh ! combien la vic-
» time de votre passion doit vous haïr &
» vous mépriser , lorsque ses yeux dessil-
» lés lui laissent appercevoir l'abyme ou-
» vert sous ses pas ! Pour moi , si , libre
» de mon choix , je permettois à mon
» cœur d'en faire un , ce ne seroit point
» un petit - maître enchanté de sa figure ,
» de ses manières & de son esprit oisif ,
» quoique sans cesse occupé , qui pour-
» roit le fixer , mais un être vertueux &
» simple , aimant sa patrie , servant ses
» frères , & l'honnête infortuné l'emportant

» toujours dans son ame sensible sur l'o-
 » pulent vicieux. J'ai vu des hommes de
 » cette espèce ; je crois qu'il en est d'esti-
 » mables que je ne connois pas : mais ,
 » soit folie ou raison , j'imagine qu'il en
 » est peu. Je ne fais , Messieurs , si vous
 » trouverez ma façon de penser raison-
 » nable ; mais plus vous la désapprouve-
 » rez , & plus je serai tentée de la croire
 » bonne : ce qui m'y a confirmée , c'est la
 » manière d'être des *Dames* , leur légè-
 » reté que vous approuvez , parce qu'elle
 » sert de prétexte à la vôtre. Quand je
 » verrai , au contraire , mon sexe plus
 » occupé d'acquérir des qualités que des
 » grâces , je croirai alors à votre solidité ;
 » j'estimerai les hommes , & je dirai avec
 » raison : *ô l'heureuse métamorphose !* Rien
 » n'est moins prudent que de ne pas cher-
 » cher à flatter ses juges , mais la vérité
 » est si belle ! Je fais jusqu'à quel point
 » vous portez votre amour pour elle ; c'est
 » ce qui m'a fait vous parler avec tant de
 » franchise ; c'est elle qui me fait encore
 » vous assurer qu'après mon estime , je
 » ne desirerai rien tant que la vôtre : je pen-
 » serai ainsi tant que je vivrai. »

*Les Amans vertueux , ou Lettres d'une
 jeune Dame , écrites de la campagne.*

114 MERCURE DE FRANCE.

à son amie, à Londres ; ouvrage traduit de l'Anglois.

*Nec verbum verbo curabis reddere fidus
Interpres.*

HOR. art. poët.

2 parties in-12. A Paris, chez Costard, libraire, rue St Jean-de-Beauvais.

Miss Henriette, l'héroïne de ce roman, & le vertueux Rivers sont amant nous prouvent par leur conduite que le véritable amour est le plus chaste de tous les liens ; qu'il épure nos sentimens, nous fait regarder l'innocence de l'objet aimé comme le premier de ses charmes, & fait toujours respecter les droits sacrés de l'autorité paternelle. Ce roman offre peu de situations. L'action en est très-simple & souvent interrompue par des conversations ou des espèces de dissertations philosophiques sur différens objets de morale. Des moralistes misanthropes nous ont dépeint le cœur de l'homme sous les plus noires couleurs. On voit avec satisfaction que l'auteur de ce nouveau roman combat cette philosophie chagrine. Il nous fait même remarquer que la sensibilité est une vertu si naturelle à l'homme, qu'elle précède en lui toute réflexion. Le *sens*

moral est aussi l'objet des observations de l'auteur. « Le sens moral, nous dit-il, est » le goût que nous avons pour ce qui est » aimable. C'est cette faculté de l'ame qui » nous fait sentir fortement l'harmonie & » le désordre de nos actions. C'est le touché, c'est l'oreille de l'ame. Le sens moral sert d'une manière instantanée, sans attendre la délibération tardive des facultés intellectuelles : tandis que la raison nous est donnée pour régner souverainement sur la volonté, pour régler nos passions, pour faire non seulement le bonheur de l'ame qu'elle habite, mais pour le répandre dans celle de tous les êtres intelligens qui nous environnent. Quand nous en agissons ainsi, nous agissons selon les règles de la vertu la plus parfaite. Le vice au contraire n'est que l'abus de certaines passions qui n'avoient besoin que d'être mieux dirigées pour produire des vertus, &c. » Tout ce qui est dit ici du sens moral est puisé dans les ouvrages philosophiques du docteur Hume. Comme ces réflexions tendent à nous donner une plus haute estime de l'homme & à nous inspirer l'amour du beau moral, on pardonnera à l'auteur d'avoir coupé l'intérêt de son roman par ces sortes de discussions.

116 MERCURE DE FRANCE.

On trouve à la même adresse ci-dessus *l'Essai sur l'art de la Teinture, & sur les moyens de la perfectionner, avec des observations sur quelques matières qui y sont propres*; par M. le Pileur d'Apligny; vol. in-12. Prix, broché, 2 liv. Cet ouvrage, annoncé précédemment dans le *Mercur* de France du mois de Novembre 1770, & dont on vient de donner une réimpression, ne peut être trop répandu pour les progrès de la teinture en France, & les avantages même de notre agriculture.

Mémoire sur une découverte dans l'art de bâtir, faite par le Sr Lorient, mécanicien, pensionnaire du Roi; dans lequel on rend publique, par ordre de Sa Majesté, la méthode de composer un ciment ou mortier propre à une infinité d'ouvrages, tant pour la construction que pour la décoration; vol. in-8° de 54 pages. Prix, 30 sols. A Paris, de l'imprimerie de Michel Lambert, rue de la Harpe, près St Côme.

Les arts se sont élevés depuis peu de siècles à un très-haut degré de perfection. On ne peut cependant se dissimuler, lorsqu'on parcourt les écrits des Anciens ou que l'on observe leurs monumens, qu'ils

étoient en possession de certaines pratiques que jusqu'ici l'on a cherchées en vain. Il n'y auroit cependant rien de plus intéressant pour les progrès de l'art de bâtir, que de connoître les procédés employés par les Anciens pour élever rapidement des édifices avec toute sorte de matériaux, & leur imprimer ce degré de solidité dont les nôtres ne peuvent approcher. Les recherches sur cet objet de M. Lorient déjà connu par plusieurs découvertes dont l'utilité est avouée, n'ont point été infructueuses. Ces recherches sont exposées dans ce mémoire avec des détails satisfaisans, & elles sont accompagnées des épreuves nécessaires pour assurer l'importance de la découverte.

Eloge de M. le Chevalier de Solignac, secrétaire du cabinet & des commandemens du feu Roi de Pologne; secrétaire de la province de Lorraine, secrét. perpétuel de la Société royale de Nancy, correspondant de l'Académie des inscriptions & Belles-Lettres de Paris, membre de celle de la Rochelle, de Montpellier & des Arcades; l'un des Administrateurs du collège de Nancy : prononcé, pour la rentrée des classes, par M. Ferlet, docteur agrégé dans l'Univer-

118 MERCURE DE FRANCE

sité de Paris & professeur de Belles-Lettres en l'Université de Lorraine ; brochure *in-8°*. A Paris, chez Moutard, libraire, rue du Hurepoix, & à Nancy, chez Babin, libraire.

Ce discours a été dicté par la reconnaissance, l'amitié & l'amour des lettres; nous pourrions même ajouter par le sentiment du beau, si on ne trouvoit quelquefois dans ce discours plus de recherches dans les tournures des phrases que de mouvemens de vraie éloquence; plus d'affectation dans les expressions, que de profondeur dans les pensées. L'orateur, dans son exorde, se borne à nous dire que des éloges ont été souvent prodigués dans des discours publics à des personnages qui ne les méritoient pas; mais que cet abus ne doit pas nous empêcher de rendre justice au mérite; ce qui est ici exprimé avec une sorte d'abondance de style qui annonce au moins de l'imagination & de la facilité. « De tous temps la reconnaissance » ce publique accompagnant le nom des » grands hommes au-delà du trépas, leur » rendit des honneurs, avoués de l'envie » même, soit pour les dédommager par » une gloire qui leur survit, des fatigues » qu'elle leur avoit coûté, soit pour en-

» courager les autres à supporter les mê-
 » mes travaux par l'espoir des mêmes ré-
 » compenses. La Grèce leur dressoit des
 » autels; Rome leur élevoit des statues.
 » Dans nos gouvernemens modernes ,
 » l'éloquence leur paye un tribut dont ils
 » ne s'enorgueilliroient pas moins , s'il
 » n'étoit réservé qu'au vrai talent , & si le
 » grand nombre d'êtres obscurs qui le par-
 » tagent , ne l'avoient , pour ainsi dire ,
 » avili. Dans un siècle aussi stérile que
 » le nôtre en hommes de mérite , on di-
 » roit que nos villes ne sont peuplées que
 » de héros en tout genre. La mort des per-
 » sonnes les moins connues est bientôt
 » suivie d'une espèce d'apothéose , & le
 » moindre artiste , sur le point de finir
 » une carrière ignorée , pourroit presque
 » dire comme Vespasien : voici le temps
 » où je vais devenir un Dieu. Semblable
 » à ces femmes qui faisoient profession
 » de pleurer aux funérailles des Anciens ,
 » & qui regrettoient avec de grands cris ,
 » ceux même qu'elles n'avoient jamais
 » vus ; l'éloquence gémit indistincte-
 » ment sur toute sorte de tombeaux , &
 » confondant le génie avec la médiocrité ,
 » veut quelquefois consacrer à celle-ci
 » des monumens dont on a privé jus-
 » qu'à ce jour la cendre des Corneilles &

» des Racines. Cependant le préjugé que
 » cette honteuse profusion d'éloges fait
 » naître contre eux, ne doit pas ouvrir
 » notre cœur à l'ingratitude. Il seroit in-
 » juste de refuser quelques fleurs à des
 » Morts illustres qui les méritent, parce
 » qu'on les prodigue souvent à des mânes
 » vulgaires qui ne les méritent pas. Rap-
 » pelons au contraire cet usage à sa pre-
 » mière destination, en ne l'adoptant que
 » pour des personnages rares, comme ce-
 » lui que je me propose d'exposer à votre
 » vénération, &c.

Le Chevalier de Solignac embrassa
 d'abord le parti de l'Eglise, soit pour dé-
 férer au vœu de ses parens, soit qu'il y
 fût déterminé lui même par des talens su-
 périeurs pour la chaire. Son début évan-
 gélisme lui attira les plus grands applau-
 dissemens dans sa province. Son séjour
 dans la capitale changea bientôt sa voca-
 tion ; il vit Fontenelle, & il n'en eut
 plus que pour les lettres. « On ne peut ,
 » ajoute l'orateur, se rappeler l'auteur
 » des *mondes* qui forme la ligne de sé-
 » paration entre les deux plus beaux siè-
 » cles de notre littérature, sans songer à
 » ce dieu de la fable, dont le double vi-
 » sage annonçoit qu'il fermoit une année
 » pour en ouvrir une nouvelle. Au fort ,
 » au

„ au grand , au sublime qui caractéri-
 „ soient le génie mâle de nos pères ,
 „ Fontenelle substitua une élégance ,
 „ une finesse , un ton de philosophie in-
 „ connus avant lui. On avoit fait parler
 „ la raison avec une noble simplicité , il
 „ la fit parler avec esprit. Il changea les
 „ ornemens qu'elle ne tenoit que de la na-
 „ ture , en une parure plus étudiée &
 „ peut-être plus piquante. Il répandit sur
 „ elle des fleurs avec abondance , quel-
 „ quefois avec profusion ; mais cet excès ,
 „ si c'en est un, est du moins plus attrayant
 „ que la triste sévérité du style philoso-
 „ phique de nos jours , qui ne nous mon-
 „ tre la vérité que hérissée de ronces &
 „ d'épines. Je m'arrête d'autant plus vo-
 „ lontiers à peindre la manière de cet
 „ écrivain , qu'elle devint à peu-près cel-
 „ le du Chevalier de Solignac. La ressem-
 „ blance de goût , la même trempe d'es-
 „ prit le rapprochèrent bientôt du phi-
 „ losophe , malgré la différence de leur
 „ âge & de leur caractère. Peut-être mê-
 „ me que cette différence fut un des prin-
 „ cipaux liens qui les unit ensemble ; &
 „ que le flegme Normand de l'un ai-
 „ moit à être remué par la vivacité Lan-
 „ guedocienne de l'autre. Quoiquela mul-
 F

122 MERCURE DE FRANCE.

» tiplicité de ses occupations lui permît
» peu de vuide dans un travail auquel il
» ne consacroit qu'une partie de la jour-
» née , Fontenelle prenoit plaisir à re-
» voir les ouvrages de son élève. Il s'at-
» tachoit sur-tout à épurer son style, & à le
» corriger, par la plaisanterie, de ces tour-
» nures irrégulières & bizarres , fruits
» grossiers du terroir natal. Il lui appre-
» noit à répandre dans ses écrits , ces
» charmes & ce ton d'intérêt qu'il avoit
» puisés lui-même, dans les sociétés les
» plus brillantes, & sur-tout dans le com-
» merce d'un sexe dont il faisoit les déli-
» ces. Le jeune homme dévorait ces le-
» çons précieuses. Il s'enrichissoit a vide-
» ment de soixante ans de travaux & d'ex-
» périence , & sa main avare de ces ri-
» ches trésors , entassoit sur sa tête les ro-
» ses que la vieillesse de son maître fai-
» soit éclore. »

Le Chevalier de Solignac s'est fait con-
noître dans la république des lettres, non-
seulement par des dissertations insérées
dans la bibliothèque françoise , par des
éloges académiques, & par une histoire
intéressante de la Pologne ; mais encore
par son zèle pour le progrès des lettres en
Lorraine & la part qu'il eut à l'établisse-

ment qu'avoit projeté Stanislas le Bien-
 faisant en faveur des sciences & des arts.
 Ce Prince le nomma secrétaire perpétuel
 de la société royale qu'il venoit de for-
 mer. « C'étoit principalement , dit l'ora-
 » teur , sur le Chevalier de Solignac
 » que pesoit le poids des assemblées. Il
 » étoit rare qu'il n'y portât point la paro-
 » le, & plus rare encore qu'il s'aquittât de
 » cette commission sans causer le plus
 » grand plaisir , même sur la fin de
 » sa carrière. Une douce éloquence cou-
 » loit de ses lèvres , comme ce nectar que
 » les poètes nous représentent distillant
 » du tronc antique des chênes dans le siè-
 » cle d'or. L'essaim des jeux & des amours
 » voltigeoit encore autour de sa plume ,
 » en croyant folâtrer avec le bel âge. Les
 » années lui apportotent de nouveaux
 » agrémens en tribut. La riante jeunesse
 » paroît elle-même sa tête octogénaire ,
 » & cachant ses cheveux blancs sous les
 » myrthes de Saint Aulaire , ne sembloit
 » faire de toute sa vie qu'un printemps
 » éternel. »

Nous avons vu plus haut, que les roses ,
 dont les poètes couronnent la jeunesse , re-
 gardée comme le printemps de notre vie ,
 sont données par l'orateur pour attribut à

la vieillesse de Fontenelle. On rencontrera dans ce discours d'autres images pareilles, que la triste sévérité philosophique, dont parle l'orateur, n'a pas sans doute tracées, mais où l'on pourroit désirer plus de goût, plus de ce naturel au moins que les petites recherches du bel esprit ne peuvent jamais remplacer.

Lettres à Myladi * * *, & autres œuvres mêlées, tant en prose qu'en vers, par M. de la Place; 3 vol. in-12, A Bruxelles, chez Boubiers; & à Paris, chez Guillaume Neveu, libraire, place du Pont St Michel.

C'est un recueil agréablement varié de vers & de prose, de contes nouveaux, de fragmens d'histoires & de littérature, d'épigrammes, de parodies d'airs connus & de chansons avec la musique. Nous ne citerons que ces vers sur le Sentiment, parce qu'il faudroit citer beaucoup, pour faire connoître tous les bons morceaux de ce recueil;

O Sentiment, source divine
Des vertus chères aux mortels;
Quiconque prêche ta ruine
En vaudra bientôt aux autels.

Si ton feu , par fois nous égare ,
 Ta franchise avoue & répare
 Les erreurs où tu nous plonges :
 Mais lorsqu'on peut te méconnoître
 Toujours indigne de son être ,
 On se croit homme . . . on ne l'est pas.

Historiettes , ou Nouvelles en vers , par
 M. Imbert ; seconde édition , revue ,
 corrigée & augmentée par l'auteur. A
 Amsterdam ; & à Paris , chez Dela-
 lain.

Quoique cet ouvrage ait paru dans un
 siècle où l'on commence à aimer moins
 les vers , cependant il a eu deux éditions
 en trois mois ; il ne faut point s'étonner
 de ce succès. Outre le mérite réel de
 l'ouvrage , le genre est agréable par lui-
 même ; mais après la Fontaine , M. de
 Voltaire , Piron , Sénecé , & même après
 les bonnes pièces de Grécourt & de Ver-
 gier , il devenoit assez difficile de se dis-
 tinguer dans ce genre. Quand on a autant
 de talent que M. Imbert , ce n'est point
 de l'indulgence qu'on doit attendre ; c'est
 de l'estime & de la critique.

La nouvelle Perrette est sans contredit
 le meilleur conte du recueil. Il y a de
 l'action , de l'intérêt , un ton naïf , du

F iiij

126 MERCURE DE FRANCE.

style & de la rapidité. Nous n'y avons trouvé qu'un seul mot de trop. Nous allons transcrire le conte tout entier :

Perrette tenoit sous son bras
Son pot-au-lait : gageons , lui dit Colette ,
(Les champs étoient alors tapissés de verglas)
Que sur ta tête , ainsi , tu ne le portes pas ,
Là-bas ,
Sans le casser. Pourquoi non , dit Perrette.
On dépose sur l'heure. Alors Perrette met
Sur sa tête son coussinet ,
Et par-dessus son pot-au-lait ;
Puis de trotter. Trotter ! doucement , s'il vous
plaît ,
Et n'outrons rien. Perrette , en fille sage ,
Craint les faux pas , chemine lentement ;
Et c'est prudemment fait ; on prétend qu'à cet âge
Le pied glisse fort aisément.
Rien ne troubloit sa contenance.
Le pied ne posoit pas , sans que l'œil eût d'avance
Choisi l'endroit. Perrette a si peur de glisser ,
Qu'elle eût vu son Seigneur passer ,
Et n'eut point fait la révérence.
Néanmoins Perrette un moment
Sent que son pot-au-lait sur sa tête chancelle :
Défense d'y porter les mains ; or que fait-elle ?
A droite , à gauche doucement ,
Sa tête , qui penche à mesure

De son pot ébranlé suit chaque mouvement ;

Lui rend l'équilibre & l'assure ,

Dont Colette tout bas se dépîte & murmure.

Ah ! c'est fait , elle arrivera.

Si cette pierre ! . . . Bon ! elle l'apercevra :

Eh ! la voilà passée. Ainsi Colette ,

De crainte en espoir s'en alloit ;

Tout son corps *suoit* , travailloit !

En secouant la tête , il lui sembloit

Que de la tête de Perrette

Elle feroit tomber le pot-au-lait.

Enfin la course étoit presque finie :

Perrette aimoit Lubin , Colette le savoit ,

Et la voilà tout-à-coup qui s'écrie :

Lubin ! . . Perrette au cri se détourne soudain ;

Adieu le pot-au-lait ; il tombe , & la pauvrete

Perd la gageure & ne voit pas Lubin.

M. Imbert joint au talent l'admiration
due au génie de ses modèles. La Fontaine,
Piron, M. de Voltaire ont tour-à-tour son
hommage. Voilà ce qu'il adresse au der-
nier :

Simple, mais fier, mon Apollon

Ne vendit jamais son suffrage ;

Je te louois devant Piron ,

Et vois combien je suis sincère ,

F iv

- *Demain, si j'avois à le faire, **
Devant toi je louerois Fréron, &c.

Parmi les autres contes de M. Imbert, les *Dévotes*, le *Fou de qualité*, *Alnascar*, la *jeune Veuve*, le *Fat en bonne fortune*, tiennent un rang distingué. Il n'en est pas même un de ceux qui ne sont que médiocres, où l'on ne trouve des morceaux de poésie agréables ; comme la description d'une sonnette, dans l'*Oncle & le Neveu*:

Des doigts il cherchoit un anneau
Caché dans la muraille au-dessus de la porte.
Cet anneau par un fil qui finement conduit
Sui voit au sein du mur une route secrète ;
Ébranloit certaine sonnette
Qui ne rendoit qu'un petit bruit.

Et plus bas,

Arrivé sous la porte, il cherche plusieurs fois
Le cordon qui là haut fait parler la sonnette.

Dans le *Diable puni* on trouve ces deux vers très - pittoresques sur la balance :

* L'auteur de l'*Année Littéraire*, dans l'extrait des contes dont nous parlons, a cité le second de ces derniers vers en retranchant le premier.

Je voyois par-degré descendre mon bassin,
Et celui de Michel remonter à mesure.

Nous ne dissimulerons pas que la Femme avare & le Divorcé nous ont paru écrits d'une manière trop commune & trop longue. Plusieurs de ces contes ne sont que des épigrammes; &, quoique l'auteur en ait déjà retranché quelques-uns, nous désirerions qu'il les ôtât tous. Son ouvrage ainsi corrigé, en deviendra plus piquant, & nous souhaitons qu'il ait assez de succès pour l'engager à des travaux plus considérables & plus solides.

* *Nouvelle édition du Théâtre de Pierre & Thomas Corneille*; avec les commentaires de M. de Voltaire, auxquels l'auteur a fait des augmentations considérables, belle édition encadrée avec des figures à chaque pièce, au nombre de 36, (qui seront fournies *gratis* vers le mois d'Août) 8 vol. in-4°. 80 liv. en feuilles, 100 liv. reliés. Cette édition peut servir de suite aux œuvres de M. de Voltaire in-4°. puisqu'on n'y imprimera pas le commentaire. A Paris, hôtel de Thou, rue des Poitevins.

* Cet article & le suivant sont de M. de la Harpe.

F v

Le grand Corneille commenté par M. de Voltaire, est sans doute une époque remarquable dans l'histoire littéraire. C'est peut-être la première fois que le génie a été commenté par le génie. Le goût & les connaissances nécessaires, pour bien juger des ouvrages de l'imagination, sont très-rares ; mais lorsqu'un écrivain, qui s'est élevé le premier au sublime de son art, est apprécié long-temps après sa mort par un homme que soixante ans de travaux & de succès, dans ce même art, ont mis au rang des maîtres & des modèles ; lorsque ce juge joint à l'étendue des lumières, à l'expérience, à la supériorité d'un goût reconnu, ce respect naturel qu'un grand homme a pour un grand homme, & ce sentiment exquis des beautés qui n'appartient qu'à ceux qui savent eux-mêmes les produire ; lorsque les réflexions d'un pareil juge sont éclairées & fortifiées par les progrès que l'art a dû faire pendant un siècle ; alors on doit s'attendre à voir un monument précieux de goût & de raison fait pour instruire tous les âges, & pour être le code éternel des artistes & des amateurs.

M. de Voltaire n'a pas ignoré les clameurs indécentes qui s'étaient élevées contre la première édition de son com-

mentaire. Il était bien étrange qu'on disputât à l'auteur de *Mérope* le droit de juger l'auteur du *Cid* ; & qui donc pourra sentir & apprécier Corneille, si ce n'est M. de Voltaire ? Observons sur-tout qu'il n'a jamais énoncé un jugement sans le motiver ; & nous voyons tous les jours des hommes aussi dénués de connaissances que de talens , prononcer arbitrairement sur tous les ouvrages & sur tous les auteurs , sans entrer dans la plus légère discussion ; & ce sont ces mêmes hommes , incapables de raisonner & de penser , qui se répandent en invectives contre le commentateur de Corneille ; ce sont eux qui poussent la démence jusqu'à imprimer qu'*Orthon , Attila & Pulchérie supposent plus de génie qu'Alzire , Mérope & Mahomet*. Ils accusent M. de Voltaire d'avoir outragé la mémoire de Corneille , d'être le détracteur de son génie & de sa gloire. Voici de quelle façon M. de Voltaire est le détracteur de Corneille.

« Voilà ce fameux *qu'il mourut* , ce
 » trait du plus grand sublime , ce mot au-
 » quel il n'en est aucun de comparable
 » dans toute l'antiquité. Que de beautés !
 » & d'où naissent-elles ? d'une simple mé-
 » prise très naturelle , sans complication
 » d'événemens , sans aucune intrigue re-

F vj

132 MERCURE DE FRANCE.

» cherchée , sans aucun effort. Il y a d'au-
» tres beautés tragiques ; mais celle-ci est
» au premier rang.

Et ailleurs.

« On n'avoit jamais rien vu de si su-
» blime. Il n'y a pas dans Longin un seul
» exemple d'une pareille grandeur. Ce
» sont ces traits qui ont mérité à Corneil-
» le , le nom de Grand , non - seulement
» pour le distinguer de son frère , mais
» du reste des hommes. J'ai cherché dans
» tous les anciens & dans tous les théâ-
» tres étrangers une situation pareille, un
» pareil mélange de grandeur d'ame , de
» douleur , de bienséance , & je ne l'ai
» point trouvé.

« Les belles scènes du Cid , les admi-
» rables morceaux des Horaces , les beau-
» tés nobles & sages de Cinna, le sublime
» de Cornélie , les rôles de Sévère & de
» Pauline , le 3^e. acte de Rodogune , la
» conférence de Sestorius & de Pompée ;
» tant de beaux morceaux , tous produits
» dans un temps où l'on sortait à peine
» de la barbarie , assureront à Corneille
» une place parmi les plus grands hommes
» jusqu'à la dernière postérité. »

Après des témoignages si éclatans, il sied
bien à d'ignorans écoliers de se placer

entre Corneille & M. de Voltaire, n'étant dignes d'admirer ni l'un ni l'autre, ni surtout faits pour les juger. Qu'ont produit leurs cris ridicules? Le commentateur, accusé d'avoir trop pesé sur les défauts, a fait voir, dans cette nouvelle édition, qu'il n'en avait observé qu'une partie; il a beaucoup ajouté à ses remarques & développé davantage ses critiques. Il a fait voir qu'en respectant Corneille, il ne fallait trahir ni la vérité, ni le bon goût, ni le Public, ni l'intérêt des beaux arts. Il a fait sentir qu'il connaissait tous ses devoirs & tous ses droits. «Ceux qui m'ont
» fait un crime d'être trop sévère, (dit-il
» dans une préface) m'ont forcé à l'être
» véritablement & à n'adoucir aucune
» vérité. Je ne dois rien à ceux qui sont
» de mauvaise foi. Je ne dois compte à
» personne de ce que j'ai fait pour une
» descendante de Corneille, & de ce que
» j'ai fait pour satisfaire mon goût. Je
» connais mieux les beaux morceaux de
» ce grand génie que ceux qui seignent
» de respecter les mauvais. Je fais par
» cœur tout ce qu'il a fait d'excellent.
» Mais on ne m'imposera silence en au-
» cun genre sur ce qui me paraît défec-
» tueux. Ma devise a toujours été *faci-
» que sentiat.*»

On trouve encore, après l'Œdipe de Corneille, cette déclaration de l'illustre éditeur. « Mon respect pour l'auteur des » admirables morceaux du Cid, de Cin- » na, & de tant de chefs-d'œuvres, mon » amitié constante pour l'unique héritière » de ce grand homme, ne m'ont pas em- » pêché de voir & de dire la vérité, quand » j'ai examiné son Œdipe & ses autres » pièces indignes de lui. Je crois avoir » prouvé tout ce que j'ai dit. Le souvenir » même que j'ai fait autrefois d'une tragé- » die d'Œdipe ne m'a point retenu. Je ne » me suis point cru égal à Corneille. Je » me suis mis hors d'intérêt. Je n'ai eu » devant les yeux que l'intérêt du Public, » l'instruction des jeunes auteurs, l'amour » du vrai qui l'emporte dans mon esprit » sur toutes les autres considérations. » Mon admiration sincère pour le beau » est égale à ma haine pour le mauvais. » Je ne connais ni l'envie, ni l'esprit de » parti. Je n'ai jamais songé qu'à la per- » fection de l'art, & je dirai hardiment » la vérité en tout genre jusqu'au dernier » moment de ma vie. »

Observons sur-tout que ces prétendus Aristarques, dont le métier est de donner des leçons à ceux qui donnent des modèles, & de distribuer les rangs parce qu'ils

ne peuvent en avoir aucun , sont toujours incapables de soutenir la moindre discussion , lorsqu'on daigne prendre la peine de les confondre. Ils se plaignent qu'on les méprise lorsqu'on ne leur répond pas ; ils crient que le ridicule & la plaisanterie ne sont pas des raisons ; & lorsqu'enfin on leur en donne , ils répondent par des injures. On en a vu un exemple bien remarquable dans l'auteur de la critique très-injuste du poëme des Saisons & de la traduction des Géorgiques. Il semblait ne demander qu'une réponse discutée , & croire qu'on ne pouvait le battre avec les armes du raisonnement. On lui a démontré en quelques pages que ses jugemens étaient erronés , ses principes de critique des principes d'erreur , ses censures dénuées de fondement ; on lui a prouvé qu'il blâmait ce qui était bon , qu'il louait ce qui était mauvais ; qu'il ne se connaissait ni en style , ni en harmonie ; qu'il dénigrait en mauvaise prose de très-beaux vers ; qu'il manquait à-la-fois de justesse , d'impartialité , de goût , de connaissances & de politesse. Chacun de ces reproches était porté jusqu'à la démonstration la plus évidente. Qu'a fait alors cet homme qui se donnait pour un critique ? Il a répondu par des épigrammes aussi plates que gros-

136 MERCURE DE FRANCE.

fières. Sûr que son adversaire ne voudrait jamais se servir de tous ses avantages, ni sortir des bornes d'une discussion littéraire, il a eu recours aux injures, aux menfonges & aux calomnies. * Il a continué d'insulter M. de Voltaire dans des lettres que personne ne lit. Il a cru qu'on lui ferait encore l'honneur de le réfuter ; mais il s'est trompé. On laisse de pareils ouvrages dans le néant, dont ils ne sortiront jamais. La première de ces lettres, la seule dont on ait parlé un moment, a dégoûté de lire les autres. Elle commençait par ces mots : *Je vais vous ôter les trois quarts de votre gloire.* On s'est contenté d'observer que M. Clément ne les avait pas pris pour lui.

L'Agriculture, poëme. A Paris, de l'Imprimerie royale ; & se vend chez Montard, rue du Hurepoix.

Ce poëme fut composé dans le temps de la guerre de 1741, des victoires de

* Il a prétendu que ses lettres, publiées par M. de Voltaire, étaient falsifiées. Il ne songe pas que les originaux existent. Mais il a pris le parti de nier, persuadé qu'on ne prendrait pas le peine d'en venir à la vérification, & il a eu raison.

Louis XV en Flandres, & de la paix qui les suivit. C'est ce que l'auteur nous apprend dans un discours préliminaire. Il observe qu'il n'avait encore paru parmi nous aucun ouvrage en vers français sur l'Agriculture, ni même presque aucun écrit en prose. Mais dans l'intervalle qui s'est écoulé entre la composition de ce poëme & sa publication, il a paru une prodigieuse quantité d'écrits économiques, & enfin la poésie même s'est réconciliée avec la langue géorgique, qui lui semblait étrangère. L'auteur fait à peine mention de l'ouvrage de M. l'Abbé de Lille, sous prétexte que ce n'est qu'une traduction. Mais le mérite de la difficulté vaincue n'est pas moindre, en faisant passer heureusement du latin en français les détails des travaux rustiques, qu'en les faisant entrer dans un ouvrage original. Dans les deux cas il faut dompter la langue, & forcer la poésie française à recevoir une foule d'expressions dont elle avait été long-temps effarouchée. Ce mérite, qui est grand par lui même, quoiqu'indépendant de la création d'un poëme, valait peut être la peine que M. Rosset en parlât avec un peu plus d'étendue. Il ne fait pas plus d'attention au beau poëme des Saisons, parce que ce n'est pas un ouvra-

138 MERCURE DE FRANCE.

ge didactique. Non , sans doute , & M. Rosset est le premier qui ait conçu le projet de renfermer en six livres , qu'il appelle chants , tous les préceptes de la culture des terres & tous les travaux de la campagne depuis les semailles jusqu'à la basse-cour , sans relever & orner son ouvrage d'aucun trait d'imagination , d'aucun épisode qui pût y jeter de l'intérêt & de la variété. Il est difficile de concevoir les motifs d'un plan si peu avantageux , & l'auteur n'en donne aucune raison. Il était beau sans doute de lutter contre Virgile , & de vouloir que la langue française eût ses Géorgiques. Mais celles de Virgile , regardées comme un des ouvrages les plus parfaits de l'antiquité , sont admirables , sur-tout par le choix & la beauté des épisodes , & par la sage distribution des ornemens. C'était un modèle qu'il fallait imiter autant qu'il était possible ; & quels que soient les motifs de l'auteur pour avoir pris une route différente , on croit toujours , lorsqu'un écrivain n'a point mis d'imagination dans un ouvrage qui en demandait , qu'apparemment il n'en a pas.

Je crois même que , pour faire avec quelque succès des géorgiques complètes dans notre langue , ce qui était difficile , mais

possible, il fallait y semer beaucoup plus d'ornemens que Virgile n'en a répandus dans les siennes. Il eût fallu peut-être aux tableaux purement rustiques, dont le fonds est le moins noble & le moins attachant, joindre avec art des traits d'imagination, de sentiment, ou de morale qui soutins-
sent l'attention du lecteur. Les fables an-
ciennes toujours agréables, lorsqu'elles
sont rajeunies par le talent d'écrire, le
contraste des mœurs & des idées de la ville
& de la campagne, que l'on aime toujours
à voir revenir, lorsqu'il est saisi avec jus-
tesse & tracé avec énergie, auraient fourni
des ressources heureuses, & les seules qui
pussent sauver la sécheresse du sujet. M.
Rosset paraît avoir borné son ambition à
rendre en vers français toutes les opéra-
tions champêtres, & dans plus d'un en-
droit il s'en est tiré avec honneur & a sur-
monté la difficulté. On trouvera dans son
ouvrage des morceaux très-bien écrits,
des vers très-bien tournés. En général, la
diction est assez correcte, mais elle man-
que trop souvent d'élégance, de rythme,
de poésie. Tout est précepte ou descrip-
tion, & souvent en prose rimée, en prose
sèche ou dure. Cette monotonie serait
peu supportable, même dans un ouvrage
très-court. Combien l'est-elle davantage

dans un poëme en six chants ! Nous mettrons sous les yeux du lecteur les morceaux qui nous ont paru les meilleurs , & nous indiquerons dans quelques autres les défauts de style qui dominant le plus dans l'ouvrage. Par exemple , voyons si le début est fait pour en donner une idée avantageuse :

Je chante les travaux réglés par les saisons ,
L'art qui force la terre à donner les moissons ,
Qui rend la vigne , l'arbre & les prés plus fertiles ,

Et qui nous asservit tant d'animaux utiles.
A chanter nos vrais biens , la culture & ses loix ;
Louis & la patrie encouragent ma voix.

Observez qu'il n'y a pas dans ces vers une seule expression poétique. Boileau a dit , il est vrai ,

Que le début soit simple & n'ait rien d'affecté.

Mais rien d'affecté , ne veut pas dire rien de poétique. Boileau n'a pas voulu dire qu'il fallait que des vers fussent parfaitement semblables à la prose. Ce seul mot , *je chante* , prouve que ces expressions doivent être au-dessus du langage ordinaire. *Les travaux réglés par les saisons , l'art qui force la terre , qui rend la vigne , l'ar-*

bre & les prés plus fertiles , & cette expression si faible , tant d'animaux utiles , & ces deux rimes en épithètes au commencement d'un poëme ; rien de tout cela ne ressemble à de la poésie. Ce ne sont pas des vers incorrects , mais ce sont de mauvais vers. Le morceau qui suit est beaucoup meilleur :

Sourdes Divinités , insensibles Idoles ,
Mes chants n'empruntent rien de vos secours frivoles,

Astres qui nous marquez les saisons & les ans ,
Le Dieu qui vous conduit nous donne leurs présens.

Les épis , sans Cérès , dans les sillons jaunissent ,
Les raisins , sans Bacchus , sous le pampre noir-
cissent.

De Pan & d'Apollon les fabuleux troupeaux
N'ont pas des immortels entendu les pipeaux.
L'olive ne doit point aux leçons de Minerve
Le soin qui la cultive & l'art qui la conserve.
Neptune est un vain nom , & le coursier ardent
Ne fut point enfanté d'un coup de son trident.

Ces vers ont tout le mérite qui manquait aux précédens. Ils sont vraiment poétiques. L'auteur ne pouvait pas annoncer par des tournures plus heureuses qu'il excluait les fables anciennes du plan de

son ouvrage. Mais peut-être valait-il mieux s'en servir. Au lieu d'un seul morceau que cette exclusion lui a fourni, l'usage de la mythologie lui en aurait fourni vingt, qui entraient naturellement dans son sujet. Croir-on que la querelle de Neptune & de Minerve, & l'origine fabuleuse du Cheval & de l'Olivier, n'eussent pas formé un tableau très-agréable dans un poëme sur l'Agriculture ? Ces fables sont très-connues sans doute ; mais elles n'ont point été traitées par aucun des maîtres de la poésie française. C'était un grand avantage, & jamais elles ne pouvaient être mieux placées que dans l'ouvrage de M. Rosset.

L'application de l'astronomie à l'agriculture devait fournir à l'auteur des détails riches & brillans. Il ne paraît pas en avoir tiré tout ce qui se présentait à lui.

La culture aux humains montra l'astronomie.
Des plaines de Babel les premiers habitans,
Pasteurs de leurs troupeaux, laboureurs de leurs
champs,
Pour rendre à leurs desirs la terre plus féconde ;
Tournèrent leurs regards vers les pôles du monde.
L'astre brillant du jour gouverna les saisons.
Tour-à-tour il régna dans les douze maisons.
De son cours annuel ils tracèrent les lignes.

Le chef de leurs brebis fut chef des douze *signes*.
 Le Taureau sur ses pas , après lui les Gémeaux ,
 Leur marquèrent l'époque où naissent les trou-
 peaux.

Aux tropiques brûlans la Chèvre & l'*Ecrevisse* ,
 De l'hiver , de l'été fixèrent le *Solstice*.
 La Balance , à la nuit rendit le jour égal.
 La Vierge , des moissons ramena le signal.
 Le Ciel devint un livre , où la terre étonnée ,
 Lut en lettres de feu l'histoire de l'année.

Ces deux derniers vers sont beaux , & il y en a quelques autres de bien tournés. Mais la sécheresse est le défaut du plus grand nombre. Les *lignes* & les *douze Signes* , l'*Ecrevisse* & le *Solstice* , sont des rimes dures & des expressions de l'almanach. Chacune de ces idées devait être rendue par un trait mythologique. Rien n'était plus favorable à la poésie ; ou même les notions purement astronomiques pouvaient s'exprimer par des phrases noblement figurées. Voyez comme M. de Voltaire a exprimé dans *Alzire* la marche apparente du soleil de l'Equateur au Tropique.

De la Zone enflammée & du milieu du monde
 L'astre du jour a vu ma course vagabonde ,

244 MERCURE DE FRANCE.

Jusqu'aux lieux , où cessant d'éclairer nos climats,
Il ramène l'année , & revient sur ses pas.

Voilà le langage du poëte. Il n'y a là
ni *Ecrévisse* ni *Solstice*. On pourrait obser-
ver d'autres fautes.

Pour rendre à leurs desirs la terre plus féconde ,
Tournèrent leurs regards vers les pôles du monde.

Cela n'est correct, ni dans les idées ni
dans les termes. *Plus féconde à leurs de-
sirs* est un solécisme. D'ailleurs les pre-
mières observations astronomiques ne
pouvaient pas avoir pour but la fécondité
de la terre. Elles ne pouvaient que mar-
quer un rapport entre les différentes épo-
ques de l'agriculture & les différens pé-
riodes de la révolution annuelle du soleil.
Peut-être aussi, pour plus d'exactitude,
fallait-il mettre *vers le pôle du monde*,
& non pas *vers les pôles*, puisqu'il est
impossible d'observer à la fois les deux
pôles.

L'art d'exprimer quelquefois, avec une
élégance heureuse les travaux du labou-
rage, est, comme nous l'avons dit, le
principal mérite de l'auteur, par exemple
dans ces vers où il s'agit de la quantité
d'engrais propre à chaque terrain.

Qua

Que de votre terroir les besoins , la nature ,
 Règlent de ces présens le genre & la mesure.
 La terre , que pénètre un trop fort aliment ,
 Par sa vigueur cruelle étouffe le froment ,
 Et d'un feuillage vain nourrice malheureuse ,
 N'enfante , au lieu de blé , qu'une paille trom-
 peuse.

Il ne se tire pas si bien des morceaux
 qui demandent plus de chaleur & d'i-
 magination dans le style. Voyons la des-
 cription d'une tempête.

Mais quand du Roi des Rois le terrible courroux
 Lance sur vos moissons ses redoutables coups ,
Toute industrie est vaine : à vos justes allarmes
 Il n'est d'autre secours que vos cris & vos larmes.
Une vapeur paraît , s'étend & s'épaissit ,
 Le jour pâlit , l'air siffle & le ciel s'obscurcit.
 Dans le sein d'un nuage assemblant les tempêtes ,
 La main de l'Eternel les suspend sur nos têtes.
 Il vient , & devant lui *s'élancent* les éclairs ,
 Son trône redoutable est au milieu des airs.
 Il abaisse les cieux , l'orage l'environne.
 Les vents sont à ses pieds , la flamme le couronne.
 La foudre étincelante éclate dans ses mains ;
 Elle part , elle frappe , *elle instruit les humains.*
 De ses traits enflammés voyez les tours brisées ,
 Les rochers abattus , les forêts embrasées.

G

La terre est en silence , & la pâle frayeur
 Des peuples consternés glace & flétrit le cœur.
 De ses traits *meurtriers* la grêle *impitoyable*
 Bat les tristes épis , les brise , les accable.
 Tous les vents déchaînés arrachent des sillons ;
 Les bleds enveloppés dans leurs noirs tourbillons.
 Les torrens en fureur des montagnes descendent.
 Les fleuves débordés dans les plaines s'étendent.
 Les champs sont submergés , les épis ne sont plus.
 O travaux d'une année ! un jour vous a perdus.

Cette description manque d'énergie & d'effet. Il n'y a point de lecteur qui ne s'en apperçoive ; mais il s'agit d'en trouver les raisons , & il est facile de les faire appercevoir au jour de la critique. D'abord il ne falloit pas, dans toute la première partie de cette description , peindre l'Eternel foudroyant les moissons , & entasser toutes les expressions tirées de l'Ecriture , & employées cent fois dans de pareils tableaux. Ce morceau parasite détourne l'attention & l'intérêt qui devaient se rassembler uniquement sur le spectacle du désastre produit par la tempête. Ensuite toutes les fois qu'un poëte entreprend une description déjà faite , son premier devoir est de trouver des expressions neuves , & non pas de répéter

toutes celles qui sont usées. C'est-là que l'on apperçoit le talent, & c'est ce qui est rare aujourd'hui, où l'on fait tant de vers avec des hémistiches pillés comme ceux-ci, *assemblant les tempêtes, suspend sur nos têtes, le jour pâlit, l'air siffle, il abaisse les Cieux, &c. la foudre étincelante éclate, &c. Il abaisse les cieux* est de Racine. Le reste est de M. de Voltaire. Ce qui n'en est pas, c'est cet hémistiche, *elle instruit les humains*. Voilà une leçon bien placée. C'est avec de pareils traits qu'on refroidit tout. Il y a dans la Henriade,

La foudre en est formée, & les mortels frémissent.

Voyez la différence d'un trait qui fait image & d'une réflexion froide. Enfin si nous examinons la diction, combien de fautes ? *Le terrible courroux, les redoutables coups, les traits meurtriers de la grêle impitoyable* ; ce sont ces épithètes accumulées, ces hémistiches rebattus qui énervent le style. Et pourquoi peindre *les tours brisées & les rochers abattus* ? Il s'agit bien de *tours & de rochers*. Il s'agit des vignes & des moissons. *La pâle frayeur des peuples consternés qui flétrit le cœur* ne vaut pas mieux. L'effroi que produit un orage ne *flétrit* point le cœur.

G ij

148 MERCURE DE FRANCE.

Que l'impropriété des termes est un défaut commun ! mais qu'il est destructeur de tout effet ! Opposons à cette description celle que l'on trouve dans le second chant du poëme des Saisons. Un pareil modèle instruira mieux que toutes les critiques.

On voit à l'horison de deux points opposés
Des nuages monter dans les airs embrasés.
On les voit s'épaissir, s'élever & s'étendre :
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre.
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé.
Les monts ont prolongé le lugubre murmure
Dont le son lent & sourd attriste la Nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur.
Des monts & des rochers le vaste amphithéâtre
Disparaît tout-à-coup sous un voile grisâtre.
Le nuage élargi les couvre de ses flancs ;
Il pèse sur les airs tranquilles & brûlans.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre en grondant roule dans l'étendue.
Elle redouble, vole, éclate dans les airs ;
Leur nuit est plus profonde, & de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle & livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide,
Qui tourne sur la plaine ; &, rasant les sillons,

Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.

Ce nuage nouveau , ce torrent de poussière

Dérobe à la campagne un reste de lumière.

La peur , l'airain sonnant dans les Temples sacrés

Font entrer à grands flots les peuples égarés.

Grand Dieu ! vois à tes pieds leur foule consternée

Te demander le prix des travaux de l'année.

Hélas ! d'un ciel en feu les globules glacés

Ecrasent en tombant les épis renversés.

Le tonnerre & les vents déchirent les nuages.

Le fermier, de ses champs contemple les ravages ,

Et presse dans ses bras ses enfans effrayés.

La foudre éclate , tombe , & des monts foudroyés

Descendent à grand bruit les graviers & les ondes

Qui courent en torrens sur les plaines fécondes.

O récolte ! ô moisson ! tout périt sans retour.

L'ouvrage d'une année est détruit dans un jour.

Voilà le tableau d'un grand peintre ,
voilà le style d'un grand poëte. L'observation de la Nature est parfaite. Peut-on mieux peindre les approches d'un orage ?

Et le long du vallon le feuillage a tremblé.

Le poëte vous transporte dans la campagne. Vous voyez tous les objets.

Et la foudre en grondant roule dans l'étendue.

A-t-on mieux exprimé l'effet du ton-

G iiij

nerre, dont le son se prolonge dans l'éloignement ? Et remarquez comme les tournures & les expressions appartiennent à l'auteur. Rien n'est vague. Rien n'est emprunté. Quel est le vrai poète ? C'est celui qui a vu & senti, & non pas celui qui a lu des vers. M. de St Lambert n'occupe pas le lecteur des peintures usées de la grandeur de Dieu. Il ne lui adresse qu'un mot, & ce mot est une prière touchante, qui fait voir toute la grandeur du péril :

Grand Dieu ! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.

Il s'arrête là, & continue sa description :

Hélas ! d'un ciel en feu les globules glacés
Ecrasent en tombant les épis renversés.

*Les globules glacés valent un peu mieux
que la grêle impitoyable.*

Et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers & les ondes
Qui courent en torrent, &c.

La phrase court ; la construction descend & se précipite. Voilà les secrets du style. Comparez à ces vers celui-ci :

• Les torrens en fureur des montagnes descendent.

Vous verrez que le rythme est vif dans le premier hémistiche & lent dans le second, ce qui forme un contresens. C'est ce sentiment de l'harmonie imitative, cet accord du son & de la pensée qui est un des grands moyens de perfection dans les vers. La belle poésie demande & la justesse de l'esprit & la justesse de l'oreille. Rien n'est plus rare que de les réunir, & c'est pour cela qu'elle est le premier des arts.

O travaux de l'année ! un jour vous a perdus ;
L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.

Ces deux vers se ressembloient beaucoup. Il se peut que le sujet les ait fournis aux deux auteurs, sans que l'un ait copié l'autre.

Continuons de rapporter les beaux vers qui se présentent çà & là dans le poëme de l'Agriculture. Le chant de la vigne est peut-être celui où l'on en rencontre le plus :

Mais craignez que la vigne, à fleurir empressée,
Par le Zéphir séduite & de ses pleurs lassée,
Ne laisse épanouir sa délicate fleur ;
Le Zéphir est changeant, le Printemps est trompeur.

Souvent de nos climats repoussé jusqu'à l'Ourse,

G iv

152 MERCURE DE FRANCE.

Le redoutable Hiver, interrompant sa course,
Tourne sa tête affreuse & revient sur ses pas.
Au milieu des beaux jours il répand les frimats.
Sa fureur à la terre enlève les richesses,
Et des rameaux naissans dévore les promesses.

On remarquera dans le troisième chant ce morceau sur les forêts.

**La Grèce imagina qu'habitans des campagnes ,
Les Dieux peuplaient les bois , les jardins , les
 montagnes ,
Qu'on y voyait Diane & Priape & Sylvain ;
Que chaque arbre enfermoit une nymphe en son
 sein.**

Elle allait, de Dodone admirant le miracle,
De sa forêt prophète interroger l'oracle.
Sur un chêne orgueilleux des peuples adoré,
Les Druides sanglans cueillaient le Guy sacré.
Les autels exposaient au culte du vulgaire
De la faveur des cieux ce gage imaginaire.
Respectables forêts, c'est à la vérité
D'annoncer vos présens & votre utilité.
De nos premiers ayeux vous fûtes les ayles.
Vos antres leurs maisons, votre enceinte leurs
villes.

Quand les mortels errans , réunis par les loix ,
Bâtirent des cités , élevèrent des toits ,
Les arbres sous leurs mains en lambris se changè-
rent ,

Et, pour couvrir leur faite, en ordre ils se rangè-
rent.

Le cédre s'alluma : dans leur obscur séjour,
Au milieu de la nuit il ramena le jour.
Des chênes embrasés la chaleur pénétrante
Adoucit des hivers la froidure piquante.
Le Pin quitte les monts, il descend sur les eaux.
Les mobiles forêts se courbent en vaisseaux.
L'Océan, qui du monde a séparé les plages,
Lui-même est le lien qui rejoint ses rivages.
L'homme est rapidement en tous lieux transporté.
L'Univers se rapproche & n'est qu'une Cité.

A l'exception de l'avant-dernier vers
qui est trop prosaïque, tout ce morceau
est d'un très-bon goût. La diction en est
noble, harmonieuse & poétique. Ces
deux vers sur-tout :

Elle allait, de Dodone admirant le miracle,
De sa forêt prophète interroger l'oracle.

sont d'une grande beauté d'expression.

Ce qui regarde la culture des arbres, &
leurs différens usages dans les jardins, nous
paraît aussi mériter des éloges, malgré
quelques défauts :

Les uns dans les jardins
Sur leurs troncs abaissés demeurent toujours
nains ;

G v

154 MERCURE DE FRANCE.

En forme de buisson leurs branches s'épaississent,
 Et taillés par vos mains en vase ils s'arrondissent.
 Il en est qui, souffrant des traitemens plus durs,
 Devenus espaliers, tapisseront vos murs;
 Leurs rameaux asservis, fléchis sur un treillage,
 Embellis par leur chaîne, aiment leur esclavage.
 Telle, aux simples appas, *que donne* la beauté,
 Une Nymphe ajoutant un éclat emprunté
 Captive ses cheveux que la soie entrelace;
 Libres, ils plairaient moins, & leurs nœuds font
 leur grâce.

Le soleil semble aimer ces arbres favoris;
 Il se plaît à nourrir vos élèves chéris.
 Ses dociles rayons à votre art obéissent,
 Et redoublent leurs feux que les murs réfléchis-
 sent.

C'est ainsi que les fruits, mûris par les chaleurs,
 Adoucissent leur sève, animent leurs couleurs.
 Souvent d'un espalier empruntant la figure,
 L'oranger donne aux murs une riche parure.
 D'un vase plus souvent il habite le sein.
 Des quarrés d'un parterre il orne le dessin.
 Qu'il offre à vos regards de grâces rassemblées !
 Le parfum qu'il exhale embaume vos allées.
 Toujours blanchi de fleurs, il ajoute à leur prix
 Le verd des fruits naissans & l'or des fruits mû-
 ris.

Trois siècles sont passés, & sa fleur est nouvelle.
 La vieillesse respecte une tête si belle.

Mais craignez les frimats pour un hôte si cher.
 Sauvez-le sous un toit des rigueurs de l'hiver.
 Du printems qui n'est plus qu'il y trouve l'image.
 Dans les climats plus chauds, sans soins, sans esclavage,
 L'oranger dans les airs s'élève en liberté,
 Et presque des forêts atteint la majesté.

Le travail du ver à soie est décrit avec art, & offrait beaucoup de difficultés :

Lassés d'un vain loisir, & libres de leurs maux,
 Les vers veulent alors commencer leurs travaux.
 Aidez de tous vos soins un espoir qui vous flatte.
 Dans leurs corps transparens l'or de la soie éclate.
 Vous les voyez monter, offrez-leur des rameaux;
 Qu'ils puissent y suspendre & filer leurs tombeaux.

Sous les anneaux mouvans qu'à vos yeux ils présentent,
 Dans leur sein deux vaisseaux à long replis serpentent.

La soie en se formant, brute & liquide encor,
 Dans ses riches canaux coule ses ondes d'or.
 La liqueur s'épaissit dans sa route dernière,
 Se transforme en un fil & sort par la filière.
 Quand la chenille enfin voit ce temps arrivé,
 Elle prodigue un suc jusqu'alors réservé.
 En longs cercles d'abord, des fils qu'elle ménage

G vj

156 MERCURE DE FRANCE.

Elle forme un duvet , appui de son ouvrage.
 Bientôt elle décrit des mouvemens plus courts ,
 Et les fils plus serrés , unis par mille tours ,
 D'un tissu merveilleux composant la structure ,
 D'un œuf d'or ou d'argent présentent la figure.
 Venez les admirer ; ce ver dans sa prison
 Ne commence qu'à peine à former la cloison.
 Celui-ci que déjà cache un épais nuage ,
 Laisse encor de ses fils entrevoir l'assemblage.
 D'autres se renfermant dans les mêmes réseaux ,
 Unis pendant leur vie , unissent leurs tombeaux.
 Mais dans ces jours , hélas ! si , du bruit du ton-

nerre,

Le ciel en son courroux épouvante la terre ,
 Ils frissonnent d'horreur , tombent , & pour jamais
 laissent en expirant leurs tissus imparfaits.
 Cependant sous son toit la chenille mourante ,
 Change en habit de deuil sa robe transparente.
 Un corps sans pieds , sans tête , immobile & ridé
 Au corps qu'elle animait semble avoir succédé.

Cette description louable , à bien des
 égards , n'est-elle pas trop longue & trop
 détaillée ? La poésie n'aime point à se
 perdre dans des objets imperceptibles ; &
 en tout genre , c'est un grand défaut que
 de dire tout.

Terminons ces citations par quelques
 peintures. Nous choisirons celles de l'Éta-

lon & du Coq. La première est imitée de Virgile. Nous la rapprocherons de la traduction de M. l'Abbé de Lille.

L'Etalon que j'estime , est jeune , vigoureux ;
 Il est superbe & doux , docile & valeureux.
 Son encolure est haute & sa tête hardie.
 Ses flancs sont larges , pleins ; sa croupe est arrondie ;
 Il marche fièrement ; il court d'un pas léger ,
 Il insulte à la peur , il brave le danger.
 S'il entend la trompette ou les cris de la guerre ,
 Il s'agite , il bondit ; son pied frappe la terre.
 Son fier hennissement appelle les *drapaux* ,
 Dans ses yeux le feu brille , il sort de ses naseaux ,
 Son oreille se dresse & ses crins se hérissent ,
 Sa bouche est écumante & ses membres frémissent.

Ce portrait a des beautés. *Appelle les drapaux* , est une expression froide , surtout après celle de M. de Voltaire dans la *Henriade* , *appelle les dangers*. En général , la mesure de ces vers est trop uniforme ; il y a trop peu de mouvement , & ils n'enchérissent pas assez les uns sur les autres. Ceux de M. de Lille me paraissent plus variés , plus riches & plus énergiques.

Il a le ventre court , l'encolure hardie ,

158 MERCURE DE FRANCE

Une tête effilée , un croupe arrondie.
On voit sur son poitrail ses muscles se gonfler ,
Et les nerfs tressaillir & les veines s'enfler.
Que du clairon bruyant le son guerrier l'éveille ;
Je le vois s'agiter , trembler , dresser l'oreille.
Son épine se double & frémit sur son dos ,
D'une épaisse crinière il fait bondir les flots.
De ses naseaux brûlans il respire la guerre ;
Ses yeux roulent du feu, son pied creuse la terre.

J'avourai en revanche que la description du Coq m'a paru parfaite :

En amour , en fierté le Coq n'a point d'égal.
Une crête de pourpre orne son front royal.
Son œil noir lance au loin de vives étincelles.
Un plumage éclatant peint son corps & ses ailes ,
Dore son cou superbe & flotte en longs cheveux.
De sanglans éperons arment les pieds nerveux.
Sa queue , en se jouant du dos jusqu'à la crête ,
S'avance & se recourbe en ombrageant sa tête.

Le dernier vers sur-tout est admirable.
C'est peindre en vers comme M. de Buffon peint en prose. On voit , par les morceaux que nous avons rapportés , que l'auteur du poëme sur l'Agriculture avait beaucoup de talent pour la poésie , & que son ouvrage a des beautés réelles ; qu'il lui a manqué un plan plus poétique & une

exécution plus soignée. On ne comprend pas comment l'auteur des beaux vers que l'on vient de lire, a pu en faire tels que ceux-ci :

Tel le flambeau du jour, ou les feux de la terre
 Font monter les vapeurs au séjour du tonnerre.
*Le froid pressant leurs corps par le chaud dilatés ,
 Les condense , & de l'air ils sont précipités ,
 Ainsi sur le foyer se forme l'eau-de-vie.
 Par un nouveau travail si l'art la rectifie ,
 L'esprit de-vin captif du phlegme est séparé , &c.*
 Et ailleurs,

Invisible & vivant dans ses langes le germe
 De sa captivité voit arriver le terme.

Et ailleurs :

De l'air , qui fut dans l'œuf toujours renouvelé ,
*Le mouvement vital est alors redoublé.
 Par lui l'œuf pénétré diminue & transpire , &c.*

On trouve quelquefois trente vers de suite de ce style , parce que l'auteur s'est obstiné à mettre en vers des détails physiques , auxquels la poésie se refuse absolument , ou sur lesquels , avec beaucoup de talent & de goût, on pourrait faire quatre vers heureux, mais qui ne peuvent être

approfondis sans beaucoup d'embarras
dans la diction, de sécheresse & d'ennui :

Et quæ

Desperæ tractata nitescere posse relinquit.

HOR.

C'est le précepte dont l'auteur aurait dû
faire le plus d'usage, & qu'il a le plus
oublié.

*LETTRE de M. de Voltaire à M. Rosset,
Maître des Comptes, auteur d'un poëme
sur l'Agriculture, dédié au Roi.*

A Ferney, 22 Avril 1774.

MONSIEUR,

Vous pardonnerez sans doute à mon grand âge
& à mes maladies continuelles, si je ne vous ai
pas remercié plutôt du beau présent dont vous
m'avez honoré.

J'ai lu avec beaucoup d'attention votre poëme
sur l'Agriculture. J'y ai trouvé l'utile & l'agréa-
ble, la variété nécessaire, & la difficulté presque
toujours heureusement surmontée.

On dit que vous n'avez jamais cultivé l'art que
vous enseignez. Je l'exerce depuis plus de vingt
ans, & certainement je ne l'enseignerai pas après
vous.

J'ai été étonné que dans votre premier chant vous adoptiez la méthode de M. Tull, Anglais, de semer par planches. Plusieurs de nos Français, (que vous appelez toujours *François*, & que par conséquent vous n'avez jamais osé mettre au bout d'un vers,) ont voulu mettre en crédit cette innovation. Je puis vous assurer qu'elle est détestable, du moins dans le climat que j'habite. Un homme, qui a été long-temps loué dans les Journaux, & qui étoit cultivateur par livres, se ruinait à semer par planches, & étoit obligé de m'emprunter de l'argent, tandis que son nom brillait dans le Mercure.

J'ai défriché les terrains les plus ingrats, qui n'avaient jamais pu seulement produire un peu d'herbe grossière. Mais je ne conseillerais à personne de m'imiter, excepté à des moines, parce qu'eux seuls sont assez riches pour suffire à ces frais immenses, & pour attendre vingt ans le fruit de leurs travaux.

Voilà pourquoi l'illustre & respectable M. de St Lambert, que vous avouez être distingué par ses talens, a dit très-justement qu'il a fait des *Géorgiques pour les hommes chargés de protéger les campagnes, & non pour ceux qui les cultivent; que les Géorgiques de Virgile ne peuvent être d'aucun usage aux paysans; que donner à cet ordre d'hommes des leçons en vers sur leur métier, est un ouvrage inutile; mais qu'il sera utile à jamais d'inspirer à ceux que les loix élèvent au-dessus des cultivateurs, la bienveillance & les égards qu'ils doivent à des citoyens estimables.*

Rien n'est plus vrai, Monsieur. Soyez sûr que si je lisais aux paysans de mes villages, les *Ouvres & les Jours d'Hésiode*, les *Géorgiques* de

Virgile & les vôtres, ils n'y comprendraient rien. Je me croirais même en conscience obligé de leur faire restitution, si je les invitais à cultiver la terre en Suisse, comme on la cultivait auprès de Mantoue.

Les Géorgiques de Virgile feront toujours les délices des Gens de lettres, non pas à cause de ses préceptes, qui sont, pour la plupart, les vaines répétitions des préjugés les plus grossiers; non pas à cause des impertinentes louanges & de l'infâme idolâtrie qu'il prodigue au Triumvir-Octave; mais à cause de ses admirables épisodes, de sa belle description de l'Italie, de ce morceau si charmant de poésie & de philosophie qui commence par ces vers :

O fortunatos nimium, &c.

à cause de sa terrible & touchante description de la peste; enfin à cause de l'épisode d'Orphée.

Voilà pourquoi, Monsieur de St Lambert donne aux Géorgiques l'épithète de *charmantes*, que vous semblez condamner.

J'aurais mauvaise grâce, Monsieur, de me plaindre que vous ayez été plus sévère envers moi qu'envers M. de St Lambert. Vous me reprochez d'avoir dit dans mon discours à l'Académie qu'on ne pouvait faire des Géorgiques en français. J'ai dit qu'on ne l'osait pas, & je n'ai jamais dit qu'on ne le pouvait pas. Je me suis plaint de la timidité des auteurs, & non pas de leur impuissance. J'ai dit en propres mots qu'on avait resserré les agrémens de la langue dans des bornes trop étroites. Je vous ai annoncé à la Nation, & il me paraît que vous traitez un peu mal votre précurseur.

Il semble que vous en vouliez aussi à la poésie dramatique, quand vous dites que *la prose a eu au moins autant de part à la formation de notre langue que la poésie de notre théâtre, & que, quand Corneille mit au jour ses chef-d'œuvres, Balzac & Pélisson avaient écrit, & Pascal écri-*

Premièrement on ne peut compter Balzac, cet écrivain de phrases empoulées, qui changea le naturel du style épistolaire en fades déclamations recherchées.

A l'égard de Pélisson, il n'avait rien fait avant le Cid & Cinna.

Les lettres provinciales de Pascal ne parurent qu'en 1654, & la tragédie de Cinna, faite en 1642, fut jouée en 1643.

Ainsi il est évident, Monsieur, que c'est Corneille qui, le premier, a fait de véritablement beaux ouvrages en notre langue.

Permettez-moi de vous dire que ce n'est pas à vous de rabaisser la poésie. J'aimerais autant que M. d'Alembert & M. le Marquis de Condorcet rabaislassent les mathématiques. Que chacun jouisse de sa gloire. Celle de M. de St Lambert est d'avoir enseigné aux possesseurs des terres à être humains envers leurs vassaux; aux Intendants, à ne pas opprimer le peuple par des corvées; aux Ministres, à adoucir le fardeau des impôts, autant que l'intérêt de l'Etat peut le permettre. Il a orné son poème d'épisodes très-agréables. Il a écrit avec sensibilité & avec imagination.

Vous avez joint, Monsieur, l'exactitude aux ornemens; vous avez lutté à tout moment contre les difficultés de la langue, & vous les avez vaincues. M. de St Lambert a chanté la Nature qu'il aime, & vous avez écrit pour le Roi.

La Fontaine a dit :

On ne peut trop louer trois sortes de personnes ,
 Les Dieux , sa Maîtresse & son Roi.
 Esope le disait ; j'y souscris quant à moi.

Esope n'a jamais rien dit de cela ; mais ~~l'~~im-
 porte.

J'ai l'honneur d'être avec la plus respectueuse
 estime ,

MONSIEUR ,

Votre , &c.

A C A D É M I E.

Académie de Chirurgie.

CETTE Académie a tenu sa séance pu-
 blique le jeudi 14 Avril 1774 , & M.
 Louis , secrétaire perpétuel , en a fait l'ou-
 verture par le discours qui suit.

L'Académie royale de Chirurgie avoit
 déjà proposé deux fois , pour le grand prix
 annuel , le sujet suivant :

*Exposer les inconvéniens qui résultent
 de l'abus des onguens & des emplâtres , &
 de quelle réforme la pratique vulgaire est
 susceptible à cet égard dans le traitement des
 ulcères.*

Peu satisfaite des mémoires qu'elle avoit reçus la première année, l'Académie remit la question avec promesse d'un prix double. Si la matière avoit été aussi bien traitée dès la première fois, qu'elle le fut à la seconde année, on n'auroit pu se dispenser de couronner les efforts de ceux qui avoient le mieux réussi; mais leur succès même ayant fait voir qu'ils étoient capables de porter beaucoup plus loin leurs réflexions sur cette matière importante, laquelle tient à des principes fondamentaux, dont le développement promet une révolution heureuse dans la pratique qui simplifiera & perfectionnera la méthode de guérir les ulcères, on jugea à-propos de présenter encore le même sujet pour cette année, avec promesse d'un prix triple.

L'Académie a reçu 27 mémoires, la plupart très-bons; &c'est par cet avantage qu'on a connu, plus positivement que dans les années précédentes, la difficulté de porter un jugement équitable sur des ouvrages dont le mérite balançoit les suffrages à différens égards. L'Académie a pris le parti de partager le prix entre différens concurrens; persuadée qu'ils n'ont travaillé que pour la gloire, & que la récompense pécuniaire est ce qui les affec-

teroit le moins. Le prix est triple, & l'on couronne trois mémoires.

Le N°. 3, dont la devise est l'aphorisme d'Hippocrate, qui prescrit l'ordre des moyens curatifs, en proposant successivement l'usage du fer & du feu, lorsque les médicamens sont sans effet.

Quæ medicamenta non sanant, ferrum sanat; quæ ferrum non sanat, ignis sanat; & quæ hæc non sanant, insanabilia sunt.

Ce mémoire a fait une grande sensation. Il a paru l'ouvrage d'un homme de génie & d'un praticien instruit, qui a très-bien vu les abus des onguens & des emplâtres. Il prouve qu'ils sont communément ou préjudiciables ou inutiles, & il les proscriit absolument; en leur substituant un moyen qui n'est pas inconnu dans l'art, mais dont personne n'a fait un usage aussi suivi que l'auteur, & qu'il a dirigé en méthode. C'est l'action de chauffer la partie ulcérée. On l'approche d'un charbon ardent mis dans une affiette sur de la cendre. La chaleur actuelle agit avec grande efficacité, la circonférence transpire; les bords se relâchant, le dégorgement purulent se fait en même-temps, le fonds, & les parois débarrassés de l'injection des humeurs, la déterision & l'ex-

fication des chairs sont les effets très-prompt de la continuation du même moyen. Son administration consiste à approcher & à éloigner alternativement le feu pour en ressentir la chaleur la plus forte sans se brûler. La sensibilité du malade est en même-temps le guide de l'opérateur & la règle de l'opération. La personne intéressée demande ordinairement à se charger de cette direction. L'action du feu chauffant sur les solides & sur les fluides, est expliquée par une théorie sûre autant que lumineuse, & elle est appuyée d'un grand nombre d'observations, qui ne laissent aucun doute sur les avantages de cette méthode, lorsqu'on en usera avec les connoissances requises. Ce travail a paru mériter une récompense distincte; mais, en l'examinant à côté de la proposition donnée par l'Académie pour le sujet du prix, & mis en parallèle avec les mémoires des autres concurrens, il a semblé que l'auteur du N°. 3, dont nous parlons, s'étoit peu occupé du soin de délier le nœud de la difficulté, & que, semblable à Alexandre, à l'égard du nœud-gordien, il avoit jugé plus convenable de le couper.

L'Académie ayant pris son parti sur ce mémoire, l'on a ouvert le papier qui cou-

voit le nom de l'auteur, & elle a vu avec satisfaction que c'étoit M. Faure, correspondant de l'Académie, chirurgien-gradué, ancien professeur de chirurgie & de l'art des accouchemens à Lyon, retiré à Avignon sa patrie, où il jouit de l'estime la plus générale. M. Faure a remporté le prix de l'Académie en 1762 sur les scrophules. Elle a déterminé que M. Faure seroit proposé au Roi pour une place d'associé, & que son mémoire seroit imprimé; par cette récompense extraordinaire & très-distinguée, il n'a plus été en concurrence pour partager le prix.

L'Académie a adjugé l'une des trois médailles au mémoire N^o. 26. C'est un ouvrage fort étendu, très-méthodique, qui présente & résoud toutes les difficultés de la question. Il a pour devise ces vers de Virgile du 3^e. livre des Géorgiques:

. . . . *Alitur vitium, vivitque legendo,
Dum medicas adhibere manus ad vulnera pastor
Abnegat.*

Ce texte est rendu, dans la belle traduction de M. l'Abbé de Lille, de l'Académie Française, dans un sens différent de celui qui l'a fait prendre pour devise.

. . . Pour

... Pour calmer la sourde violence
 D'un mal qui se nourrit & s'accroît en silence ,
 Hâte-toi, que l'acier, sagement rigoureux ,
 S'ouvre au sein de l'ulcère un chemin douloureux.

Ce mémoire a pour auteur M. Champeaux, chirurgien gradué à Lyon, professeur d'anatomie, chirurgien ordinaire du Roi pour les rapports en justice, correspondant de l'Académie royale de Chirurgie & de la Société royale des sciences de Montpellier, associé de celle des sciences, belles-lettres & arts de Rouen, & de la Société littéraire d'Auxerre.

On a couronné d'une pareille médaille un mémoire latin, N°. 9, d'une érudition recherchée. On y voit l'histoire de l'art dans les variations de la pratique ancienne & moderne. La question proposée est traitée sagement & d'une manière également agréable & instructive. La devise de ce mémoire est prise des Tusculanes de Cicéron : *Inest in mentibus nostris insatiabilis quædam cupiditas veri videndi.*

L'auteur est M. Camper, docteur en Médecine, associé étranger de l'Académie, professeur honoraire d'anatomie & de chirurgie d'Amsterdam, & de médecine en l'Université de Groningue, de

H

170 MERCURE DE FRANCE.

meurant à sa terre de Lauckmane , près Franeker en Frise.

La 3^e médaille a été accordée au mémoire N^o. 16 , qui a pour devise ces vers de Virgile au sixième livre de l'Enéide.

*Circumstant animæ dextrâ lavâque frequentes.
Nec vidisse semel satis est : juvat usque morari ,
Et conferre gradum , & veniendi discere causas.*

Ce mémoire est de M. Chambon , maître ès-arts & en chirurgie , correspondant de l'Académie , à Brévanne - sous-Choiseul , par Langres.

M. Chambon a déjà obtenu des récompenses de l'Académie , fruits de son émulation & de ses travaux.

L'Académie a accordé l'*accessit* au mémoire N^o. 20 , dont la devise est tirée de Galien , au livre *de methodo medendi*.

*Ulceris , quâ ulcus , sanatio mediocris
siccatio est.*

On a trouvé d'excellentes choses dans ce mémoire. Si l'auteur eût évité quelques digressions & la peine qu'il a prise de discuter plusieurs points peu intéressans , ce travail auroit pu lui mériter des préférences. L'auteur est M. Aubray , chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu & membre de

L'Académie des sciences & belles-lettres à Caën.

Enfin un mémoire , N°. 23 , dont la devise est une sentence de Celse... *Cujus rei non est certa notitia , ejus opinio certum reperire remedium non potest.*

Une exposition très-nette de l'état de la question , l'intelligence de l'auteur , des vues nouvelles & solides sur la manière d'observer, n'ont pu contrebalancer les mémoires des autres concurrens. L'auteur de celui-ci établit que dans la cure de l'Ulcère simple , les onguens & les emplâtres sont nuisibles , que leur usage ne peut que troubler le mécanisme de la nature ; & , en examinant les diverses complications des ulcères , & en raisonnant sur les moyens les plus convenables pour détruire ces complications & ramener l'ulcère à la simplicité qui le rend curable par les seuls efforts de la nature , secondés d'un pansement méthodique, l'Auteur démontre que les onguens & les emplâtres ne peuvent être opposés à aucune des complications.

Cet ouvrage , où il y a beaucoup de travail par les recherches qui ont servi à rassembler un grand nombre de faits, extraits pour ainsi dire, de tous les observateurs ,

H ij

172 MERCURE DE FRANCE.

On a l'intention de prouver que les cas les plus épineux n'ont jamais cédé à l'application des emplâtres & des onguens, & que leur usage, lorsqu'il n'a point été nuisible, a été au moins inutile; cet ouvrage, dis-je, n'est susceptible que d'être défini par extrait, en le restreignant aux principes & aux conséquences qu'on trouvera solides & lumineuses. L'auteur est M. le Comte, docteur en médecine, à Evreux.

Le prix d'émulation, qui consiste en une médaille d'or de 200 francs, a été accordé à M. Nolleffon, fils, ci-devant chirurgien-aide-major des armées du Roi, maître ès-arts & en chirurgie à Vitry-le-François.

Les cinq petites médailles ont été accordées, 1°. à M. Saucerotte, chirurgien gradué, correspondant de l'Académie à Lunéville. Il a eu précédemment, en différentes années, le grand prix sur le sujet des contre-coups dans les plaies de tête, & un prix d'émulation. Par celui-ci, son front est ceint d'un triple laurier.

2°. A M. Chaussier, maître ès-arts & en chirurgie à Dijon: il est élève des écoles de Paris, où il a étudié avec distinction.

3°. A M. Varocquier, correspondant de l'Académie à Lille, & célèbre accoucheur.

4°. A M. de la Marque le jeune, maître en chirurgie & lithotomiste de la ville de Toulouse.

5°. A M. l'Héritier, prévôt de l'Ecole-pratique de Paris, qui a beaucoup de zèle & est très-attentif à présenter à l'Académie toutes les particularités, soit naturelles, soit causées par maladies, qu'on rencontre dans les cadavres fournis pour l'instruction des élèves de l'Ecole-pratique.

L'Académie a récompensé, par des lettres de correspondant, les travaux de M. Terras, maître-en-chirurgie à Genève, & de M. Camper, ci-devant chirurgien major à Cayenne.

On propose, pour le prix de l'année 1775, la question suivante : *Quelle est, dans le traitement des maladies chirurgicales, l'influence des choses nommées non-naturelles ?* Ce prix sera double; deux médailles d'or, de la valeur de cinq cens livres chacune, suivant la fondation de M. de la Peyronie; ou une médaille, & cinq cens livres en argent.

H iij

Après la distribution des prix, M. Louis a prononcé les éloges de M. le Baron Van Swieten , associé étranger de l'Académie , premier médecin & bibliothécaire de Leurs Majestés Impériales & Royale-Apostoliques; & de M. Morand, ancien secrétaire de l'Académie , Chevalier de l'Ordre du Roi , &c.

M. Bordenave a lu un mémoire sur le danger des caustiques dans la cure des hernies : M. Souque a fait la lecture d'une observation sur les moyens de rappeler d'une mort apparente à la vie les personnes suffoquées , & M. Pipelet a terminé la séance par la lecture de remarques sur les signes illusoires des hernies épiploïques.*

* Ci-dessus page 166 ; *lig. 20* , dirigé , lisez rédigé ; & *lig. 28 & 29* , injection , lisez infarction.

M. Houstet , ancien directeur de l'Académie royale de Chirurgie , a fondé à perpétuité quatre médailles d'or , de cent liv. chacune , pour être distribuées annuellement à quatre étudiants qui , parmi les vingt-quatre , nombre fixé par les lettres-patentes du mois de Mai 1768 , pour concourir , auront le plus profité des exercices & des instructions de l'Ecole-pratique, établissement utile & patriotique. Ces mé-

dailles ont été adjugées cette année , à la rentrée des écoles, la première, au Sr Jean-Marie Cezerac, de Miradoux, diocèse de Lectour ; la seconde , au Sr Bernard Castelier, de Thèse , diocèse de Lescart ; la troisième , au Sr Etienne Orelut de St Chamond , diocèse de Lyon ; la quatrième , au Sr Arnal Lapeyre , de Geanfacs , diocèse de Comminge.

On a accordé les quatre *accessite*, qui consistent en quatre médailles d'argent, pareillement fondées par M. Houstet , la première au Sieur Jean Baptiste Esmaile , jeune élève qui s'est distingué dans les exercices de l'Ecole-pratique , par une grande sagacité & par beaucoup d'habileté & de dextérité dans la pratique des opérations , & qui a eu plusieurs suffrages des examinateurs pour une médaille d'or. Les autres Médailles ont été données aux Srs Antoine Chapplain , d'Isigny , diocèse de Bayeux ; Dominique Darras , de Haution , diocèse de Laon ; & François Poujalgues , de Soucirac , diocèse de Cahors. On a jugé que d'autres élèves devoient aussi participer à l'honneur de la même récompense. Ces élèves sont les Sieurs Jean - François Dubosq , de Vire , diocèse de Bayeux ; Joseph Noël , de

1761 MERCURE DE FRANCE.

Bayon , diocèse de Toul ; Jean Salles ;
de Sauveterre , diocèse de Bazas ; Louis-
Toussaint Leduc , de Dieppe , diocèse de
Rouen ; Joseph Petit-Beau , d'Ecueille ,
diocèse de Tours ; Charles Ragaud ,
de Pont - Château , diocèse de Nantes ;
Jean-Baptiste Raget , de Tarascon , dio-
cèse d'Avignon ; Pierre Juppín , de Sevi-
gny , diocèse de Reims ; Guillaume Du-
puid , de St Astier , diocèse de Péri-
gueux ; Guillaume Cramier , de Terras-
son , diocèse de Sarlat ; Jean-Baptiste Po-
lony , de Mifson , diocèse d'Aux ; Pierre
Dattreux , d'Orléans ; & Pierre Giry ,
d'Emouley , diocèse de Périgueux.

A R T S.

G R A V U R E S.

I.

*Portraits de Louis XVI, Roi de France
& de Navarre , & de Marie-Antoinette
d'Autriche , sœur de l'Empereur, Reine
de France.*

CES deux Portraits sont en médaillon
de la grandeur d'environ 14 pouces &c

de mi, & 12 & demi de largeur. Ils rappellent avec beaucoup de vérité les traits de LL. Majestés, objets si intéressans de nos hommages respectueux. La gravure est parfaitement exécutée par le Sieur Brookshaw, dans la manière Angloise ou manière noire, genre qui approche de plus près la nature, & qui rend, avec la douceur & l'éclat du pinceau, la délicatesse des traits du visage & le moëlleux des draperies.

Prix de chacun de ces portraits, 3 liv. à Paris, chez Brookshaw & Haines, rue de Tournon, chez le Bourrellier, vis-à-vis l'hôtel de Nivernois.

Le même artiste a réduit à moitié de grandeur ces portraits dans le même genre de gravure, qu'il compte publier incessamment aussi à moitié de prix.

Il fait des envois par tout le royaume lorsqu'on lui remet l'argent à Paris.

I I.

Voyageur Allemand & Chasse-marée allemande, deux estampes nouvelles d'environ 16 pouces de largeur & 14 de hauteur, gravées d'après les tableaux originaux de Ph. Wauvermans; la première par le St Bacquois, la seconde par

H v

178 MERCURE DE FRANCE.

le Sr Paras, sous la direction du sient
Martinet.

Ces estampes sont d'une composition
agréable, & les sites en sont gracieux,
meublés de beaucoup de figures & de che-
vaux. La gravure est très-soignée & d'un
ton brillant. Elles sont dédiées à M. le
Duc de la Vallière, Pair & grand Fau-
connier de France, Chevalier des Ordres
du Roi, &c.

On vend ces estampes chez le Sr Mar-
tinet, graveur & dessinateur du cabinet
du Roi, d'histoire naturelle, rue St Jac-
ques, à côté de Mde la V^e. Duchesne,
libraire.

I I I.

Les Bergers Russes, estampe d'environ 20
pouces de hauteur sur 14 de largeur,
gravée d'après le tableau de M. le Prin-
ce, peintre du Roi, par M. J. B. Til-
liard, dédiée à M. le Duc de la Ro-
chefoucault, Pair de France.

Cette estampe représente un site cham-
pêtre très-agréable, où l'on voit une jeune
fille, de la figure la plus aimable, écouter
un concert exécuté par un vieux & par un
jeune bergers. La gravure a beaucoup de

brillant & d'effet. Les travaux en sont artistement variés & concourent à faire un ensemble pittoresque & charmant.

Cette estampe se trouve à Paris, chez le sieur Tilliard, quai des grands Augustins, près la rue Pavée, maison de M. Debure, libraire.

Le même artiste distribuera incessamment la seconde suite des gravures du *Télémaque in-4°*. qu'il a entreprises avec M. Monnet, peintre du Roi, dont les travaux avoient été suspendus par des difficultés qui ne subsistent plus.

I V.

Estampes gravées dans la manière du crayon, par M. Bonnet, rue St Jacques, au coin de celle du Plâtre.

Le repos de Vénus, d'après Boucher, d'environ 14 pouces de hauteur sur 18 de largeur; prix, 2 liv. 8 sols.

Le Toucher & le Goût, deux estampes de 12 pouces de hauteur & 9 de largeur, d'après Ch. Eisen; prix, chacune 15 s.

V.

Cahier contenant un recueil de vases, trophées & bas-reliefs, tirés des jardins de

H vj

180 **MERCURE DE FRANCE.**

Versailles, des Tuileries & ailleurs, servant de supplément à la 2^e. partie des Elémens d'architecture du Sr Panferon, que l'on trouve chez l'auteur, à Paris, rue du Foin St Jacques, au collège de M^e. Gervais. Prix, 24 sols les six feuilles.

On trouve à la même adresse & au même prix, un recueil des bas-reliefs tirés des frontons de la galerie du Louvre.

Ces deux cahiers sont utiles aux architectes, & leur présentent divers ornemens d'une composition riche & ingénieuse, gravés à la pointe avec beaucoup de netteté.

V I.

On trouve chez M. le Bas, graveur du Roi, rue de la Harpe,

Du cabinet de M. le Brun.

Le Marché à faire, d'après Teniers; prix, 3. liv.

Du cabinet de M. Baudouin.

Attaque de Troipe légère, d'après Vauvermans, 3 liv.

Du cabinet de M. le Duc de Praslin.

Première & seconde vue de Lérida; prix, 1 liv. 10 sols.

J' U. I. N. 1774. 181

Première & seconde *vue de la Sicile*,
1 liv.

Première & seconde *vue du Golfe de Venise*, gravé par M. David d'après les tableaux originaux, peints par M. Ver-
net; prix chaque, 1 liv. 4 s.

Toutes ces estampes sont gravées avec beaucoup de soin & de talent, & font une belle suite à la riche collection de M. le Bas.

V I I.

Planches anatomiques en couleur.

M. Dagoty pere, anatomiste, pensionné du Roi, va donner au Public, à la suite des ouvrages qu'il vient de faire paroître, qui forment une œuvre complète sur l'anatomie des parties de la génération, de la grossesse & des accouchemens, *les organes des sens*, d'après de nouvelles dissections, en quatre grandes planches du même format que les précédentes, avec des dissertations sur cette partie de l'anatomie, comme il a fait dans l'exposition des maux vénériens, qu'il distribue aussi, *rue Dauphine, vis-à-vis le magasin de Provence, près le Pont Neuf.*

M U S I Q U E.

I.

I^{re}. Recueil pour le forte piano & le clavecin, contenant des airs de Julie, des Moissonneurs, de l'Aveugle de Palmire & autres airs détachés avec les paroles, des variations & accompagnement de violon, dédié à Madame la Vicomtesse de Tavannes par M. Neveu, M^c. de clavecin. Prix, 4 liv. 16 s. A Paris, chez l'auteur, rue du Sépulcre, fauxbourg saint Germain, la première porte cochère à droite par la Croix rouge, & chez les Marchands de musique.

I I.

Traité d'harmonie & règles d'accompagnement servant à la composition, suivant le système de M. Rameau, dédiés à Mlle Drossin, composés par M. le Bœuf, organiste de l'Abbaye royale de Ste Geneviève, M^c. de musique & de clavecin. Prix, 12 liv. Se vend à Paris, au bureau musical, cour de l'ancien grand Cerf, rues St Denis, & des Deux-Portes St Sau-

J U I N. 1774. 183

veur ; & aux adresses ordinaires de musique , à Lyon , chez M. Castaud , libraire , rue de la Comédie.

I I I.

Trois Quatuor pour le clavecin avec accompagnement de flûte, violon & basse, par Baur, op. I^r. Ils peuvent s'exécuter à seul , à deux ou à trois. Prix , 7 liv. 4 sols. & se vend aux adresses ci-dessus.

I V.

Cinquieme livre d'ariettes choisies avec accompagnement de harpe , suivies de deux divertissemens pour la harpe & un violon , dédié à Madame la Marquise de Sainte-Marie ; par J. G. Burckhoffer , Œuvre XII^e ; prix 7 liv. 4 sols. A Paris , chez l'auteur , rue des fossés Montmartre ; Nadermann , Luthier de la Reine ; & aux adresses ordinaires de musique.

V.

III^e. Recueil d'Ariettes choisies , arrangées pour le clavecin , ou le forte piano , avec accompagnement de deux violons & la basse chiffrée , dédiées à Mlle Lenglé de Schoebeque ; par M. Benant , M^c. de

184 MERCURE DE FRANCE

clavecín. Prix, 1 liv. 16 sols. A Paris, chez l'auteur, rue Gît-le-Cœur, la 2^e porte cochère à gauche en entrant par le Pont-neuf; & aux adresses ordinaires de musique.

ARCHITECTURE.

I.

QUATRE planches d'architecture de 10 pouces de longueur & 5 de hauteur; savoir, deux Vues de la Place royale de Reims, une Vue de l'Hôtel-de-Ville, & le projet de deux corps de bâtimens en face de l'Hôtel-de-Ville. Ces gravures sont exécutées avec beaucoup de netteté & de soin par M. Sellier, graveur en architecture. Elles se vendent 20 sols, chez l'auteur, rue de la vieille Bouclerie, maison de M^{de} Ballet, marchande d'estampes; & chez le Père & Avautez, marchands, rue St Jacques.

II.

Deuxième suite des Antiquités de Naples, d'après le dessin de M. Dumont, gravée par Germain. Prix, 12 s. A Paris,

chez Pasquier, rue St Jacques, vis-à-vis le collège de Louis le Grand; & chez Parour, graveur, rue Charone, à côté de l'hôtel de Mortaigne.

LETTRE de M. le Chevalier de Cubières.

MONSIEUR,

Je prie M. Joubleau de la Mothe de croire que je n'ai point prétendu le traiter de *maraudeur* ni de *filou*. A Dieu ne plaise que ces vilains substantifs souillent jamais ma plume, sur-tout vis-à-vis d'un homme de lettres! Quand j'ai dit que dans la littérature il y avoit des maraudeurs & des filous, je n'ai point voulu appliquer le reproche à M. Joubleau de la Mothe; il a conclu mal-à propos du général au particulier. L'honnêteté sera toujours l'arme que j'emploierai dans la dispute, & je ne me pardonnerai jamais de donner des injures pour des raisons. Assez d'autres ont avili les lettres & les avilissent chaque jour par des querelles grossières & indécentes; laissons les se débattre avec les furies, unissons-nous pour célébrer les grâces, & ne faisons point du temple des muses une arène de gladiateurs. Pour donner l'exemple de la paix, je remercie M. d. M. de sa lettre obligeante: je pense qu'il auroit dû y mettre son nom en entier; quand on fait un compliment à quelqu'un, en affligeant sa modestie, on ne doit pas le priver du plaisir de la reconnoissance. Je ne croyois pas avoir rien de commun avec le célèbre auteur de la Jérusalem délivrée. On ne voit guères le sceptre du génie à côté du hochet de l'enfance, & celui qui n'aime

que le plaisir ne s'occupe guères de la gloire ; M. d. M. veut cependant que je me sois rencontré avec lui ; son opinion me flatte , & je ne chercherai point à le déromper. Je restitue donc au Tasse que j'ai peut-être trop lu , à M. Favart que je lis quelquefois , à M. Joubleau de la Mothe , que je n'ai pas l'honneur de connoître , mais dont j'estime le talent , à l'auteur des *menues poësies* que je connois encoré moins , à M. le Pays , à M. Laus de Boissi , l'impromptu que je leur ai dérobé , & je vous fais gré de m'avoir communiqué les savantes recherches qu'on a faites pour prouver que c'étoit moi qu'il falloit accuser de plagiat. J'ai l'honneur d'être , Monsieur , avec la plus parfaite considération votre très-humble & très-obéissant serviteur ,

Le Chevalier de Cubieres.

A Versailles le 7 Mai 1774.

LETTRE de M. Thevenot , Chirurgien-Accoucheur à Paris , en réponse à un Accoucheur établi en province , qui demande des éclaircissemens sur le régime & le traitement convenables aux femmes en couche. *

Vous me demandez , Monsieur , mon avis sur

* Cette lettre renferme de bonnes observations d'un excellent praticien , & nous avons cru qu'elle seroit lue avec utilité , sur-tout loin des secours & des avis des gens de l'art.

le régime & sur le traitement que doivent observer les femmes en couche. L'attention à bien voir, l'habitude d'observer, la méthode de comparer une observation avec une autre, l'art d'en tirer des conséquences justes & précises: voilà le grand livre où vous devez vous instruire; cependant comme il faut vous mettre sur la voie, j'entrerai dans quelques détails sur un point essentiel, qu'on me paroît avoir beaucoup trop négligé.

Il ne peut y avoir de règle purement absolue; l'âge, le tempérament, le genre de vie, la saison, le climat, les circonstances momentanées ou locales, tout en un mot mérite des considérations particulières. Le point unique est d'aider la nature & de ne pas la contrarier. Les femmes qui accouchent doivent être considérées sous deux points de vue différens; celle qui nourrit & celle qui ne nourrit pas. Le régime de la première est simple, puisqu'elle suit le vœu de la nature; aussi elle ne craint pas les révolutions si terribles pour les autres. Le lait monte sans peine dans les mamelles; il en remplit les couloirs qui se dégorgent ensuite avec facilité; cependant comme l'enfant nouveau-né ne peut pas consommer tout le lait de la mère, sur tout si elle en a beaucoup, il convient de modérer pendant quelques jours la qualité & la quantité des alimens pour la mère. Sa boisson sera simple & légère; par exemple, du sirop de capillaire ou de guimauve, &c. Il faut éviter autant qu'il sera possible l'usage du vin, sur-tout si cette liqueur est acide ou aigre. La pratique de vingt années m'a fourni un trop grand nombre d'exemples fâcheux pour que je ne vous prémunisse pas contre l'usage de cette boisson, & dans le cas que vous soyez forcé de céder aux desirs de

l'accouchée , ne permettez d'employer qu'une très-petite quantité de bon vin vieux , étendue dans beaucoup d'eau ; tout vin acide produit très-souvent l'engorgement du lait dans le sein des femmes qui nourrissent , sur-tout si elles habitent des grandes villes. L'air qu'on y respire , les alimens trop substantiels ou trop épicés , le défaut d'exercice concourent encore à augmenter les dangers , tandis que la sobriété & la robuste villageoise les connoît à peine. Pendant ces premiers jours , l'accouchée doit être tenue dans des appartemens d'une chaleur douce & modérée , & très-vivement aérés , soir & matin. Les coups d'air , ou sur la masse totale du corps , ou sur quelques-unes de ses parties seulement , produisent des effets très-funestes pour la suite , & qui se perpétuent quelque fois jusqu'à la fin de la vie.

Tels sont en général les soins que vous donnerez à l'accouchée dans les dix ou douze premiers jours , & que vous modifierez suivant la plus ou moins grande abondance du lait & suivant l'appétit de l'enfant ; passé ce tems , tout rentre dans l'ordre de la nature , & vos soins deviennent superflus.

Les femmes qui ne nourrissent pas exigent une attention & des ménagemens plus scrupuleux , parce que c'est à cette époque que la nature venge ses droits outragés. Elles sont beaucoup plus exposées aux révolutions du lait. En effet , la marche de la nature est de le porter , dès le troisième jour , dans le sein de la mère , quelquefois dès le second , d'autres fois , & sur-tout dans les femmes d'un certain âge , seulement le quatrième , le cinquième & même le sixième ; mais le terme ordinaire est le troisième. Dans le cas que ces retards

ayent lieu, prenez les précautions que l'art indique pour que le lait séjourne le moins qu'il sera possible; c'est-à-dire, qu'après les vingt-quatre heures, vous mettrez tout en usage pour qu'il ne s'en forme pas beaucoup. Dans ce cas, la nourriture sera légère, la boisson simple, afin que les urines soient abondantes, & la malade tâchera de se conserver dans un état de chaleur doux & modéré. Les extrêmes sont dans ce cas toujours dangereux. Un point que vous ne devez jamais perdre de vue, c'est que la masse du lait est toujours en raison de la qualité & de la quantité des alimens que la femme prendra; cependant si, en tout tems & naturellement, elle mange beaucoup & qu'elle ait peu de lait, soyez moins sévère, consultez le tempérament, & relâchez-vous sur la quantité d'alimens.

La règle générale prescrit de donner peu d'alimens solides aux femmes nouvellement accouchées. On en sentira la nécessité, si l'on considère l'effet qu'ont dû produire les douleurs violentes du travail de l'enfantement sur toutes les parties du corps; combien les organes & les nerfs ont souffert; le trouble & l'agitation qui en résultent pour toutes les parties du corps. D'après cela on conclura sans peine que dans cet état la femme n'a besoin que de repos & de quelques liquides pour transpirer & donner au corps le tems de se remettre des fatigues qu'il vient d'essuyer. Soyez assuré que par ce régime bien simple, vous préviendrez les fièvres putrides, les dépôts laiteux qui sont presque toujours produits par le vice & par le résultat des mauvaises digestions.

ESSAI SUR LE BONHEUR,

traduit de l'Anglois.

TOUT le monde parle du bonheur ; c'est un mot très-énergique. Mais qui peut se flatter d'en pénétrer tout le sens ? Nous le prononçons en soupirant , lorsque l'objet de nos desirs est loin de notre espérance ; il exprime notre satisfaction , quand nos vœux sont remplis ; il désigne enfin le but où nous voulons atteindre ; mais nous cherchons plus à obtenir le bonheur qu'à le connoître ; nous estimons les choses par leur utilité ou par leur influence sur notre bien-être, & le sens précis de ces mots , *utilité* , *bonheur* , reste vague & indéfini.

Si le bonheur étoit uniquement attaché à la possession de ce qu'on desire , la plupart des hommes auroient à se plaindre de leur sort ; nous marchons vers un but avec une ardeur impatiente ; si nous y parvenons , il cesse aussitôt de nous occuper , & quelque passion nouvelle vient exercer notre ame. Notre imagination grossit les objets dans le lointain , & les diminue à mesure qu'ils s'approchent.

Les plus tristes réflexions sur la nature humaine nous ont été suggérées par des hommes oisifs , que l'ennui dévore : « Balancez , disent-ils , la somme de » douleur & celle de plaisir qui sont destinées aux » mortels : vous trouverez presque toujours que la » première surpasse l'autre par son intensité , par » sa fréquence , & par sa durée. Considérez la » conduite & les sentimens des hommes : vous les » verrez précipiter leurs années avec une ardeur &

« une activité effrayantes ; le vieillard est dégoûté
 « des travaux de l'âge mûr, & le jeune homme des
 « jouets de l'enfance ; qui des deux voudroit par-
 « courir une seconde fois la carrière qu'il vient de
 « tracer ? Le présent & le passé nous sont égale-
 « ment à charge ; le temps n'entraîne que des
 « maux. » Pour répondre à ces réflexions mélancoliques , jetons les yeux sur nos campagnes & sur nos villes ; le laboureur fatigué chante auprès de sa charrue ; l'artisan dans son atelier prend un visage satisfait ; les esprits gais éprouvent une suite de sensations agréables dont nous ignorons la source , & l'homme sensible qui nous trace l'histoire des misères humaines , oublie ses peines lui-même en les écrivant , & trouve quelque charme à prouver les malheurs.

Les mots de *plaisir* & de *peine* sont peut-être équivoques : dans l'acception commune, ils s'appliquent seulement aux sensations que produisent les objets extérieurs, soit que le *plaisir* & la *peine* dérivent du souvenir du passé, du sentiment du présent, ou de l'idée de l'avenir : Si telle est notre définition, la peine & le plaisir ne sont pas les seules sources de nos biens & de nos maux ; car on ne sauroit juger du degré de bonheur par le nombre des sensations dont on conserve un souvenir distinct ; ce ne sont pas les plaisirs qu'on peut compter qui nous rendent heureux, mais une manière d'être continue qui échappe à la réflexion. L'ame plus active que passive ne porte pas toujours son attention sur l'impression qu'elle reçoit des objets extérieurs, & la division de ses facultés nous apprend seulement ses différentes manières d'agir. L'intelligence, la mémoire, la prévoyance, le sentiment, la volonté sont autant de termes qui expriment les opérations de notre ame. L'homme

fût-il exempt de douleurs & privé des sensations qu'on nomme jouissances, pourroit être encore heureux ou malheureux. Le *plaisir* & la *peine* occupent donc une très-petite portion de notre existence ; c'est l'action qui la remplit. Inventer, exécuter, poursuivre, attendre, réfléchir, s'engager : tel est le cours de notre vie. Quand nous perdons l'occasion d'exercer notre activité, ce n'est pas le plaisir qui nous manque, c'est l'occupation ; & les gémissemens de l'homme qui souffre, sont une preuve moins sûre du malheur, que l'air languissant & inanimé de l'indolence.

Nous comptons rarement au nombre des biens la tâche que nous sommes obligés de remplir ; nous portons toujours notre vue sur un temps de jouissance qui mettra fin à nos travaux, & la véritable source de notre satisfaction nous échappe. L'homme occupé attend son bonheur du succès de son entreprise, & pourquoi n'est il pas malheureux dans l'intervalle ?

C'est, dira-t-il, qu'il espère obtenir ce qu'il désire ; mais l'espérance soutient-elle seule notre ame dans l'attente d'un événement douteux ? & l'entière assurance de parvenir à son but vaudroit-elle les émotions que donne l'incertitude ?

Vous plaignez le chasseur de ses fatigues & le joueur des agitations de son ame ; donnez à l'un le gibier qu'il poursuit ; donnez à l'autre l'argent qu'il peut gagner ; tous deux probablement dédaigneront vos présens ; l'un remettra sa fortune au hasard & l'autre lancera le cerf dans les campagnes ; le joueur veut éprouver les tourmens de l'incertitude ; le chasseur veut courir dans les forêts, entendre le cri des chiens, & braver les fatigues qui l'attendent. Otez aux hommes leurs occupations, satisfaites leurs desirs : l'existence devien-

vient pour eux un fardeau , & le souvenir du passé aggrave leurs peines. Si nous concevons quelque projet ; si nous l'exécutons , c'est toujours le sentiment qui nous entraîne , notre ame jouit d'elle-même ; l'utilité de l'objet que nous poursuivons ne décide pas du degré d'attention que nous donnons aux moyens ; les affaires & les jeux nous amusent également , nous ne désirons le repos que pour rétablir nos forces épuisées. L'amusement n'est guère qu'un changement d'occupation. L'affliction nous met souvent dans des situations agréables , & les gémissemens peuvent quelquefois exprimer le plaisir. Les peintres & les poètes ont fait usage de ce principe ; ils nous affligent pour nous plaire , & les ouvrages qui font verser des larmes sont toujours reçus favorablement.

Si telle est notre nature, le premier de nos biens, c'est l'aiguillon qui nous anime au travail , soit par l'attrait du plaisir, soit par la crainte de la douleur ; l'activité est d'une plus grande importance pour l'homme , que le bien même auquel il aspire ; & l'indolence est un plus grand mal que la douleur qu'il évite avec tant de soin.

Les plaisirs des sens sont de courte durée : le goût de la volupté est une maladie de l'ame que les souvenirs guériroient bientôt , si l'espérance ne l'augmentoît sans cesse. La chasse finit moins sûrement par la mort du gibier , que les plaisirs du voluptueux par les excès de la débauche. Les objets qui flattent les sens entrent essentiellement dans le système de la vie humaine ; ils servent de lien à la société ; c'est le but éloigné qui nous soutient dans nos travaux ; ils nous engagent à suivre le vœu de la nature , à conserver l'individu & à perpétuer l'espèce humaine ; mais fonder le

bonheur sur les plaisirs des sens , c'est une erreur dans la spéculation & une plus grande erreur encore dans la pratique. Considérez le maître d'un sérail ; c'est pour lui qu'on parfume les airs , c'est pour lui qu'on enlève du sein de la terre les diamants & les émeraudes & qu'on arrache tous les trésors de l'empire des mains de ses sujets épouvantés ; pour lui l'on réunit sous de triples barreaux les beautés timides du nord , & celles que les passions du midi embrasent de mille feux ; mais tant d'objets flatteurs le trouvent insensible ; il est plus malheureux peut-être que le peuple d'esclaves qui consacrent à ses plaisirs leurs fortunes & leurs travaux.

Une ame active réprime aisément le goût de la volupté ; la curiosité qui s'éveille , les passions qui s'allument , une conversation qui s'anime , font oublier bientôt les plaisirs de la table , même au milieu d'un somptueux festin ; l'enfant les quitte pour les jeux & l'homme pour les affaires.

Quand on a fait l'énumération de toutes les choses qui conviennent à notre nature, la sûreté, la nourriture, le vêtement, &c. on croit avoir trouvé les vrais fondemens sur lesquels repose la félicité ; mais est-il besoin de moraliser pour se convaincre que le bonheur n'est pas attaché à la fortune ? Cependant elle nous fournit la subsistance qui nous conserve, & les superfluités qui flattent nos sens ; les événemens qui exigent du courage , de la conduite & de la tempérance , nous exposent à des hasards & sont mis au nombre des maux. Cependant les hommes habiles , braves & ardens, se plaisent au milieu de ces difficultés ; c'est alors qu'ils jouissent d'eux-mêmes & qu'ils trouvent des charmes à exercer leurs facultés. Que de gens , pour fuir l'oïveté , choi-

fissent les fatigues & les horreurs de la guerre ! Le marin s'expose aux privations & lutte avec les dangers ; le politique se fait un jeu des factions, & s'intéresse avec chaleur pour des nations inconnues ; le soldat, le marin & le politique ne préfèrent pas sans doute les peines aux plaisirs , mais ils sont entraînés malgré eux par une secrète inquiétude qui les contraint à faire de continuels efforts pour exercer leur talens ; ils triomphent au milieu des obstacles ; ils languissent & s'anéantissent dans le sein du repos. On disoit à Spinola que Sir François Vère étoit mort , parcequ'il n'avoit rien à faire : *c'en est assez*, répondit-il, *pour tuer un Général*. Ce jeune homme, dont parle Tacite, qui se plaisoit dans les dangers, sans espérer de récompense , avoit-il conservé le goût de la volupté ? Quels plaisirs se promettent les chasseurs & les guerriers , quand le son des cors ou des trompettes , le bruit des chiens , ou les clameurs de la bataille réveillent au fond de leurs cœurs, la passion de la chasse ou l'ardeur des combats ? Les événemens les moins intéressans de la vie nous préparent des fatigues & des dangers ; l'homme considéré dans toute son excellence, n'est pas uniquement destiné à jouir ; il doit s'exercer comme les autres animaux ; il languit dans le sein des commodités & de l'abondance ; il triomphe au milieu des alarmes. Ainsi la secrète inquiétude qui nous porte à l'action est fécondée par la diversité de nos talens , & les plus respectables attributs de l'homme , la magnanimité, le courage & la sagesse, expriment des relations sensibles avec les difficultés qu'il doit combattre. Les plaisirs des sens deviennent insipides , quand l'esprit est occupé par des objets d'une différente nature ; on sçait aussi que les violentes affections de l'ame étouffent le son-

timent de la douleur. Dans le tumulte & l'ardeur d'une bataille , l'impression des blessures ne se fait jamais sentir ; on commence seulement à s'en apercevoir, quand le calme a succédé au trouble des passions. Ainsi l'homme dont l'esprit est préoccupé par quelque sentiment vigoureux , soit de religion , d'enthousiasme , ou d'amour pour l'humanité , cet homme, dis-je, supporte avec fermeté les tourmens qu'on lui fait souffrir , & qu'on prolonge avec industrie. Dans de telles dispositions la torture même peut être une source de plaisirs. La gaieté du soldat dans les campagnes , & sa patience obstinée , les amusemens dangereux du chasseur , le mépris des Nations sauvages pour la faim , les tourmens & les pénitences extraordinaires des prêtres de l'Orient , les mortifications continues des superstitieux de tous les âges , nous montrent assez les erreurs sans nombre que nous commettons dans le calcul des misères humaines. Cessons donc de mesurer le bonheur ou le malheur par les jouissances ou les souffrances apparentes. Si cette observation paroît un raffinement de la philosophie , c'est un raffinement connu des Régulus & des Cincinnatus , long-temps avant l'existence de la philosophie : c'est un raffinement connu des enfans dans leurs jeux ; connu du sauvage , quand , du fond de ses forêts , il jette un œil de mépris sur les plantations & les cités paisibles des Peuples civilisés qu'il dédaigne d'imiter.

Il faut l'avouer cependant ; malgré toute l'activité de notre ame , nous sommes de la même nature que les autres animaux ; l'esprit s'affoiblit quand le corps perd sa vigueur , & l'ame s'envole quand le sang cesse de couler : l'homme chargé du soin de sa conservation est instruit par le sentiment du plaisir ou de la peine. Il est gardé par cette

terreur d'instinct que la mort inspire; la Nature ne confie pas le soin de notre vie à la seule vigilance de notre ame, ni aux caprices de nos réflexions.

De la distinction entre l'ame & le corps découlent plusieurs conséquences importantes; mais le sujet que nous traitons ici est indépendant de tous les systèmes. Que l'homme soit formé d'une seule & même nature ou d'un assemblage de natures distinctes, les faits que nous rapportons auront le même degré de vérité. Soyons une machine pour le matérialiste : cette opinion ne change rien à l'histoire de l'homme; c'est toujours un être qui remplit diverses fonctions par une multiplicité d'organes visibles; les jointures se fléchissent à nos yeux, & les muscles se relâchent ou se resserrent; son cœur bat dans sa poitrine, & son sang coule dans toutes les parties de son corps. Mais ce même être exécute aussi des opérations d'un autre genre, qu'on ne peut attribuer à aucun organe corporel; l'homme aperçoit, prévoit, desire, évite, admire, méprise; il jouit de ses plaisirs, il souffre de ses peines. Ces deux manières d'agir, si distinctes à plusieurs égards, sont cependant toujours à l'union. Si le sang coule lentement, & que les muscles soient relâchés, notre intelligence est tardive, & notre imagination languissante. Le médecin ne doit pas donner moins d'attention aux pensées de ses malades qu'à leur régime, ni au mouvement de leurs passions qu'aux battement de leur pouls.

Malgré nos précautions & notre sagacité, malgré cet instinct qui veille sans cesse à notre conservation, nous partageons le sort des autres animaux. L'existence nous conduit à la mort. Des milliers d'hommes périssent avant d'avoir atteint la per-

fection de leur espèce. La Nature laisse à l'individu le choix de moyens pour prolonger le cours de ses ans. Il peut se livrer aux mouvemens de son courage , ou céder aux terreurs qui dégradent l'homme , & qui remplissent de mille amertumes cette vie qu'il veut conserver , à quelque prix que ce soit.

Mais l'homme qui n'est point asservi aux faiblesses humiliantes , au joug de la crainte , forme alors des projets sans les proportionner à la brièveté de ses jours ; l'esprit absorbé par de profondes pensées ou par de violens desirs , ne peut être distrait par l'image des plaisirs & des peines que lui offrent d'autres objets. A l'heure même de la mort, son ame semble jouir de ses efforts & des combats qu'elle essuie pour obtenir le but de ses travaux : elle s'envole dans toute sa vigueur , & les forces qu'elle conserve donnent un nouveau jeu aux muscles affoiblis. A la bataille que donna Muley Molluck, accablé par la maladie , & dans laquelle il expira , il se fit porter dans la litière au milieu des combattans, & son dernier mouvement fut de mettre le doigt sur sa bouche, pour montrer que la mort devoit être secrète , précaution qui étoit en effet très-nécessaire pour éviter la défaite de son armée. J'ignore si nos réflexions ont assez d'empire sur nos ames pour leur faire contracter cette noble fermeté qui nous entraîne à travers les écueils dont la vie est semée ; mais quelles que soient nos idées à cet égard , nous restons toujours convaincus que le courage est essentiel au bonheur. Chez les Grecs & les Romains, le mépris des plaisirs , la patience dans les adversités & l'indifférence pour la vie étoient les qualités éminentes du citoyen , l'objet de son éducation. On lui

persuadoit qu'un esprit mâle & vigoureux trouvoit toujours des occasions dignes de ses forces, & que le premier pas vers la vertu étoit de secouer la foiblesse qui s'oppose aux combats & aux sacrifices; les hommes, en général, cherchent les occasions d'exercer leur courage; ils présentent souvent aux âmes foibles un spectacle qui les épouvante. C'est pour braver son ennemi que le Sauvage s'accoutume aux tourmens. Scevola tient sa main dans un brasier ardent pour frapper de terreur l'âme de Porfenna. Le Musulman filonne sa chair de plaies cruelles, & verse aux pieds de sa maîtresse des ruisseaux de sang, pour se montrer digne de son estime.

Des Nations entières se soumettent volontairement à des peines effrayantes, & se font un jeu cruel de la douleur. D'autres la regardent avec horreur, la mettent au rang des plus grands maux, & aggravent leurs souffrances par les terreurs d'une imagination pusillanime. Je ne suis pas obligé d'expliquer ici tous les caprices de l'esprit humain; je traite une question générale qui se rapporte à la nature de l'homme, & ce n'est pas sur les coutumes ou les opinions particulières de certains pays ou de certains siècles qu'on doit juger de sa force ou de sa foiblesse.

Jetons les yeux sur la diversité des conditions, sur les variétés des usages, de l'éducation & de la fortune: nous verrons aisément que la seule différence des situations ne donne pas la mesure du bonheur; les hommes parcourent, il est vrai, des routes opposées; ils travaillent ou ils jouissent, ils s'agitent ou ils se reposent, ils poursuivent des objets divers, ils se plaisent dans des

conditions différentes , & cependant toutes leurs actions tiennent à deux mobiles , l'aversion ou le désir. Ces mobiles doivent être le principal objet de nos observations. Ainsi les hommes sont toujours entraînés par des passions qui se ressemblent ; mais on ne peut exprimer le point précis où elles rendroient un homme heureux ou malheureux , ni déterminer la circonstance qui mettroit ses passions en mouvement ; le courage & la générosité , la crainte & l'envie n'appartiennent à aucun état en particulier , & dans toutes les conditions, il sera possible à l'homme d'exercer ses talens & ses vertus.

Quelle est donc cette expression mystérieuse , ce mot de *bonheur* , qu'on peut appliquer à des situations si différentes ? Comment les mêmes circonstances ont-elles été pour des Nations diverses une source de bonheur ou de malheur ? Placerons-nous le *bonheur* dans la succession des plaisirs des sens ? Mais la fréquence de ces plaisirs produit le dégoût ou la satiété ; & si nous les séparons des soins qui les précèdent , ou des idées accessoires de société qui s'y mêlent continuellement , ils ne rempliront que peu d'instans dans tout le cours de notre vie ; semblables à l'éclair de la nuit qui perce à travers l'obscurité , & la rend plus profonde , après l'avoir interrompue. Trouverons-nous le bonheur dans cette quiétude imaginaire , dans ce repos chimérique , dont la perspective éloignée est si souvent l'objet de nos desirs ? Mais l'inaction produit la langueur ou l'ennui , sentiment plus fâcheux que les peines réelles. Le bonheur , nous venons de l'observer , le bonheur résulte immédiatement des soins que nous prenons pour l'obtenir ; il est plus attaché à

nos travaux qu'au but même qui nous les fait entreprendre.

Telle est aussi la véritable cause des charmes de la nouveauté ; un état inconnu augmente la contention de notre esprit, & réveille notre attention.

Donnons à ce principe toute l'évidence dont il est susceptible. Quel est le plaisir que les amusemens nous font éprouver ? Dérive-t-il des avantages qui les suivent ou de l'occupation qui les accompagne ? Cette question n'est pas difficile à résoudre. Cependant écoutez la voix publique ; l'homme heureux, c'est celui dont les amusemens se succèdent sans interruption. Pourquoi cette épithète ne conviendrait-elle pas également à l'homme absorbé par des affaires importantes ?

L'avare trouve mille charmes dans les soins inquiets qu'il prend de sa fortune ; il accumule des trésors avec soin, & défie son prodigue héritier de goûter à les répandre des plaisirs plus piquans. Tout entier à son or, indifférent pour le genre humain & pour les événemens qui l'agitent ; il recueille ses facultés, il concentre ses travaux sur l'objet dont il a fait choix ; & s'il a vaincu les passions de l'envie & de la jalousie, satellites ordinaires de l'avarice, pourquoi les jours ne couleront-ils pas aussi heureusement que ceux de l'amateur des arts, de l'antiquaire & de l'homme de goût, qui occupent leur loisir sans nuire à la société ? Les acquisitions qu'ils ont faites, ou les ouvrages qu'ils ont écrits, leur deviennent aussi inutiles qu'une bourse l'est à l'avare, ou des jetons aux joueurs désintéressés.

L'ennui vient nous saisir au milieu des récréa-

tions qui n'ont aucun rapport aux affaires. C'est le mouvement & le trouble des passions qui nous amusent ; c'est un exercice proportionné à nos talens & à nos facultés. Tous les jeux qui exigent une grande contention d'esprit animent notre émulation, excitent notre amour-propre & s'emparent de notre ame par une agréable émotion ; le Géomètre se plaît à résoudre des problèmes difficiles, & le Jurisconsulte est ravi d'aiguïser la subtilité de son esprit par des questions épineuses. L'activité, comme tous les autres goûts naturels, peut être portée à l'excès ; l'homme abuse des amusemens ainsi que des liqueurs enivrantes. D'abord l'espoir d'une légère somme suffit aux plaisirs du joueur ; bientôt il s'accoutume à ce modique appas ; son attention languissante ne peut plus se ranimer par de foibles secousses ; l'amusement fut son but, mais il ne le trouve plus qu'au milieu des anxiétés ou de l'espérance ; passions ardentes, que les hasards qu'il court allument dans son cœur. Les hommes veulent éprouver des émotions violentes sur le théâtre de leurs amusemens ; ils rendent leurs jeux plus sérieux & plus intéressans que les affaires dont ils s'occupent ; & pourquoi donc leurs travaux ne seroient-ils pas comptés au nombre de leurs plaisirs, sans avoir égard aux conséquences éloignées, aux événemens à venir qui en forment le but & l'importance ? Tel est peut-être le fondement de cette gaieté inaltérable qu'on attribue au tempérament & au caractère ; telle est peut-être cette cause ignorée, qui soutient le courage dans les revers, ressource plus assurée que celle de la réflexion trop souvent impuissante. Formons donc un plan de conduite ou d'amusement qui puisse créer & fixer notre bonheur. Il ne suffit pas d'oc-

super quelques instans de notre vie ; évaluons l'espace entier que nous allons parcourir ; qu'il soit pour nous un vaste théâtre où le cœur & l'esprit s'exercent perpétuellement.

« Je veux tout essayer, disoit Brutus à ses amis ; » je ne cesserai jamais de faire entendre ma voix » pour délivrer ma patrie de cet indigne esclavage. Si le Ciel me favorise , nous serons tous » heureux ; si l'événement m'est contraire , il me » restera encore quelques sujets de joie. » Mais, dira-t-on, quel sujet de joie peut-il lui rester, quand le succès aura trompé son attente, quand sa patrie sera dans les fers ? Eh ! d'où me viendrait, peut répondre le Romain, ce découragement ? J'ai suivi les mouvemens de mon cœur, & je puis les suivre encore. Les événemens peuvent changer le théâtre où je suis placé ; mais ils ne peuvent m'empêcher d'y soutenir mon rôle. Change la scène, peu m'importe ; j'y soutiendrai toujours le caractère d'un homme. Mettez-moi dans une situation où je ne puisse ni agir ni mourir, & seulement alors je me croirai malheureux.

Quiconque a le courage de considérer la vie humaine sous cet aspect, est maître de son bonheur ; c'est par le choix de nos occupations que notre sort devient indépendant, & que nous obtenons cette liberté de l'ame, ce doux sentiment de notre existence, cette félicité particulière où nous sommes appelés par l'activité de notre nature.

On divise en deux classes les penchans des l'homme & les occupations qui en dérivent, les *affections personnelles* & les *affections sociales*. Les premières se satisfont dans la solitude ; si elles ont quelque rapport aux autres hommes, c'est par l'émulation, les concurrences & l'inimitié.

L vj

Les affections sociales nous portent à vivre avec nos semblables , à leur faire du bien , à jouir de leur bonheur & de leur sensibilité ; elles transforment en plaisir la présence d'un autre homme ; on peut mettre dans cette classe l'amour conjugal & paternel , la piété filiale , l'humanité en général , ou les attachemens particuliers , & sur-tout cette disposition de l'ame par laquelle nous nous considérons nous-mêmes comme membres d'une société chérie, dont la prospérité devient la règle de notre conduite & l'objet de nos plus ardens desirs.

Cette disposition est un principe de justice qui n'admet ni bornes ni partialité ; elle étend nos relations par la pensée jusqu'aux extrémités de l'Univers. *Vous aimez*, disoit Antonin , *la ville fondée par Cecrops ; & pourquoi n'aimeriez-vous pas la Cité de Dieu même ?*

Le cœur n'éprouve aucune émotion indifférente ; il tressaille de joie , il frémit de crainte , il ressent des transports de plaisir & des convulsions de douleur. Par conséquent l'exercice de nos différentes dispositions, & les moyens de satisfaire nos penchans, sont pour nous des sources de bonheur ou de malheur.

L'individu est chargé du soin de sa propre conservation ; il peut exister dans la solitude ; il peut exercer , loin de la société , son imagination , les sens & la raison ; le charme de cette occupation en fait la récompense : les exercices naturels qui se rapportent à nous-mêmes , comme ceux qui se rapportent à nos semblables , remplissent sans ennui les instans de la vie, & sont souvent accompagnés de plaisirs réels.

Les moralistes supposent que nous pouvons pousser à l'excès *l'amour de nous-mêmes* ; qu'il dégénère souvent en avarice , en vanité , en or-

gueil ; qu'il nourrit l'envie , la jalousie , la crainte & la méchanceté , & qu'il devient aussi nuisible à nos jouissances particulières , que funeste au genre humain. N'attribuons pas cependant au *soin* excessif de *nous-mêmes* le poison qui se répand sur notre existence : accusons plutôt l'erreur que nous commettons dans le choix des objets. Nous cherchons le bonheur loin de nous ; il est au fond de nos cœurs.

Nous pensons baslement que notre félicité dépend des hommes, & nous sommes serviles & timides ; nous croyons follement que les élémens sont déchaînés contre notre vie, & nous sommes tourmentés par la crainte ; nous plaçons la félicité sur des objets que les autres hommes nous disputent, & nous ne pouvons y parvenir qu'à travers les écueils de l'émulation , de l'envie , de la haine , de l'animosité & de la vengeance , & nous arrivons bientôt au dernier période de la misère humaine.

Nous agissons enfin comme si le soin de nous-mêmes consistoit à conserver nos foiblesses & à perpétuer nos souffrances.

Nous attribuons à nos semblables les anxiétés d'une imagination dérégulée & d'un cœur corrompu ; nous les accusons de nos angoisses , de notre méchanceté & de la vanité de nos projets ; & , tandis que nous attisons le malheur dans notre sein , nous sommes étonnés que *l'amour de nous-mêmes* contribue si peu à notre bonheur : rappelons donc notre raison égarée ; & puisque la Nature nous destine à vivre en société , ranimons dans notre cœur des sentimens plus nobles & plus humains , & bientôt nous ne trouverons dans *l'amour de nous-mêmes* que des sujets continuels de triomphe & de joie.

Poutquoi diviser nos affections en sociales & personnelles ? Cette distinction nous induit en erreur. Elle suppose une différence réelle entre les jouissances personnelles, & les plaisirs de la bienveillance. Affirmer que la vertu est désintéressée, c'est nuire à sa cause. On a imaginé que les jouissances personnelles se bornoient au plaisir ou à l'utilité de l'individu, & que celles de la bienveillance se bornoient au plaisir ou à l'utilité d'autrui ; mais en effet chaque desir satisfait est une jouissance personnelle, l'intensité de ces jouissances étant proportionnée à la nature & à la force du sentiment. Ainsi le même homme peut être moins heureux par le plaisir qu'il ressent, que par celui qu'il procure.

S'il est vrai que les plaisirs de la bienveillance soient réellement des jouissances personnelles, l'exercice de nos affections sociales est un des premiers moyens de bonheur. Les émotions de la tendresse maternelle, les épanchemens de l'amitié, les transports de l'amour, le zèle pour le bien public, l'enthousiasme de l'humanité, sont autant de jouissances affectives qui nous font goûter le bonheur. La pitié même, la compassion ou la mélancolie, entées sur des affections sociales, prennent l'empreinte du sentiment qui les nourrit ; ce sont des peines d'une nature particulière qu'on ne changeroit pas contre de vrais plaisirs, s'il falloit oublier en même-temps le sujet de notre tristesse. Les excès mêmes dans les affections sociales ne sont jamais caractérisés par ces anxiétés cruelles qui déchirent les âmes viles & intéressées ; la bienveillance bannit la crainte, la haine, l'envie & la méchanceté ; ou si quelques passions empoisonnées paroissent découler de notre attachement pour nos semblables ;

nous sommes susceptibles de jalousie ou de défiance, nous nous abusons certainement sur cet attachement prétendu. C'est un sentiment d'une espèce différente, un retour sur nous-mêmes, un desir de fixer l'attention & d'obtenir de la considération qui nous lie à nos semblables, & qui souvent aussi les sacrifie à notre intérêt; les hommes ne sont plus alors les objets de notre bienveillance, mais les instrumens de nos plaisirs & de notre vanité.

Un cœur plein de toutes les affections sociales, un esprit occupé par un travail habituel, ne laissent aucun vuide dans notre vie; c'est aux hommes vicieux à courir après des amusemens que les dégoûts de leur ame défaillante leur rendent absolument nécessaires.

La tempérance est aisée, quand les plaisirs des sens sont remplacés par ceux du cœur. Le courage est une vertu facile pour les ames sensibles; il est inséparable du zèle pour le bien public, & pour le bonheur de nos amis, & de cette noble ardeur qui nous entraîne à travers les périls & les obstacles, & qui nous absorbe tout entiers par un sentiment victorieux, sans nous laisser le temps de penser à nos dangers personnels. Il me semble donc qu'un homme est heureux s'il fait de ses affections sociales la source & la règle de ses occupations; si son ame est enflammée d'un zèle ardent pour le bien général, s'il se considère comme membre d'une société, & s'il écarte dans cet esprit les soins personnels qui sont l'origine de la crainte, des inquiétudes de la jalousie & de l'envie. M. Pope exprime ainsi le même sentiment : *l'homme, semblable à la vigne généreuse, a besoin, pour exister, d'être soutenu; en s'attachant, il se fortifie.* On peut appliquer cet exem-

ple à toute la Nature ; aimer , c'est jouir ; haïr , c'est souffrir.

Si les affections sociales sont le bien de l'individu , elles sont aussi celui du genre humain. La vertu ne nous impose pas de procurer aux autres des avantages dont nous nous privons ; & si elle exige que nous travaillions au bien de l'Univers , elle suppose nécessairement que nous en jouirons. La plupart des hommes se persuadent que leur devoir est de faire du bien , & leur bonheur d'en recevoir ; mais si l'humanité & le courage sont essentiels à la félicité , les bienfaits produisent le sentiment du bonheur dans la personne qui les accorde , sans le supposer dans celle qui les reçoit. Le plus grand bien que les âmes courageuses & sensibles puissent procurer aux hommes , c'est de leur faire partager cet heureux caractère.

Le plus grand bien que vous puissiez faire à votre ville , disoit Epictète , ce n'est pas de haussier les toits , mais d'élever les âmes de vos concitoyens ; car il vaut mieux que de grandes âmes vivent dans de petites maisons , que si de vils esclaves rampoient dans de vastes Palais.

Le plaisir d'autrui est une jouissance pour un cœur bienfaisant , & l'existence même est un bonheur dans un monde gouverné par la suprême sagesse. L'âme qui se repose sur les tendres soins du maître de l'Univers est délivrée des inquiétudes qui mènent à la bassesse. Elle est tranquille , active & ferme ; capable des entreprises les plus hardies , elle exerce courageusement les facultés qui honorent l'homme. C'est sur cette base qu'étoit fondé ce grand caractère qui distinguoit les nations célèbres de l'Antiquité , durant un certain période de l'histoire , & qui rendoit communs dans leurs mœurs , les exemples de magnanimité les

plus étonnans dans les nôtres ; exemples rares sous des gouvernemens moins favorables aux affections publiques ; exemples qui , sans être suivis , ni même compris , sont devenus le sujet de notre admiration & de nos éloges. Ecoutez Xénophon : *ainsi*, dit-il , *mourut Thrasibule , qui paroît avoir été un honnête homme.* Précieuse épitaphe , & dont le sens est très-étendu pour ceux qui connoissent l'histoire de cet homme admirable. Les citoyens de ces illustres Etats n'étoient jamais occupés de leurs intérêts personnels ; ils se considéroient ou comme partie d'une société , ou comme intimement unis à quelque ordre d'hommes ; ils portoient uniquement leurs vues sur des objets propres à les enflammer de l'amour de la patrie ; ils rapportoient toutes leurs actions à la prospérité de leurs concitoyens ; ils cultivoient l'art de l'élocution , de la politique & de la guerre , connoissances d'où peut dépendre la fortune des nations ; de-là dériveroit non-seulement la magnanimité des citoyens & la supériorité de leur conduite politique & militaire , mais encore les progrès de la poésie & de la littérature , talens qu'on regardoit parmi eux comme les accessoires subordonnés du génie ; car on cultivoit , on encourageoit , on aiguisoit l'esprit des citoyens dans des vues plus sublimes.

Pour les Anciens, l'individu n'étoit rien , & le Public étoit tout. Aujourd'hui , chez presque toutes les Nations de l'Europe, l'individu est tout , & le Public n'est rien. L'Etat est simplement un assemblage de places différentes, qui présentent aux citoyens, en échange de leurs services, la considération , la richesse , la supériorité ou le pouvoir. Telle fut la nature des gouvernemens modernes dans leur première institution ; ils don-

noient à chaque particulier un rang fixe , dans lequel il devoit se maintenir. Tandis que nos ancêtres avoient la paix au-dehors , ils combattoient au-dedans pour leurs droits personnels , & par leurs concurrences & la balance de leur pouvoir , ils soutenoient l'Etat dans une sorte de liberté politique. Leur postérité , dans un siècle plus éclairé , a réprimé les désordres civils ; mais les citoyens n'emploient pas le calme dont ils jouissent , à nourrir l'amour des loix & de la constitution qui les protège ; s'ils profitent de leur tranquillité , c'est pour se procurer des avantages personnels , & pour saisir tous les moyens d'avancement que les établissemens politiques leur fournissent ; dès-lors le commerce qui favorise tous les arts lucratifs , est considéré comme le grand objet de la Nation & la principale étude des hommes.

Cet intérêt personnel se montre même dans les Gouvernemens populaires où la liberté ne peut être conservée que par l'activité & la vigilance des citoyens. Qu'un particulier ait ce qu'on appelle la fortune faite , il se plaint de perdre son temps à servir l'Etat. Il se dévouera bientôt à des amusemens solitaires , à cultiver le goût des fleurs , celui de l'architecture , du dessin ou de la musique. C'est ainsi qu'il s'efforcera de remplir les vuides d'une vie sans desir , & qu'il évitera de guérir les langueurs de l'oisiveté par des services rendus à la société ou au genre humain.

Les foibles & les méchans sont très-heureux de trouver des occupations innocentes , qui préviennent les effets d'un caractère vicieux , dont ils seroient les premières victimes ; mais les hommes distingués par leur courage & leur capacité , se rendent coupables d'une *vraie débauche* , en prodiguant leur temps à des amusemens inutiles ; car

s'ils donnent à l'oisiveté ou à des occupations indifférentes une heure qu'ils pourroient employer au bien de leurs semblables, ils se dérobent le bonheur & se privent du plus agréable de tous les amusemens.

Les plaisirs de la bienveillance, il est vrai, ne peuvent être le choix du mercenaire, de l'envieux ou du méchant. Le prix n'en est connu que des âmes sensibles & honnêtes; c'est à leur expérience que nous en appelons; guidées par leur penchant, sans le secours de la réflexion, elles remplissent les devoirs de l'amitié & de la vie civile; elles jouissent de l'heure présente, sans regretter le passé, & sans espérer l'avenir; & c'est par la spéculation, & non par la pratique, qu'elles parviennent à découvrir que la vertu est une tâche difficile & un renoncement à soi-même.

Le morceau qu'on vient de lire est la traduction de deux chapitres d'un excellent livre anglois, intitulé Essai sur l'Histoire de la Société civile, par M. Fergussou. Cette traduction est très-fidelle sans être absolument littérale : l'auteur ne s'est écarté du texte que pour mettre un peu plus de précision dans les idées, plus de netteté, & souvent de vigueur dans l'expression. C'est l'ouvrage d'une femme qui réunit tout ce qui peut intéresser & plaire, dont les talens & les connoissances honorent son sexe, & dont les vertus honorent la Nature humaine. Nous regrettons que sa modestie ne nous ait pas permis de la nommer.

ANECDOTES.

I.

BAJAZET, Empereur des Turcs, ayant été fait prisonnier par Tamerlan, & conduit devant lui, le vainqueur ne put s'empêcher de rire en voyant son prisonnier. *Il n'est pas d'un grand cœur*, lui dit le Monarque Ottoman, *d'insulter un malheureux.* « Je n'insulte pas à ton état ; » lui répliqua l'Empereur Tartare ; mais « je ris de ce que la fortune a partagé » l'empire du monde entre un borgne » comme toi & un boiteux comme moi. » Tamerlan étoit en effet resté incommodé d'une blessure au pié.

« Tu aurois pu, ajouta le Tartare, évi- » ter ton malheur par un peu de condes- » cendance. *Profite de ta fortune*, répon- dit le fier Ottoman, & *ne te mêle point de me donner des leçons.*

I I.

Douville, auteur de l'*Absent de chez soi*, montra cette comédie à l'abbé de Boisrobert son frere, qui lui dit franche-

ment que sa piece étoit mauvaise. L'auteur piqué dit « qu'il s'en rapportoit au » Parterre, qui l'avoit applaudie. » *Vous faites bien*, lui dit Boistobert; *mais je crains que vous ne le preniez pas toujours pour votre juge.* En effet, Douville ayant donné une autre comédie qui fut sifflée; *eh bien*, lui dit l'abbé, *vous en rapportez-vous encore au Parterre?* « Non vraiment, » dit Douville; il n'a pas le sens commun; » *Eh quoi*, s'écria Boistobert, *vous ne vous en appercevez que d'aujourd'hui! Pour moi, je m'en suis aperçu dès votre premiere piece,*

I I I.

Un ami de Rutilius Rufus lui disoit ;
A quoi me sert votre amitié, puisque vous ne voulez pas faire ce que je vous demande? Rutilius répondit ; Et de quelle utilité m'est la vôtre, si vous me demandez une chose que je ne dois pas faire?

I V.

Au passage du Rhin , le Chevalier de Grammont apperçut un Officier qui se disposoit à se jeter dans le fleuve : il alla à lui le pistolet à la main , & lui dit :
« Allez-là ; vous ne passerez pas , ou

» payez moi les 50 louis que vous me
 » devez. Etes-vous fou, répondit l'Of-
 » ficier ? Non, en vérité, continua le
 » Chevalier ; je fais bien que vous n'a-
 » vez pas peur de mourir : noyé de dettes
 » comme vous l'êtes, c'est peut-être ce
 » qui pourroit vous arriver de plus heu-
 » reux ; mais quand vous serez mort,
 » sur quoi prendrai-je mes 50 louis ?
 » Payez-moi, vous dis je, ou vous ne
 » passerez pas ».

*DÉCLARATIONS, ARRÊTS,
 LETTRES-PATENTES, &c.*

I.

DÉCLARATION du Roi du 2 Mai 1774, con-
 cernant le remboursement des quittances de finan-
 ces provenant de la liquidation des Offices du
 Parlement de Grenoble.

Autre qui règle la comptabilité pour le payement
 des arrérages & le remboursement des capitaux
 des rentes créées sur l'Ordre du S. Esprit.

Lettres-Patentes du 3 Avril 1773, concernant
 le Couvent & Collège des Frères Prêcheurs de la
 rue S. Jacques à Paris, lesquelles ordonnent,
 conformément au Bref du Pape, du 15 Février
 dernier, que ce Couvent soit soumis à la Juris-
 diction immédiate de l'Ordre de S. Dominique.

Déclaration du Roi du 15 Mars, concernant

Le remboursement des quittances des finances provenant de la liquidation des Offices du Conseil Supérieur d'Artois, supprimé.

Déclaration du Roi du 12 Décembre, portant prorogation pour six années, qui commenceront au premier Août 1774, de différens droits en faveur de l'Hôpital général des Enfans-Trouvés, continués & établis par la Déclaration du 26 Juillet 1771.

Lettres-Parentes du Roi du 6 Mars, qui ordonnent que délivrance sera faite à M. le Comte d'Artois des coupes ordinaires des bois de son apanage.

Lettres-Patentes du Roi du 1 Septembre 1773, portant ratification d'une convention conclue entre Sa Majesté & les Etats-Généraux des Provinces-Unies, pour l'exemption réciproque du droit d'aubaine.

Lettres-Patentes, portant règlement pour l'enregistrement du bail des Fermes, & de l'Arrêt de prise de possession, avec fixation des sommes à payer pour ledit enregistrement.

Arrêt du 16 Mars 1774, de la Chambre des Comptes, concernant la forme des déclarations à faire lors de l'enregistrement des lettres de garde-noble.

Arrêt du Conseil d'Etat du 11 Avril 1774, portant règlement pour le recouvrement des frais de Justice.

Déclaration du Roi du 20 Mars 1774, portant nouveau règlement pour le jugement de la fabrication des Monnoies.

Arrêt du Conseil d'Etat du 25 Avril 1774, qui ordonne que le transport des grains dans le port de Cannes, sera libre de tous les ports où il y a siège d'Amirauté, ou de ceux qui leur ont été

assimilés, en se conformant aux formalités prescrites par l'Arrêt du 14 Février 1773.

Arrêt du Conseil d'Etat du 31 Mars 1774, qui règle les droits qui appartiendront au Roi & ceux qui appartiendront au Prince de Monaco, sur les Offices dépendans du Duché de Valentinois & autres domaines du Prince de Monaco.

Déclaration du Roi du 28 Mars 1774, portant réunion du Marquisat de Pompadour à la Vicomté de Limoges, aux exceptions & réserves portées; & cession à titre d'apanage de la Vicomté de Turenne en faveur de Mgr le Comte d'Artois.

Arrêt du Conseil d'Etat du 18 Avril 1774, qui, en interprétant celui du 3 Octobre 1773, concernant l'approvisionnement du sel dans les dépôts, permet que la livraison en soit faite aux mêmes jours que par le passé; autorise l'adjudicataire des Fermes à délivrer aux chefs de famille, sous les conditions prescrites, des augmentations de sel proportionnelles au nombre extraordinaire d'ouvriers étrangers qu'ils nourrissent, permet l'association de plusieurs, même par la levée d'un demi-quart de sel.

A V I S.

I.

RELIEFS de Stéréotomie, ou modèles de différens morceaux relatifs à l'architecture, exécutés avec soin d'après le traité de la coupe des pierres de M. Frezier, par des procédés nouveaux qui permettent

permettent de les fournir à des prix très-médiocres. Ces reliefs qui forment différentes collections de quarante pièces chacune, dont la plupart contiennent plusieurs épreuves, sont détaillés avec une extrême précision & dans les proportions les plus gracieuses. Ils sont autant utiles pour faciliter aux jeunes artistes l'intelligence de la coupe des solides en général, qu'agréables & piquants par leur nouveauté dans les cabinets des personnes curieuses. On peut s'en procurer chez M. Dessain Junior, Libraire, qui distribue des avis plus détaillés, au pavillon des quatre Nations, en face du passage de l'eau, où on en verra une collection toute montée.

I I.

Pommade pour les Hémorroïdes.

Pommade qui guérit radicalement les hémorroïdes internes & externes en peu de jours, sans qu'il y ait rien à craindre du retour de cette maladie ni accidens, inventée & composée par le Sr C. Levallois, pour sa propre guérison à lui-même, au mois de Mai 1763.

Cette pommade fait son opération avec une douceur & une diligence surprenantes, en ôtant d'abord les douleurs dès ses premières applications; elle est divisée en deux sortes pour agir ensemble de concert: l'une est préparée en suppositoires pour être insinuée & amollir les hémorroïdes internes par une douce transpiration; l'autre est applicative sur les externes pour fondre & dissoudre avec la même douceur les grosseurs externes, & recevoir au-dehors la transpiration qui se fait intérieurement.

K

218 MERCURE DE FRANCE.

L'on distribue cette pommade avec approbation & permission chez l'Auteur, vieille rue du Temple, près celle de la Perle, la porte cochère à côté du Parfumeur, ou à son défaut chez M. de Loches, Limonadier attenant, à Paris.

Le prix des doubles boîtes pour les hémorroides anciennes est de 6 liv. & pour celles qui sont nouvellement parues, les deux demies boîtes 3 liv. joint à ce un imprimé qui indique la manière de s'en servir.

Les personnes des Provinces qui desiront se procurer de cette pommade sont priées d'affranchir leurs lettres.

I I I.

Frery, Distillateur de la Compagnie des Indes, donne avis à ceux qui lui font l'honneur d'envoyer prendre des liqueurs chez lui, qu'il vient de quitter son café pour ne s'occuper que de son commerce de liqueurs. Outre celles qui sont déjà connues, il en a fait de nouvelles, & il invite les Amateurs à venir les goûter. Son magasin est toujours dans sa maison, rue Montmartre, vis-à-vis celle des Vieux-Augustins, en entrant par la porte cochère entre les deux Cafés.

Il tient aussi un assortiment de liqueurs étrangères & de vins de liqueur, & fait des envois dans la province & dans les pays étrangers.

MALADIE & MORT
DE LOUIS XV.

Le Mercredi 27 du mois d'Avril, Sa Majesté étant à Trianon, eut un frisson qui fut suivi de fièvre & d'un mal de tête violent avec douleurs dans les reins & quelques envies de vomir. On employa pour combattre ces accidens, les remèdes ordinaires; & le lendemain, Sa Majesté se détermina à revenir à Versailles. Le 29, Elle fut saignée deux fois, & dans la soirée, la petite vérole parut. Par le moyen de l'émétique qui fut employé sur le champ, l'éruption s'est faite avec facilité & a fait des progrès pendant tout le jour suivant. Le 30 au matin, on a appliqué les vésicatoires aux jambes. Le matin du 1 Mai, l'éruption parut fort avancée, & les vésicatoires firent l'effet le plus desirable.

Le 2, l'éruption de la petite vérole fut jugée complète; les boutons étoient extrêmement abondans au visage & par tout le corps: le lendemain, ils commencèrent tous à suppurer. La marche de la suppuration, sans être rapide, s'est soutenue à-peu-près sans trouble le jour suivant; le 5, elle parut fort avancée, & l'on apperçut déjà quelques croûtes sur les premiers boutons.

Le redoublement de la nuit fut plus fort que les précédens; il y eut beaucoup de chaleur & même quelques momens de délire. Néanmoins la journée du 6 s'est passée fort tranquillement & la suppuration a fait beaucoup de progrès. La nuit suivante, le redoublement a été plus mo-

210 MERCURE DE FRANCE.

déré, & quoiqu'il eût été moins long que dans la nuit précédente, Sa Majesté fit appeler, de son propre mouvement, l'Abbé Maudoux, son Confesseur, & demanda, sur les sept heures du matin, à recevoir le Saint Viatique qui lui fut apporté par le Cardinal de la Roche - Aymon, Grand Aumônier de France. La Famille Royale, les Princes & Princesses du Sang, les Grands Officiers de la Couronne, les Ministres & Secrétaires d'Etat, les Seigneurs & Dames de la Cour accompagnèrent le Saint Sacrement jusqu'aux appartemens du Roi, & le reconduisirent à la Chapelle dans le même ordre. Les Gardes Françoises & Suisses étoient sous les armes dans la grande Cour du Château & battoient aux champs. Sa Majesté montra dans cette maladie, beaucoup de force, de fermeté, de constance & de courage, & principalement, dans cette occasion, des sentimens de piété & de religion dignes d'un Roi Très-Chrétien, & capables de faire juger de sa parfaite résignation à la volonté de Dieu. Il donna à toute sa Cour un spectacle aussi attendrissant qu'édifiant, en chargeant le Cardinal de la Roche - Aymon d'annoncer que, si Dieu lui accordoit encore des jours, c'étoit pour les employer à la gloire de la Religion & au bonheur de son Peuple. La journée du 7 fut fort calme & la suppuration a beaucoup avancé. On ne s'est point apperçu que les exercices de piété dont Sa Majesté s'est occupée le matin, ayent causé la moindre révolution. Le redoublement du soir du 8 Mai, a retardé d'une bonne heure. Il a été assez modéré pendant une partie de la nuit du 9. Le matin, vers les cinq heures & demie, il devint très fort. & Sa Majesté eut quelques momens de délire. Ces accidens ont été bientôt cal-

més par des efforts pour vomir qui sont survenus naturellement. La suppuration se soutint & la plus grande partie des boutons du visage & du col étoient déjà desséchés.

Depuis la nuit du 8 de Mai, l'état du Roi ayant toujours empiré, on perdit les espérances de guérison qu'on avoit conçues jusqu'à ce jour. Sa Majesté sentant le danger où Elle se trouvoit, demanda l'Extrême-Onction qui lui fut administrée, le 9 à neuf heures du soir, par l'Evêque de Senlis, son premier Aumônier. Le Roi reçut ce Sacrement dans les sentimens de la piété la plus édifiante, & malgré ses souffrances, il ne cessa de joindre ses prières à celles qu'on faisoit pour lui. Il passa la nuit la plus douloureuse, & mourut le lendemain, à trois heures après-midi, âgé de soixante-quatre ans & trois mois moins cinq jours. Ce Prince qui a conservé sa connoissance jusqu'au dernier moment de sa vie, a montré, pendant tout le cours de sa maladie, une fermeté inébranlable, la résignation la plus entière à la volonté divine & des sentimens de Religion bien dignes du fils aîné de l'Eglise. Il étoit né à Versailles le 15 Février 1710, avoit été sacré & couronné à Reims le 25 Octobre 1722, & marié à Fontainebleau, le 3 Septembre 1725, à la Princesse Marie Leczinska, fille de Stanislas, Roi de Pologne, morte le 24 Juin 1768. Son règne qui a duré cinquante neuf ans, sera à jamais célèbre par nombre de victoires, par l'acquisition de la Lorraine, l'établissement de l'Ecole-Royale Militaire, plusieurs Edifices consacrés à la Religion, une grande quantité de Monumens publics, des routes ouvertes dans tout le Royaume pour la facilité du commerce, enfin par une protection éclatante accordée aux

Sciences & aux Arts. Au milieu de la douleur où la France est plongée, elle ne trouve de consolation que dans les vertus de son Auguste Successeurs & dans celles de la Princesse que le Ciel a destinée à faire le bonheur de la Nation.

Les hautes qualités de ce Monarque, la sensibilité de son ame, ses vertus, son tendre attachement pour sa Famille, sa modération dans les triomphes, sa douceur, sa bienfaisance & son affabilité envers toutes les personnes qui avoient l'honneur de le servir ou de l'approcher, lui gagnèrent tous les cœurs & le firent surnommer *Louis le-Bien-Aimé*, titre qui, en apprenant aux siècles à venir l'amour de ses Sujets, attestera combien il en est digne.

Après la mort de Sa Majesté, les Princes & Princesses du Sang eurent l'honneur de rendre leurs hommages au Roi Louis XVI, son petit-fils, & à la Reine. Leurs Majestés partirent le même jour, vers les cinq heures & demie du soir, pour le Château de Choisy, avec Monsieur & Madame, Monseigneur le Comte d'Artois, Madame la Comtesse d'Artois, Madame Clotilde & Madame Elisabeth. Madame Adélaïde, Mesdames Victoire & Sophie qui ont donné, pendant toute la maladie du feu Roi, les marques les plus touchantes de leur tendresse pour sa personne & du zèle le plus actif, se sont également rendues à Choisy, où elles occupent le petit Château qui est séparé de celui que Leurs Majestés habitent.

Sa Majesté prit, le 11 Mai, le deuil à l'occasion de la mort du Roi, & le grand deuil, qui sera de sept mois, le Dimanche 15 de ce mois.

Le 12 de Mai, on fit, à sept heures du soir,

la levée du corps du feu Roi qui fut conduit, sans cérémonie, à Saint Denis, selon l'usage pratiqué pour les Princes qui meurent de la petite vérole. Les deux Paroisses & les Récollets de Versailles le suivirent jusqu'à la Place d'Armes, où il fut accompagné de l'Evêque de Senlis, premier Aumônier du Roi, & du Duc d'Admont, premier Gentilhomme de la Chambre, de service. Il arriva à St Denis entre onze heures & minuit, où le Clergé, tant séculier que régulier de cette ville, fut à la rencontre jusque sur le chemin de St Ouen, accompagné du Comte Danès, gouverneur de St Denis, à la tête des Officiers de Justice & du Corps-de-Ville. Sa Majesté fut portée à l'abbaye, où, après un discours prononcé par M. l'Evêque de Senlis, auquel répondit le Prieur des Bénédictins, son corps fut déposé dans le caveau destiné à la sépulture des Rois & de la Famille Royale.

Aussi-tôt après la mort du Roi, les Feuillans du Monastère Royal de St Bernard, près les Tuileries, avoient été mandés par le Grand Aumônier pour prier Dieu jour & nuit auprès du corps de Sa Majesté jusqu'au moment de son transport à Saint-Denis. Ils remplissent cette fonction depuis leur établissement à Paris, auprès des Princes & Princesses de la Famille Royale.

L'Abbé Terray, Contrôleur Général des Finances, a remis, par ordre du Roi Louis XVI, deux cens mille livres aux Curés des Paroisses de cette Ville, pour être distribuées aux Pauvres.

Le 11, le Chapitre de Melun ayant été informé de la mort du Roi, fit sonner toutes les cloches de son Eglise pour l'annoncer au Peuple, conformément au règlement fait par St Louis dans la chartre de ce Prince de l'année 1257, où il est dit : *Capice-*
rius mortuo Rege, Fratribus suis, Regina, Filiis

224 MERCURE DE FRANCE.

eorum, natis aut mortuis, debet pulsare cum omnibus campanis diuturnè. Le samedi suivant, on célébra une Messe solennelle pour le repos de l'ame du Roi comme Abbé & premier Chanoine de ce Chapitre. L'Abbé de Mauroi, chantre en dignité, officia.

A LOUIS XVI.

Le fils du grand Henri gouverna par les lois,
Et ce devoir si saint, premier devoir des Rois,
Dans la postérité le fit nommer le *Juste*. (1)
Son successeur obtint, par un règne éclatant,
La gloire qu'il cherchoit & le titre de *Grand*. (2)
Le *Bien-Aimé* ! quel nom plus tendre & plus
auguste

Rappelle à sa famille, au Peuple gémissant,
La douce aménité d'un Monarque & d'un Père
Qu'enlève à notre amour la Parque meurtrière ! (3)

De tant de demi-Dieux, illustre descendant,
Et vous, sage Minerve ! ô Reine tutélaire
De la triste infortune & de l'heureux talent,
Puisse à jamais le Ciel exaucer ma prière
Et de prospérités remplir votre carrière !

*Juste, Grand, Bien-Aimé, LOUIS LE BIENÉTRÉ
SANT*

(1) Louis XIII.

(2) Louis XIV.

(3) Louis XV.

A ce titre unira les vertus & la gloire ;
 De ses nobles ayeux apanage brillant ;
 Et seul les fera tous revivre dans l'histoire.

*Par Lacombe , libraire , auteur
 du Mercure.*

COMPLAINTÉ sur la mort DU ROI.

PLEUREZ François , pleurez un Roi toujours
 affable ,

Pouvoit-on l'approcher sans en être charmé ?
 De tous les Souverains c'étoit le plus aimable ;
 Son nom fait son éloge ; il fut le *Bien-Aimé*.

Par M. le Marquis de L....

ÉLÉGIE ALLÉGORIQUE.

HIER , dans la plaine ,
 Mille cris confus
 Ont dit à la Seine :
 Philène n'est plus !
 Troupeaux de Philène ,
 Ah ! que je vous plains !
 Seul , de vos destins
 Il tenoit la chaîne ,
 Et des loups voisins
 Il trompoit la haine

K v

Et les noirs desseins.
 Couché sur l'herbette
 D'un bocage épais,
 Près de sa houlette
 Vous dormiez en paix.
 Sur sa bergerie
 Fixer le bonheur,
 C'étoit là l'envie,
 Le vœu de son cœur;
 Mais Dieux ! quel orage
 Tout à coup ravage
 Votre heureux canton !
 Le tonnerre tombe
 Et met dans la tombe
 Ce berger si bon.
 Affreuse tempête !
 Funestes momens !
 Que l'écho répète
 De gémissemens !
 Brebis défolées,
 Ah ! dans ce malheur
 Soyez consolées
 En voyant l'ardeur
 Du nouveau Pasteur.
 Malgré sa jeunesse,
 C'est avec sagesse
 Qu'il vous conduira.
 Pour servir son zèle
 D'un gardien fidèle

Il se munita.

Reprenez courage :

Par ses soins divers

Belle eau , frais ombrage

Et gras pâturage

Vous seront offerts.

Oui , sa bienfaisance

Vous promet d'avance

Le sort le plus doux ,

Et sa vigilance

Détruira les loups.

La jeune bergère

Dont il est l'époux ,

Aussi , pour lui plaire ,

Va veiller sur vous.

D'une mère tendre ,

L'image des Dieux ,

Elle sut apprendre

Le secret de rendre

Des troupeaux heureux.

De ses soins propices

Le foible chevreau ,

L'innocent agneau

Auront les prémices.

Bientôt sous ses pas

Les vastes prairies

Seront plus fleuries.

Dans vos maux , hélas !

Ne les quittez pas.

228 MERCURE DE FRANCE.

L'aspect de ses charmes,
 Couronnés de lis,
 Séchera les larmes
 De vos yeux flétris.
 Ainsi la nuée,
 Par le doux retour
 De l'astre du jour
 Se voit dissipée.

Par Mlle Coffon de la Cressonnière.

P R I È R E A D I E U.

V EILLE, ô mon Dieu du haut des Cieux,
 Veille sur les jours précieux
 De ces Princesses magnanimes
 En proie au plus cruel fléau.
 Que ces cœurs tendres & sublimes,
 De l'héroïsme le plus beau
 Ne soient point les tristes victimes,
 Pour consoler un Père en pleurs,
 Couché sur un lit de douleurs,
 Elles ont exposé leur vie ;
 Elles ont bravé la furie
 Et le venin contagieux
 De cette affreuse maladie
 Dont il périssoit à leurs yeux.

Exauce les vœux de la France
Pour leur prompt convalescence.
Qu'une vertu que tu chéris,
Que la piété filiale
Ne leur devienne point fatale ;
Que de longs jours en soient le prix.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Constantinople , le 20 Mars 1774.

ON apprend de la Syrie que le Cheik Daher & ses fils ont mis bas les armes que la Porte accorde à ce vieux guerrier la jouissance de la côte où il domine , moyennant le miri ou tribut qu'il se charge d'acquitter , ainsi que la possession de Seyde , où le Grand Seigneur établira un Pacha pour y commander. Sa Hauteffe a honoré le Chérk lui-même & ses fils , de deux Queues.

De Warsovie , le 6 Avril 1774.

On n'a reçu aucune nouvelle de l'armée Russe. On apprend seulement que de gros corps de recrues continuent à défiler par les Provinces Polonoises , voisines de la Russie , sans doute pour aller la renforcer.

Plusieurs nouveaux régimens de troupes Russes sont arrivés dans ces environs , & quelques autres sont en pleine marche vers le Danube.

Quant à l'affaire des limites , on apprend que

230 MERCURE DE FRANCE.

la Cour de Vienne a déjà nommé des Commissaires pour les régler, & qu'on va s'occuper ici des instructions à donner aux Commissaires chargés de traiter avec eux. Si ce fait est vrai, il éloigneroit toute crainte d'un nouveau démembrement fait de concert avec cette Puissance.

De Vienne, le 30 Avril 1774.

L'Archiduc Maximilien s'est mis en route, ce matin, accompagné des Comtes de Rosenberg & de Lamberg. Il commence son voyage par la Moravie & la Bohême. Delà il se rendra à Bruxelles, & il se propose d'arriver à Paris vers la fin de Décembre prochain.

Des Frontières de la Pologne, le 10 Avril

1774.

La nouvelle de l'extension que le Roi de Prusse a donnée à ses possessions en Pologne, est confirmée par des avis particuliers qui ajoutent que douze mille Prussiens sont entrés de la Silésie dans le Palatinat de Posen. On assure que les Russes vont mettre deux mille hommes dans Cracovie.

On a répandu à Warsovie le bruit que la paix entre la Porte & la Russie se négocioit actuellement entre les deux Généraux. Cette nouvelle étoit fondée sur une lettre du Général Romanzow au Baron de Stäckelberg à qui il faisoit part d'une dépêche qu'il avoit reçue du Sr de Zegelin, ministre de Prusse à Constantinople, & dans laquelle ce dernier donnoit au général Russe les plus grandes espérances d'une paix prochaine. On doute beaucoup que ce bruit ait du fondement.

On apprend que la révolte de Pugatschew n'est point encore apaisée, & qu'un peloton des rebel-

les occupoit dernièrement le chemin de Woronez à Moscow.

De la Haye , le 26 Avril 1774.

Les Etats-Généraux ont persisté à ne pas reconnoître l'Envoyé de Tripoli , auquel ils ont seulement accordé la somme de dix mille florins & le passage sur une frégate de la République , prête à faire voile pour la Méditerranée.

De Rome , le 6 Avril 1774.

Le Duc de Cumberland, qui voyage sous le nom de *Comte de Dublin*, fit hier, au Cardinal de Bernis, l'honneur de dîner chez lui avec les personnes de sa suite. Plusieurs Cardinaux, les Ministres Etrangers, la principale Noblesse de la ville & les étrangers de distinction furent admis à ce repas.

De Venise , le 2 Avril 1774.

On travaille sans relâche à l'armement que la République a ordonné. Les trois vaisseaux & les deux corvettes qu'on a dernièrement lancés à l'eau, seront prêts à mettre à la voile vers la fin de ce mois. On construit à l'Arsenal, avec la plus grande activité, quatre autres vaisseaux du premier rang, deux frégates & deux chebecs, qu'on dit être tous destinés à faire respecter dans le Levant le pavillon de la République.

De Florence , le 21 Avril 1774.

On voit passer ici beaucoup d'Officiers Confédérés de Pologne, qui partent successivement pour Constantinople. On prétend qu'ils emmènent avec eux tous les Officiers étrangers de bonne volonté qu'ils rencontrent.

232 MERCURE DE FRANCE.

De Londres , le 30 Avril 1774.

On écrit d'Amsterdam que les Employés de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales ont protesté formellement , au nom de cette Compagnie , contre la nouvelle conquête du royaume de Tanjaour par la Compagnie des Indes Angloise , & que cette protestation a été envoyée aux Etats-Généraux.

De Choisy , le 22 Mai 1774.

Madame Adelaïde est entrée, hier à onze heures du soir , dans le sixième jour de sa maladie. La supuration se fait assez bien , & les accidens qui auroient pu causer de l'inquiétude paroissent calmés. Madame Sophie est entrée , à la même époque , dans le cinquième jour de la petite vérole. L'étouffement , qui ne l'avoit pas quittée jusqu'à présent , semble être diminué , & les boutons sont dans l'état où ils doivent être au période actuel de la maladie. Madame Victoire avoit ressenti , depuis quelques jours , de la fièvre & un assez grand mal de tête , ce qui avoit déterminé à la saigner plusieurs fois. La petite vérole s'est déclarée la nuit dernière , & tous les symptômes paroissent jusqu'à présent favorables.

De la Muette , le 19 Mai 1774.

La petite vérole de Madame Adelaïde & de Madame Sophie ayant été déclarée , Leurs Majestés & la Famille Royale partirent de Choisy , hier , & se rendirent ici. Madame Victoire est restée au petit Château de Choisy avec Mesdames ses Sœurs.

Le Roi a décidé que le deuil seroit de sept mois , dont un en grandes pleureuses & un en petites.

Le 19 de ce mois , Sa Majesté reçut les hommages des Princes du Sang , des Grands Officiers de la Maison , des Ministres , des personnes qui jouissent des grandes Entrées & de celles à qui Elle en avoit accordé une permission particulière. Le soir du même jour , Elle travailla avec ses Ministres ; le lendemain , Elle tint son Conseil d'Etat , dans lequel le Comte de Maurepas , Ministre d'Etat , fut appelé.

De Paris , le 23 Mai 1774.

Le 17 de ce mois , le Cardinal de la Roche-Aymon & les Religieux de son Abbaye de St Germain des Prés célébrèrent , pour le repos de l'ame du feu Roi , un Service solennel auquel assistèrent beaucoup d'Evêques , ainsi qu'un grand nombre de personnes de distinction. Le Cardinal de la Roche-Aymon officia pontificalement.

Les Ordres royaux , militaires & hospitaliers de Notre-Dame de Mont - Carmel & de St Lazare de Jérusalem ont fait célébrer , dans la Chapelle royale du château du vieux Louvre , l'anniversaire pour le repos de l'ame du Roi Henri IV , fondateur de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. Monsieur , Grand-Maître desdits Ordres , a ordonné d'ajouter des Prières particulières pour le repos de l'ame du feu Roi Louis XV , bienfaiteur & restaurateur de ces Ordres. L'Abbé Gauthier , aumônier , a officié.

Toutes les Paroisses de cette Capitale , & tous les Corps Religieux , ont célébré des Messes & un Service solennel pour le repos de l'ame du feu Roi ; devoir pieux qui a été également pratiqué dans toutes les provinces du royaume.

N O M I N A T I O N S.

Le sieur de Malartic , ci-devant premier Président de la Cour des Aides de Montauban , vient d'être nommé à la place de premier Président du Conseil Souverain de Perpignan , vacante par la mort du Sr du Tressan , & le sieur de Clugny de Nuis à celle d'Intendant du Roussillon.

Le Roi a accordé au Comte de Causans , capitaine dans le régiment de Bourgogne , cavalerie , la charge de Colonel-Lieutenant du régiment d'Infanterie du Comte de la Marche , vacante par la démission du Marquis de Causans.

L'Abbé de Montégut , chanoine de Chartres , a été nommé par le Roi , instituteur , en survivance , des Enfans de France , d'après la démission de l'Abbé de Lusignes.

P R É S E N T A T I O N S.

Le 26 Avril ; le Comte de Loos , Ministre plénipotentiaire de l'Electeur de Saxe , eut une audience particulière du Roi à qui il remit sa lettre de créance. Il fut conduit à cette audience & à celle de la Famille Royale , par le Sr la Live de la Briche , introducteur des Ambassadeurs.

La Comtesse de Budes de Guébriant a eu l'honneur d'être présentée au Roi & à la Famille Royale par la Marquise de Budes de Guébriant.

M A R I A G E.

Le Roi & la Famille Royale ont signé le contrat de mariage du Marquis de Chambonas avec Dlle de l'Espinalle de Langeac.

N A I S S A N C E.

Le 17 Avril, on baptisa en l'Eglise royale & paroissiale de saint Louis, l'enfant du sieur Neuf de la Poterie, chevalier de l'Ordre royal & militaire de St Louis, capitaine dans les troupes nationales de Cayenne. Il eut pour parrain & marraine Monseigneur le Comte & Madame la Comtesse de Provence qui furent représentés par le Duc de Laval, premier Gentilhomme de la Chambre du Prince; & par la Duchesse de la Vauguyon, Dame d'Atours de la Princesse.

M O R T S.

Marie Catherine Pallu, veuve d'Antoine-Louis Rouillé, Ministre & ancien secrétaire d'Etat aux départemens de la Marine & des affaires étrangères, Commandeur des Ordres du Roi, Grand-Maître & Surintendant des postes & relais de France, est morte à Paris, âgée de soixante-dix-huit ans.

La nommée Marie Pitre, veuve de Nicolas Nodé, née dans la ville de Dieppe, est morte à St Valery en Caux, dans la cent-unième année de son âge: elle laisse ses biens à un frère qu'elle avoit à Dieppe, & qui est âgé de quatre-vingt dix-sept ans.

Le Grec Yegnas, de la ville de Famagouste, vient de mourir âgé de cent treize ans. Il avoit perdu toutes ses dents à quatre-vingt cinq ans; & elles repoussèrent à cent dix. Ces dents étoient fort minces & fort aiguës. Ce vieillard avoit eu un frère aîné qui est mort à l'âge de cent-douze ans.

136 MERCURE DE FRANCE.

François-Marie de Villers la Faye, Comte de Vaulgrenant, Chevalier des Ordres du Roi, ancien Ambassadeur de Sa Majesté dans les Cours de Sardaigne, d'Espagne & de Pologne, est mort à Paris, âgé de soixante dix-neuf ans.

Eulalie-Xavier Talaru de Chalmazel, Dame de Madame la Comtesse de Provence, épouse de Louis-Etienne François Comte de Damas, Brigadier des armées du Roi, Chevalier de l'Ordre royal & militaire de Saint-Louis, Colonel du régiment de Limosin, & Menin de Monseigneur le Dauphin, est morte à Paris, dans la vingt-troisième année de son âge.

Le sieur Rockus est mort à Utrecht dans la centunième année de son âge, n'ayant jamais senti de douleur que celle d'une blessure qu'il reçut à la bataille de Malplaquet en 1709. Il servoit dans des troupes de la République de Hollande, depuis 1696.

Jean Causeur, fameux par sa vieillesse extraordinaire, vient de mourir au Bourg de Saint Mathieu, près de Brest, sans avoir été, pour ainsi dire, malade; la foiblesse seule l'avoit obligé de se s'aliter. Quoique l'opinion du pays fût qu'il avoit plus de cent trente ans, il paroît par l'extrait de l'acte de son second mariage, daté du 19 Octobre 1692, où il s'est dit alors âgé de trente ans, qu'il en avoit en mourant cent douze à cent treize. On n'a pu retrouver son extrait baptismal.

Eléonore de Vincens de Mauléon de Causans, ancienne Abbessé de l'Abbaye royale de Bondeville, diocèse de Rouen, Ordre de Cîteaux, est morte dans la quatre-vingt-quatrième année de son âge.

Marie-Sophie le Febvre, épouse de Louis-Bénigne Pantaléon du Troussel, Comte d'Héricourt,

Chevalier de l'Ordre royal & militaire de St Louis, est morte à Paris.

Les nommés Panas & Rinkowski sont morts, l'un en Volhynie, âgé de cent-vingt ans, & l'autre en cette ville, à l'âge de cent-quatre ans. Ce dernier a eu vingt-quatre enfans, dont l'aîné est âgé de plus de quatre-vingts ans.

Françoise Gningand, veuve de Louis de Beau-poil, Marquis de Saint Aulaire, est morte en son château de Gore en Limousin, âgée de quatre-vingts ans.

Une fille, appelée *la sœur d'Harsac*, est morte à Sainte Marie d'Oleron, en Béarn, dans la cent onzième année de son âge.

Eve Conrad, née au village de Monmelenheim, dans la Préfecture d'Haguenau, est morte à Sarverne, le 30 Avril, dans la cent-cinquième année de son âge; elle avoit épousé, en 1695, Jean Recht, prévôt de Schaffausen en Alsace, dont elle eut huit enfans qu'elle a nourris & qui lui ont donné une postérité de plus de cent petits ou arrière-petits enfans. Elle est morte chez le plus jeune de ses fils, âgé de soixante ans. En 1770, elle eut l'honneur, sous les auspices du Cardinal de Rohan, son bienfaiteur, de complimenter la Reine, dont elle éprouva la bienfaisance.

LOTÉRIES.

Le cent soixantième tirage de la Loterie de Phôtel-de-ville s'est fait, le 25 Avril, en la manière accoutumée. Le lot de cinquante mille liv. est échu au N°. 48177. Celui de vingt mille livres au N°. 58480, & les deux de dix mille, aux numéros 45386 & 50933.

23 S MERCURE DE FRANCE.

Le tirage de la loterie de l'Ecole royale militaire s'est fait le 5 Mai. Les numéros sortis de la roue de fortune sont 78, 33, 72, 34, 45. Le prochain tirage se fera le 6 Juin.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5	
La Mer, <i>imitation d'une pièce angloise de Prior,</i>	<i>ibid.</i>
Le Papillon & le Pavois, <i>fable,</i>	8
Sylvie, <i>conte pastoral,</i>	10
La Mort de Trajan, <i>ode,</i>	19
Traduction de l'Ode d'Horace, <i>Resilius vi-</i>	
<i>ves, Licini, &c.</i>	34
C'est beau, c'est bon, <i>conte,</i>	35
Epigramme,	38
Le Mari pénitent, <i>conte,</i>	<i>ibid.</i>
Dialogue,	39
Vers à Mademoiselle **,	51
Epître à Mlle Beauménil,	54
Tircis & Amarante, <i>fable imitée de la Fon-</i>	
<i>taine,</i>	55
A M. le Comte de T.	57
A Miss Janni, Ch.	59
Vers à Mde la Comtesse de R...., &c.	60
Explication des Enigmes & Logogryphes,	61
ENIGMES,	<i>ibid.</i>
LOGOGYPHE,	64
Epître logogryphique à Mlle la C**,	66
Air de M. Gluck, dans Iphigénie,	70
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	73

Contes traduits de l'Anglois ,	<i>ibid.</i>
Traité sur la meilleure manière de cultiver la Navette & le Colfat ,	75
Dictionnaire de Titres originaux ,	80
Fables par M. Dorat ,	81
Abrégé élémentaire de la Géographie univer- selle de la France ,	85
Alphabet ingénieux , historique & amusant ,	87
Variétés littéraires & galantes ,	88
Les nouveaux mémoires d'un Homme de qua- lité ,	92
Modèles d'Eloquence latine ,	93
Récréations physiques , économiques , &c. <i>ibid.</i>	
Essai synthétique sur la formation des Lan- gues ,	101
Précis des recherches faites en France ,	108
Nouveaux Contes moraux ,	109
Les Amans vertueux ,	113
Mémoire sur une découverte dans l'art de bâtir ,	116
Eloge de M. le Chevalier de Solignac ,	117
Lettres à Myladi * * * ,	124
Historiettes ,	125
Nouvelle édition du théâtre de Pierre & Th. Corneille ,	129
L'Agriculture , <i>poème</i> ,	136
Lettre de M. de Voltaire à M. Rosset ,	160
ACADÉMIE de Chirurgie ,	164
ARTS , gravures ,	176
Musique ,	182
Architecture ,	184
Lettre de M. le Chevalier de Cubières ,	185
—De M. Thévenot à un Accoucheur ,	186
Essai sur le Bonheur , traduit de l'Anglois ,	190
Anecdotes ,	212

240 MERCURE DE FRANCE.

Déclarations , &c.	214
Avis ,	216
Maladie & Mort du Louis XV ,	219
A Louis XVI ,	224
Complainte sur la mort du Roi ,	225
Élégie allégorique ,	<i>ibid.</i>
Prière à Dieu ,	228
Nouvelles politiques ,	229
Nominations, Présentations ,	234
Mariage ,	<i>ibid.</i>
Naissance ,	235
Morts ,	<i>ibid.</i>
Loterie ,	237

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu , par ordre de Mgr le Chancelier , le volume du Mercure du mois de Juin 1774 , & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris , le 30 Mai 1774.

LOUVEL.

De l'Imp. de M. LAMBERT , rue de la Harpe,

SEP 9 - 1940

